



HAL
open science

Voyager en terre brune (1933-1939) : la construction d'une autre image du national-socialisme allemand

Frédéric Sallée

► **To cite this version:**

Frédéric Sallée. Voyager en terre brune (1933-1939) : la construction d'une autre image du national-socialisme allemand. Histoire. 2006. dumas-01144642

HAL Id: dumas-01144642

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01144642>

Submitted on 22 Apr 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Frédéric SALLEE

- UFR Sciences Humaines et Sociales – Université Pierre Mendès France –

- GRENOBLE II -

Voyager en terre brune

(1933-1939)

La construction d'une autre image du national-socialisme allemand



- sous la direction de Bernard BRUNETEAU -

- Mémoire de Master II en Sciences humaines et sociales –

- Mention : Histoire et histoire de l'art -

- Spécialité : Histoire des relations et des échanges culturels internationaux –

- Année 2005/2006 -

**« Par curiosité, j'ai voulu les connaître :
On les tient pour sorciers dont l'enfer est le maître. »**

Corneille, *Polyeucte*, Acte IV, scène VI.

Je tiens à remercier ici celles et ceux qui m'ont encouragé et permis de réaliser une telle étude. La collecte des différentes sources a mis à contribution de nombreuses personnes au sein des différents lieux de travail fréquentés. Que ce soit le personnel de la Bibliothèque Nationale de France à Paris, de la Bibliothèque Municipale Part-Dieu de Lyon, de la Bibliothèque Universitaire Droit-Lettres de Grenoble, de la Bibliothèque Municipale Eugène Chavant de Grenoble, du Centre de Documentation Contemporaine de l'Institut d'Etudes Politiques de Grenoble, ou du Centre d'archives des périodiques de la Médiathèque Municipale de Privas, tous m'ont permis de mener à bien mes recherches.

Il convient également de saluer la gentillesse d'Adam Jantunen, professeur d'histoire politique à l'Université d'Ottawa (Canada) et spécialiste de Charles Lindbergh, pour son dévouement lors de mes différentes sollicitations dues à la complexité des différents déplacements de l'aviateur américain.

Je souhaiterais également remercier tout particulièrement Monsieur Gilles Bertrand, professeur d'Histoire Moderne à l'université Pierre Mendès France de Grenoble II et spécialiste du voyage au XVIII^{ème} siècle, pour ses nombreuses recommandations bibliographiques dans le cadre d'une telle entreprise. La rigueur de la rédaction et de la méthode enseignée en première année de Master grâce à Monsieur Olivier Forlin, maître de conférences en Histoire contemporaine, est également à saluer.

Enfin, je tiens à remercier Monsieur Bernard Bruneteau, professeur d'Histoire Contemporaine à l'université Pierre Mendès France de Grenoble II, pour ses précieux conseils donnés au fil des rendez-vous, tout au long de l'élaboration et de la rédaction de ce mémoire.

SOMMAIRE

Introduction	5
---------------------	----------

Première Partie

Enjeux et débats autour du voyage en Allemagne nazie

Chapitre 1	Entre Oxford et Paris, l'organisation d'un voyage atypique	14
Chapitre 2	La réception du voyage ou les premiers pas vers la polémique politique	36
Chapitre 3	Quand Berlin la brune contemplait Moscou la rouge	56

Deuxième Partie

Le voyage, du laboratoire à l'observatoire

Chapitre 4	Des plumes à la disposition du Reich ?	77
Chapitre 5	Voyage au cœur de l'historiographie : les révélations bibliographiques	97

Troisième Partie

De Weimar à Nuremberg : un voyage à l'ombre de la « peste brune »

Chapitre 6	Penser le voyage, penser le national-socialisme ?	117
Chapitre 7	Vers un projet de thèse	137

Conclusion	145
-------------------	------------

Annexes	148
----------------	------------

Sources	172
----------------	------------

Bibliographie	187
----------------------	------------

Index	196
--------------	------------

Lexique	201
----------------	------------

Table des abréviations	202
-------------------------------	------------

Table des figures	203
--------------------------	------------

Table des matières	204
---------------------------	------------

INTRODUCTION

Voyager. Le mot à lui seul fait rêver. Mais derrière ce rêve se cache également un formidable vecteur d'informations, de connaissances et de compréhension du monde pour celui qui entreprend un départ vers un « ailleurs ». Cet « ailleurs », bon nombre d'intellectuels, de journalistes, d'écrivains et de têtes pensantes des années trente l'ont trouvé en Allemagne.

Au carrefour de deux Europe, occidentale et orientale, le pays de Germania n'a cessé d'intriguer, de fasciner ou de dérouter ceux qui s'y sont aventurés. Le voyage est ici le fruit d'une tradition s'expliquant par l'attrait culturel que représente l'Allemagne. Déjà au début du XIX^{ème} siècle, d'Allemagne, Madame de Staël déclarait qu'il fallait « dans nos temps modernes, avoir l'esprit européen »¹. Depuis le XIX^{ème} siècle, un engouement de la part des Français à franchir le Rhin est réel. Enquêtes approfondies de la société² ou simple voyage touristique³, le voyage en Allemagne est loin d'être relégué au déplacement de second rang malgré la frénésie de l'époque pour les destinations du Levant ou de l'Afrique du Nord. De hauts lieux de sociabilité comme les Sociétés de Géographie y organisent régulièrement des séjours et livrent un compte rendu détaillé du voyage.⁴ L'Allemagne, malgré sa proximité géographique de la France, est donc bel et bien une terre de voyage.

Les philosophes des Lumières avaient déjà assimilé cette évidence. Ainsi, Jean le Rond d'Alembert, philosophe et mathématicien du XVIII^{ème} siècle écrivait de manière visionnaire et ironique que « l'Allemagne est faite pour y voyager, l'Italie pour y séjourner, l'Angleterre pour y penser et la France pour y vivre ».⁵ Du voyage formateur au voyage d'agrément, l'Allemagne a vu, depuis les Lumières, défiler de nombreux étrangers sur son sol. Les Français ne sont pas les seuls à s'intéresser à cette entité germanique. En effet, c'est

¹ Madame de Staël, *De l'Allemagne*, Paris, 1813.

Madame de Staël visita l'Allemagne à de nombreuses reprises et livra une masse abondante d'écrits dont les principaux furent les *Lettres sur l'Allemagne*, rédigées lors de son premier voyage en 1803 et *De l'Allemagne*, écrit entre 1808 et 1810 mais paru seulement en 1813.

On peut également noter la redécouverte du séjour de Madame de Staël en Allemagne en 1939 avec la parution de l'ouvrage de Maurice Bastian intitulé *Madame de Staël en Allemagne*. Cf. Maurice Bastian, *Madame de Staël en Allemagne*, Genève, Oberthür, 1939, 34 p.

² Cf. Albert Montenont, *Voyage à Dresde et dans les Vosges contenant la description de ces contrées et quelques villes de l'Allemagne, avec les mœurs et coutumes des habitants, les curiosités naturelles, industrielles et autres*, Paris, Chez Ledoyen, 1861, 152 p.

³ Cf. Louis Barthou, *Notes de voyage. En Belgique et en Hollande, trois jours en Allemagne*, Paris, Grasset, 1888, 97 p.

⁴ On peut par exemple citer le voyage en Allemagne de la Société de Géographie de Lille en 1899 qui donna lieu à un ouvrage collectif. Cf. Henri Beaufort (dir.), *Voyage en Allemagne et en Autriche*, Lille, Editions de la Société de Géographie de Lille, 1899, 134 p.

⁵ Jean le Rond d'Alembert, *Eloge de Montesquieu*, Paris, 1758.

l'ensemble des pays occidentaux qui se voit être sujet à une vague de voyages en Allemagne entre 1870 et 1939. L' « esprit du voyageur »⁶ est alors situé entre le Rhin et le Danube, sur les terres de Goethe et Schopenhauer, modèles récurrents dans l'imagerie commune du voyageur en Allemagne.

Ainsi, c'est dans une dimension internationale qu'il convient de placer le voyage effectué dans l'Allemagne contemporaine, et plus singulièrement dans celle des années trente. Que ce soit de Paris, de New-York ou de Londres, les élites se pressent aux frontières germaniques pour tenter de percer les secrets d'une nouvelle expérience politique en gestation depuis 1919 : le national-socialisme. Incarné en la personne d'Adolf Hitler, le national-socialisme (nazisme) allemand profita de la crise politique de la République de Weimar et de la fin du régime parlementaire pour se hisser légalement au pouvoir. Les événements qui jalonnèrent l'arrivée rapide du nazisme au sommet de la politique allemande sont bien connus de la recherche historique, de la chute du député S.P.D. Herman Muller en 1929 à l'investiture légale d'Hitler à la chancellerie par le président Hindenburg le 30 janvier 1933. Si les événements de la politique intérieure jouissent d'une « lisibilité » historique certaine, qu'en est-il de la perception étrangère de cette arrivée soudaine du nazisme au pouvoir ? Le voyage d'étrangers en Allemagne à partir de 1933 permet-il de rendre compte de l'évolution intérieure du national-socialisme ?

C'est dans cette optique que le voyage peut et doit être considéré comme un champ d'étude nécessaire à la compréhension de cette expérience politique singulière. Pouvant paraître anodin, le voyage s'intègre pourtant parfaitement au domaine politique. En effet, le voyage en Allemagne reste un genre globalement bien représenté dans la presse française depuis 1870, que ce soit sous forme de reportages au sein de périodiques ou de livres édités à la suite d'une enquête sur le terrain. Résultat d'une demande manifeste du public ou simple désir de revanche en souhaitant décrédibiliser le vainqueur de 1870 ? Les motivations restent troubles, comme le souligne justement Cécile Chombard-Gaudin dans son brillant article sur les images de Berlin chez les voyageurs.⁷ Quoi qu'il en soit, l'Allemagne intéresse. On s'y déplace, s'y promène ou s'y retrouve. Le voyage implique donc la mobilité. Première donnée fondamentale, il convient de noter que le déplacement ne va pas de soi. On ne voyage pas sans raisons, sans buts ni attentes. Tout voyageur cherche en son déplacement une expérience unique. L'Allemagne des années trente a-t-elle répondu aux attentes de ceux qui l'ont rencontrée ou les a-t-elle dérouteré ?

A l'inverse d'Hélène Barbey-Say qui étudia les déplacements en Allemagne de l'ensemble de la population française de 1871 à 1914⁸, nous nous attacherons à étudier uniquement une certaine élite s'étant rendue en Allemagne de 1933 à 1939 : élite littéraire à travers les écrivains, élite économique à travers quelques chefs d'entreprise, élite politique par le biais des ambassades et consulats mais aussi et surtout, élite intellectuelle.

⁶ Cette image d' « esprit du voyageur » est ici empruntée à l'anthropologue américain Eric Leed, l'un des rares scientifiques à s'être penché sur les mécanismes humains du voyage et sur les motivations propres à chaque voyageur. Cf. Eric Leed, *The mind of the traveller, from Gilgamesh to global tourism*, New-York, Basic Books, 1991.

⁷ Cécile Chombard-Gaudin, « Berlin et les voyageurs français (1900-1939) », *Vingtième siècle*, n° 27, juillet-septembre 1990, pp.27-45.

⁸ Hélène Barbey-Say, *Le voyage de France en Allemagne de 1871 à 1914. Voyage et voyageurs français dans l'empire germanique*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1994, 412 p.

Cette élite, aussi diverse soit-elle, a rendu compte, de manière quasi systématique, du voyage opéré au cœur du III^{ème} Reich. Sous forme de récits de voyages, d'articles au sein de périodiques ou encore d'écrits rétrospectifs, les déplacements en Allemagne sont couchés sur papier, comme pour prouver au monde sa présence en terre nationale-socialiste durant la montée des périls, pour livrer aux nations le sentiment d'une expérience singulière. James Boas⁹ déclarait qu'il fallait d'une année à trois ans de voyage au sein d'une culture pour en comprendre son fonctionnement et ses mécanismes. N'en déplaise au père du culturalisme américain, les voyages de quelques jours voire même les simples transits se doivent d'être pris en compte dans une telle étude. Les impressions fugaces et les sensations éphémères, même si elles ne peuvent rendre compte de la complexité d'une réalité, peuvent lever le voile sur les mentalités collectives d'un instant donné. L'historien a pour devoir de ne pas négliger une telle approche. Chaque voyage a sa part d'importance dans la compréhension du monde ; reste à savoir quel est le but de chaque voyage et quelle est sa fonction véritable.¹⁰ Etymologiquement, le terme « voyage » signifie le cheminement¹¹. Tenter de définir le vrai voyageur relève de l'utopie tant la diversité des déplacements est palpable. Cependant, dans le cadre de notre étude sur la confrontation entre voyageurs et Allemagne nazie, l'approche littéraire de Charles Baudelaire pourrait parfaitement convenir :

« Mais les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent pour partir, cœurs légers, semblables aux ballons, de leur fatalité jamais ils ne s'écartent et, sans savoir pourquoi, disent toujours : Allons ! »¹²

Partir pour partir. Partir pour aller voir ailleurs. Leïtmotiv familial des intellectuels des années trente, que ce soit envers l'URSS stalinienne ou l'Allemagne hitlérienne, le voyage constitue ainsi un observatoire privilégié dans l'étude des relations et interactions culturelles internationales.

Jouissant d'une masse importante d'écrits, le voyage en Allemagne dans les années trente peut ainsi être étudié en croisant de nombreux témoignages variés. Grâce aux tribunes offertes par les revues et quotidiens, les voyageurs ont pu livrer leur propre vision du Reich, sur place ou à leur retour. Bien que majoritairement signés de la main de journalistes, les articles sont également le lieu d'expression des philosophes tels que Raymond Aron ou encore

⁹ Fondateur de l'anthropologie culturelle américaine avec Edward Tylor, il développa, contrairement à ce dernier, le concept des cultures, et non pas celui d'une culture unique.

¹⁰ Jean Mesnard offrit une réflexion percutante à ce sujet en déclarant : « Voir ou dire, quel est l'objet principal du voyage ? (...) Le voyage, métaphore de la vie humaine, est expérience et enseignement. (...) Le voyage est destiné à alimenter correspondances et conversations, à offrir aux yeux d'autrui ces substituts de la vision directe que sont le croquis, la peinture, la photographie, et, chaque fois qu'il se peut, à se transposer dans l'écriture, pour réaliser un passage nécessaire du fugitif au permanent. » dans Centre d'Etudes et de Recherche d'Histoire des Idées et de la Sensibilité (C.E.R.H.I.S.), *Les récits de voyage*, Paris, Nizet, 1986, pp.9-10.

¹¹ Issu du latin *viaticum*, le terme de « voyage » est employé couramment dès le VI^{ème} siècle par Venantius Fortunatus notamment.

Michel Tournier offrit une définition acceptable du voyage dans sa critique littéraire de l'ouvrage de Marcel Brion intitulé *Les voyages initiatiques*. Il déclara que le voyage était un « déplacement dans l'espace assez important pour impliquer un changement de pays » dans Michel Tournier, « Les voyages initiatiques », *Le Monde*, 20/01/1977, pp.1-22.

¹² Charles Baudelaire, « La mort. CXXVI. Le voyage », *Les fleurs du mal*, Paris, NRF Gallimard, coll. Poésie, 1857, rééd. 1972, p.167.

d'écrivains comme Robert Brasillach. L'expérience nationale-socialiste allemande mobilisa l'ensemble de l'intelligentsia française dès l'accession d'Hitler à la chancellerie. Il convient ainsi de dresser ici un rapide panorama des périodiques méritant notre attention.

Le courant pacifiste s'incarna rapidement à travers la revue *Europe* créée par Romain Rolland en 1923. Très tôt, il dénonça la folie nazie à travers un appel à tous les pacifistes du monde pour lutter contre la barbarie hitlérienne.¹³ Le thème de « l'autre Allemagne » vit alors le jour au sein de la revue. La véritable Allemagne ne serait pas celle dirigée par Adolf Hitler mais l'Allemagne des antifascistes. *Europe* et Romain Rolland accueilleront les intellectuels exilés du régime nazi, tel qu'Heinrich Mann. Grâce à l'appui des pacifistes français, l'émigration intellectuelle allemande s'organisa.¹⁴ Cependant faut-il voir en la vision de ces exilés le reflet de la réalité politique allemande ? Il semblerait, à la lecture d'ouvrages comme *La Haine* d'Heinrich Mann¹⁵, qu'il n'y ait pas de conscience de la part des exilés du succès populaire du nazisme au sein des classes moyennes allemandes. Ainsi, *Europe* publie divers témoignages de voyageurs français ayant fait le déplacement en Allemagne afin d'apporter une tentative d'explication extérieure à celle des exilés allemands.

La gauche indépendante livre également sa propre vision de la nouvelle Allemagne, par le biais de la jeune revue d'Emmanuel Mounier, *Esprit*, née à l'automne 1932. Revue issue du *Manifeste de Font-Romeu*, elle pose dès le départ son ambition de lutter contre toutes formes d'aliénation au monde moderne, tels que le matérialisme marxiste, le capitalisme libéral ou la dictature. Si Pierre de Senarclens¹⁶, dans *Relations Internationales*, a tenté d'analyser la vision d'*Esprit* face à l'Allemagne hitlérienne, il nous reviendra la tâche de nous demander si celle des voyageurs a été celle qui fut relayée par Mounier et ses collaborateurs.

Il convient également de s'intéresser à des revues de sciences politiques et de droit, tant la nouveauté du régime allemand fut saisissante. Ainsi, au travers de la *Revue de Sciences politiques* fondée en 1911 et de la *Revue Politique et Parlementaire*, née en 1894 peu avant la création du doctorat de sciences politiques et économiques, une nouvelle vision de l'Allemagne, celle des hommes de droit, se fait jour.

A droite, nous nous intéresserons particulièrement à *La Revue des deux mondes*, créée par Prosper Mauroy et Ségur-Dupeyron en août 1829, étant donné qu'elle dépêcha sur place de nombreux journalistes. Le rayonnement international de la revue et l'image élitiste qu'elle dégagait au début du XX^{ème} siècle lui valut également la participation d'éminents germanistes et germanophiles. L'engagement de la droite intellectuelle française dans le combat antifasciste passa incontestablement par le milieu revuiste. La défense de l'ordre établi, thème récurrent de la revue, fut le principal moteur d'une campagne anti-hitlérienne virulente dès janvier 1933.

Si l'extrême-droite a majoritairement accordé sa légitimité au modèle national-socialiste allemand, il convient d'essayer de percer les mystères de futurs collaborateurs ou collaborationnistes sous Vichy par le biais du voyage à l'intérieur du Reich. Nombre d'intellectuels français sympathisants à l'égard de l'Action Française ont entrepris le voyage

¹³ Cf. Romain Rolland, « A propos du fascisme allemand », *Europe*, n° 123, 15/03/1933, p.440.

¹⁴ On estime à trois cents le nombre d'ouvrages d'exilés allemands traduits en français entre 1933 et 1939. Cf. Michel Izard, « Un moment de la conscience européenne », *Terrain*, n° 17, octobre 1991.

¹⁵ Heinrich Mann, *La Haine*, Paris, Gallimard, 1933.

¹⁶ Cf. Pierre de Senarclens, « L'image de l'Allemagne dans la revue *Esprit*, de 1932 à 1941 », *Relations Internationales*, n° 2, novembre 1974, pp.123-145.

outré-Rhin. Comment de telles positions ont-elles été confortées à la suite d'un déplacement en Allemagne ? Si les articles affluent dans des périodiques comme *Je suis partout* créé par Jean Fayard et Pierre Gaxotte en 1930 et dont Robert Brasillach devint un membre assidu, les récits de voyage ont par ailleurs été abondamment relayés en ouvrage par des maisons d'éditions d'extrême droite. Marc Augier fit paraître son *J'ai vu l'Allemagne* aux Editions Fernand Sorlot¹⁷, tandis qu'Alphonse de Chateaubriant bénéficia de l'aide des Editions Bernard Grasset pour diffuser *La Gerbe des forces*¹⁸.

Si l'intérêt des Français fut indéniable pour leur voisin germanique, l'attrait de voyageurs venus de pays limitrophes avec le Reich tels que la Belgique, le Luxembourg ou la Suisse est bien réel. Si la Belgique diffusa largement les impressions de ses voyageurs dans des quotidiens à fort tirage comme *Le Soir*, elle eut également droit à la parution d'ouvrages sur la question. Ainsi, des personnalités comme Léon Degrelle, chef du mouvement rexiste, mouvement politique belge d'extrême-droite, multiplia les interviews et les pamphlets à la suite de ses multiples voyages en terre brune. La Suisse eut, elle aussi, des ressortissants envoyés en Allemagne. On peut ainsi citer le cas de Denis de Rougemont, de passage à Francfort en 1936.

Le monde anglo-saxon, ne fut pas en reste. L'Allemagne, contrairement aux dires de l'historiographie traditionnelle tendant à faire du III^{ème} Reich une source de désintérêt pour le Royaume-Uni et les Etats-Unis, attira de nombreux britanniques et américains entre 1933 et 1939. Economistes, journalistes, hommes d'affaires et écrivains se pressèrent vers cette *New Germania*. Méconnu car traduits tardivement (ou non traduits) en français, les récits de voyages anglo-saxons constituent une source de premier choix pour un tel regard sur le national-socialisme.

Malgré des sources abondantes, de nombreuses carences historiographiques jalonnent un tel sujet de recherche. Au-delà du voyage en Allemagne nazie, c'est l'ensemble du voyage outre-Rhin qui paraît être ignoré par la recherche historique.¹⁹ Si l'étude à partir de récits de voyages est largement développée en histoire contemporaine, de nombreux domaines font cependant défaut. Le voyage dans l'Allemagne des années trente est uniquement perçu par une approche littéraire. De plus, divers colloques et journées d'étude tentent d'aborder ce thème précis, mais l'écart entre la recherche sur la Russie soviétique et le III^{ème} Reich reste important.²⁰ Depuis la fin des années soixante-dix, quatre ouvrages majeurs sur le voyage dans l'URSS de l'entre-deux guerres ont vu le jour tandis que la production historique sur ce

¹⁷ Marc Augier, *J'ai vu l'Allemagne*, Paris, Editions Fernand Sorlot, 1941, 80 p.

¹⁸ Alphonse de Chateaubriant, *La gerbe des forces*, Paris, Editions Bernard Grasset, 1937, 356 p.

¹⁹ L'exemple le plus flagrant reste la collection « Anthologie des voyageurs » édité chez Robert Laffont. De nombreuses régions du globe sont concernées par ces ouvrages tels que l'Italie, la Grande-Bretagne, la Chine ou encore la Polynésie. Le prochain volume à paraître courant 2006 devrait concerner les voyages en Corse. Aucune anthologie n'est prévue pour les voyageurs en Allemagne.

²⁰ Un colloque majeur intitulé « Paris-Moscou-Berlin. Regards croisés. 1918-1939 » eut lieu du 2 au 9 septembre 2004 sous la direction de Wolfgang Asholt et Claude Leroy. Il fut organisé par le Centre des Sciences de la littérature française de l'université de Paris X-Nanterre et par l'université d'Osnäbruck (Allemagne). Malgré un titre alléchant, peu de communications (environ 15 %) furent consacrées à l'Allemagne des années 1933-1939. L'intérêt pour le voyage au sein du III^{ème} Reich est cependant présent dans la recherche historique du moment, comme peut en témoigner le titre d'une journée d'étude s'étant déroulée à l'Institut Goethe de Chicago le 22 novembre 2005 et étant intitulée *Travelling in the Third Reich*. Les communications de cette journée n'ont pour l'instant pas fait l'objet d'une édition.

thème reste stérile.²¹ Comment expliquer un tel déséquilibre ? Faut-il y voir un intérêt certain des historiens pour l'expérience stalinienne ou le constat d'un passé douloureux des relations franco-allemandes dans l'entre-deux guerres ? Certes, la France n'a pas eu à l'égard de l'Allemagne l'équivalent d'un *Retour de l'URSS*²² comme ce fut le cas pour l'expérience russe mais les cinq cent mille exemplaires vendus par André Gide suffisent-ils à concentrer tous les regards vers l'Est et justifier un désintérêt pour les voyageurs ayant effectué dans le même temps le trajet outre-Rhin ? Fred Kupferman nous livre un constat saisissant et sujet à polémique en guise de conclusion de son ouvrage sur le voyage en URSS :

« Cent vingt-cinq récits de voyages ou relations de séjour. Aucun autre pays n'a suscité pendant l'entre-deux guerres autant d'interrogations passionnées. La liste serait plus longue encore si l'on avait fait place aux romans ou récits romancés inspirés par les malheurs de l'émigration. »²³

La passion des interrogations soulevées par la rapidité d'installation et la nouveauté du régime nazi ne doit en aucun cas être minorée en rapport aux nombreux voyages d'intellectuels français en Union soviétique. Si l'intelligentsia française se pressa aux frontières russes entre 1917 et 1939, ce sont des élites du monde entier qui décidèrent d'entreprendre le voyage en Allemagne durant les six années de la montée du péril national-socialiste. Solution possible à la crise d'un modèle démocratique libéral vieillissant, éventuel renouvellement culturel succédant à une République de Weimar n'ayant pas su consolider l'attrait intellectuel qu'elle constituait au début des années vingt²⁴, réussite sociale probable grâce à un enrôlement spectaculaire de la jeunesse allemande face à une Europe occidentale victime de ses classes creuses héritées du XIX^{ème} siècle, autant de suppositions qui font de la nouvelle Allemagne une destination qui attire.

Il ne faut pas perdre de vue le climat politico-idéologique de ce tournant des années trente, climat instable et fragile. Sommes-nous en un temps de fin des civilisations ? Ne sommes-nous pas confrontés en un carrefour de l'Histoire dont les diverses routes n'ont pour seul but immuable le triomphe des fascismes ?²⁵

²¹ Depuis 1979, Fred Kupferman, Sophie Coeuré, François Hourmant et Rachel Mazuy ont étudié en profondeur les modalités du voyage à l'Est. Cf. Fred Kupferman, *Au pays des Soviets. Le voyage français en Union soviétique. 1917-1939*, Paris, Gallimard, coll. Archives, 1979, 189 p. ; Sophie Coeuré, *La grande lueur à l'Est. Les Français et l'Union soviétique. 1917-1939*, Paris, Le Seuil, coll. Archives du communisme, 1999 ; François Hourmant, *Au pays de l'avenir radieux. Voyage des intellectuels français en URSS, à Cuba et en Chine populaire*, Paris, Aubier, 2000 ; Rachel Mazuy, *Croire plutôt que voir. Voyages en Russie soviétique (1919-1939)*, Paris, Odile Jacob, coll. Histoire, 2002, 369 p.

²² André Gide, *Retour de l'URSS*, Paris, Gallimard, 1936. André Gide apporta quelques corrections à cet ouvrage en publiant en 1939 *Retouches à mon retour d'URSS*.

²³ Fred Kupferman, *Au pays des Soviets...*, *op. cit.*, p.172.

²⁴ L'écrivain anglais Stephen Spender parle « d'été indien » pour qualifier l'évolution culturelle du régime de Weimar. Cf. Stephen Spender, *Le Temple*, Paris, Editions Christian Bourgeois, coll. 10/18, 1989, p.14.

Peter Gay, historien, a su démontrer la déliquescence de la République de Weimar depuis son attrait culturel suscité dans les années vingt. Pour lui, « il est bon de rappeler qu'une République de Weimar idéalisée, jouissant sans retenue des Années folles, jusqu'à ce que la Grande Dépression vienne tout gâcher, est un objet de légende et non une réalité historique. » dans Peter Gay, *Le suicide d'une république. Weimar 1918-1933*, Paris, Calmann-Lévy, 1968, rééd. 1993, p. 11.

²⁵ Jean Huszar déclarait en 1934 : « Au premier tiers du XX^{ème} siècle, un coup d'œil sur la situation intérieure des principaux Etats du monde moderne nous révèle un ébranlement général des cadres institutionnels, des

Navigant constamment entre l'histoire des idées et celle des relations internationales, notre étude doit permettre de comprendre les mécanismes intérieurs d'un régime tel que le nazisme vu et vécu par des contemporains n'étant pas directement concernés par les effets de sa politique. De 1933 à 1939 s'est jouée en Allemagne la montée en puissance d'une force totalitaire. Dans le même temps, les voyages culturels à Bayreuth ou Ommarienbourg se poursuivent impunément. Qu'ils soient culturels, industriels ou politiques, les voyages d'étrangers ont, volontairement ou non, contribué à forger une vision originale du national-socialisme allemand. Depuis le début des années trente et l'accroissement des scores électoraux du NSDAP d'Hitler aux élections (passage de 18 % des voix aux élections au Reichstag en 1930 à 37 % en 1932), le nazisme n'a pas bonne presse en France comme à l'étranger. Certes, le Royaume-Uni voit le populisme de Mosley se développer à grands pas, les Etats-Unis tentent tant bien que mal de passer outre le développement d'un racisme incarné par la permanence du Ku Klux Klan des années vingt²⁶ et l'hexagone doit composer avec le Parti Populaire Français (P.P.F.) mais, malgré tout, la lutte antifasciste semble être une évidence internationale au fur et à mesure de l'érosion de Weimar. Ainsi, l'ensemble des étrangers entreprenant le voyage en Allemagne se plongèrent dans une idéologie présente, à moindre échelle, dans leur pays d'origine. Les voyageurs semblent donc avoir toutes les cartes en mains pour tenter une analyse lucide du phénomène politique germanique. Le voyage n'apparaît donc plus comme étant anodin mais comme étant un élément de construction d'une image politique. Certes, tous les voyageurs n'ont pas émis d'analyse percutante du modèle allemand²⁷, mais le « dépaysement moral et politique »²⁸ fut au rendez-vous. Peut-on affirmer que le choix du voyage en Allemagne nazie soit le fruit de convictions politiques radicales et antérieures au départ pour Berlin ? Toujours est-il qu'on ne voyage jamais sans convictions. Encore moins par hasard.

régions et des institutions politiques. » dans Jean Huszar, « Du parti à l'Etat. Etude sur le fascisme », *Revue des Sciences politiques*, octobre-décembre 1934, p.500.

²⁶ Malgré l'essoufflement du Ku Klux Klan à la fin des années vingt, l'antisémitisme américain ne disparut pas pour autant. La suprématie du « Nordique » blanc et du protestant sont les fers de lance de la pensée raciste américaine, par opposition au « nègre », au Juif et au catholique. Thomas Gossett fait de cette période le point de départ d'un racisme omniprésent dans la société américaine : « C'est à partir de ce moment que l'antisémitisme devint un phénomène réel et important dans ce pays. » (« *It was about this time that anti-semitism became a really significant phenomenon in this country* ») dans Thomas Gossett, *Race. The History of an idea american*, New-York, Oxford University Press, 1997, p.372.

²⁷ Sur douze enquêtes françaises réalisées entre 1933 et 1939, seules trois s'avèrent intéressantes et originales dans l'analyse du nazisme. Ce sont celles de Daniel Guérin, Xavier de Hautecloque et Pierre Bise.

²⁸ Ladislav Mysyrowicz, « L'image de l'Allemagne nationale-socialiste à travers les publications françaises des années 1933-1939 », *Les relations franco-allemandes*, n° 563, Paris, Editions du CNRS, 1976.

« Expliquer l'Allemagne contemporaine est aussi difficile qu'analyser un bombardement moléculaire. »

F. Dorola

Première partie :

Enjeux et débats autour du voyage en Allemagne nazie

Une première partie servant de cadre général mettant en avant, ciblant et délimitant une problématique claire sur un sujet aussi vaste que la création d'une image politique au sein de l'Occident perçue à travers le prisme du voyage s'imposait de fait. Articulée autour des trois points que sont l'organisation, la réception et la comparaison du voyage, elle a pour vocation de cerner et d'éclaircir les différents enjeux spécifiques aux différents déplacements d'observateurs étrangers en Allemagne nationale-socialiste entre 1933 et 1939. Ces sept années de bouleversement politique non seulement en Allemagne, mais également dans l'ensemble de l'Europe, voire au-delà, ont permis de saisir l'évolution d'un nouvel ordre intellectuel. Précipitant la pensée d'intellectuels à vocation fasciste, accroissant le désir pacifiste de clercs profondément hostiles au nazisme ou jetant le trouble au sein d'une intelligentsia en perdition face à une bienveillance séduisante, le voyage en terre totalitaire présente des enjeux essentiels à la compréhension, non seulement du régime hitlérien lui-même, mais également des consciences collectives des sociétés occidentales des années trente.

Malgré les travaux pionniers de Fred Kupferman ou François Hourmant sur le voyage au sein des régimes totalitaires, le cas allemand revêt des spécificités propres dépassant les cadres établis par l'historiographie du voyage en URSS. Dans cette optique de singularité du totalitarisme brun, la constitution d'une problématique solide permet de concevoir et de démonter l'ensemble des mécanismes propres au déroulement du voyage outre-Rhin et à la modélisation d'une image politique atypique.

CHAPITRE 1 : Entre Oxford et Paris, l'organisation d'un voyage atypique

Janvier 1933. L'Europe se réveille dans un claquement de bottes. Dans le même temps, René Capitant, professeur de droit à Strasbourg, s'apprête à quitter la France pour douze mois. Paul Massing, économiste britannique est également sur le départ en vue d'une mutation au sein d'un Institut Agraire. Outre-Atlantique, Frédéric Sackett, ambassadeur des Etats-Unis en Allemagne a lui aussi laissé son pays pour quelques années. Un point commun rassemble ces trois hommes qui ne se rencontrèrent jamais. Tout trois voyagèrent vers Berlin dans la semaine d'accession par Hitler au titre de chancelier.

S'ils ne furent pas les seuls à visiter le Reich, leur départ reste le symbole d'une juxtaposition parfaite entre national-socialisme et déplacement d'étrangers. S'inscrivant dans la continuité de Weimar¹, la présence de diverses nationalités sur le sol allemand, malgré la prise du pouvoir par le NSDAP, est dès lors une évidence difficilement contestable.

1. Vers une typologie du voyageur

1.1. Etre voyageur au sein du III^{ème} Reich

1.1.1. L'étranger contre le *Volksgenossen*

On ne voyage pas en terre autoritaire comme on parcourt une terre démocratique. Si les perceptions et les impressions en sont naturellement changées, il en va de même pour les statuts du voyageur. La distinction entre Juif et Aryen dominant le champ idéologique du national socialisme pose le problème de la place de l'étranger dans la société allemande. Figurant dans les premiers textes programmatiques du parti², la notion de *Volksgenossen*, d'un « sang allemand » comme constituante essentielle de la nation, est primordiale dans la vision politique du III^{ème} Reich. Où se situe le voyageur dans cette perspective idéologique ? En tant qu'étranger, le voyageur en présence sur le sol allemand est à tout moment expulsable à partir de l'instant où il ne constitue pas un membre de la communauté nationale réunie par le sang.

La plupart des voyageurs ont eu conscience de la précarité de leur position lorsque ceux-là n'étaient pas les invités officiels du régime. Le voyage reposait sur leur propre responsabilité et était en opposition parfaite avec le *Volksgenossen*. Malgré cela, certains ne se sentaient pas étrangers en Allemagne et avaient le sentiment de faire partie intégrante de la

¹ Peter Gay mit en exergue ce phénomène typiquement allemand : « La culture de Weimar fut l'œuvre d'"étrangers" projetés par l'Histoire au devant de la scène pour un court moment, fragile et enivrant. » dans P. Gay, *Le suicide...*, op. cit., p. 11.

² Cette toute puissance du sang fut évoquée dès 1925 par Adolf Hitler dans *Mein Kampf* : « Dès lors que la nationalité ou plutôt la race ne se reconnaît pas dans la langue mais dans le sang, nous devrions simplement être légitime en parlant de Germanisation si par quelques procédés que ce soit nous arrivions à changer le sang des personnes concernées. Mais ceci est impossible. A moins qu'un mélange sanguin n'apporte un changement qui, de quelque manière que ce soit, amène à un niveau de race supérieure. » (« *Since nationality or rather race does not happen to lie in language but in the blood, we would only be justified in speaking of a Germanization if by such a process we succeeded in transforming the blood of the subjected people. But this is impossible. Unless a blood mixture brings about a change, which, however, means the lowering of the level of the higher race.* ») dans Adolf Hitler, *Mein Kampf. Vol. II : The National Socialist Movement. Chap. 3 : The State*, Londres, Oxford University Press, 1943.

nation allemande. Ce fut le cas des intellectuels de l'extrême-droite française qui, bien qu'étant la plupart du temps dans la confortable position d'avoir été invités par le Reich, durant leur séjour en Allemagne, substituèrent leur nationalité française par le biais d'un schéma mental au profit d'une germanisation partielle de leur personne, ne faisant qu'un avec l'Allemagne :

« J'ai parlé avec le chamois, j'ai parlé avec le lac, j'ai parlé avec le grand sapin que Wagner le premier a écouté... Et voici : il faut que les gens de France la sachent, cette chose que j'ai maintenant à dire, et qui est le résultat, le fruit de mon travail constant pendant ces quatre mois de ma volonté française de tout entendre, tout savoir, de saisir enfin le vrai fond des réalités en dehors de tout, à savoir que, quel que soit à cet égard notre scepticisme ou notre douloureuse méfiance, l'Allemagne désire une entente avec la France. »³

L'étranger sympathisant à l'égard des thèses nationales-socialistes se veut être médiateur entre un peuple en décadence, celui de son pays auquel il n'appartiendrait plus, et un peuple mythique entrant dans un nouvel âge d'or, celui de l'Allemagne nazie à laquelle il aspirerait. Malgré tout, les théories raciales du Reich freinent cette idée partagée par Chateaubriant, Brasillach, ou Annie Jamet. La base d'une population aryenne souhaitée par Hitler passant par le sang, comment des sympathisants étrangers de « sang latin » pourraient-ils s'intégrer au schéma de fonctionnement du régime nazi ? Majoritairement, *Mein Kampf* fit l'unanimité au sein des intellectuels regroupés autour des revues *La Gerbe*⁴, *Je suis partout* ou *Réaction*⁵. Approuver *Mein Kampf*, c'est approuver une certaine idée de la primauté du sang et de la race dans les composantes essentielles de l'individu.

Qu'est-ce qui fait qu'entre 1933 et 1939, des dizaines d'intellectuels étrangers ont vu en le régime nazi un modèle de pensée dans lequel ils se reconnaissaient alors que le fondement même de ce modèle les excluait de manière irrévocable dès la formulation des premiers textes du NSDAP⁶ ? La réponse semble encore une fois se trouver chez Alphonse de

³ A. de Chateaubriant, *La gerbe...*, op. cit., p.338.

⁴ Même en cas de désaveu partiel des écrits d'Adolf Hitler, les justifications sur la radicalité du propos sont exploitées de manière virulente par les écrivains français bienveillants à l'égard du nazisme : « Je sais bien qu'il y a *Mein Kampf*... et des textes qu'il est impossible de lire sans un sursaut de protestations et un frémissement d'inquiétude. Mais il importe, il est nécessaire de savoir que ces imprécations contre la France ne furent pas proférées par un homme d'Etat responsable, qu'Hitler a écrit son livre en prison en 23-24, pendant l'occupation de la Ruhr et que c'était avec tout son cœur d'Allemand ulcéré qu'il écrivait derrière les barreaux de sa prison » dans *Ibid.*, p.47.

Chateaubriant ne fut pas le seul à tenter une justification hasardeuse de *Mein Kampf*. Louis Bertrand, membre de l'Académie française, dans son récit de voyage effectué en septembre 1935 et paru en 1936, écrit : « Nous reprochons surtout à Hitler certaines phrases de *Mein Kampf*, dirigées contre notre pays. Ces phrases ont été démenties par lui, mais non effacées, nous dit-on, des nouvelles éditions de son livre. Or nous oublions ou feignons d'oublier que ce livre date de quinze ans, et, qu'à cette époque, la France pouvait être considérée effectivement par l'Allemagne comme sa grande ennemie. Les circonstances ont changé et elles peuvent changer encore : ce qui explique l'attitude du Führer à l'égard de notre pays. » dans Louis Bertrand, *Hitler*, Paris, Fayard, 1936, p. 28.

⁵ *Réaction* fut une revue éphémère fondée par de jeunes normaliens comme Robert Brasillach, Maurice Bardèche ou Thierry Maulnier. La plupart du noyau de rédaction de *Réaction* se retrouva par la suite à collaborer avec la revue *Je suis partout*.

⁶ Le huitième point du programme du parti national-socialiste ouvrier allemand mentionnait : « Toute nouvelle immigration de non-Allemands doit être interdite. Nous exigeons que tous les non-Allemands qui ont immigré

Chateaubriant. L'espoir illusoire d'un combat commun entre nationaux-socialistes et intellectuels d'extrême-droite a poussé ces voyageurs étrangers à croire en une intégration possible au sein du peuple allemand. Dès 1937, Chateaubriant se considère comme national-socialiste :

« Jean-Jacques Rousseau a dit : "Tout ce qui sort des mains du créateur est bon." "L'enfant est une page blanche." "Les hommes sont égaux."

Trois aphorismes que nous, Nationaux-Socialistes, nous combattons. »⁷

L'expérience du voyage effectué par les élites française d'extrême-droite pose un premier paradoxe dans l'étude du voyage : se déclarer national-socialiste sans remplir les conditions de développement du régime. Le nazisme a développé et propulsé le mythe du *Volk* puis du *Volksgenossen* à son maximum. Malgré cela, l'image du régime perçue aux yeux des étrangers est au-delà de ces considérations. Le national-socialisme surpasse ces concepts et se mythifie lui-même. Peu importe que l'on soit membre du *Volk*, que l'on soit de sang aryen, du moment que l'on est national-socialiste, tel pourrait se résumer les discours radicaux des élites étrangères.

Cette particularité n'est en rien une spécificité française, même si les réflexions venues de l'hexagone semblent précurseur en la matière. A partir de la fin 1938 et du début 1939, les élites anglo-saxonnes sympathisantes à l'égard du national-socialisme se résolurent à effectuer le voyage en Allemagne, voire à s'y installer. Si Hitler est nécessaire à l'étranger d'extrême-droite dans sa construction politique personnelle, l'inverse est-il également le cas ?

1.1.2. L'utilisation du voyageur par le régime nazi : l'expérience radiophonique

Dès 1938, l'exploitation du voyageur étranger devint une réalité au sein du III^{ème} Reich. Le cas le plus représentatif est celui de l'installation d'étrangers au sein du milieu radiophonique. Si la notion d'« étranger » paraît floue aux yeux des premiers concernés, elle est en revanche parfaitement maîtrisée par Hitler. Bien que vantant un Reich dénué de sang étranger, le chancelier a multiplié les contacts à l'extérieur de l'Allemagne afin de véhiculer une image positive du régime. C'est ainsi que les négociations entre le NSDAP et la *British Union of Fascists*, groupe d'extrême-droite anglaise, ont abouti à la venue de William Joyce au sein du *Foreign Office Radio*. Autour de ce personnage se constituèrent une véritable nébuleuse de contacts extérieurs et la création d'un réseau radiophonique allemand à destination de l'étranger.⁸ Les américains Mildred Gillars et Frederick Kaltenbach animèrent dès 1939 « Axis Sally »⁹, une émission vantant le régime hitlérien sur les ondes allemandes.

en Allemagne depuis le 2 août 1914 soient contraints de quitter le Reich immédiatement. » La dernière partie du septième point est tout aussi explicite : « S'il est impossible de nourrir toute la population, les sujets d'Etats étrangers (non-citoyens) doivent être expulsés du Reich. »

⁷ A. de Chateaubriant, *La gerbe...*, op. cit., p.67.

⁸ A sa création, le *Foreign Office Radio* émettait dix-huit heures de programmes par jour. A l'arrivée de William Joyce, le temps d'antenne passa à vingt-quatre heures par jour. Les programmes furent traduits en douze langues et diffusés aux Etats-Unis, en Amérique centrale, en Amérique latine, en Afrique du Sud et en Asie.

⁹ L'émission « Axis Sally » disposait d'une audience de 500 000 personnes aux Etats-Unis en 1939.

Radio-Stuttgart, quant à elle, disposa de deux commentateurs français, Paul Ferdonnet et André Olbrecht.

A travers l'exemple de l'organisation radiophonique du Reich, on peut aisément constater que si l'étranger et le voyageur ne sont pas un élément nécessaire à la construction mythique du national-socialisme, il en est un dans sa construction logistique. Il contribue à véhiculer une autre image du nazisme, différente de celle perçue par les voyageurs hostiles au régime. Entendre une voix française issue du Reich dans son récepteur contribue à développer l'éventualité d'une autre Allemagne, non refermée sur elle-même mais ouverte vers l'extérieur.

L'accession d'étrangers comme William Joyce à des postes de responsabilités dans les médias pose la question suivante : jusqu'à quel degré l'étranger peut-il jouer un rôle déterminant dans la construction du national-socialisme ?

A la suite d'un séjour en Allemagne en 1933, Calvin Hoover, économiste américain et nommé comme conseiller au Département de l'Agriculture des Etats-Unis, écrit :

« La seconde chose¹⁰ dont il faut se souvenir, c'est que Hitler n'a jamais hésité à donner pour ainsi dire n'importe quelle assurance à n'importe qui chaque fois qu'il l'a cru nécessaire afin de conquérir une position difficile ou de gagner du temps. »¹¹

Le voyageur est ainsi un instrument de l'hitlérisme, en marge de la théorie du *Volksgenossen*, utile au national-socialisme, mais en marge du Reich et de ses fondements théoriques.

1.2. Un voyageur-type ou des voyageurs ?

1.2.1. Du voyage professionnel au voyage d'investigation

Qui est parti en Allemagne de 1933 à 1939 ? Y a-t-il un idéal-type du voyageur, de l'intellectuel français ou anglo-saxon ayant franchi le Rhin ? A première vue, le voyageur serait un homme cultivé désireux de comprendre le national-socialisme pour se forger sa propre vision de l'Allemagne. Si bon nombre de voyageurs se calquent à cette image modèle, une étude plus approfondie des motivations des individus démontre une pluralité identitaire au sein même de la figure du voyageur. On peut alors dresser une véritable typologie du voyageur en Allemagne nazie.¹² Deux groupes majeurs représentent la grande partie de ceux qui ont entrepris un déplacement outre-Rhin durant les années trente : les voyages d'ordre professionnel et les déplacements effectués dans le cadre d'une véritable investigation ou d'une volonté d'enquête sur le nazisme.

¹⁰ La première chose est qu'Hitler « s'en tient toujours opiniâtement aux théories qu'il a exposé dans *Mein Kampf* ».

¹¹ Calvin Hoover, *Allemagne, III^{ème} Empire*, Paris, Gallimard, NRF, 1934, p.241.

¹² A l'image du voyage en URSS, le voyage en Allemagne se confronte à la typologie. Fred Kupferman avait su mettre en évidence ce phénomène de la diversité du voyage dès 1979 : « Ils ne sont pas tous partis avec les mêmes espoirs. Ils ne viennent pas là-bas pour les mêmes raisons. A côté du pèlerin, en voyage initiatique, on trouve l'homme d'affaires, le politicien, le reporter, le simple curieux. » dans F. Kupferman, *Au pays des Soviets...*, *op. cit.*, p.20.

Le premier groupe concerne les élites la plupart du temps installées à Berlin ou dans les grands centres urbains allemands dans le cadre d'une mission professionnelle mandatée par l'Allemagne ou leur pays d'origine. Celles-ci, par le biais de rotations fréquentes entre leur pays d'origine et le Reich, permettent de livrer une image téléologique du national-socialisme vu de l'intérieur et au quotidien. La multiplication des liaisons Paris-Berlin ou Londres-Berlin assurent aux grandes capitales européennes un contact permanent avec la capitale allemande par le biais d'une autre voie que les tractations officielles, en marge de la diplomatie. Ce fut le cas de Robert d'Harcourt, professeur à l'Institut Culturel de Berlin, mais également titulaire de la chaire de littérature et de langue allemande à l'Institut Catholique de Paris. Germaniste émérite, il multiplia les rotations entre ces deux villes dans la première moitié des années trente, livrant ainsi une masse non négligeable d'écrits sur le national-socialisme.¹³

A côté de cela, les journalistes affluent de manière massive dans le Reich à partir de 1933. Mandatés par leur organe de presse pour réaliser de nombreuses enquêtes ou reportages, ils constituent la majeure partie des voyageurs présents en Allemagne. Cependant, la quantité de voyageurs est parfois synonyme de défaut de qualité dans l'analyse du régime. Ainsi, certaines lacunes sont visibles, y compris pour des personnes n'ayant pas entrepris le voyage d'Allemagne. La critique est parfois sévère :

« Ces notes prises au jour le jour par un témoin curieux mais pressé me paraissent incomplètes. M. Philippe Barrès n'a voulu voir qu'un côté de la question allemande et ce côté n'est que la surface. On devine aisément que le "journaliste" consciencieux et dilettante n'est qu'un spectateur "au-dessus de la mêlée". »¹⁴

A l'inverse du corps professoral français détaché en Allemagne, les journalistes ayant effectué le voyage sont bien souvent discrédités par l'opinion. Certes, si de nombreuses enquêtes journalistiques sont médiocres, d'autres font preuve d'une réelle prescience à l'égard des dangers de l'hitlérisme. Daniel Guérin, journaliste au *Populaire*, traversa deux fois le Reich à bicyclette (septembre 1932 et avril 1933), interrogeant non seulement les personnalités politiques du moment mais aussi et surtout la population allemande.¹⁵ Comment expliquer qu'une enquête aussi puissante que celle menée par Guérin n'eut pas alerté les consciences collectives françaises et internationales sur les réalités du nazisme ? Paru en

¹³ Outre la masse considérable d'articles rédigés par Robert d'Harcourt dans *La Revue des Deux Mondes*, trois œuvres majeures ont été publiées. Cf. Robert d'Harcourt, *L'évangile de la force. Le visage de la jeunesse du III^{ème} Reich*, Paris, Plon, 1936, 249 p. ; *Idem*, *Catholiques d'Allemagne*, Paris, Fernand Sorlot, coll. Carnets de l'actualité, 1938 ; *Idem*, *Ambitions et méthodes allemandes*, Paris, Fernand Sorlot, coll. Carnets de l'actualité, 1939, 45 p.

¹⁴ Philippe Soupault, « Compte Rendu. Philippe Barrès, *Sous la vague hitlérienne* », *Europe*, n° 139, 15/07/1934, pp.452-454.

Dans le cas de cet ouvrage de Philippe Barrès intitulé *Sous la vague hitlérienne*, Ladislav Mysyrowicz parle de « désinvolture journalistique » et de « légèreté professionnelle », dans le cadre d'une analyse comparée entre plusieurs récits de voyage. Cf. L. Mysyrowicz, « L'image de l'Allemagne... », art. cité.

¹⁵ Ce travail considérable d'investigation donna lieu à deux ouvrages, véritables compilations des articles rédigés au sein du quotidien de Léon Blum. Cf. Daniel Guérin, *La peste brune. Un témoignage sur les débuts du nazisme*, Paris, Editions LDT, 1933, rééd. 1945 ; *Idem*, *Fascisme & Grand Capital*, Paris, Editions Syllepses et Phénix, 1936, rééd. 1983, 283 p. (*Fascisme & Grand Capital* ne limite pas sa réflexion au nazisme mais englobe également l'expérience fasciste italienne).

1936, *Fascisme & Grand Capital* fut rapidement étouffé par la frénésie et l'euphorie liées au triomphe du Front Populaire. Sa réédition en 1945 connut le même revers avec l'effervescence de la Libération. Il fallut attendre 1960 pour que l'œuvre de Daniel Guérin soit réellement reconnue. Ce schéma de l'enquête journalistique percutante mais non relayée peut également s'appliquer aux Etats-Unis. Le voyage dans l'Allemagne de 1934 de Théodore Abel, sociologue, fut la base nécessaire de sa réflexion référencée dans son *Why Hitler came into power ?*¹⁶, paru en 1938. Effectuant un travail d'enquête similaire à l'investigation journalistique, Abel réussit à récolter près d'un millier de témoignages d'Allemands ordinaires, pour reprendre les termes chers à Goldhagen¹⁷, et environ six cents interviews de membres du NSDAP, la plupart du temps recueillies grâce à l'apport financier offert par la Columbia University à laquelle il était rattaché. Malgré ce travail colossal, le livre n'eut que très peu d'impact aux Etats-Unis, et aucun en Europe.¹⁸

Le travail du journaliste dépend ainsi de la capacité de l'opinion à recevoir les thèses qu'il édicte. Dans le cadre de la montée du nazisme, l'opinion internationale fut trop souvent dispersée pour saisir la complexité du régime politique allemand.¹⁹ Peu importe la qualité de l'enquête, c'est la faculté de réception et de compréhension des masses qui est nécessaire en de telles situations.

1.2.2. Entre voyage d'agrément et voyage politique : une nouvelle représentation mentale du nazisme

Depuis les années vingt, l'Allemagne, et plus précisément Berlin, constitue un pôle majeur de la culture européenne. L'explosion culturelle générée sous la République de Weimar a redonné une vitalité et un renouveau aux arts, que ce soit le cinéma expressionniste allemand qui connut une renommée d'envergure mondiale, ou encore l'expérience architecturale du Bauhaus. Berlin, quant à elle, ville de cabarets et de la nuit, devient une véritable métropole de la culture.

Lors de l'accession d'Hitler au pouvoir, on dénombre à Berlin de nombreuses élites étrangères en déplacement, mais aussi installées pour plusieurs années. Comment ces voyages que l'on peut qualifier d'agrément culturel ont-ils pu et su se développer à l'orée des années trente ? La sédentarisation des étrangers établie à la suite de voyages s'explique par l'engouement suscité par le rayonnement de Berlin et le pouvoir de séduction d'une Allemagne weimarienne tolérante et libérale. L'Allemagne, de Weimar aux premiers

¹⁶ Cf. Theodore Abel, *Why Hitler came into power ?*, New-York, Prentice Hall Inc., 1938.

¹⁷ Cf. Daniel Jonah Goldhagen, *Les bourreaux volontaires de Hitler. Les Allemands ordinaires et l'Holocauste*, Paris, Le Seuil, 1997.

¹⁸ Il fallut attendre 1981 pour assister à la première réédition de l'œuvre, agrémentée de nouveaux témoignages postérieurs à la Seconde Guerre Mondiale. Arnold Zurcher, politologue américain, déclara au sujet de cet ouvrage dans *American Political Science Review* : « Il n'y a pas de doute que cet ouvrage est une des œuvres qui éclaire le mieux le Nazisme parmi celles déjà écrites. » (“There can be no doubt that the book makes one of the most original contributions to an understanding of Nazism which has yet been written”) A l'heure actuelle, *Why Hitler came into power ?* n'est toujours pas traduit en français.

¹⁹ Alain Bihl, préfaçant la dernière édition de *Fascisme & Grand Capital*, rendit compte de ce décalage entre la réalité et les schémas de pensée des consciences collectives : « Inidentifiable, incompréhensible, donc en définitive irréel, le fascisme ne pouvait ainsi qu'être irréel, et disparaître rapidement. » dans D. Guérin, *Fascisme...*, op. cit., p.8.

soubresauts de l'hitlérisme, est antithétique à bien des égards. Elle incarne à la fois une dureté symptomatique d'un national-socialisme latent et une douceur propre à une issue weimarienne utopique.²⁰

Le réseau intellectuel a également été un facteur majeur de la destinée de nombreux voyageurs. La construction de l'image de l'Allemagne du début des années trente et sa diffusion ont bénéficié des bienfaits de la rumeur. Ce fut le cas du cercle des écrivains d'Oxford, dont les membres les plus illustres furent Christopher Isherwood, Stephen Spender ou William Auden. Le premier à visiter l'Allemagne fut Auden en octobre 1928. Stupéfait par la richesse culturelle berlinoise, il encouragea vivement Isherwood à effectuer le déplacement. Installé à Berlin en 1929, Isherwood répliqua le même schéma envers son collaborateur et amant, Spender. Ainsi, le voyage à vocation culturelle résulte et implique une exportation de l'image du pays visité, image nécessairement glorieuse afin d'assurer la réussite de la séduction.

A l'inverse, un dernier type de voyages s'effectuèrent au sein du Reich, quelle que fut l'image dont disposa l'Allemagne. Les voyages motivés par des choix politiques ont été extrêmement nombreux entre 1933 et 1939. En effet, on peut noter un nombre non négligeable de voyages d'universitaires, tous horizons politiques confondus et de nationalités diverses. Certains écrivains et journalistes ont également sublimé leur profession au profit d'une imprégnation théorique et politique du nazisme. Les impressions et sensations dégagées par l'Allemagne nazie prennent le dessus sur les convictions de chacun :

« Cent heures, me disait Pierre Raynaud, un journaliste français avec qui j'aime assez parler. Cent heures chez Hitler...C'est à peu près le temps que je vais passer en Allemagne, et dans ce peu de jours que faire, sinon se laisser envahir par des impressions vives, variées, contradictoires même, sans avoir surtout la prétention de juger un pays d'après une si brève expérience ? Mais à regarder des images, on apprend parfois quelque chose. »²¹

Le voyage à but politique fut le principal moteur de la construction d'une nouvelle image du national-socialisme à l'étranger. Il est non seulement synonyme de la vision du régime mais inclut également l'imprégnation, et rarement le rejet, des thèses hitlériennes. Voyager dans une optique politique dans le Reich, c'est se mettre à nu, être vulnérable face à une force autoritaire insaisissable, en perpétuelle mouvance. La force de persuasion nationale-socialiste ne laisse aucune chance au voyageur étranger, arrivé en Allemagne détaché d'idées préconçues, de ne pas exprimer une certaine bienveillance à l'égard du régime. Le voyageur est, de fait, un miroir du régime nazi, aux effets de retour indiscutablement pro-hitlériens sur les consciences collectives internationales. La recherche d'une troisième voie entre libéralisme et communisme passe par la connaissance du nazisme. Même si, au final, peu d'écrivains et d'hommes politiques se sont rangés ouvertement dès les années trente au côté

²⁰ Christopher Isherwood fut un des voyageurs qui exprima le mieux cette impression permanente de deux images de l'Allemagne en perpétuelle juxtaposition au tournant des années trente. A son arrivée à Berlin en 1928, il trouva la ville « plutôt douce et pleine de garçons ». Lorsqu'il la quitta au printemps 1933, c'est une ville « sombre et peu sûre » qu'il décrit (dans Christopher Isherwood, *Goodbye to Berlin*, Londres, Hogart Press, 1939).

²¹ Robert Brasillach, *Les Sept couleurs*, Paris, Plon, 1939, p.425.

d'Hitler²², ils ont contribué, par leur voyage, à véhiculer une image non négative d'un régime désireux de se justifier aux yeux des observateurs internationaux.

2. Réseaux et contacts dans le III^{ème} Reich

2.1. La nécessité du financement

2.1.1. Le rôle des fondations et des bourses d'études

Voyager constitue une entreprise financière conséquente. Que l'on soit frontaliers à l'Allemagne comme ont pu l'être les Français ayant effectué le voyage ou distants de plusieurs milliers de kilomètres tels que les voyageurs américains, le déplacement reste onéreux. L'étude du rôle financier dans la mise en place d'un voyage semble alors indispensable. Généralement délaissée par les historiens du voyage davantage concentrés à saisir les représentations et les mécanismes mentaux du voyageur²³, la thématique du financement reste cependant un pan essentiel dans la préparation de tout voyageur.

La plupart des voyages universitaires ont bénéficié d'un financement issu de l'université de rattachement d'origine du voyageur (méthode anglo-saxonne) ou d'une bourse attribuée par différentes fondations (système français). Ainsi, la Columbia University finança les voyages de Calvin Hoover et de Theodore Abel. Bien qu'en poste à l'université du Wisconsin, Hoover, alors Conseiller économique au Département de l'Agriculture des Etats-Unis, vit son voyage des années 1932-1933 financé par Columbia. Ainsi, le financement des voyages en Allemagne reste un moyen pour le milieu universitaire américain de recruter l'élite du corps professoral. Hoover intègre la Columbia University et est déclaré Docteur *honoris causa* en juin 1934. Disposant alors d'Abel en sociologie et d'Hoover en économie, l'université devient l'un des principaux foyers d'analyses du régime national-socialiste outre-Atlantique. Pouvons-nous, à la vue de cette mainmise de la Columbia University sur les déplacements d'universitaires en Allemagne, en conclure qu'elle fut une institution majeure du combat anti-hitlérien dans les années trente ? L'examen du parcours de Paul Massing, britannique en poste à l'Institut Agraire à Berlin en 1933, apporte un élément de réponse. Sympathisant communiste, il aurait eu un poste à la Columbia University en 1938 au sein du prestigieux *Institute of Social Research*. A en croire la thèse d'Alexander Vassiliev, Massing était en fait un espion en contact avec les Etats-Unis au profit de l'URSS.²⁴ Si, en 1938,

²² L'étude de Barbara Lambauer sur le « Cercle du Sohlberg », favorisant les rencontres entre les jeunesses allemande et française, a démontré que si de nombreux écrivains ont été séduits par les théories du national-socialisme, peu ont réellement sauté le pas d'afficher officiellement leur convictions politiques. Cf. Barbara Lambauer, « Otto Abetz, le manipulateur », *Revue des Anciens Elèves de l'ENA*, Hors-Série *Politique et Littérature*, décembre 2003.

²³ François Hourmant, attaché à démontrer systématiquement les différents temps du voyage, n'évoque à aucun moment l'aspect financier ayant permis aux intellectuels français de se rendre en URSS, à Cuba et en Chine populaire (Cf. F. Hourmant, *Au pays de l'avenir...*, *op. cit.*).

L'analyse de Fred Kupferman sur le voyage en URSS semble l'étude la plus acceptable dans la prise en compte du financement dans le sens où l'A.U.S. (Association des Amis de l'Union Soviétique) est fréquemment évoquée (Cf. F. Kupferman, *Au pays...*, *op. cit.*).

²⁴ Cf. Alexander Vassiliev; Allan Weinstein, *The Haunted Wood: Soviet Espionage in America. The Stalin Era*, New-York, Modern Library, 2000, 448 p.

Hoover n'est plus à la Columbia University²⁵, celle-ci a réussi à se créer un réseau d'intellectuels hostiles au national-socialisme.

Du côté français, le financement passe la plupart du temps par des bourses d'études universitaires octroyées par diverses fondations. La plus grande d'entre elles, la fondation Rockefeller²⁶, a financé neuf voyages en quatre ans seulement.²⁷ Souhaitant créer un réseau international de jeunes universitaires boursiers à travers le monde, la Fondation Rockefeller, siégeant à Chicago et inscrite dans un mouvement d'internationalisation scientifique, souhaite regrouper les différents chercheurs en laboratoires et freiner le développement des entreprises solitaires.²⁸ Ce projet universaliste s'incarne de 1933 à 1936 par l'octroi de bourses d'études afin de visiter le Reich. L'Allemagne séduit par ses infrastructures de recherches²⁹ et influa sur la politique de la fondation en France dans les années trente. En effet, la fondation s'implanta dans l'hexagone en 1923 et choisit l'université de Strasbourg comme pôle de référence. Souhaitant reproduire le modèle universitaire allemand dans des facultés françaises vieillissantes et davantage tourné vers l'enseignement que vers la recherche³⁰, la fondation fit de Strasbourg le noyau résiduel d'un immense tissu intellectuel interuniversitaire (Lyon, Marseille, Paris) en subventionnant la création de deux laboratoires de recherche jusqu'en 1937.

Ainsi, sous l'égide de l'Institut Pasteur, neuf Français terminèrent leur thèse de doctorat en Allemagne sous le régime hitlérien grâce au financement américain. L'analyse de leur parcours respectif montre trois domaines de connaissances qui sont sollicités dans le cadre de ce voyage : la philosophie (L. Rougier), la biologie (F. Coutelen, P. Desnuelle et A. Lwoff) et le droit (H.-C. Battifol, R. Capitant, H. Laufenberger, G. Maroger et F. Perroux). Si l'attrait des biologistes et des philosophes pour l'Allemagne se comprend tant la richesse de la formation scientifique y est présente, la prédominance des chercheurs en droit au sein de la branche française du *Fellowships Program* est plus surprenante. En effet, le droit représente 56% des déplacements français financés par la fondation. Dès 1933, les universitaires français en droit s'intéressèrent au régime national-socialiste. La nouveauté et la rapidité d'installation

Selon les auteurs, Paul Massing faisait partie du *Redhead's Group*, l'un des cinq groupes d'espionnages de l'Union Soviétique aux Etats-Unis mis en place entre 1938 et 1948. Surnommé « Vatsék », il composait ce groupe avec Hedwiga Gompertz, sa femme, Oscar Bernstein, avocat, Laurence Duggan, membre du Département d'Etat, Franz Neumann, conseiller au Département de la Recherche et de l'Analyse de l'O.S.S. (*Office of Strategic Studies*) et Evgenia Zarubina, cadre soviétique.

²⁵ Il quitta la Columbia University en 1935 pour un poste à Monmouth College.

²⁶ Créé en 1917, le programme *Rockefeller Fellowships* attribua des crédits à 9500 personnes, originaires de 88 pays différents, jusqu'à son arrêt en 1970. Trois points structurent la politique scientifique de la fondation : l'attribution de bourses à des laboratoires réputés (*grants*), l'attribution de bourses pour l'achat de matériel (*grants-in-aid*) et l'attribution de bourses de voyage pour de jeunes chercheurs (*fellowships*).

Cf. Ludovic Tournès, « Le réseau des boursiers Rockefeller et la recomposition des savoirs biomédicaux en France (1920-1970) », *French Historical Studies*, Vol. 29, n° 1, Hiver 2006, pp.77-107.

²⁷ Entre 1933 et 1936, neuf universitaires ont bénéficié d'une bourse pour un voyage d'étude allant de deux à douze mois. Il s'agit de Henri-Charles Battifol, René Capitant, Frédéric Coutelen, Pierre Desnuelle, Henri Laufenberger, André Lwoff, Gilbert Maroger, François Perroux et Louis Rougier.

²⁸ Sur les aspects généraux du programme, il convient de consulter l'article de référence sur la fondation Rockefeller. Cf. Ludovic Tournès, « Les élites françaises et l'américanisation : le réseau des boursiers de la fondation Rockefeller (1917-1970) », *Relations Internationales*, nov.-déc. 2003.

²⁹ Si 60% des boursiers de la fondation ont choisi les Etats-Unis comme lieu de séjour, l'Allemagne arrive en seconde position avec 15% des choix avant 1939. Il est intéressant de noter qu'aucun boursier ne choisit l'Allemagne comme pays d'étude après 1945.

³⁰ Cf. Christophe Charle, *La République des universitaires. 1870-1914*, Paris, Le Seuil, 1994, p.11.

du régime les surprirent et opérèrent une véritable mystique autour de cette nouvelle forme de politique. La volonté d'une connaissance approfondie des nouveaux cadres institutionnels du nazisme semble être la clé de compréhension d'un tel engouement. Edmond Vermeil, professeur de droit à l'université de Strasbourg, évoque cette méconnaissance des fondements théoriques de cette nouvelle Allemagne :

« Nous ne connaissons que faiblement nos voisins de l'Est. Notre science s'est contentée jusqu'ici d'étudier leur langue, leur pensée, leur littérature et leur musique. Nous ignorons encore, malgré les cruelles épreuves que cette carence nous a values, les assises profondes et les bases institutionnelles de leur vie collective, la nature de leurs traditions et leur mentalité politique. L'"animal politique" d'outre-Rhin nous échappe et nous déconcerte. »³¹

La fondation Rockefeller ne fut pas la seule à assurer le financement de voyages. La fondation Armand Colin³², organe d'importance moindre, finança le voyage de Jean Maitron de décembre 1933 à juin 1934. Il bénéficia d'une somme de douze mille francs pour ses six mois de résidence à Berlin. Il rentra de ce voyage diplômé de l'*Institut für Ausländer*. L'appui des bourses universitaires a ainsi contribué au développement de la formation des chercheurs français en Allemagne car, si elle fut en proie au régime hitlérien à partir de 1933, elle n'en resta pas moins une formidable terre de connaissances dans la mosaïque des savoirs internationaux.³³

2.1.2. De la commande aux bailleurs de fonds

La plupart des financements des voyages de journalistes sont le fruit de commandes passées par l'organe de presse les employant. Ainsi, il n'est pas rare de voir de grands noms de la presse orchestrer le voyage d'enquêteurs moins connus. Ce fut le cas lors des deux voyages consécutifs de Daniel Guérin, en 1932 et 1933, qui s'effectuèrent grâce à la tutelle de Léon Blum, propriétaire du *Populaire*, quotidien de la SFIO. Les voyages successifs de Maurice Pernot, correspondant permanent à Berlin pour *La Revue des Deux Mondes* furent également subventionnés par la revue.

Le financement des voyages des journalistes d'extrême-droite reste plus obscur. Ne répondant pas uniquement de la volonté d'informer mais s'inscrivant dans une logique de formation et d'éveil politique, le voyage d'Allemagne ne semble pas avoir été financé par les grands titres de la presse radicale. Le financement semble être autonome ou venant d'apports extérieurs. Malgré tout, ce sont dans les écrits de personnalités bienveillantes à l'égard du Reich que l'importance du budget est évoquée pour la première fois. Le rapport de la

³¹ Edmond Vermeil, *L'Allemagne du congrès de Vienne à la révolution hitlérienne*, Paris, Editions de Cluny, 1934, p.6.

³² La fondation Armand Colin délivrait quelques bourses d'études aux meilleurs étudiants. Deux conditions étaient cependant nécessaires pour déposer un dossier de bourse : être fils ou fille d'instituteur et être titulaire d'une licence à vingt-et-un ans.

³³ Les nombreuses bourses attribuées pour le voyage en Allemagne s'expliquent également par le coût élevé des études dans le III^{ème} Reich. Cf. Rudy Schröder, « Etudes sans espoir », *Esprit*, n° 5, février 1933, pp.695-699.

préparation du voyage à Nuremberg du 6 au 13 septembre 1937 des collaborateurs de la revue *Je suis partout* regroupée autour de Robert Brasillach confirme cette impression :

« En 1937, nous nous mîmes en tête d'aller au congrès de Nuremberg. Nous trouverions bien quelques journaux heureux d'avoir des envoyés spéciaux peu avides, qui nous permettraient de couvrir une partie des frais du voyage. Annie Jamet³⁴ s'agglutina à une mission commerciale lyonnaise, qui allait assister au congrès accompagnée de quelques parlementaires curieux, dont M. Pomaret, aujourd'hui Ministre du Travail. »³⁵

Peu scrupuleuse, l'intelligentsia française d'extrême-droite s'assura des soutiens de quotidiens externes à son milieu mais désireux de publier des récits de voyage de ce « pays surprenant, plus loin de nous que le plus lointain Orient ».³⁶ C'est ainsi que de 1937 à 1941, de nombreux voyageurs français d'extrême-droite publièrent leurs récits dans des quotidiens de droite, tels que *Le Petit Parisien*³⁷ ou *Paris Soir*³⁸, ayant financé leur voyage mais ne les comptant pas comme journalistes dans leurs rangs, désireux cependant de fournir eux aussi, à l'égal des quotidiens de gauche (*Le Populaire*, *L'Humanité*) ou de centre-droit (*Le Matin*), le produit d'un travail d'enquête ou de sensations recueillis sur place.

Le financement reste ainsi une question cruciale dans la réalisation ou la non réalisation d'un voyage à l'étranger. Un préalable ne doit pas être oublié au regard de certains voyages évidents non menés à bien. Pourquoi des figures comme Emmanuel Mounier ne se sont pas exprimé sur le déplacement outre-Rhin ?³⁹ Désintérêt du cercle éditorial d'*Esprit* ou crise budgétaire de la revue personnaliste ? Ni l'un, ni l'autre. La réponse est ailleurs et se situe à l'Est. Moscou attire et fascine tout autant que Berlin, si ce n'est plus. Ainsi, dès le numéro de janvier 1935, *Esprit* lance un appel à ses lecteurs et collaborateurs intéressés dans l'optique d'un voyage de quinze jours en URSS. Véritable voyage d'études, il privilégie les centres urbains tels que Moscou, Kiev et Léninegrad. Voyage au budget conséquent⁴⁰, il supplante ainsi les diverses tentatives qui auraient pu être tentées pour organiser un séjour en Allemagne.

2.2. L'établissement de réseaux

2.2.1. Le réseau universitaire français : des germanistes aux philosophes

L'amour de l'Allemagne, de sa langue et de sa culture, poussa quelques germanophiles à entreprendre le voyage. Qu'ils soient germanistes comme Robert d'Harcourt ou philosophes comme Raymond Aron ou Jean-Paul Sartre, tous ont vu en premier lieu en l'Allemagne la terre

³⁴ Annie Jamet est la femme de Claude Jamet.

³⁵ Robert Brasillach, *Notre avant-guerre*, Paris, Plon, 1941, p.257.

³⁶ *Idem*, *Les Sept...*, *op. cit.*, p. 428.

³⁷ Cf. *Idem*, « J'ai parlé à Berlin aux ouvriers français », *Le Petit Parisien*, 04/11/1941.

³⁸ Cf. Ramon Fernandez, « Ce que je viens de voir en Allemagne », *Paris Soir*, 05/11/1941.

³⁹ Emmanuel Mounier rendit visite à Denis de Rougemont à Francfort durant une semaine en 1936.

⁴⁰ Un tel voyage de quinze jours en URSS revenait à 3650 francs en classe touriste et à 2450 francs en classe spéciale par voyageur. Cf. Encart publicitaire présenté en page de garde du numéro 29 d'*Esprit* datant de janvier 1935.

d'une formation universitaire exemplaire avant de voir la « bête immonde » que Berthold Brecht décrira quelques années plus tard.

La formation et le cursus universitaire des philosophes, qu'ils soient Français, Britanniques ou Américains, passaient par l'Allemagne des Goethe, Hegel et Schopenhauer. La connaissance de l'Allemagne, de sa langue et de sa culture philosophique devenait ainsi le point d'orgue des études des khâgneux et Normaliens de l'entre-deux guerres.⁴¹ La familiarité d'Aron avec l'Allemagne le poussa à entreprendre le voyage dès août 1930 jusqu'en août 1933.⁴² Parti pour étudier l'économie, la science politique et, bien entendu, la philosophie, Aron devint spectateur de la montée du nazisme. A son retour de Berlin, Aron suggéra à son camarade Jean-Paul Sartre de partir à son tour. A partir de cet instant (fin de l'été 1933), un véritable réseau de philosophes et de germanistes est en train de naître. Sur les recommandations d'Henri Brunschwig et d'André Delacroix, Sartre part en octobre 1933. Accueilli à la Maison académique française par Jean-André Ville⁴³, il y restera jusqu'en juin 1934.⁴⁴ L'historien Henri Brunschwig, germaniste confirmé et membre de l'Institut français de Berlin, devient alors le pôle principal d'un réseau d'universitaires regroupé autour de la philosophie, l'économie et le droit. Il pousse au voyage en lançant dès 1934 :

« Nos journaux, nos revues, en rassemblant des extraits de discours ou de livres allemands, fabriquent une doctrine logique, intelligible aux Français. Ce faisant, ils faussent le national-socialisme en le rationalisant. Car ce dernier ne se raisonne pas, mais se sent ; il est là proprement allemand et ne peut s'exporter (...). Il faut des années d'étude et de séjour dans le pays, des semaines d'illusions et de désillusions pour comprendre qu'on ne comprend pas. »⁴⁵

Autour d'Henri Brunschwig se recompose l'ensemble d'une nouvelle génération d'intellectuels français intrigués par l'Allemagne hitlérienne. Un nouveau questionnement apparaît à la vue des voyages des philosophes français outre-Rhin : comment ont-ils pu faire abstraction de ces enjeux politiques contemporains ? Comment traduire la neutralité politique et le silence de Sartre en 1933-34 alors que les S.A. et les S.S. défilent continuellement sur la *Unter der Linden*, avenue située à quelques encablures de l'Université ? Certains y voient là la suprématie du rôle joué par la formation philosophique des jeunes clercs en Allemagne.⁴⁶ Cette thèse ne peut être recevable. Bien qu'en pleine formation, Raymond Aron a fait parvenir deux témoignages empreints d'une conscience politique réelle.⁴⁷ Le silence de Sartre a donc fait

⁴¹ Lire à ce sujet Jean-François Sirinelli, *Génération intellectuelle : Khâgneux et Normaliens dans l'entre-deux guerres*, Paris, Fayard, 1988, 721 p.

⁴² Raymond Aron fit un court retour en France durant l'été 1932 avant d'être rejoint par sa femme, Suzanne Gauchon, de juin à août 1933.

⁴³ Né en 1910, ce professeur agrégé de mathématiques fut l'un des principaux contacts des universitaires français en poste à Berlin durant les années trente.

⁴⁴ Il reçut la visite de Simone de Beauvoir en février 1934 et en juin 1934. Tous deux, visitèrent l'Allemagne (Hambourg, Lübeck, Dresde, Munich et Nuremberg) durant les mois de juillet-août 1934 avant de regagner la France.

⁴⁵ Henri Brunschwig, « France-Allemagne 1934 », *La Revue des Vivants*, n° spécial *Un an d'hitlérisme*, 1934.

⁴⁶ Cf. François Noudelmann ; Gilles Philippe, *Dictionnaire Sartre*, Paris, Honoré Champion, 2001.

⁴⁷ Il déclara : « Peut-être, par réaction contre le nationalisme allemand suis-je devenu nationaliste français. » dans Raymond Aron, « Lettre ouverte d'un jeune Français à l'Allemagne », *Esprit*, n° 5, janvier 1933, pp. 735-

preuve d'une réelle indifférence, et non pas d'une approbation quelconque, à l'égard du national-socialisme. Le principe de la formation culturelle du voyage des philosophes ne peut en rien justifier et permettre l'éviction d'une prise de conscience sur les événements de son temps.

2.2.2. Le droit universitaire français et le III^{ème} Reich : la renaissance de Carl Schmitt

Le droit est, à l'instar de la philosophie ou de la biologie, une des disciplines au sein de laquelle les discussions autour du nazisme furent les plus virulentes. Bon nombre d'entre elles passèrent par l'expérience du voyage. Un homme veille sur le milieu du droit universitaire français : Edmond Vermeil. Professeur à l'Université de Strasbourg, il se rendit en Allemagne dans l'Allemagne de 1933. Amoureux éperdu de la politique weimarienne⁴⁸, il fut un des principaux rempart au sein de l'Université française à la propagation de la contagion brune. Il joua un rôle déterminant dans le parcours d'un jeune juriste de sa faculté, Henri Lichtenberger, qui choisit l'Allemagne comme destination en 1935 pour son année de fin d'études. Un troisième homme vint composer ce pôle des juristes strasbourgeois, que l'on peut qualifier d'antifascistes, René Capitant.

Face à la domination exercée par l'Université de Strasbourg sur la vision française du national-socialisme, s'organisa un pôle de bienveillance à l'égard du nazisme, situé entre la Sorbonne, l'Université de Lyon et celle de Bordeaux. Henri Lichtenberger, en rédigeant *L'Allemagne nouvelle*, répond implicitement à Edmond Vermeil en 1936 :

« Au sentiment déprimant de "fin d'un monde" ou de "ruine de l'Occident" a succédé l'attente fervente d'une résurrection, d'une régénération, d'un "Troisième royaume". (...) Ceux qui, en France, considèrent à ce moment l'Allemagne avec leurs yeux de Français, et sous l'impression des récits des émigrés qui affluent chez nous, ont l'impression que le pays est soumis à un régime de dictature, de contrainte, de terreur. Mais si l'on regarde ce qui se passe dans la rue, si l'on s'imprègne du sentiment de la foule, l'impression dominante sera toute différente. »⁴⁹

Les rivalités entre juristes germanistes existent et se confirment avec la publication de textes allant dans le sens des propos de Lichtenberger à travers les figures de Roger Bonnard, professeur à Bordeaux, et, dans une moindre mesure, François Perroux, doctorant en droit à Lyon. Alors que Bonnard pousse à l'extrême le mythe national-socialiste⁵⁰, François Perroux évoque le double visage du mythe hitlérien, inquiétant dans l'utilisation systématique de la

743. Il convient aussi de se reporter à *Idem*, « La Révolution nationale en Allemagne », *Europe*, n° 129, 15/09/1933, pp.125-138.

⁴⁸ Responsabilité méconnue d'Edmond Vermeil, il dirigea de 1919 à 1933 la collection des *Bulletins de Presse allemande* publiée dès 1916 par le Ministère des Affaires Etrangères. Ces bulletins furent un hymne à la réussite de la République de Weimar.

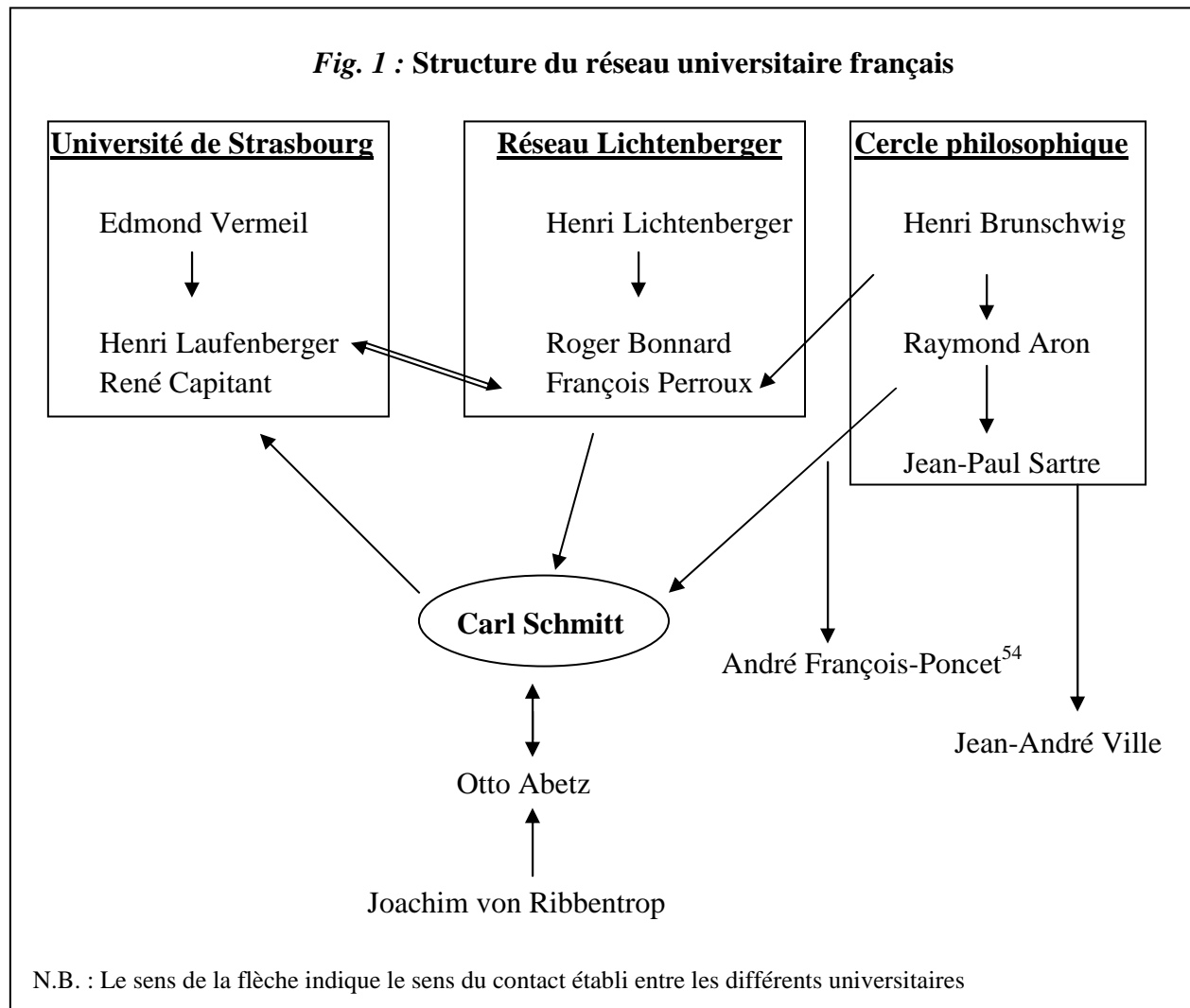
⁴⁹ Henri Lichtenberger, *L'Allemagne nouvelle*, Paris, Flammarion, coll. Bibliothèque de Philosophie scientifique, 1936, p.82.

⁵⁰ Cf. Roger Bonnard, *Le Droit et l'Etat dans la doctrine nationale-socialiste*, Paris, Pédone, 1936.

Dans le même temps, l'équipe éditoriale d'*Esprit* contrecarre les thèses de Bonnard en déclarant : « N'est pas digne du nom sacré de "droit", la règle d'Etat qui établit l'inégalité parmi les citoyens d'un pays, qui met hors la loi non seulement les juifs mais tous les hommes qui ne suivent pas la ligne générale de l'Etat totalitaire » dans Paul Louis, « Le droit national-socialiste », *Esprit*, n° 40, janvier 1936, pp.643-644.

notion de Race, séduisant dans le culte d'un esprit sain passant par la jeunesse et la militarisation. Si Aron fut un lecteur critique d'Oswald Spengler⁵¹ et de Carl Schmitt, ce dernier fut pour Perroux un véritable moteur intellectuel. bercé par son ouvrage *Der Begriff des Politischen*, paru à Berlin en 1934, date de son voyage dans le Reich, il vante les mérites du professeur allemand dès sa rencontre avec lui.⁵² Carl Schmitt devient un personnage incontournable pour tout universitaire se rendant à Berlin.⁵³

Fig. 1 : Structure du réseau universitaire français



⁵¹ Cf. Oswald Spengler, *Années décisives*, Paris, Mercure de France, 1934.

⁵² Il évoque sa rencontre en 1934 et déclare à son sujet qu'il est « l'un des théoriciens les plus intelligents du national-socialisme » dans François Perroux, *Les Mythes hitlériens*, Paris, Spes, 1935, p.12 (Une deuxième édition paraîtra en 1939). Quelques mois plus tard, invité par Emmanuel Mounier à rédiger un article sur le paternalisme, il s'inscrit dans la ligne directe de Carl Schmitt en reprenant la thèse de l'intellectuel berlinois : « Sous ce rapport est exclusive du paternalisme la théorie de Carl Schmitt, l'un des plus importants théoriciens du national-socialisme (cf. surtout de cet auteur *VolkStaat und Bewegung*, Hambourg, 1933) selon laquelle l'Etat n'est rien de plus que la force incoercible et insupportable qui maintient en un ensemble cohérent des éléments (individus) naturellement repoussés et éloignés les uns des autres par des forces centrifuges. » dans *Idem*, « Les paternalismes contre la personne », *Esprit*, n° 42, mars 1936, p. 856.

⁵³ Carl Schmitt fut relayé en Suisse et en France par William Gueydan de Roussel, son traducteur. Il est néanmoins l'auteur d'une thèse de droit en 1935. Cf. William Gueydan de Roussel, *L'évolution du pouvoir exécutif en Allemagne (1919-1934)*, Thèse de doctorat de droit, Genève, 1935, 188 p.

⁵⁴ Raymond Aron fut chargé de donner des cours de soutien scolaire au fils de l'ambassadeur François-Poncet durant son séjour en Allemagne.

Perroux, Aron, Sartre, Thérive, tant de noms qui sont synonymes d'une rencontre avec l'auteur de *La Dictature*. A l'image d'un Abetz ou d'un Ribbentrop, il devient l'une des pièces maîtresses de la diplomatie culturelle allemande à l'égard de la France, tentant de faire du pôle universitaire strasbourgeois un relais des idées de Bonnard et Lichtenberger et non plus un centre dominant le milieu du droit français.

3. Itinéraires croisés

3.1. Motivations personnelles et impressions de départ

3.1.1. Franchir le pas, préalable à une expérience unique

Si de nombreux intellectuels effectuèrent le voyage en Allemagne, ce ne fut pas le résultat de motivations et impressions uniformes et semblables. Il n'y eut pas une profession de foi unique et universelle préalable au départ en terre germanique. Ces élites, plutôt que de nous laisser des récits de voyage, nous ont livré de véritables récits sur le voyage, éclairant la compréhension des modalités d'une expérience unique.

La pluralité des motivations de chacun démontre toute la complexité d'un tel voyage. Comprendre ce moment où l'individu se met en danger, se plonge dans un univers qu'il ne connaît pas (ou peu), telle est l'une des phases majeures d'une étude sur le phénomène du voyage en général. Parfois teintées d'une symbolique philosophique et quasi métaphysique de la terre parcourue, souvent accompagnées d'une austérité scientifique mal maîtrisée et mêlée d'un attrait impudique du sensationnel, les aspirations premières des voyageurs dans le Reich sont le premier reflet de l'image qu'ils espèrent pouvoir dévoiler à leur retour. Percer les mystères du départ, c'est avant tout comprendre les effets du retour.

« Chaque époque a connu des voyageurs honnêtes »⁵⁵ déclarait Claude Lévi-Strauss, dans la première partie – au titre ô combien pessimiste sur la qualité morale des voyages entrepris au XX^{ème} siècle⁵⁶ – de son œuvre *Tristes Tropiques*. L'honnêteté de certains voyages entrepris en Allemagne n'a pas échappé à la période 1933-1939. Les voyages successifs de Daniel Guérin ou Pierre Bise ont répondu à un puissant désir d'enquête sur le national-socialisme, au même titre que Calvin Hoover ou Franck Gwatin, économiste britannique membre du *Foreign Office* qui entama une tournée d'inspection du Reich en février 1939. L'investigation pousse au voyage et détache celui qui l'entreprend de toutes considérations morales pouvant le retenir dans son pays d'origine.

Face à un type de voyage qui s'apparente, à la base, davantage à une mission professionnelle qu'à un souhait de rencontre avec autrui et avec soi-même, se trouve une multitude de cas de figures rendant la compréhension du déplacement complexe. Certains intellectuels ont réellement dû se faire violence pour partir outre-Rhin. Ce fut le cas du voyage d'Henri Béraud en 1926.⁵⁷ Réalisé sept ans avant l'arrivée d'Hitler au pouvoir et effectué dans une république weimarienne en pleine puissance, ce voyage soulève de nombreux

⁵⁵ Claude Lévi-Strauss, *Tristes Tropiques*, Paris, Plon, coll. Terre Humaine/Poche, 1955, rééd. 1998, p.10.

⁵⁶ La première partie du livre est intitulée « La fin des voyages ».

⁵⁷ Cf. Henri Béraud, *Ce que j'ai vu à Berlin*, Paris, Les Editions de France, 1926, 244 p.

questionnements quant aux expériences postérieures à celle-ci. Si un voyageur se fait violence pour partir alors que sa destination est une terre démocratique, ce sentiment ne se démultiplierait-il pas au contact d'un régime autoritaire ? Étonnement, aucun témoignage de la période 1933-1939 ne laisse apparaître une quelconque réticence à l'idée de parcourir l'Allemagne hitlérienne. Appréhensions refoulées ou réelle excitation à l'idée de découvrir l'expérience nationale-socialiste ? Les intellectuels d'extrême-droite, eux, ne se posèrent pas tant de questions. Pour la plupart, le voyage hitlérien répond avant toute chose à la notion d'instinct. Franchir le pas du voyage est une évidence, un fait nécessaire à l'accomplissement de chacun. Chateaubriant dresse sans équivoque aucune le schéma mental de ses motivations :

« Quelle raison me décida de partir pour l'Allemagne ? Pourquoi me suis-je rendu là-bas ?

Si je m'analyse, je ne puis me cacher à moi-même que j'ai obéi à une ardente nécessité, celle de trouver dans un peuple actuel un peu plus que des raisons de désespérer de l'homme. (...) Je me suis dirigé vers l'Allemagne, poussé par un instinct autant que guidé par la raison.

L'instinct me donnait à pressentir qu'au milieu du désarroi de cette fin de monde, le peuple allemand, par tout ce qu'il porte en soi, était peut-être celui en qui se trouverait (...) l'élément le moins inapte à être utilisé pour le salut des communautés d'Occident. »⁵⁸

Ainsi, chacun a ses raisons d'entreprendre le voyage en terre brune. Aucun schéma-type des motivations ne semble pouvoir se dresser tant elles sont nombreuses et disparates.

3.1.2. Le voyage à but économique : une motivation au-delà de l'expérience morale

La mise en place du nazisme fut l'occasion d'assister à une valse impressionnante de voyages opérés par les plus grands industriels internationaux des années trente. Pas attentif à l'Allemagne weimarienne⁵⁹, les industriels regardèrent d'un œil intéressé le redressement économique opéré par Hitler qui fit de l'Allemagne une terre de convoitise. Les sociétés américaines Ford, General Motors, I.T.T. (*International Telephone and Telegraph*), I.B.M. (*International Business Machines*), Standard Oil, la hollandaise Shell, la britannique BP (*British Petroleum*) ou encore la minuscule luxembourgeoise Arbed dirigée par Alphonse Nickels, autant d'entreprises qui collaborèrent avec l'Allemagne du Führer.

La manne économique que représente la marche à la guerre perpétrée par Hitler précipita les voyages d'industriels entre 1933 et 1939.⁶⁰ Dès 1934, Standard Oil, Shell et BP

⁵⁸ A. de Chateaubriant, *La gerbe...*, *op. cit.*, pp.7-9.

On retrouve sensiblement les mêmes déclarations dans de nombreux ouvrages d'individus bienveillants à l'égard du nouveau régime allemand. On peut citer par exemple l'ouvrage de Louis Bertrand, membre de l'Académie française. Cf. L. Bertrand, *Hitler*, *op. cit.*

⁵⁹ La déchéance économique du pays durant les années vingt laissa les industriels occidentaux absents de toutes négociations majeures. En 1922, un dollar s'échange contre cinq cent mille marks. Les réparations de la Grande Guerre se mêlent à une inflation qui ne se résorba qu'au début des années trente.

⁶⁰ Divers ouvrages ont étudié la question. On peut citer deux réflexions majeures que sont celles de Françoise Berger et Annie Lacroix-Riz. Cf. Françoise Berger, « La France, l'Allemagne et l'acier. 1932-1952 », *Bulletin de l'Institut Pierre Renouvin*, n° 13, automne 2002 ; Annie Lacroix-Riz, *Industriels et banquiers français sous l'Occupation : la collaboration économique avec le Reich et Vichy*, Paris, Armand Colin, 1999.

s'associèrent pour former un cartel. Les discussions entre les dirigeants étrangers et le Reich poussèrent certains des dirigeants à tomber dans les mailles du nazisme. En effet, si Walter Teagle, à la tête de la firme américaine, ne s'afficha pas du même bord politique qu'Hitler au cours de ses différents voyages⁶¹, il en fut tout autrement pour le dirigeant de la compagnie pétrolière hollandaise Henri Deterding. Après un premier voyage en 1934 effectué dans un but strictement économique, il devint l'un des alliés politiques sûrs de l'hitlérisme aux Pays-Bas tout au long des années trente.⁶² Ce schéma se reproduisit dans la plupart des pays occidentaux, au grand dam des diplomates anti-hitlériens présents sur place à Berlin. William Dodd, ambassadeur des Etats-Unis, à la vue de ces allers-retours incessants de grands patrons entre New-York et Berlin, déclara :

«Une clique d'industriels américains est diablement attirée par la création d'un Etat fasciste qui supplanterait notre démocratie et qui travaillerait étroitement avec les régimes fascistes en Allemagne et en Italie. »⁶³

Ainsi, à la motivation économique, se juxtaposa une motivation politique et morale chez certains. Ce fut le cas des deux plus grosses entreprises étrangères implantées en Allemagne, à savoir Ford et General Motors. Les deux dirigeants respectifs, Henry Ford et James Mooney (vice président de G.M. et affecté à la branche européenne du groupe), eurent des rapports privilégiés avec les principaux dirigeants du Reich. Tous deux se virent décorés de l'Ordre de la Croix de l'Aigle allemand des mains d'Hermann Goering et d'Adolf Hitler, plus haute distinction attribuée à un étranger. Symbole d'une acceptation totale des idées nationales-socialistes, cette décoration donne une nouvelle dimension au voyage industriel. Le nazisme a su intégrer dans son image la participation d'étrangers puissants en poussant ceux-ci à venir sur place. Tous ces exemples amènent à évoquer un questionnement qui apparaît à première vue comme insoluble : qui, des industriels étrangers ou de la diplomatie allemande, a fait le premier pas dans la réalisation de tous ces voyages ? L'étude des financements est une fois de plus révélatrice de l'énergie déployée par le Reich pour s'attribuer les faveurs des industriels étrangers. A l'image d'un Otto Abetz dans le milieu diplomatique, le Reich s'assura les talents d'un banquier allemand, August Gössebeck, président de la *Robert Mayer Inc.*, afin d'organiser les voyages entre les Etats-Unis et l'Allemagne. Les échanges de capitaux entre Gössebeck et Mooney notamment au cours des voyages de ce dernier au mois d'avril 1939 démontrent une réelle volonté allemande de s'afficher aux côtés des grands noms de l'industrie mondiale sur place, à Berlin.⁶⁴

⁶¹ Bien que Teagle se défendit toujours de ne pas partager les opinions politiques du national-socialisme, une commission d'enquête parlementaire américaine dirigée par Harry Truman en 1941 l'accusa de trahison après avoir vendu aux Allemands les brevets de la fabrication du tétra-éthyle de plomb entrant dans la fabrication de l'essence nécessaire aux engins aériens.

⁶² Sa mort en 1939 lui valut une garde d'honneur SS lors de ses funérailles.

⁶³ William Dodd, « Des industriels à Berlin », *New-York Times*, 26/12/1936.

⁶⁴ Les tractations financières entre les dirigeants de Ford Company, de General Motors, de Kodak, de Texas Company et d'Underwood, principales entreprises concernées par ces financements, et August Gössebeck, furent révélées par le *New-York Herald Tribune* en 1942. Résidant aux Etats-Unis depuis 1940, Gössebeck fut contraint à l'exil en Bolivie à la suite de ces révélations. Il regagna rapidement Berlin, puis Monaco, où il prit à nouveau le contrôle d'une banque spécialisée dans les échanges commerciaux entre les Etats-Unis et l'Allemagne, par l'intermédiaire de pays neutres. Lire à ce sujet Pierre Abramovici, *Un rocher bien occupé : Monaco pendant la guerre. 1939-1945*, Paris, Le Seuil, 2001, 361 p.

3.2. *Parcours singuliers et consciences collectives*

3.2.1. L'exemple français : Chateaubriant face à Capitant

Le voyage des Français en Allemagne n'a en aucun cas été une entreprise soldée par des interprétations similaires du national-socialisme. L'étude de deux itinéraires singuliers d'intellectuels français révèle cette multitude d'appréhension du III^{ème} Reich.

Alphonse de Chateaubriant, écrivain de tradition chrétienne, fut entraîné vers l'Allemagne en janvier 1937, sur les conseils de sa femme. En passe d'entrer à l'Académie française, ce voyage en terre nationale-socialiste bouleversa la destinée littéraire, politique et idéologique du lauréat du prix Goncourt.⁶⁵ L'attrait viscéral pour sa Bretagne natale laissa lentement place à un amour inégalé de l'Allemagne. Après avoir parcouru les principaux points névralgiques de l'idéologie hitlérienne dans le Reich (Munich, Nuremberg, Bayreuth et Berlin), Chateaubriant rentra en France et livra un récit de voyage, *La gerbe des forces*, qui eut valeur de livre de référence pour l'extrême-droite française. Pour la première fois, l'expérience du voyage a permis à un écrivain de démontrer que christianisme et nazisme étaient compatibles. Malgré tout, il convient de nuancer la place accordée au voyage dans l'interprétation des positions idéologiques de Chateaubriant. En effet, à la lecture de *La Réponse du Seigneur*, paru en 1933⁶⁶, la germanophilie de l'auteur est omniprésente, voire pesante. A une approbation à demi dissimulée des théories hitlériennes se mêle un mysticisme religieux qui aboutit et explosa totalement dans *La gerbe des forces*, quatre ans plus tard. La radicalité des propos de Chateaubriant à son retour en juin 1937 est ainsi le fruit mélangé d'un voyage formaté et d'une sympathie préalable à l'égard du régime hitlérien. Le voyage joue ici le rôle de tremplin à l'évocation publique d'une bienveillance nationale-socialiste. Les positions fascisantes de Chateaubriant furent portées à leur apogée lors de la rencontre entre l'écrivain français et Adolf Hitler le 13 août 1938 à Berchtesgaden. Pour beaucoup, ce voyage a définitivement mythifié la personne du Führer en lui octroyant le rôle de nouveau « Messie »⁶⁷.

A l'image de Chateaubriant, le juriste René Capitant a, très tôt, ressenti une passion grandissante pour l'Allemagne. Ce choix personnel d'étudier le pays de Germania influa sur le déroulement de sa carrière et conditionna ses travaux universitaires.⁶⁸ Grand connaisseur du fonctionnement de la politique weimarienne⁶⁹, son étude du nazisme s'inscrit donc dans une certaine continuité avec l'examen des régimes précédents. Elle n'est en aucun cas le fruit d'une attirance soudaine pour une forme nouvelle de domination politique. L'exemple de

⁶⁵ Alphonse de Chateaubriant reçut le prix Goncourt pour *Monsieur des Lourdines* le 5 décembre 1911. Véritable ode au naturalisme, les ventes atteignirent dix-huit mille exemplaires en 1912.

⁶⁶ Alphonse de Chateaubriant, *La réponse du Seigneur*, Paris, Grasset, coll. Les Cahiers Verts, 1933.

⁶⁷ Frédérique Roussel, « Chateaubriant : du naturalisme au nazisme », *Libération*, 27/10/2003.

⁶⁸ L'intérêt de René Capitant pour l'Allemagne est rapporté par sa femme en ces termes : « A ce moment aussi, on voyait pointer aussi en Allemagne le national-socialisme, et mon mari voulait étudier cette question-là. Nous aurions pu partir à Poitiers, mais il m'a dit : "Ce n'est pas à Poitiers que j'aurais les éléments pour étudier cette question-là, c'est à Strasbourg." » cité dans R. Decoux-Paolini, *René Capitant, homme de gauche et gaulliste. Un juriste engagé sous la V^{ème} République*, Mémoire de maîtrise d'Histoire contemporaine, Paris-I, 1994.

⁶⁹ Il rédigea dès 1932 une étude sur le fonctionnement politique de la République de Weimar en s'attachant à faire du Président de la République une force égale à celle du Parlement. Cf. René Capitant, « Le rôle du Président du Reich », *Politique*, mars 1932, pp.216-222.

Capitant est révélateur d'un phénomène généralement oublié ou délaissé de l'historiographie de la réception du national-socialisme à l'étranger. Si le nazisme a séduit un grand nombre d'observateurs étrangers néophytes du cas allemand, il a aussi été étudié dans un cadre de continuité politique s'inscrivant dans la logique de l'effondrement de Weimar.

C'est donc en tant que professeur titulaire de la chaire de droit constitutionnel de Strasbourg⁷⁰ et lauréat de la bourse Rockefeller que Capitant étudia les fonctionnements juridiques, théoriques et idéologiques du nazisme à l'université Humboldt de Berlin du 17 octobre 1933 au 15 juillet 1934.⁷¹ Sa demande de bourse à la Fondation Rockefeller met en évidence cette impression de continuité entre une étude de Weimar et celle du III^{ème} Reich :

« Mon projet de recherche a pour étude l'évolution politique du Reich (*Reich's Government*) et la façon dont la constitution de Weimar a fonctionné pendant quatorze années. Je veux tenter d'analyser les raisons pour lesquelles la démocratie parlementaire a échoué en Allemagne. »⁷²

Etudier le régime déchu pour mieux comprendre celui à venir, tel pourrait se condenser la pensée de Capitant à son arrivée en Allemagne. Son intérêt pour la compréhension de la chute de Weimar peut également s'expliquer par son attachement aux valeurs républicaines. Républicain convaincu ayant foi en les acquis de 1789 et en le parlementarisme rationalisé, il craint que la France des années trente ait un « destin à l'allemande »⁷³. Soulevé par le juriste Olivier Beaud dans ses études sur Capitant, cette transposition du modèle allemand au modèle français constitua une des grandes parties de l'œuvre du professeur strasbourgeois. On découvre ici une nouvelle facette du voyage en Allemagne qui révèle un déplacement effectué à l'étranger dans un but salvateur pour son propre pays d'origine.

Pour Olivier Beaud, les craintes de Capitant se voient réalisées lors de la crise du 6 février 1934. Cependant, à lire l'étude réalisée par Marcel Waline, Capitant semble se rendre compte, avant les émeutes de février 1934, que la III^{ème} République n'est pas viable.⁷⁴ Le voyage sur place a été pour lui le moyen de comprendre non seulement le système politique allemand passé et présent, mais également de mieux saisir l'évolution républicaine française.

⁷⁰ Il succéda à Raymond Carré de Malberg à ce poste en 1931.

⁷¹ Si son séjour s'arrête officiellement au 15 juillet 1934 pour l'Université de Strasbourg et la Fondation Rockefeller, il resta néanmoins en Allemagne jusqu'au 1^{er} novembre 1934, s'adonnant aux visites de la région bavaroise et séjournant à Munich du 6 septembre au 1^{er} novembre 1934.

⁷² Archives de la Fondation Rockefeller, RF, R.G. 1.2, Série 500 S, Box 19, Folder 77, cité dans Olivier Beaud, « Les premières années du régime national-socialiste (1933-1939) vues par un observateur perspicace, René Capitant », *Giornale di storia costituzionale*, n° 7, 1^{er} semestre 2004, p.211.

⁷³ *Ibid.*

⁷⁴ Marcel Waline écrit : « Il (*René Capitant*) s'attache à la fois à l'analyse du national-socialisme qu'il importe de faire connaître aux Français pour les mettre en garde, et simultanément, il démonte les mécanismes du régime de la III^{ème} République et cherche déjà comment remédier à ses faiblesses. » dans Marcel Waline, préface de René Capitant, *Ecrits Constitutionnels*, Paris, Editions du CNRS, 1982, p.7.

3.2.2. Le cercle des écrivains d'Oxford

Si l'expérience française du voyage dans le Reich démontre une singularité quant à la multitude des motivations du déplacement outre-Rhin, le cas anglais met en évidence un phénomène tout aussi intéressant dans ce qu'il convient d'appeler la « culture du voyage »⁷⁵, celui de la rumeur.

En effet, longtemps réputée comme étant un espace de culture, un lieu cosmopolite d'échange intellectuel, la République de Weimar a suscité l'intérêt d'un nombre grandissant de voyageurs britanniques depuis le début des années vingt. Si la prédominance anglaise n'est en rien exceptionnelle en Allemagne face aux délégations françaises, américaines, hongroises ou belges qui visitent le pays, son processus de diffusion est en revanche particulier. En s'attardant sur le cercle des écrivains d'Oxford, lieu de sociabilité majeur d'une intelligentsia littéraire britannique regroupée autour d'un néo-romantisme bohème similaire à l'écriture d'auteurs comme Truman Capote ou Tennessee Williams outre-Atlantique, le fil conducteur de la venue de clercs anglais se fait jour.

Lorsqu'en octobre 1928, Wigh Auden arrive à Berlin, c'est une véritable formation et un apprentissage politique qui s'entrepren⁷⁶. Invitant Isherwood qui à son tour invitera Spender, la venue de l'intelligentsia d'Oxford à Berlin permet de livrer à la Grande-Bretagne une image idyllique de l'Allemagne. Terre de cabarets, lieu d'émulation et d'effervescence intellectuelle, Berlin est la capitale culturelle par excellence de ce début des années trente. Malgré ce que peuvent laisser penser les écrits laissés par ces trois auteurs, le séjour en Allemagne n'a pas généré une compréhension du pays en autodidacte. Les trois écrivains ont été influencés par leurs aînés britanniques, s'étant établis sur place quelques années auparavant. C'est ainsi que Francis Turville-Petre⁷⁷ et John Layard⁷⁸ jouèrent un rôle fondamental dans la construction mentale de l'Allemagne chez Auden et Isherwood en particulier. Ayant une attirance respective pour Turville-Petre et Layard, Isherwood et Auden ont fait de Berlin le lieu des possibles, le théâtre de la réalisation d'un idéal culturel, utopique à Oxford, réel à Berlin. La permissivité de Weimar a offert à ces auteurs homosexuels la chance d'être reconnus. Cependant, les relations entre ces intellectuels laissent place à quelques interrogations. Après coup, Isherwood déclara que « sa principale motivation pour Berlin était de rencontrer Layard »⁷⁹. Quelle fut donc l'image réelle de l'Allemagne des britanniques durant ces années 1928-1933 ? Fut-elle dominée par la présence des intellectuels étrangers ou a-t-elle réellement eu une âme weimarienne lui étant propre ? Elle semble

⁷⁵ Cf. Gilles Bertrand (dir.), *La culture du voyage, Pratiques et discours de la Renaissance à l'aube du XX^{ème} siècle*, Paris, L'Harmattan, 2004, 296 p.

⁷⁶ Norman Page, spécialiste des intellectuels d'Oxford, déclara : « Durant les dernières années de la République de Weimar (...), leur séjour à Berlin fut pour ces auteurs, profondément formateur. » (*Just as the closing years of the Weimar Republic (...), their time in Berlin was for these writers deeply formative.*) dans Norman Page, *Auden and Isherwood. The Berlin years*, Londres, MacMillan Press, 1998, p.11.

⁷⁷ Né en 1901 et ayant entamé une carrière universitaire à Oxford, cet archéologue issu d'une famille catholique s'installa à Berlin au début de l'année 1928.

⁷⁸ Né en 1891, cet anthropologue britannique s'installa à Berlin en 1926. Après avoir eu une relation amoureuse avec Auden durant le printemps 1929, il se suicida le 3 avril de la même année.

⁷⁹ « In the latter, Isherwood had claimed that the desire to meet Layard was his principal motive for going to Berlin. » dans *Ibid.*, p.129.

résumer à elle seule la réalisation de la somme du lieu, du milieu et du réseau, chère à l'histoire intellectuelle.

L'autoritarisme hitlérien et la rupture de 1933 ont donc involontairement démythifié la place tenue par Berlin en tant que haut lieu de la sociabilité intellectuelle européenne. Après la guerre, une maison d'édition invita Isherwood à passer six mois à Berlin afin d'écrire un nouvel ouvrage sur le Berlin d'après-guerre. Il refusa l'offre et ne revint en Allemagne qu'en 1952. Auden, quant à lui, fut mandaté à Berlin en 1945 par la *Morale Division of the U.S. Strategic Bombing Survey* afin d'évaluer les effets des bombardements sur la population allemande. L'Allemagne tint donc une place à part dans la formation politique et intellectuelle du cercle des écrivains d'Oxford à en juger par leur retour, douloureux pour certains, sur des terres choyées puis refoulées dès 1933.

3.2.3. Un homme dans la tourmente nazie : Charles Lindbergh

Sur les recommandations de sa femme, l'aviateur américain Charles Lindbergh, pionnier de la traversée de l'Atlantique à bord de son *Spirit of St-Louis* en 1927, fut un vagabond habitué du voyage en Allemagne de 1936 à 1939. Retranscrits dans son *Journal de guerre*⁸⁰ et, surtout, dans *The wave of the future*⁸¹, écrit par sa femme Anne, les voyages de Lindbergh restent sans aucun doute parmi les plus complexes à saisir.

Parti pour Berlin en 1936, il y reviendra chaque année jusqu'à la déclaration de guerre, effectuant ainsi quatre voyages. Les voyages du couple prirent rapidement une tournure politique. Charles Lindbergh fut envoyé par le Département de la défense américaine afin d'organiser une tournée d'inspection du développement de l'aviation du Reich. L'attaché militaire américain de la défense en poste à Berlin, le major Truman Smith, invita le couple. Réinvité l'année suivante, il rédigea un rapport (*General Estimate*⁸²) affirmant que la puissance militaire aérienne allemande dépassait en tout point celle de la France et de la Grande-Bretagne et qu'elle surpasserait celle des Etats-Unis en 1941. D'Allemagne, il recommanda au gouvernement américain de développer considérablement l'industrie de l'aviation. En 1938, la démarche politique prit le pas sur l'aspect militaire et stratégique de ses visites. Invité par l'ambassadeur américain Hugh Wilson, Lindbergh fut alors le symbole d'une entente cordiale entre les Etats-Unis et l'Allemagne, deux semaines seulement après la signature des accords de Munich. Devenant ainsi un haut personnage et représentant des Etats-Unis, l'administration hitlérienne instrumentalisa sa visite en lui attribuant l'Ordre de la Croix de l'aigle allemand, malgré la désapprobation de Wilson.

L'expérience du voyage fut ainsi pour lui aussi une véritable formation (ou déformation ?) politique. Il est sans conteste évident que les événements vus en Allemagne ont contribué à l'évolution de sa pensée anti-démocratique lorsqu'il se fit le chantre de l'*American First Committee* dès 1939, prônant la non-intervention américaine dans la Seconde Guerre Mondiale. Malgré tout, il convient de nuancer ce propos à en croire Adam Jantunen, spécialiste de la question. En effet, pour lui, les positions durant la guerre de Charles

⁸⁰ Charles Lindbergh, *Journal de guerre de Charles A. Lindbergh*, Paris, Albin Michel, 1973, 538 p.

⁸¹ Anne Lindbergh, *The wave of the future. A confession of faith*, New-York, Harcourt Brace, 1940, 41 p.

⁸² L'essentiel du rapport est énoncé dans Adam Jantunen, *Developing for Peace : an analysis of Charles A. Lindbergh's views on America Foreign Policy*, Université d'Ottawa, Canada.

Lindbergh, si elles ont en partie découlé de ses voyages, sont également dues à la menace sur le développement technologique des Etats-Unis qu'une guerre pourrait créer.⁸³ Comment le voyage a-t-il pu modifier le schéma de pensée d'un homme à vocation démocratique et humaniste en 1935 en un porte-parole d'un discours flirtant avec l'antisémitisme en 1941 ?⁸⁴

Le succès des voyages du couple Lindbergh réside dans la conjugaison de deux facteurs essentiels : le voyage en tant que tel et appréhendé dans le sens où la vision sur place a offert une légitimité et la popularité de l'aviateur. Ainsi, l'ouvrage d'Anne Lindbergh reçut un accueil favorable à sa sortie dans une Amérique sensible au discours de l'A.F.C. Entre 1500 et 2000 lettres de soutien d'Américains ont été envoyées au couple après sa publication.⁸⁵ Aujourd'hui, l'historiographie américaine actuelle s'inscrit dans une optique inverse, tendant à stigmatiser la position des Lindbergh durant la guerre, en faisant de *The wave of the future* « un livre aussi insultant que *Mein Kampf* »⁸⁶. Si Charles Lindbergh n'a jamais, jusqu'à sa mort, cessé de justifier et d'approuver sa position sur l'entrée en guerre des Etats-Unis, sa femme tenta de se détacher de son ouvrage publié en 1940. Elle déclara en 1980 que *The wave of the future* ne voulait en rien signifier que le totalitarisme serait cette vague du futur.⁸⁷ Troublant lorsque l'on note que dans ce même ouvrage, l'auteur déclare que « la vague du futur est en train d'arriver et qu'il ne faut en rien la combattre ».⁸⁸ Comment ne pas y voir là l'ombre du totalitarisme national-socialiste ?

⁸³ Cf. Entretien avec Adam Jantunen. Il déclara : " I would not go so far as to say that because he travelled from 1936-1939, he opposed US entry into World War II. I don't think that there was ever a time when he would have supported it (except, of course, after Pearl Harbor). In general, one of Lindbergh's main priorities was technological advancement , which he felt was threatened by the destruction and chaos of the war."

⁸⁴ Durant un discours de l'A.F.C. à Des Moines (Iowa), Lindbergh expliqua le mouvement belliciste de l'époque ainsi : « Au lieu de faire campagne pour la guerre, les groupes juifs dans ce pays devraient s'y opposer de toutes les manières possibles car ils seront parmi les premiers à en subir les conséquences. La tolérance est une vertu qui dépend de la paix et de la force. L'Histoire montre qu'elle ne peut pas survivre à la guerre et aux dévastations. Quelques Juifs clairvoyants le comprennent et sont opposés à l'intervention. Mais la majorité ne l'est pas encore. Le plus grand danger pour ce pays réside dans leurs grandes parts de propriété et leur influence dans notre cinéma, notre presse, notre radio et notre gouvernement. » dans Charles Lindbergh, *Discours*, Des Moines, 11/09/1941. (cf. http://library.flawlesslogic.com/lindy_fr.htm)

⁸⁵ L'Université de Princeton, dans le New-Jersey, fut la première à révéler l'existence de ces lettres en avril 2001. Cf. Karin Dienst, « Records unsealed », *Princeton Weekly Bulletin*, Princeton University, vol.90, n° 23, 09/04/2001.

⁸⁶ Scott Berg, *Lindbergh*, New-York, Berkley Trade, 1999, 640 p.

⁸⁷ Cf. Joseph Lash, « Faithful Wife », *New-York Times*, 20/04/1980.

⁸⁸ Anne Lindbergh, *The wave...*, *op. cit.*

CHAPITRE 2 : La réception du voyage, premiers pas vers la polémique

Du voyage organisé au voyage reçu, le pas est immense. Si pour certains, les idées préconçues sur l'Allemagne hitlérienne envisagèrent la réception dès l'organisation, la plupart des voyageurs n'imaginèrent pas l'impact de leur déplacement sur les sociétés. Peu de voyages furent reçus sans susciter une quelconque polémique ou quelques interrogations, révélatrices d'une effervescence, d'une inquiétude et d'un intérêt des pays étrangers à l'Allemagne pour le pays du national-socialisme.

Constamment instrumentalisée ou manipulée, la réception des voyageurs dans le III^{ème} Reich suscite encore et toujours l'intérêt. A la lumière de la Shoah, le voyage en terre brune prend un tout autre sens. Il convient de se démarquer de la pratique génocidaire du national-socialisme afin de percer les secrets de la réception du voyage en tentant de mettre en évidence quelques traits communs susceptibles d'offrir une lecture évidente des modalités de construction de l'image nazie à l'étranger.

1. Le voyage, instrument de polémique politique

1.1. Du voyage effectué au voyage créé

1.1.1. Une lecture erronée de la réalité allemande

Derrière les rotations des voyageurs à Berlin, Nuremberg ou Munich se cache une réalité présente aussi bien en France que dans le monde anglo-saxon, à savoir une mauvaise lecture de la situation allemande depuis les débuts de la République de Weimar. Ce constat constitue le point de départ de nombreux maux imputables aux polémiques évoquées au cours des retours d'Allemagne. Point paradoxal, le voyage a contribué à cette mauvaise lecture du monde germanique. En délivrant l'image d'une Allemagne de Weimar confinée dans l'opulence d'une vie culturelle et artistique dynamique, l'élite étrangère en déplacement a encensé un régime en agonie politique et institutionnelle. Le dynamisme culturel ne représente que la partie émergée de l'iceberg de l'Allemagne des années vingt.

Weimar a été idéalisé par l'opinion étrangère, ne rendant la rupture hitlérienne que plus brutale. Articulée autour de la Social-Démocratie, du Zentrum et du Parti Démocrate (D.D.P.), l'Allemagne de Weimar n'a pas été que le lieu de développement des cabarets mais a été le siège de nombreux conflits et crises politiques, démontrant une certaine fragilité du système.¹ Le prix des réparations de guerre et l'effondrement du mark plongèrent l'Allemagne

¹ Depuis les élections du 19 janvier 1919, ces trois forces politiques n'ont jamais vu leur nombre de sièges augmentés au Reichstag pendant la République de Weimar. La chute la plus significative est celle du D.D.P. (Parti Démocrate Allemand). Disposant de 91 sièges en 1919, ils ne se verraient attribuer que deux sièges aux élections de novembre 1932. Edmond Vermeil souligna la nécessité de comparer l'échiquier politique de 1932 à celui de 1919 pour comprendre la crise de 1933 : « Qu'on compare les partis allemands de 1932 avec ceux de 1919, et l'on s'apercevra tout d'abord qu'à droite et à gauche se sont formés deux nouveaux groupes. Le premier, c'est celui des "Völkische" vieux représentants de l'idée raciale, bientôt supplantés par le national socialisme. Le second, c'est le communisme. » dans E. Vermeil, *L'Allemagne du congrès de Vienne...*, op. cit., pp.173-174.

dans une situation délicate jusqu'au Plan Dawes de 1924, confirmé par le Plan Young cinq ans plus tard. Calvin Hoover, dès 1933, livre de manière lucide ses impressions sur la période qui vient de s'achever :

« Peu après la guerre, on a cru à la fin prochaine de notre civilisation. (...) De 1924 à 1929 environ, il a semblé que l'on allait pouvoir mener une existence au fond très semblable à celle d'avant la guerre. (...) Mais ces cinq années devaient être décisives. »²

L'Allemagne de Weimar n'est donc pas cet idéal politique que l'on aurait pu croire au début des années trente. Comment la construction d'une telle image politique a-t-elle pu être possible ? Il faut sans doute y voir les carences de démocraties libérales vieillissantes à l'image d'une III^{ème} République hésitante en France. Le succès de Mosley en Grande-Bretagne, de Quisling en Norvège, de Degrelle en Belgique ou encore de Pelley aux Etats-Unis démontre le succès d'une vague autoritaire internationale au début des années trente. Ainsi, une mauvaise lecture de la République de Weimar est sans doute l'une des composantes essentielles des polémiques suscitées autour des différentes interprétations du national-socialisme à la suite des récits de voyages. Comprendre le système politique passé pour comprendre le schéma présent semble être une évidence de l'analyse objective. A en juger par les luttes d'influence à la suite des retours de voyages, peu y concédèrent.

1.1.2. Créer un voyage de toutes pièces ou l'art de la controverse

La multitude de voyages d'étrangers en Allemagne durant la montée en puissance du national-socialisme a généré de nombreuses erreurs quant aux personnalités ayant traversé le Reich durant cette époque. La séduction du pays et la démocratisation du phénomène du voyage fut le gage d'une banalisation de la pratique du déplacement outre-Rhin. Or, la création du voyage est un fait réel et dommageable pour celui qui en est victime.

Le peintre norvégien Edvard Munch en fit les frais. Dans l'historiographie récente³, l'artiste apparaît comme étant un habitué du Reich de 1933 à 1935. S'il est vrai que Munch et l'Allemagne ont entretenu une relation privilégiée et tumultueuse depuis l'exposition de Berlin en 1892⁴, son dernier voyage remonte au 22 mars 1932, sous la présidence d'Hindenburg. Il reçut la médaille Goethe pour l'Art et la Science. Il est alors évident que le NSDAP d'Hitler a tenté de séduire Munch en essayant d'en faire un peintre du national-socialisme, étiquette toujours refusée par le peintre lui-même. A l'occasion de son soixante-dixième anniversaire,

Edmond Vermeil semble être un des rares intellectuels ayant saisi la fragilité du système weimarien, à en juger par le titre du quatrième chapitre de cet ouvrage, intitulé « Vicissitudes et effondrement de la République weimarienne (1918-1933) ».

² C. Hoover, *Allemagne...*, *op. cit.*, p.15.

³ Cf. Jean Clair, *La responsabilité de l'artiste*, Gallimard, coll. Le Débat, 1997.

⁴ Depuis cette exposition, Munch jouit d'un réel succès en Allemagne, étant soutenu par deux grandes galeries d'art berlinoises, Cassirer et Commeters.

Goebbels lui envoya un télégramme. Les réactions du peintre sont significatives du rejet de la politique hitlérienne.⁵

Ce rejet s'exprima également par le financement de l'exil de l'artiste de la peinture dégénérée allemande Ernst Wilhelm Nay en Norvège. Son refus de collaborer avec Quisling et de se joindre au Conseil Honoraire des Artistes Norvégiens animé par le prix Nobel Knut Hamsun démontre une réelle opposition au national-socialisme, qui se traduit par un abandon des voyages du peintre en Allemagne à partir de 1933. S'il est vrai que les tableaux de Munch furent insérés dans l'exposition berlinoise de 1937, ils ne doivent en rien faire transparaître une quelconque sympathie du peintre norvégien à l'égard de l'hitlérisme. La mythification d'une relation d'amitié entre Goebbels et Munch conduisit à faire du peintre un lien fondamental entre Oslo et Berlin. Or, la complaisance norvégienne à l'égard du nazisme ne doit pas être perçue par une approche gravitant autour de Munch mais autour de la figure de l'écrivain Knut Hamsun.

Le voyage peut alors s'envisager comme une création à partir du moment où il est le pont nécessaire entre un pays convoité et une nation émergente. Il devient la preuve irréfutable d'une connivence entre les deux entités. Si un pan de l'Histoire de l'art s'accommode de s'appuyer sur des voyages imaginaires⁶ afin de démontrer la place du nazisme chez Munch, le voyage créé fut également un argument de poids dans la campagne des pro-interventionnistes dans les Etats-Unis du début des années quarante.

En effet, les voyages successifs de Lindbergh en Allemagne de 1936 à 1939 ont très vite été retournés contre lui par les opposants de l'*American First Commitee*. Ainsi, l'association *Friends of Democracy*, farouchement hostile à Charles Lindbergh, fit commencer les voyages de l'aviateur américain un an plus tôt dès 1935 :

« En 1935, Charles A. Lindbergh se fâcha avec son pays et ses citoyens étrangers car, comme il le dit lui-même : "Nous n'avons aucune discipline". (...) Pendant ces années, il trouva un nouveau pays à admirer, l'Allemagne nazie. Il trouva de nouveaux amis, intégrés au sein de la hiérarchie nazie. »⁷

En systématisant à outrance le voyage en Allemagne, l'opposition américaine a démontré la puissance de ce phénomène. Le voyage devient une arme, au même titre qu'il en était une pour celui qui l'entreprenait dès lors qu'il assurait une légitimité de la terre parcourue. Renforcer la place du voyage afin de discréditer celui qui l'entreprend devient alors une technique politique répandue dès lors que l'Allemagne n'a plus une place privilégiée et n'apparaît plus comme une solution possible aux crises des régimes politiques internationaux. Voyager serait alors prouver au monde son attachement à la nation visitée.

⁵ Rolf Stenersen, ami de Munch, relata cet événement dans un de ses ouvrages en évoquant la discussion entre l'artiste et lui-même peu après la réception du télégramme : « Cet Hitler, maintenant, il doit être fou, non ? (...) Et que dire de Goebbels ? Il m'envoya une lettre pour mes soixante-dix ans : "Je vous salue en tant que plus grand peintre du Monde Germanique" (...) Ne penses-tu pas qu'il est tout simplement fou ? » ("*This Hitler, now, he must be crazy, don't you think? ...What about Goebbels? He sent me a letter on my 70th birthday: « I greet you as the greatest painter of the Germanic world »... Do you think he's just as crazy?*") dans Rolf Stenersen, *Close-Up of a Genius*, New-York, p.118.

⁶ De 1933 à 1935, Edvard Munch résida essentiellement dans ses maisons de Larvik et Ekely (Norvège).

⁷ Association *Friends of Democracy, Is Lindbergh a Nazi ?*, Etats-Unis, 1941, p.4.

1.2. Idées reçues et idées véhiculées

1.2.1. L'antagonisme ami / ennemi à la lumière du séjour en Allemagne

Lieu commun des rivalités entre les civilisations, la dualité des thématiques de l'ami et de l'ennemi résulte de la « pulvérisation de la notion de *checks and balances* »⁸ de la part de l'Allemagne hitlérienne. Qu'en fut-il au retour des voyageurs ? Les relations franco-allemandes peuvent-elles se comprendre et se réduire à cette imagerie d'un autre temps ?

Jules Romains, Fernand de Brinon⁹ et François Perroux utilisèrent massivement ce modèle idéologique dans leur comparaison entre les deux nations une fois le voyage effectué. L'idée d'une relation ne pouvant être qu'envenimée entre les deux pays s'opposant à une issue amicale souhaitée, telle semble être la dominante en 1934-1935 chez les intellectuels français ayant effectué le voyage d'Allemagne. François Perroux ironise sur la question :

« Pendant de longs mois de séjours¹⁰, dans les occasions les plus variées, et alors que bien souvent on ignorait que je fusse Français, je n'ai jamais trouvé dans le public allemand les réactions de haine à l'égard de notre pays. »¹¹

Pour beaucoup, une fois le voyage effectué, l'évidence est frappante : la France continue d'alimenter une relation d'inimitié avec l'Allemagne alors que ces deux nations ne peuvent n'en faire qu'une :

« Il y a dans les attirances et les haines, également ardentes, que les deux peuples éprouvent l'un pour l'autre, et surtout du côté allemand, quelque chose de sexuel, quelque chose qui semble une transposition du sexuel au collectif. »¹²

Cette image d'une France fautive dans l'échec de la diplomatie européenne est le résultat d'une politique orchestrée par Ribbentrop et Goebbels.¹³ A s'attarder sur le voyage de

⁸ Bernard Bruneteau, *Les Totalitarismes*, Paris, Armand Colin, coll. U, 1999, p.34.

⁹ Fernand de Brinon fait paraître un ouvrage chez Flammarion, comme Romain Rolland, compilant l'ensemble de ses articles rédigés dans *La Dépêche*, journal de la gauche radicale, de novembre 1933 à décembre 1934. Cf. Fernand de Brinon, *France-Allemagne. 1918-1934*, Paris, Flammarion, 1934. Il est devenu le chantre de la réconciliation franco-allemande depuis son entretien avec Hitler en novembre 1933 à Berlin dans lequel le Führer déclara : « Moi, j'ai toute l'Allemagne. Je ne lui ai pas caché que je voulais l'accord avec la France. Elle m'a approuvé. » dans Fernand de Brinon, « Entretien avec Hitler », *Le Matin*, 22/11/1933. (L'interview fut réalisée le 16/11/1933.)

¹⁰ Il convient de nuancer fortement les propos de François Perroux. Il ne résida "que" deux mois en Allemagne, tandis que la moyenne des boursiers titulaires de la bourse Rockefeller présents en Allemagne est d'une dizaine de mois. Soixante jours en Allemagne ne constituent en rien un phénomène exceptionnel dans la pratique du voyage des années trente.

¹¹ F. Perroux, *Les mythes...*, op. cit., p.28.

La colonne vertébrale des *Mythes hitlériens* est structurée sur cette thématique ami / ennemi : « Quand on revient de là-bas, on n'est pas surpris de s'entendre se demander si l'Allemand "nourrit des sentiments d'hostilité ou de haine" à l'égard des Français. Dans les occasions les plus diverses – et même s'il y séjourne de longs mois, - le voyageur n'enregistre pas de dispositions semblables. Ouvriers ou employés, étudiants ou professeurs d'Université font preuve non seulement d'une correction exacte, mais le plus souvent d'empressement et de cordialité. » dans *Ibid.*, pp.11-12.

¹² Jules Romains, *Le couple France-Allemagne*, Paris, Flammarion, 1934.

Jules Romains à Berlin en juin 1934, on découvre des fastes réservés aux chefs d'Etats dans l'accueil de l'auteur de *Knock*. L'arrivée de Jules Romains à Berlin fut assurée par Goebbels en personne. Tout fut mis en œuvre pour contrôler au mieux le potentiel de l'effet de retour sur l'opinion française par le biais de la manipulation de Romains. Malgré tout, dans l'effervescence littéraire sur le couple franco-allemand en 1934-1935 subsistent des divergences dans la radicalité des propos. On peut ainsi prétendre, à la vue du voyage et des écrits de Jules Romains, que ce dernier a tenu le discours le plus intransigeant sur la culpabilité de la France dans l'échec d'une entente franco-allemande. L'ouvrage de Perroux, paru quelques mois après ceux de Romains et de de Brinon, a l'avantage d'offrir une critique acérée des écrits de ses confrères. En effet, l'avant-dernier chapitre des *Mythes hitlériens* est entièrement consacré à la critique du *Couple France-Allemagne*. Perroux y démontre la radicalisation considérablement de la pensée de Romains qui livre une image de l'Allemagne nazie comme inscrite dans un développement téléologique de l'Histoire, immuable, obligeant la France à composer avec cette évidence :

« La bonne foi allemande est pour ainsi dire de nature féodale. C'est un lien d'homme à homme, une fidélité personnelle. Cette bonne foi consiste à ne pas trahir l'ami, le camarade. Elle se moque des contrats et des signatures. Quand il s'agit d'un ami, le contrat est superflu... Quand il s'agit d'un ennemi, le contrat est vain... »¹⁴

De fait, sur cette thématique, l'expérience du voyage, si elle a offert une vision similaire d'un effort relationnel entrepris par l'Allemagne au détriment d'une France immobile, a conforté une pluralité de courants au sein même de cette mouvance idéologique. Perroux se détache progressivement des idées de Romains dès 1935. Le parcours des deux hommes après 1935 est révélateur des limites de la séduction nazie sur l'intelligentsia française. Si Romains succombe aux discours d'Abetz et Ribbentrop en assurant la direction du comité France-Allemagne de 1935 à 1937, Perroux se détache progressivement de sa bienveillance initiale à l'égard des théories nationales-socialistes en gravitant autour du cercle des collaborateurs de la revue *Esprit*.

1.2.2. La théorie d'une Allemagne malmenée et caricaturée

Régulièrement, depuis la fin de la Grande Guerre, une idée récurrente alimente les récits de voyages des Français de retour d'outre-Rhin. Malgré sa proximité géographique, l'Allemagne est méconnue, incomprise et sa vision faussée. Depuis l'accession d'Hitler au pouvoir, une nouvelle donne est venue se greffer à cette triade, à savoir la théorie d'une Allemagne volontairement malmenée, sous-estimée et méprisée par le peuple français et les journalistes. Résurgences des guerres de 1870 et de 1914 ? Symptômes d'une rivalité séculaire ? L'Allemagne demeure mal interprétée aux yeux des intellectuels s'étant rendus sur

¹³ Fred Kupferman parle, à juste titre, de « guerre psychologique » dans la diplomatie menée par l'Allemagne à l'égard de la France en ce début d'années trente. Si ce schéma s'applique à la France en 1934-1935, il ne faut pas oublier qu'il a abouti au même résultat sur l'opinion anglaise en 1933. Cf. Fred Kupferman, « Diplomatie parallèle et guerre psychologique : le rôle de la *Ribbentrop Dienststelle* dans les tentatives d'actions sur l'opinion française. 1934-1939 », *Relations Internationales*, n° 3, juillet 1975, pp.79-95.

¹⁴ J. Romains, *Le couple...*, op. cit., p. 56.

place, souffrant d'un « complexe d'infériorité dont le public français n'a pas encore pris parfaitement conscience »¹⁵. Le tour de force d'Hitler s'avère ainsi légitime, redressant une Allemagne mise à mal par la défiance française. Rééquilibrant ainsi une relation controversée entre les deux pays voisins, Hitler n'apparaît plus comme un modèle de tyrannie mais comme le garant d'une Allemagne forte détachée de l'image vieillissante d'une Germanie malmenée. La notion des Deux Allemagnes retrouve ici son sens.

Le journalisme français est alors montré du doigt. De caricatures en dénonciations, la presse écrite représente l'incarnation de la diffamation pour des voyageurs démocrates ou européistes comme Denis de Rougemont¹⁶, convaincu que l'image de l'Allemagne hitlérienne exposée en France est aux antipodes de la réalité à laquelle il fut confronté :

« Les journalistes en France parlent d'hystérie collective, d'irrationalisme germanique, etc. et représentent Hitler comme un tribun déchaîné exploitant les haines les plus anormales. Nous n'irons pas loin avec ces innocentes caricatures. Il ne s'agit pas d'hystérie, rien n'est plus discipliné que ces foules. (...) Le Führer¹⁷ est venu incarner, lui le pur, le simple, l'ami et le libérateur invincible... "Une ère nouvelle commence ici". »¹⁸

Après une première approbation de la dialectique nazie, de Rougemont dépassa les modèles imagés de France et d'Allemagne pour finalement livrer une critique virulente des totalitarismes, et spécialement du nazisme, dans son *Journal d'Allemagne*¹⁹, paru en 1938. La pensée de de Rougemont, scellée depuis 1936, dans son ouvrage *Penser avec les mains*²⁰ où il décrit un monde en danger, livré à une déficience d'un lien entre la pensée et l'action, ne laisse aucun doute sur ses positions clairement hostiles à l'hitlérisme. Malgré tout, les remarques préalables du penseur suisse démontrent combien les images perçues à l'étranger conditionnèrent la prise de position du côté du plus faible, en l'occurrence l'Allemagne. Les démocraties occidentales ont joué à un jeu dangereux en ne sachant pas accorder à l'Allemagne une place de premier ordre depuis le diktat de Versailles, en procédant à une dévalorisation continue du modèle germanique jusqu'en 1933.

L'image journalistique française de l'Allemagne, aussi avilissante soit-elle, est contrecarrée par l'expérience du voyage d'intellectuels.²¹ La réception de récits de voyages ou

¹⁵ F. Perroux, *Les mythes...*, op. cit., p.132.

¹⁶ Après un premier voyage en Allemagne en 1932 dans le cadre d'une rencontre de jeunes issus de groupes révolutionnaires, Denis de Rougemont fut lecteur de français à l'Université de Francfort en 1935 et 1936.

¹⁷ Orthographe utilisée par Denis de Rougemont.

¹⁸ Denis de Rougemont, « Francfort. 16 mars 1936 », *Esprit*, n° 43, avril 1936, p.19. Voir texte intégral en Annexe I-B, pp.152-164.

¹⁹ *Ibid.*, *Journal d'Allemagne (1935-1936)*, Paris, Gallimard, coll. NRF, 1938.

²⁰ *Ibid.*, *Penser avec les mains*, Paris, Albin Michel, 1936.

²¹ Ludovic Zoretti, pacifiste membre de la SFIO et auteur de l'appel "Paix immédiate" lancé en septembre 1939, s'insère parfaitement dans cette thématique de l'image perçue / image reçue. Pour lui, l'image que l'on se fait d'un pays dépend avant tout de la vision d'antan que l'on avait sur cette même entité. S'appuyant sur son voyage à Nuremberg en août 1934, il déclara : « Combien sont-ils en France à avoir des choses de ce pays voisin, une connaissance seulement égale à la mienne qui est si rudimentaire ? Je songe que l'énorme majorité de mon pays n'a formé son jugement sur les Allemands et sur Hitler que par *Paris-Soir*, *Le Matin* ou *Le Petit Parisien*, et pour les plus intelligents, hélas, par Geneviève Tabouis, Bidault, Albert Bayet. (...) C'est le tragique du problème actuel : deux grands peuples voisins l'un de l'autre, dont les régimes politiques sont aussi différents que possible,

d'articles conforte l'image d'une Allemagne - et principalement d'un peuple allemand - capable de rivaliser, voire de surpasser, le modèle des vieilles démocraties libérales d'Occident. Les voyageurs accordent alors à l'Allemagne une notion faisant cruellement défaut à la France pensante des années trente : l'humilité.

A partir de la déconstruction d'images véhiculées jusque-là par la réception de voyages d'individus présentant une certaine légitimité intellectuelle aux yeux de l'opinion (Denis de Rougemont, Jules Romains ou Henri Brunschwig), la création de nouvelles images de l'Allemagne est envisagée.

2. De la réception à la création d'images politiques

2.1. L'appropriation du modèle jacobin

2.1.1. Hitler, un « Robespierre qui a réussi »

Cette image, d'un Führer en Robespierre triomphant, évoquée par Denis de Rougemont²², fut le symbole d'une nouvelle interprétation du nazisme à la suite de voyages effectués au sein du Reich. Sommes-nous dès lors en présence d'un jacobinisme brun ?

L'héritage de 93 semble au cœur des préoccupations d'une vague de voyageurs ayant entrepris le voyage de 1935 à 1937. Hitler, durant ces années, accélère l'autoritarisme de son pouvoir sur l'Allemagne. C'est le temps d'une évolution diplomatique représentant une véritable « marche à la guerre »²³, diront certains, après une période 1933-1935 marquée par des hésitations ayant favorisé un certain isolement de l'Allemagne (retrait de la S.D.N. en octobre 1933).

Si Denis de Rougemont est généralement retenu comme étant le père de cette assimilation entre jacobinisme et nazisme du fait d'une dénonciation virulente de la dictature, de la militarisation et de l'endoctrinement de masse dans son récit de voyage en 1938, il convient de ne pas minimiser la période antérieure à la publication de *Journal d'Allemagne*. Ainsi depuis 1935, ce fut une constante chez quelques voyageurs de trouver une racine jacobine dans le national-socialisme allemand. La première apparition de cette assimilation est même antérieure à cette période de grands bouleversements en Allemagne. En 1934, Gonzague de Reynold fait de Robespierre « l'ancêtre spirituel de Hitler »²⁴. Ainsi, les théories de de Reynold semblent être à la base de la réflexion de Denis de Rougemont. Tous deux de nationalité suisse, l'interconnexion des idées à la suite d'un voyage en Allemagne aux allures sensiblement similaires semble possible.²⁵ Malgré des liens de dépendance entre les deux hommes, les positions autoritaires et corporatistes de de Reynold consommèrent la rupture idéologique entre eux deux.

qui, par la force des choses ont appelé à avoir commerce ensemble, s'ignorent de la façon la plus totale. » dans Ludovic Zoretti, *France, forge ton destin*, Paris, Editions René Debresse, 1941, p.22.

²² *Ibid.*, *Journal...*, *op. cit.*, p.325.

²³ Serge Berstein, Pierre Milza, *L'Allemagne. 1870-1991*, Paris, Masson, coll. Histoire, 1992, p.164.

²⁴ Gonzague de Reynold, *L'Europe tragique*, Paris, Spes, 1934.

²⁵ Ladislav Mysyrowicz a, le premier, souligné les relations des deux helvètes dans leur mode de compréhension, d'interprétation et de réception du nazisme. Cf. L. Mysyrowicz, « L'image de l'Allemagne... », art. cité.

La vision sur place qu'offre le voyage permit de découvrir le cérémonial national-socialiste, cérémonial politique délaissé en France depuis la décennie révolutionnaire. Assistant au congrès de Nuremberg en 1936, Paul Valayer²⁶ décrit une scène proche de l'expérience de 1793 :

« C'étaient des cérémonies en plein air dans le genre des fêtes de la Révolution française.

Comme à l'époque de Robespierre en France, le personnage principal était le chef de l'Etat. Le Führer y paraissait entouré des plus hauts dignitaires. Quant aux figurants, ils avaient été empruntés aux diverses formations militarisées du parti, aux Jeunesses hitlériennes, au Service du travail, à la nouvelle armée. »²⁷

L'interpénétration jacobine et nazie reflète la puissance d'une conscience héritée de 89 dans les consciences collectives non seulement en France, mais également à l'étranger (en l'occurrence la Suisse). L'association entre les deux modèles politiques démontre combien le système de la démocratie libérale s'enferma dans une léthargie politique, économique et sociale dans le premier XX^{ème} siècle. Si le jacobinisme associé au national-socialisme est bien souvent évoqué en tant que système père de la Terreur, nous sommes en droit de nous demander si le nazisme ne présenta aux yeux des observateurs internationaux l'espoir d'une révolution en 1933, à l'égal des espérances hébertistes et robespierristes d'août 1789. Comparaison déroutante si on l'observe en tenant compte de l'issue totalitaire du nazisme, ne fut-elle pas perçue en ce sens jusqu'en 1937 ?

2.1.2. Jacobiniser le nazisme, nazifier le jacobinisme : réflexions et limites d'un modèle politique

L'appropriation du mythe révolutionnaire français n'est pas une nouveauté en soi au retour des voyages de de Rougemont, de de Reynold ou de Valayer. François Furet nous rappelle que déjà, « en 1920, Mathiez justifiait la violence bolchevique par le précédent français, au nom de circonstances comparables »²⁸. Bien que le jacobinisme ne soit nullement utilisé comme justificatif de la violence nazie, l'utilisation du terme démontre une permanence du modèle. Utilisé par des voyageurs à aspirations démocratiques jusqu'en 1937, l'utilisation du modèle jacobin changea de mains à partir de cette date. L'intelligentsia d'extrême-droite, parcourant le Reich depuis l'accession d'Hitler à la chancellerie, jette les bases d'une analyse de la Révolution à la lumière du nazisme. Les clercs bienveillants à l'égard du nazisme bénéficient pour cela d'un habitué du long séjour dans le Reich en la personne de Pierre Drieu

²⁶ Paul Valayer publia un ouvrage, préfacé par Benjamin Vallotton (écrivain suisse, il fut connu pour la stigmatisation permanente de la violence allemande dans ses ouvrages), à la suite de son voyage en Allemagne en 1935. Cf. Paul Valayer, *L'Allemagne fera-t-elle sombrer l'Europe ?*, Paris, Hachette, 1935, 318 p.

²⁷ *Ibid.*, « Le congrès de Nuremberg », *Revue politique et parlementaire*, n° 509, 10/04/1937, p.97.

George Mosse, dans son ouvrage *La Révolution fasciste*, décrit cette similitude entre le cérémonial de Nuremberg et l'endoctrinement de masse des discours robespierristes. Cf. George Mosse, *La Révolution fasciste. Vers une théorie générale du fascisme*, Paris, Le Seuil, 2003.

²⁸ François Furet, *Penser la Révolution française*, Paris, Gallimard, coll. Folio Histoire, 1978, p.29.

la Rochelle, l'un des précurseurs du voyage en Allemagne nazie.²⁹ En 1939, il écrit qu' « il y a la même philosophie, la même conception de la vie du monde chez les Jacobins que chez les Bolcheviks et les Nazis »³⁰. 1933 serait alors la continuation directe de 1793.³¹

En quoi le voyage a-t-il joué un rôle dans la diffusion de cette théorie ? Force est de constater que l'ensemble des penseurs ayant évoqué cette assimilation l'ont édictée au retour d'un voyage dans le Reich. La confrontation sur place est donc un préalable nécessaire. Mais peut-on parler d'une réception largement diffusée de ces théories au sein d'une intelligentsia restée sur place ? L'accueil semble mitigé. Certains intellectuels, comme Marcel Déat, furent séduits par cette perspective venue de Berlin comme quoi le nazisme serait l'enfant du jacobinisme. D'autres, fervents défenseurs des valeurs de 1789 (dérive jacobine de 1793 comprise) refusèrent l'élaboration de ce nouveau modèle théorique politique, qu'il soit légitimé ou non par le voyage en Allemagne.

La comparaison a cependant une limite, reposant dans les disparités entre projet jacobin et projet nazi. Le jacobinisme de Robespierre de 1789 n'est pas le national-socialisme d'Hitler et Drexler de 1920. Sur place, les observateurs internationaux n'ont vu qu'une réalisation partielle des initiatives nazies. Très peu sont les voyageurs qui ont fait le rapprochement entre l'entreprise hitlérienne vue sur place et les projets initiaux du parti nazi de 1920. Or, il convient de faire le rapprochement afin de démonter la construction d'un jacobinisme « père » du nazisme. En suivant la démarche établie par Patrice Higonnet qui refuse de voir en le bolchevisme le successeur du jacobinisme³², le retour aux bases des projets jacobin et nazi est nécessaire. S'il sera dur de dresser le portrait-type du projet jacobin tant il est « plein de contradictions »³³, le retour aux textes de 1789 semble primordial. A la vue des vingt-cinq points du programme national socialiste rédigé par Hitler, Drexler, Feder et Eckart en février 1920, le projet le plus significatif réside dans la construction de l' « Homme nouveau »³⁴, défini par le sang. A l'inverse, le jacobinisme ne prétend pas créer un nouvel Homme, mais accomplir le destin de chacun.

Le paradoxe entre la doctrine jacobine et ses actes durant la Révolution française offre une certaine légitimité historique aux théories des voyageurs. C'est ce même contraste entre doctrine et acte, mais dans le sens opposé (le nazisme apparaissant beaucoup plus conciliable avec la volonté du peuple que ce que son programme pourrait laisser prétendre), qui permet

²⁹ Son premier voyage à Berlin date du premier semestre 1933. Il multiplia les allers-retours entre la France et l'Allemagne jusqu'à son dernier voyage en 1938. Ainsi, en janvier 1934, Bertrand de Jouvenel emmena Drieu à Berlin afin de lui présenter Otto Abetz. L'année d'après, il fut émerveillé par le faste des cérémonies lors du congrès de Nuremberg.

³⁰ Pierre Drieu la Rochelle, *Journal (1939-1945)*, Paris, Gallimard, coll. Témoins, 1992.

³¹ Cette idée d'une dérive totalitaire présente dans le jacobinisme de 1793 fut évoquée dès 1952 par Jacob Louis Talmon. Cf. Jacob Louis Talmon, *Les origines de la démocratie totalitaire*, Paris, Calmann-Lévy, 1966 (éd. originale 1952), 412 p.

En 2002, David Martin-Castelnau porta à son paroxysme l'interprétation d'un jacobinisme visionnaire du nazisme dans la quatrième partie au titre évocateur (« Bonnet phrygien égale croix gammée ») de son ouvrage *Les francophobes*. Cf. David Martin-Castelnau, *Les francophobes*, Paris, Fayard, 2002.

³² Cf. Patrice Higonnet, *Godness beyond Virtue : Jacobins during the french Revolution*, Londres, Harvard Press University, 1998, 397 p.

³³ Jean-Pierre Gross, « Compte rendu : *Godness beyond Virtue : Jacobins during the french Revolution* », *Annales Historiques de la Révolution Française*, n° 321.

³⁴ Ce terme est employé dès 1941 par Zoretti. Cf. L. Zoretti, *France...*, *op. cit.*, p.33.

aux observateurs étrangers de se prononcer en ce sens. Vue de France, de Suisse, ou d'ailleurs, une telle assimilation apparaît comme étant délicate, vue de Berlin, elle est une réalité.

Projet jacobin	Projet national-socialiste
L' « Homme accompli »	L' « Homme nouveau »
Aspiration démocratique	Aspiration autoritaire
Raison	Instinct
Universalisme	Nationalisme exclusif
Rêve égalitaire	Hierarchie raciale
Démilitarisation	Militarisation

Fig.2 : Système de valeurs des projets jacobin et national-socialiste

2.2. Le mythe du Sauveur universel

2.2.1. Du portrait idéalisé du Führer au bestiaire politique

Qu'ils soient opposants à Hitler ou en adéquation avec sa politique, tous les voyageurs ayant entrepris une visite en Allemagne s'accordent à dépeindre une Allemagne en perdition à l'arrivée du Führer en 1933.³⁵ Ainsi, à la figure d'Hitler se superposa celle du sauveur, non seulement de l'Allemagne, mais également imprégnée d'une mystique universelle. Cette création d'un nouveau mythe politique, cher à Raoul Girardet³⁶, au sein du III^{ème} Reich, fut l'occasion de nombreux portraits du chancelier brossés par les observateurs étrangers.

A l'image d'un Barbusse décrivant un Staline simple, père du peuple et frère des Hommes³⁷, Chateaubriant ou Brasillach succombent à une humanisation à outrance du dictateur allemand, en n'oubliant jamais de rappeler que « c'est de près seulement qu'on voit son sourire. Un sourire presque enfantin, comme en ont si souvent les meneurs d'hommes »³⁸.

D'un être débordant d'humanité, les portraits d'Hitler se transforment progressivement en véritables hagiographies à partir de l'été 1936. Louis Bertrand, publiant son récit de voyage sous un titre sensiblement évocateur quant à la dominante principale de son séjour, *Hitler*, décrit le Führer en ces termes :

« C'est bien autre chose que de la popularité : c'est de la religion. Hitler, aux yeux de ses admirateurs, est un prophète, il participe de la divinité. J'ai reçu

³⁵ Robert d'Harcourt résume à merveille cette impression de délabrement laissé par Weimar : « L'Allemagne léguée par Weimar est un immense chantier en désordre, qu'il s'agit de remettre en valeur. » dans Robert d'Harcourt, *Ambitions et méthodes allemandes*, Paris, Fernand Sorlot, coll. Carnets de l'actualité, 1939, p.15.

³⁶ Le mythe du Sauveur fait partie des quatre mythes politiques inhérents à l'Histoire avec celui de la Conspiration, de l'Age d'Or et de l'Unité. Cf. Raoul Girardet, *Mythes et mythologies politiques*, Paris, Le Seuil, coll. L'univers historique, 1986.

³⁷ Cf. Henri Barbusse, *Staline. Un monde nouveau vu à travers un homme*, Paris, Flammarion, 1936, 90 p.

³⁸ Robert Brasillach, *Notre avant-guerre...*, op. cit., p.271.

d'Allemagne des lettres de gens du peuple, où il était exalté comme l'Elu de Dieu et le chef d'œuvre de la création... »³⁹

Image divine du chancelier renvoyant sans cesse à l'imaginaire religieux⁴⁰, Hitler devient le détenteur d'une puissance salvatrice sans limites. S'inscrivant dans la logique totalitaire du culte du chef, l'image du sauveur universel fait partie de ces représentations politiques s'inscrivant dans l'endoctrinement de masse. Le Führer, glorifié par le genre littéraire allemand mais également international (on retrouve chez l'américain Lawrence Dennis cette même image du héros, du « *genius* »⁴¹), devient ainsi le garant de la paix et, à travers elle, le détenteur d'une toute puissance.⁴²

Malgré tout, cette mythification du personnage ne se retrouve pas chez l'ensemble des voyageurs ayant aperçu ou rencontré le chancelier et sa garde rapprochée. En effet, les témoignages de Maurice Pernot, correspondant à Berlin pour *La Revue des Deux Mondes*, ainsi que Philippe Barrès, reporter, furent des observateurs privilégiés des événements et, plus particulièrement, des personnages composant la cellule centrale du parti nazi. Ces descriptions répondent alors plus du bestiaire que de l'héroïsme :

« J'ai vu M. Goering pour la première fois le 6 décembre 1932 à la rentrée du Reichstag qui suivit l'arrivée au pouvoir du général von Schleicher.

C'était une belle journée pour lui. (...)

Je le regardais avant le scrutin, assis à son banc, à droite, tout en bas, avec ses cent quatre-vingt-dix députés-soldats derrière lui en lourd triangle brun. La chemise molle, bouffant sur la ceinture de cuir, le col bas, cravaté de la croix de l'ordre "Pour le Mérite" accentuaient l'impression qu'il donne d'une puissante bête sanguine. Quelque chose d'un terre-neuve, d'un lion, et qui manquerait d'air et d'espace. »⁴³

Mais ne nous y trompons pas. Si Philippe Barrès, qui livra du reste une analyse médiocre du régime national-socialiste dans *Sous la vague hitlérienne*, bestialise la figure de Goering, c'est pour mieux faire ressortir le personnage central de l'Allemagne nazie, à savoir Adolf Hitler. Il voit chez lui un « côté mystique », un « côté Gandhi », ainsi qu'un « côté poète »⁴⁴. Rares sont les portraits dépréciatifs du Führer. Ses principaux collaborateurs attaqués, lui, en revanche, semble provisoirement inscrit dans le cadre du Sauveur universel oeuvrant pour la paix nationale de prime abord, mais également pour l'équilibre international dans une optique plus large.

³⁹ Louis Bertrand, *Hitler...*, *op. cit.*, p.48.

⁴⁰ Cette image fut reprise dans l'hebdomadaire *Je suis partout*. Georges Batault déclara : « Héros ou demi-dieu, Adolphe Hitler (*Note de l'auteur : Orthographe utilisée par G. Batault*) s'est rangé vivant dans le Walhalla des Germains. » dans Georges Batault, « Le Congrès de Nuremberg », *Je suis partout*, n° 252, 21/09/1935, p.8.

⁴¹ Cité dans Justin D. Doenecke, « The Isolationist as collectivist : Lawrence Dennis and the coming of World War II », *The Journal of libertarian studies*,

⁴² Hannah Arendt théorisa cette représentation politique de manière admirable en ces termes : « La tâche suprême du Chef est d'incarner la double fonction qui caractérise toutes les couches du mouvement – d'agir comme défenseur magique du mouvement contre le monde extérieur ; et en même temps d'être le pont qui relie le mouvement à celui-ci. » dans Hannah Arendt, *Le système totalitaire*, Paris, Le Seuil, coll. Points Histoire, 1972, p.102.

⁴³ Philippe Barrès, « Hermann Goering, le bras droit du chancelier Hitler », *La Revue des Deux Mondes*, 15/05/1933, pp.365-366.

⁴⁴ *Ibid.*, *Sous la vague hitlérienne. Octobre 1932 – Juin 1933*, Paris, Plon, 1933, p.212.

2.2.2. Le fantasme d'un nouvel élan politique international

La caricature d'un Hitler pacifiste, voire pacificateur, renvoie à une thématique plus large dépassant les simples bornes de l'Allemagne du III^{ème} Reich, englobant les démocraties libérales. Ces régimes politiques vieillissants (France, Grande-Bretagne, Etats-Unis), d'une manière générale, regardent irrésistiblement à l'Est du Rhin en ce début d'années trente. Il convient de tordre le coup à une historiographie récurrente plaçant les Etats-Unis dans un isolationnisme politique les ayant dévié d'un droit de regard extérieur sur le Reich durant la montée de l'hitlérisme.

Certains, comme René Laurent⁴⁵, ont eu la prescience de voir l'hitlérisme comme le prolongement du pangermanisme du XIX^{ème} siècle. D'autres, composant une partie importante des voyageurs s'étant rendus sur place entre 1933 et 1939, ont fantasmé sur la capacité hitlérienne à donner un nouvel élan à des régimes politiques léthargiques. Fondé sur l'espoir, ce sentiment collectif et partagé a permis à Hitler d'exercer sa pleine autorité sur l'Allemagne sans supposer une quelconque méfiance extérieure. Très tôt, les intellectuels français ont été convaincus de la vocation universelle du national-socialisme :

« Parce qu'universel, il (*Note de l'auteur : le national-socialisme*) devra lui-même s'inspirer d'un esprit immuable, éternel. Contrairement au fascisme, l'Etat national-socialiste n'est pas, en effet, "l'absolu devant lequel tout n'est que relatif" (Mussolini) ; mais ce n'est pas non plus un état trafiquant, jouant à la baisse ou à la hausse, un Etat purement économique. »⁴⁶

Hitler a désormais une puissance salvatrice évidente pour l'Allemagne, mais bon nombre d'observateurs voient en lui un sauveur potentiel pour l'ensemble des pays concernés par l'immobilisme politique. Disposant d'une « sympathie instinctive »⁴⁷ qui pousse les Allemands comme les étrangers à se tourner vers lui, l'hitlérisme a su faire croire à une partie de l'Europe, si ce n'est une partie du Monde, de sa capacité à résoudre la situation internationale.⁴⁸ Répondant à la thématique du « faire croire » et du faire paraître », le national-socialisme n'a fait qu'enliser un peu plus les régimes politiques hésitant à son égard.

A l'inverse, si l'on a conscience que le destin de l'Allemagne a une vocation internationale, les inquiétudes émises par certains voyageurs résonnent et se conçoivent de la

⁴⁵ Cf. René Laurent, *Le National-Socialisme*, Paris, Hachette, 1933, 284 p. (Cet ouvrage fut publié quelques jours avant le 30 janvier 1933).

⁴⁶ Charlotte de Biedermann, Michel Dupouey, « La mystique nationale et l'économie hitlérienne », *La Revue des Sciences Politiques*, octobre-décembre 1934, p.487.

⁴⁷ Albert Rivaud, « Les origines du national-socialisme allemand », *La Revue des sciences politiques*, n° 51, juillet-septembre 1933, p.449.

⁴⁸ Pour beaucoup, la paix internationale ne peut venir que d'Hitler : « La thèse bien connue de Hitler, c'est que cette sécurité, que nous ne pouvons trouver ni dans la Société des Nations ni dans un système de pactes, nous l'obtiendrons tout de suite par un accord direct avec lui. (...) Hitler ne demande qu'une chose : enterrer définitivement la hache de guerre avec la nation française, conclure avec nous un arrangement qui assure une paix de 25 ans. Il nous tend la main aujourd'hui en toute loyauté. (...) Le moment est venu pour nous de passer l'éponge sur le passé, d'accepter franchement la main qui nous est offerte, de nous affranchir enfin de cette psychose de défiance qui nous paralyse, d'admettre la bonne foi de l'Allemagne. Si nous osons ce geste, c'est une ère nouvelle qui s'ouvre pour nous et pour l'Europe. » dans H. Lichtenberger, *L'Allemagne..., op. cit.*, pp.277-278.

même manière à l'échelon planétaire.⁴⁹ Autant la bienveillance à l'égard de l'hitlérisme se transforme en aveuglement au fil des voyages, autant la défiance observée jusque-là chez certains intellectuels se change en rejet virulent. En ces temps troubles, il ne semble plus y avoir de juste milieu au sein de l'intelligentsia internationale. La passion l'emporte le plus souvent sur la raison et les analyses rationnelles du régime national-socialiste à la suite d'un séjour en Allemagne se font rares à partir de 1936.

3. La réception, point névralgique du voyage ?

3.1. Les voyages de la honte

3.1.1. Vers la négation du voyage effectué ou l'expression de la permissivité

Alors que certains retours de voyage furent reçus de manière glorieuse et attendue (Marcel Jouhandeau ou Jacques Benoist-Mechin par exemple), d'autres passèrent plus inaperçus, voire furent délibérément cachés aux yeux de l'opinion.

La postérité du séjour de Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir en Allemagne de 1933 à 1934 reste énigmatique. Si le voyage de Sartre, s'inscrivant dans le cursus logique de toute formation philosophique classique, pu être analysé à la lumière de ses *Carnets de la drôle de guerre*⁵⁰ publiés en 1995, les écrits de Simone de Beauvoir ne mentionnent à aucun moment cette incursion dans l'Allemagne nazie, préférant évoquer le Berlin parcouru en octobre 1947.⁵¹ Plus troublant, la correspondance publiée peu après la mort du philosophe entre lui-même et sa femme⁵² ne fait que survoler la période 1933-1934 en Allemagne, tandis qu'apparaissent des lettres plus anodines comme le voyage de Sartre à Hammerfest en Norvège en 1935.

De là à affirmer la bienveillance de Sartre à l'égard du nazisme, il y a un pas. Toujours est-il que ces « vacances d'un an à Berlin »⁵³, enfermant Sartre dans un microcosme universitaire duquel il ne se sortit que pour flâner dans les cafés de Hambourg ou de Hanovre

⁴⁹ Cf. Henri Guilbeaux, *Où va l'Allemagne ? Où va l'Europe ? Où va le Monde ?*, Paris, Mignolet & Storz, 1933, 317 p.

⁵⁰ Cf. Jean-Paul Sartre, *Carnets de la drôle de guerre. Septembre 1939-Mars 1940*, Paris, Gallimard, coll. NRF, 1995, 673 p.

⁵¹ Cf. Simone de Beauvoir, *La force de l'âge*, coll. NRF, Paris, Gallimard, 1960.

⁵² Cf. Jean-Paul Sartre, *Lettres au Castor et à quelques autres*, Paris, Gallimard, 1983, 520 p.

Simone de Beauvoir responsable de la parution et de la collecte épistolaire, s'excuse de l'absence de certaines lettres en préfaçant l'ouvrage. Sans en préciser davantage sur la nature de ces lettres « oubliées » ou « introuvables », il paraît logique qu'une majeure partie soit consacrée à la période 1933-1934. En effet, comment concevoir une relation entre Sartre et de Beauvoir sans un échange mutuel de lettres durant plus d'un an étant donné la fréquence de la correspondance observée sur des périodes proches à celle-là ? Elle déclare : « Elles se rapportent à un passé récent. Je ne me suis donc pas senti le droit de les faire paraître dans leur intégralité. (...) Beaucoup de lettres que Sartre m'écrivit en 31-32 quand j'étais à Marseille ont été perdues. Perdues aussi toutes celles qu'il m'envoya d'Allemagne en 33-34. » dans *Ibid.*, pp.7-52. (L'ouvrage élude la période 1932-1934 en passant du 9 octobre 1931 au 3 septembre 1934.)

Un ouvrage publiant les lettres de réponse de Simone de Beauvoir, ouvrage se prétendant exhaustif, est sorti en 1986. Or, il est surprenant de ne voir apparaître aucune lettre entre 1931 et 1934 alors que le livre prétend embrasser les années 1930-1939. Cf. Simone de Beauvoir, *Lettres à Sartre*, Paris, Gallimard, coll. NRF, 1986.

⁵³ J.-P. Sartre, *Carnets...*, *op. cit.*, p.273.

lors des visites du Castor, ont contribué à véhiculer l'image d'un philosophe détaché de la barbarie hitlérienne :

« Les pensionnaires de l'Institut de Berlin ne voyaient pas le nazisme avec d'autres yeux que l'ensemble de la gauche française. Ils ne fréquentaient que des étudiants et des intellectuels antifascistes, convaincus de l'imminente débâcle de l'hitlérisme. »⁵⁴

Le voyage de Sartre s'inscrit dans la logique du moment. Convaincu d'un déclin immédiat du national-socialisme, il ne juge pas nécessaire de livrer une analyse critique du régime, à l'inverse d'un Raymond Aron, soucieux de percer les secrets du nazisme durant la même période.⁵⁵ S'il n'est en rien judicieux de faire à Sartre un faux procès quant à sa passivité face à la montée du péril brun, le traitement et la réception de son voyage sont davantage sujet à polémique. Ses biographes se font timides sur le sujet.⁵⁶ Manque d'informations sur le séjour à Berlin ou camouflet volontaire d'un voyage peu glorieux ?

Que ce soit de son vivant ou après sa mort, le voyage de Sartre en Allemagne a dérangé et dérange toujours. Habitué aux combats nobles, se battant pour la cause universelle, l'inaction face au nazisme des années 1933-1934 laisse apparaître les failles de la puissance d'analyse du philosophe. Ce qu'il convient d'appeler le syndrome du voyageur a opéré sur Sartre, comme sur d'autres. Simone de Beauvoir rappelle, à juste titre, combien le tourisme à Berlin prit le dessus sur une quelconque faculté d'analyse politique, soulignant que « pour un visiteur superficiel, Berlin ne semblait pas accablée par un dictateur »⁵⁷. Sartre était-il un visiteur superficiel ? Si, à l'époque, l'enfer, ce n'était pas encore les autres⁵⁸, que pouvait représenter le national-socialisme aux yeux du philosophe ?

3.1.2. Le voyage des « idiots utiles »

L'« idiot utile », cher à Fred Kupferman⁵⁹, n'est pas une création issue du voyage idéologique en Union Soviétique. L'Allemagne des années trente eut, elle aussi, ses « idiots utiles ». Caractérisés par une absence totale d'analyse critique de la situation et un endoctrinement parfois préalable au départ, ces voyageurs atypiques ont contribué à diffuser l'image d'une Allemagne se situant aux antipodes de sa réalité. S'opposant à ce qu'il conviendrait de qualifier le « témoin lucide », l'idiot utile n'est pas uniquement un personnage acquis à la cause du national-socialisme avant son départ. Il porte cependant en lui les germes d'une absence d'analyse lucide et critique de la réalité exposée.

Dans le cadre des séjours en Allemagne, de nombreux observateurs revêtirent ce rôle. Outre-Atlantique, Charles Lindbergh, bien malgré lui, à en croire ses déclarations survenues au

⁵⁴ S. de Beauvoir, *La force...*, *op. cit.*, 186.

⁵⁵ Cf. R. Aron, *La révolution nationale...*, art. cité. Dans cet article, Raymond Aron laisse planer quelques doutes quant à sa condamnation sans concession du nazisme, en livrant une analyse déroutante justifiant en certains points la politique antisémite allemande. Sartre, quant à lui, ne rédigea aucun article sur le régime national-socialiste durant son séjour à Berlin.

⁵⁶ Cf. Denis Bertholet, *Sartre*, Paris, Plon, 2000, 589 p.

⁵⁷ S. de Beauvoir, *La force...*, *op. cit.*, p.187.

⁵⁸ Cf. Jean-Paul Sartre, *Huit clos*, Paris, Gallimard, 1944.

⁵⁹ Cf. F. Kupferman, *Voyage au pays...*, *op. cit.*

lendemain de sa décoration par Goering⁶⁰, s'insère parfaitement dans cette catégorie. Bien sûr, il ne fut pas un farouche sympathisant du nazisme à l'image d'un Mosley en Grande-Bretagne ou d'un Quisling en Norvège, malgré les dires de ses opposants dans les années quarante. Cependant, sa condamnation sans concession du nazisme est à nuancer, atténuation qui fait cruellement défaut à la lecture de nombreux ouvrages sur l'aviateur. Hitler perçu comme un « fanatique » ou bien le « fanatisme du III^{ème} Reich d'Hitler intolérable face aux alternatives possibles »⁶¹, autant de paroles nobles à l'égard du salut des valeurs universelles, mais autant de dires bien postérieurs à la Shoah et à la mise au pilori universelle du national-socialisme allemand. Datée de 1978, cette condamnation ne fait en aucun cas écho au reportage-type de l'idiot utile qu'il fit paraître à la suite de ses nombreux voyages en Allemagne en 1939 dans le *Reader's Digest*, bilan partiel de cinq années de liaisons successives entre New-York et Berlin.⁶²

La réception immédiate des voyages de Charles Lindbergh aux Etats-Unis fut médiocre. Relayant les événements s'étant déroulés en Allemagne, le *German-American Bulletin of Commerce* écrit en octobre 1938 :

« Comme un symbole de l'estime allemande envers le colonel Charles A. Lindbergh, le chancelier Adolf Hitler l'a décoré de la Croix de l'Ordre de l'Aigle allemand.⁶³ L'objet de la décoration est d'honorer des étrangers distingués qui ont servi la grandeur du Reich. »⁶⁴

Ces quelques lignes eurent l'effet d'une bombe au sein de l'opinion américaine.⁶⁵ Lindbergh apparaît dès lors comme l'archétype-même de l'idiot utile, détaché d'une quelconque analyse crédible de la réalité national-socialiste d'une part, propagateur potentiel

⁶⁰ La décoration de Goering, à en croire Lindbergh, fut une véritable surprise pour l'aviateur : « Le maréchal Goering arriva naturellement le dernier à la réception. J'attendais dans le fond de la pièce. Il serra la main à tous. Je repérai qu'il portait une petite boîte rouge avec quelques papiers. Quand il arriva près de moi pour me serrer la main, il me tendit la boîte et les papiers et prononça quelques phrases en allemand. Il se trouva qu'il me présentait l'Aigle allemand, une des plus hautes distinctions allemandes, par "ordre du Führer". » (« *Marshal Goering, of course, was the last to arrive (at the dinner). I was standing in the back of the room. He shook hands with everyone. I noticed he had a red box and some papers. When he came to me he shook hands, handed me the box and papers and spoke a few sentences in German. I found he had presented me with the German Eagle, one of the highest German decorations, "by order of Der Fuhrer."* ») cité dans Max Wallace, *The American Axis: Henry Ford, Charles Lindbergh and the rise of the Third Reich*, New-York, St-Martin's Press, 2003, 416 p.

⁶¹ Charles Lindbergh, *Autobiography of Values*, New-York, Harcourt Brace, 1978, p.156.

⁶² Cf. *Idem*, « Aviation, Geography and Race », *Reader's Digest*, novembre 1939. Cet article démontre à quel point les voyages de Charles Lindbergh ont été le fruit d'une manipulation de l'esprit. On retrouve en de nombreux points les aspirations des dirigeants nazis. Le retour au classicisme grec en est un parfait exemple : « Nous devons apprendre d'Athènes et de Sparte avant que la Grèce soit détruite. » (« *We must learn from Athens and Sparta, before all of Greece is lost.* ») dans *Ibid.*

⁶³ La décoration ne fut pas remise par Hitler comme le rapporte le *German -American Commerce Bulletin*, mais par Hermann Goering, ministre de l'Air.

⁶⁴ Anonyme, *The German-American Commerce Bulletin*, octobre 1938. (« *As a token of the esteem Germany holds for Colonel Charles A. Lindbergh, Chancellor Adolf Hitler has bestowed upon him the Service of Cross of the Order of the German Eagle with Star. The purpose of the decoration is to honor distinguished foreigners who have deserved well of the Reich.* »)

⁶⁵ Voici quelques titres d'articles parus dans la presse américaine sur liens entretenus par Lindbergh avec l'Allemagne nazie à la fin de l'année 1938 : « Lindy (Note de l'auteur : surnom américain de Lindbergh) right, says Bank's Reich chief », « Nazi praise on Lindbergh », « Lindbergh praised in nazi newspaper », « Nazi applaud Lindbergh as "Real "American », « Lindbergh speech wins praise on Berlin radio », « Lindbergh extolled by nazis for speech », « Nazis take « hats off » to Lindbergh », « Lindbergh speaks...Berlin cheers ».

des idées du Reich aux Etats-Unis d'autre part. Les époux Lindbergh furent des « idiots utiles » et utilisés par le national-socialisme. Malgré une réception houleuse de leur voyage, la fondation de l'*American First Commitee* démontre à quel point le voyage idéologique influe sur le destin politique d'un pays extérieur, en l'occurrence les Etats-Unis.

Les Etats-Unis ne furent pas la seule nation à disposer de ce type de voyageurs. Les époux Didier en Belgique, les sœurs Mitford en Grande-Bretagne ou le secrétaire général de la Confédération Nationale des Anciens Combattants (C.N.A.C.) en France, Maurice de Barral, succombèrent aux charmes du national-socialisme sans tenter d'en percer les failles. Ainsi, certaines réceptions de voyages souffrirent d'une mauvaise compréhension du nazisme, liée à ce concept-même d'« idiot utile ». Ce fut le cas d'une certaine image de la campagne allemande véhiculée au sein de la revue *Esprit* :

« L'informateur étranger a tort de s'abreuver généralement aux sources citadines. Mais qu'irait-il faire à la campagne surtout si elle est morne et triste comme la campagne allemande ? »⁶⁶

Or, n'est-ce pas au sein des campagnes que la vigueur nationale-socialiste s'exprime le plus ? Les descriptions des « petits villages bavarois où flottent des drapeaux d'une hauteur de cinq étages »⁶⁷ faites par Brasillach démontrent à quel point la ferveur rurale envers le nazisme est une réalité.⁶⁸ Acquis à la cause nazie ou « seulement » bienveillants à l'égard d'un régime qui étonne davantage par sa nouveauté que par sa sévérité, les « idiots utiles » ont permis à l'hitlérisme d'espérer une approbation de son système politique par les puissances étrangères. Ils sont devenus le lien entre une administration hitlérienne les chérissant et un monde extérieur où l'aura intellectuelle de ces voyageurs si particuliers n'a fait que plonger leur nation dans une naïveté inévitable.

3.2. La réception : schéma-type ou notion évolutive ?

3.2.1. Evolutions des modes de représentation du voyage

Penser le voyage sur la période qu'est la montée du nazisme en Allemagne ne peut se faire sans prendre en compte les évolutions propres à la perception du déplacement par les consciences collectives. Comment expliquer la réception houleuse du voyage de Drieu la Rochelle en 1933, alors membre du mouvement de Gaston Bergery « Front commun contre le fascisme », et le quasi-détachement de l'opinion et de l'intelligentsia au retour de Marcel Jouhandeau en 1941 ? Doit-on décrypter un quelconque déterminisme national quant à une sensibilité accrue de la réception du voyage à la vue du retour de Charles Lindbergh aux Etats-Unis ?

⁶⁶ F. Dorola, « Au fil d'un peuple », *Esprit*, n° 5, février 1933, p.703.

⁶⁷ R. Brasillach, *Les Sept...*, *op. cit.*, p. 425.

⁶⁸ Dès 1933, Calvin Hoover a démontré combien le monde des campagnes était une composante essentielle et indétachable de la montée nationale-socialiste : « Le profond mécontentement de la population agricole a été l'un des facteurs les plus importants de l'affaiblissement de l'ancien régime et du triomphe du national-socialisme. » dans C. Hoover, *Allemagne...*, *op. cit.*, p.28.

Ludovic Zoretti dresse un portrait accablant de la France de ce premier XX^{ème} siècle.⁶⁹ Individualiste, menteuse, parisienne, sénile, la France ne serait pas en mesure de comprendre l'Allemagne. Thème récurrent de ce tournant des années trente, nous l'avons vu, l'imperméabilité des Français à tout retour d'Allemagne, synonyme permanent de rencontres avec des « monstres modernes assoiffés de sang, des bourreaux prêts à torturer les femmes et les enfants, à se vautrer dans la tyrannie »⁷⁰, peut et doit être perçue comme l'une des composantes d'une réception hasardeuse et peu objective de certains voyages issus du Reich. Le détachement à l'égard de nombreux voyages jusqu'en 1941 est-il cependant synonyme d'une nette amélioration des relations franco-allemandes ? La France aurait-elle enfin forgé son destin ?

Lorsque Marcel Jouhandeau, écrivain réputé apolitique, revient d'une tournée en Allemagne⁷¹, l'opinion française se révèle plutôt clémente à son sujet, alors que le journaliste François Dufay fait de ce voyage le « symbole de la collaboration des intellectuels »⁷². Si les critiques se sont apaisées, elles ne sont en rien synonymes d'une évolution de la réception dans les consciences communes. Une donnée fondamentale conditionne le phénomène de la réception : le contexte dans lequel le voyage est effectué. L'opinion, indignée par un Drieu la Rochelle à Berlin en 1933 n'a que faire d'une expédition de sept écrivains invités par Goebbels en octobre 1941. Le problème est ailleurs. L'ascension tragique du nazisme a déplacé les champs d'intérêts de l'intelligentsia française. Le fait d'être en Allemagne ne choque plus. Ce qui hante les esprits français, ce sont les déclarations et les analyses d'un régime tyrannique qui sont opérées par les visiteurs. Le relatif silence de Jouhandeau sur son voyage⁷³ lui épargna une hostilité déchaînée à son égard.⁷⁴ Les propos de Céline sur la pratique du voyage sont davantage sujet à polémiques :

« De tous les écrivains français revenus récemment d'Allemagne, un seul nous a-t-il donné quelques impressions sur le problème juif en Allemagne en 1941 ? (...) Ils ont tous ergoté, tergiversé autour du pot. (...) Au fond, il n'y a que le chancelier Hitler pour parler des Juifs. »⁷⁵

⁶⁹ Cf. L. Zoretti, *France...*, *op. cit.*

⁷⁰ *Ibid.*, p.24.

⁷¹ Marcel Jouhandeau fut accompagné par Pierre Drieu la Rochelle, Robert Brasillach, Jacques Chardonne, André Fraigneau, Ramon Fernandez et Abel Bonnard.

⁷² Cf. François Dufay, *Le voyage d'automne. Octobre 1941, des écrivains français en Allemagne*, Paris, Plon, 2000, 233 p.

⁷³ Tandis que Chardonne, Brasillach, Drieu la Rochelle ou Fernandez rédigent des articles sur leur voyage dans *La Nouvelle Revue Française*, *Je suis partout* ou *La gerbe*, Jouhandeau ne s'exprime guère sur son séjour. Il le fit de manière approfondie en 1988 lors de la parution du *Voyage secret*. Paru dix ans après la mort de l'auteur, *Le Voyage secret* est une réédition du même ouvrage paru en 1942, tiré à vingt exemplaires et distribué clandestinement. La conclusion de l'ouvrage révèle un profond malaise dans l' « après-voyage » : « Quand je m'examine sur ce voyage, j'ai l'impression de quelque chose de manqué. Une certaine fatigue en est la cause et un isolement, sans exutoire pour mes manies. Alors, une fissure s'est produite et je n'ai pu être maître de ma substance qui s'en allait par là, jetant d'étranges lueurs savamment voilées sans doute, pour que l'intéressé seul s'en aperçoit : naturel au galop et l'on paraît piétiner comme tout le monde » dans Marcel Jouhandeau, *Le voyage secret*, Paris, Arléa, 1988, p.105.

⁷⁴ Son voyage lui valut malgré tout l'hostilité de son ami Jean Paulhan. Sans aller jusqu'à rompre les contacts avec lui, Paulhan s'est volontairement écarté de Jouhandeau à partir de novembre 1941. Dans le même registre, Marcel Allard eut la même réaction à l'égard de son ami Jacques Chardonne. Ainsi, plus que l'ensemble de l'opinion, c'est l'entourage proche des écrivains qui est hostile à ce type de voyages dans le Reich.

⁷⁵ Louis-Ferdinand Céline, « Lettre », *L'Appel*, 04/12/1941.

Au-delà du fait même du voyage, c'est l'enthousiasme du retour qui est montré du doigt à partir de la signature des accords de Munich, véritable rupture de l'image de l'Allemagne au regard de l'étranger. Un renversement de l'image allemande s'opéra. De fait, le Reich n'apparaît plus comme une *terra non grata*, comme aux temps des rancœurs franco-allemandes des années 1933-1938, mais ce sont davantage les interprétations qui en sont faites qui est décrié.

3.2.2. Voyager face à son miroir : déformations et limites de la réception

Si le voyageur en terre allemande peut être confronté à sa propre conception des idées avant le départ, il peut aussi lire le national-socialisme au regard de l'expérience française. Lire l'Allemagne avec des yeux de Français, de Britanniques ou d'Américains, ne sont-ce pas là les premières limites d'une réception correcte du voyage effectué ?

Déjà, en 1926, Henri Béraud évoquait à son retour d'Allemagne ces questionnements :

« Tout ce que j'ai pu observer en Allemagne, je l'ai dit sincèrement. Ma tâche doit-elle s'arrêter là ? Non, je ne le crois pas. Un écrivain n'informe qu'à demi s'il se contente de porter à l'étranger les regards de ses compatriotes. Ne doit-il pas aussi bien, profiter de ses voyages pour observer son propre pays avec un peu de recul, sous des angles qui ne lui sont pas habituels ?

Il y a ce que l'on voit à Berlin, et il y a ce que l'on voit de Berlin.

Bien souvent, il nous arrive à nous autres reporters de nous tourner vers notre pays. »⁷⁶

L'attachement viscéral liant le voyageur à son pays d'origine semble bloquer toute capacité d'analyse objective de la situation et, au-delà, empêcher une réception correcte de l'enquête effectuée de la part des lecteurs des divers reportages proposés. Ce qui semble être une réalité en 1926 l'est-il toujours dix ans plus tard ? La nouveauté et l'originalité du nazisme ont-elles contribué à repousser ce regard récurrent de son propre pays d'origine comme fil conducteur et inconscient de l'investigation ? Au regard des récits de voyages livrés par les différents acteurs, il semblerait qu'il ait, au contraire, accentué ce phénomène.

Quelques Allemands, sensibles à l'intérêt porté par ces voyageurs, se penchent sur le problème de compréhension du nazisme auquel les observateurs étrangers se heurtent et, à travers eux, l'opinion publique toute entière. La revue de Mounier, *Esprit*, ne cache pas les limites des voyages en Allemagne et de leur réception en publiant les interrogations d'un Allemand sur la réalité du voyage des Français. Selon Harro Schulze-Boysen, « ceux-là même qui ont la volonté d'entrer en contact de la façon la plus franche avec un peuple voisin constatent presque toujours qu'un abîme se creuse devant eux »⁷⁷. Les faiblesses des observateurs étrangers sont donc réelles et inhérentes au phénomène même du voyage. Cependant, comment expliquer les différences de la réception entre un voyage en URSS et un voyage en Allemagne à la même époque ? Pourquoi, lors de voyages en Union Soviétique, ne

⁷⁶ H. Béraud, *Ce que j'ai vu...*, *op. cit.*, p.233.

⁷⁷ Harro Schulze-Boysen, « Lettre ouverte d'un jeune Allemand à la France », *Esprit*, n° 5, février 1933, p.731.

retrouve-t-on pas cette œillère permanente due à la présence perpétuelle du miroir français ? La réponse réside certainement dans la permanence et l'enracinement d'une culture communiste dans la vie politique française, importance que l'on ne retrouve pas chez les groupes d'extrême-droite de l'époque. Le développement des Ligues et les tentatives politiques du colonel de la Rocque ne peuvent en aucun cas rivaliser avec le succès communiste de l'époque. La permanence du communisme depuis le XIX^{ème} siècle dans la vie politique française a permis aux voyageurs d'entamer une réflexion préalable qui est impossible à effectuer chez les voyageurs attirés par le mouvement national-socialiste. Si, à en croire Zeev Sternhell⁷⁸, le fascisme à l'état pur était présent uniquement en France, comment expliquer cette faiblesse de l'analyse du national-socialisme par les intellectuels français ayant effectué le déplacement sur place ?

3.2.3. Essai de compréhension : le regard allemand sur le voyageur étranger

Essayer de percer la réception des voyageurs au sein du peuple allemand se révèle être délicat au regard des récits de voyages et autres articles publiés au retour du séjour dans le Reich. Généralement plongé dans l'image d'une Allemagne accueillante, sympathique, tendant la main vers le monde extérieur, les intellectuels, qu'ils soient fascistes ou critiques à l'égard du régime hitlérien, ont décrit un peuple généreux, par opposition à l'Allemand-barbare de 1870 et 1914. Marc Augier pousse cette image à l'excès :

« Ceux qui n'ont pas voyagé dans ce pays pendant les années faciles de l'Europe ne savent pas ce qu'ils ont perdu. Les imbéciles ! On les attendait avec des fleurs, des sourires, du vin de Moselle, et Wagner ; eux répondaient en égrenant le chapelet de la presse juive : Gestapo, camps de concentration, liberté, liberté chérie ! »⁷⁹

Peu, voire aucun, de constats de voyageurs apparaissant comme indésirables au sein d'un III^{ème} Reich en construction. L'image idéale de l'édification d'une nouvelle Allemagne où l'observateur étranger serait le témoin privilégié de ses transformations profondes reste communément admise. Or, la réalité semble toute autre. Un témoignage saisissant est livré, de manière étonnante, dans l'hebdomadaire d'extrême-droite de Robert Brasillach, *Je suis partout*, en juin 1937. « Comment Berlin juge ses voyageurs »⁸⁰ reste la seule indication, l'unique prise de pouls de la société allemande sur l'afflux de voyageurs à Berlin. De manière inattendue étant donné le caractère bienveillant du journal fondé par Jean Fayard à l'égard des doctrines fasciste et hitlérienne, le journaliste décrit un peuple allemand méfiant vis-à-vis de l'observation étrangère. En effet, les Berlinoises ne souhaitent en rien en rien une alliance avec

⁷⁸ Cf. Zeev Sternhell, *Ni droite, ni gauche, l'idéologie fasciste en France*, Bruxelles, Editions Complexe, 2000. Dès 1939, cette idée fut établie par Pierre Gaxotte dans *Je suis partout* : « On ne matra le fascisme étranger que par le fascisme français, le seul vrai fascisme. » dans Pierre Gaxotte, *Je suis partout*, 14/04/1939. Il est également intéressant de voir l'évolution de l'idée d'un fascisme à la française selon Raoul Girardet. Cf. Raoul Girardet, « Notes sur l'esprit d'un fascisme français. 1934-1939 », *Revue française de sciences politiques*, 1955, vol. 3, pp.529-546.

⁷⁹ M. Augier, *J'ai vu...*, *op. cit.*, p.13.

⁸⁰ R.I. (aucune identification possible de l'auteur, si ce n'est qu'il fut envoyé spécial à Berlin durant l'été et l'automne 1937), « Comment Berlin juge ses voyageurs », *Je suis partout*, n° 343, 19/06/1937, p.6.

les pays d'origine des voyageurs étrangers. Le voyageur est ainsi perçu comme un intermédiaire possible entre le pouvoir politique de son pays d'origine et le pouvoir national-socialiste. Le voyageur se fait ambassadeur. La vision livrée par *Je suis partout* rend compte d'un isolationnisme politique souhaité par la population berlinoise et, à travers elle, la population allemande toute entière. Le voyageur devient, dès lors, une personne potentiellement inquiétante aux yeux de la société germanique. Malgré le fait que cet article soit un cas unique, il permet de nuancer un tableau de la population allemande trop souvent dépeint comme une entité détachée de la masse touristique affluant dans les villes du Reich ou complaisante à outrance avec les voyageurs⁸¹. Qu'il reflète la réalité ou non, cet écrit, pouvant passer inaperçu dans les larges colonnes consacrées à l'Allemagne hitlérienne dans l'hebdomadaire d'origine maurassienne, a le mérite de prouver l'existence d'une conscience politique allemande face au rôle de l'observateur étranger.

⁸¹ Cette complaisance à outrance est une image récurrente de la description de la société allemande entre 1933 et 1939. Elle prend le pas sur une analyse plus poussée du système hitlérien au cœur des enquêtes pouvant être qualifiés de peu crédibles, voire médiocres, qu'ont pu livrer certains journalistes. Ce fut notamment le cas dans l'ouvrage de Philippe Barrès : « Toujours cette fraternelle ferveur entre eux, cette sorte de politesse avec les étrangers. Quand Hitler crie : "L'Allemagne a perdu *une* guerre"- non pas : "L'Allemagne a perdu *la* guerre"- mes voisins me regardent un peu. Mais c'est plutôt un cercle de solitude qu'un cercle de menace qui pèse autour de moi. » dans P. Barrès, *Sous la vague...*, *op. cit.*, p.54.

CHAPITRE 3 : Quand Berlin la brune contemplait Moscou la rouge...

Dix mille voyageurs fréquentèrent l'Union Soviétique dans les années trente, majoritairement des Américains, des Britanniques ou des Français.¹ Face à ce flot touristique et face à l'intérêt politique suscité par Moscou, il convient de relativiser l'engouement pour l'Allemagne à la même époque. Le récit de voyages en URSS devient un genre littéraire à part entière. La création de la société *Intourist* et de l'Association des amis de l'Union Soviétique formalise et facilite le déplacement. Qu'en est-il en Allemagne ? Y a-t-il des traits communs entre des voyages au sein des deux régimes les plus autoritaires du XX^{ème} siècle ?

Tandis que la stratégie de l'Internationale communiste évolue de par son entrée à la S.D.N. en septembre 1934, le national-socialisme déroute ceux qui tentent de l'analyser. L'URSS joue l'apaisement, l'Allemagne le durcissement. Pourtant, l'accession d'Hitler à la chancellerie coïncide avec la parution d'un préliminaire au futur *Retour de l'URSS* d'André Gide, à savoir l'ouvrage d'Henri Guilbeaux, intitulé *Du Kremlin au Cherche-Midi*². Ainsi, même s'il reste minoritaire en 1933, le désenchantement soviétique existe. Joua-t-il un rôle dans le succès du voyage dans le III^{ème} Reich ? Quoi qu'il en soit, les trajectoires prises par l'intelligentsia internationale dans les années trente obligent l'historien à fournir deux analyses différentes du voyage pour une comparaison qui demeure inévitable et nécessaire. Les mots de Rachel Mazuy, « croire plutôt que voir »³, s'appliquent-ils de la même manière en Russie stalinienne qu'en Allemagne nazie ?

1. Les modalités du voyage

1.1. Le voyage rôdé face au voyage dispersé

1.1.1. 1933-1935 : la recherche d'une politique touristique en Allemagne

L'URSS a, dès le début des années vingt, présenté une fascination pour le touriste ainsi qu'un pouvoir de séduction que l'Allemagne weimarienne n'avait uniquement que pour une élite littéraire ou artistique. De plus, le voyage en Allemagne nazie, s'il a pu s'avérer fascinant pour certains, a toujours été teinté d'une certaine méfiance durant les trois premières années, due à la nouveauté du régime et à sa rapidité d'installation. Les titres d'articles consacrés au national-socialisme durant cette période sont significatifs de cette méfiance latente.⁴

Il y eut, incontestablement, un flottement dans l'accueil des premiers voyageurs au pays d'Hitler. Entre le 30 janvier 1933 et l'hiver 1935, le voyage en Allemagne est un phénomène ne répondant à aucune restriction culturelle ou diplomatique. Les principaux organes de la

¹ Ce chiffre est celui fourni par Fred Kupferman. Cf. F. Kupferman, *Voyage au pays...*, op. cit.

² Cf. Henri Guilbeaux, *Du Kremlin au Cherche-Midi*, Paris, Gallimard, 1933.

³ Rachel Mazuy, *Croire plutôt que...*, op. cit.

⁴ On peut citer par exemple l'article de Pierre Bertaux paru dans *Esprit* sous le titre « Préoccupations de part et d'autre ». Cf. Pierre Bertaux, « Préoccupations de part et d'autre », *Esprit*, n° 5, février 1933, pp.712-722.

diplomatie culturelle allemande ne sont pas encore en marche⁵ et le temps est davantage à la réorganisation de l'appareil politique interne qu'à l'endoctrinement de la pensée externe.⁶ Depuis la réduction par Goebbels au printemps 1933 du pouvoir conféré à la D.F.G. (*Deutsch-Französische Gesellschaft*)⁷, antenne de la propagande nazie dépendant directement de l'ambassade d'Allemagne à Paris, seule la *Dienststelle Ribbentrop* de Ribbentrop lui-même et d'Otto Abetz assure les échanges culturels entre l'Allemagne et le reste de l'Europe à partir de 1934. La société *Intourist*, chargée de s'occuper des voyages à destination de l'Union Soviétique n'a pas son pareil en Allemagne. Il faudra attendre juillet 1935 pour voir une première agence de voyages française, *Le Tourisme Français*, proposer des circuits touristiques aux allures de parcours de confession hitlérienne (Munich, Nuremberg, Bayreuth, Berlin).⁸ La politique touristique allemande n'est donc pas maîtrisée tandis que, dans le même temps, l'URSS manie l'organisation des voyages à Moscou d'une main de maître depuis près de huit ans.⁹ Alors que les voyageurs sont pris en charge depuis leur descente d'avion à Moscou, puis accompagnés à l'hôtel Lux, résidence de référence récurrente à l'analyse des récits de voyages en Union Soviétique, les intellectuels partis à la découverte du Reich sont livrés à eux-mêmes à leur arrivée à Berlin-Templehof. A partir de 1936, les autorités nationales-socialistes prirent conscience que le voyage d'observateurs étrangers ne commençait pas à la tribune du Reichstag mais bel et bien à l'aéroport.¹⁰ La décision prise par Goering de tripler la surface de l'aéroport de Berlin répond de cette volonté d'ouvrir l'Allemagne aux regards européens, et même au-delà.¹¹

1.1.2. Été 1936, le tournant des Jeux Olympiques

L'organisation des quatrièmes Olympiades d'Hiver à Garmisch-Partenkirchen en février 1936 et encore plus, de celles d'été à Berlin la même année, fit de cette période le moment-clé de l'organisation d'une véritable politique de tourisme idéologique en

⁵ Le comité France-Allemagne ne fut créé qu'à l'automne 1935, tout comme *Les Cahiers franco-allemands*, créés à la suite d'une réunion entre intellectuels allemands et français au château de Montbijou près de Berlin le 25 octobre 1935.

⁶ Il convient de nuancer en n'oubliant pas que l'image de l'Allemagne au niveau international et les intérêts germaniques à l'étranger furent défendus par Hitler dès son accession au pouvoir. La survie du quotidien français *La Presse* grâce à des fonds nationaux-socialistes à partir de 1933 en est la preuve. (C'est dans ce même quotidien que parurent quelques mois plus tard les entrevues entre Georges Suarez, journaliste à *Notre Temps*, et Hess et Ribbentrop. Cf. Georges Suarez, « Entrevues avec Hess et Ribbentrop », *Notre Temps*, 29/10/1934.)

⁷ Accusé d'être profrançaise, le pouvoir de la D.F.G. fut suspendu quelque temps jusqu'à la création du Comité France-Allemagne.

⁸ La première mention de cette agence, située 96, rue de la victoire à Paris, date du 14 juillet 1935 dans un encart publicitaire publié dans *Je suis partout*.

⁹ Fred Kupferman évoque l'organisation du voyage en URSS en tant que modèle tactique à partir de 1927 : « Dix ans après Octobre, l'Union Soviétique semble prise du vertige de l'organisation. » dans F. Kupferman, *Voyage au pays...*, *op. cit.*, p.65.

¹⁰ Cependant, un premier mot d'ordre d'Hitler à propos du touriste étranger circula entre 1933 et 1936. Robert d'Harcourt déclare à ce sujet : « De 1933 à 1936, il règlera toute son action vis-à-vis de l'étranger sur un principe unique, observé sans une seule distraction en toutes circonstances : rassurer. » dans Robert d'Harcourt, *Ambitions et méthodes allemandes*, Paris, Fernand Sorlot, coll. Carnets de l'Actualité, 1939, p.10.

¹¹ Cf. Envoyé spécial, « L'aéroport de Berlin », *Je suis partout*, n° 312, 14/11/1936, p.9.

En 1936, Berlin devient le premier aéroport en nombre de passagers (1000 par jour), devant l'aéroport de Moscou.

Allemagne.¹² A l'occasion des Jeux d'hiver, une délégation de dix membres du Comité France-Allemagne¹³ s'envola pour la Bavière. Le lendemain de leur arrivée, le 3 février 1936, la D.S.F. leur offrit un dîner au Kaiserhof Hotel, qui devint rapidement l'équivalent du Lux en URSS.¹⁴ La machine diplomatique allemande était lancée. La veille de l'ouverture des Jeux olympiques d'Eté, le 31 juillet 1936, les 1200 journalistes et photographes étrangers furent invités à une réception organisée par Goebbels. La presse fut mise en condition, le voyage devint organisé, et même plus, maîtrisé.¹⁵ La veine olympique fut utilisée à son maximum par les autorités allemandes, conscientes que le voyage constituait un excellent moyen de propagation des idées nationales-socialistes. La mise en circulation d'un train olympique, composé de quatre camions Mercedes-Benz et chargé de montrer aux masses rurales la signification spirituelle des Jeux Olympiques, n'est pas sans rappeler le système de propagande rurale du bloc communiste.

Les Jeux Olympiques ont eu comme rôle de fabriquer une nouvelle image de l'Allemagne aux yeux du monde extérieur, celle d'une terre nationale-socialiste où le grandiose et l'opulence s'entremêlent dans un simulacre de détachement politique total. Les chroniqueurs sportifs tentent dès lors de séparer l'événement d'une quelconque manœuvre politique nationale-socialiste :

« Les jeux de la XI^{ème} olympiade sont ouverts ; et c'est simplement constater la vérité qu'affirmer – en dehors de toutes considérations politiques qui n'ont pas leur place ici – que l'Allemagne hitlérienne a donné à l'olympisme moderne, si riche déjà en grands souvenirs, un surcroît de retentissement. »¹⁶

Bienveillants ou non à l'égard du nazisme, les journalistes étrangers ayant effectué le voyage à Berlin ne peuvent qu'être impressionnés par la grandeur de l'événement. De Leni Riefenstahl à Werner March, l'ensemble des talents artistiques germaniques est mobilisé.

Les Jeux de Berlin se terminent, ayant prouvé au monde entier la grandeur du régime hitlérien, alors que dans le même temps, Gide publie son *Retour de l'URSS* et que s'ouvrent la *Iejovschina* et ses Grands Procès. Les rapports de force s'inversent¹⁷ : la séduction de l'URSS

¹² Les Jeux Olympiques d'Hiver, se déroulant du 6 au 16 février 1936, regroupèrent 28 nations composées de 646 athlètes (80 femmes et 566 hommes). Les XI^{èmes} Olympiades d'Eté, quant à elle, réunirent 49 pays pour 3963 athlètes (331 femmes et 3632 hommes). Ces deux événements deviennent ainsi les deux premiers grands rassemblements de personnes étrangères sur le sol allemand.

¹³ La délégation française fut composée du commandant l'Hopital, de Fernand de Brinon et son épouse, de Gustave Bonvoisin, d'Yvon Gouet, de Jacques Benoist-Mechin (historien des armées allemandes), ainsi que de trois dirigeants de mouvements d'anciens combattants.

¹⁴ L'Histoire du voyage est également une Histoire des lieux et des résidences géographiques. Ainsi, certains points de passages devinrent incontournables pour l'intelligentsia étrangère en visite dans le Reich. Si le Kaiserhof Hotel fait figure de référence à Berlin, l'Hôtel du Dôme à Cologne l'est tout autant, tout comme, dans une moindre mesure, le Deutscher-Hof de Nuremberg.

¹⁵ Le Bulletin Officiel des Jeux Olympiques relate cet afflux de visiteurs généré par les deux olympiades : « Des milliers de voyageurs, venus de tous les points du monde en Allemagne, ont pu voir les gigantesques constructions édifiées, tant à Berlin, qu'à Garmisch-Partenkirchen, en vue de la prochaine olympiade ; ils ont pu constater que l'Allemagne fait tous les préparatifs imaginables pour organiser dignement cette fête incomparable. » dans *Bulletin Officiel des Jeux Olympiques*, n° 7, mars 1936 cité dans Jean-Marie Brohm, *Jeux Olympiques à Berlin*, Bruxelles, Editions Complexe, 1983.

¹⁶ Robert Perrier, « La prestigieuse journée », *L'Auto*, 02/08/1936.

¹⁷ 1936 constitue véritablement une rupture dans les perceptions mutuelles des deux pays que sont l'Allemagne et l'URSS. Lire cette rupture à la lumière du voyage permet de la saisir dans son ensemble. Ainsi, si l'on prend

s'essouffle tandis que les voyageurs n'ont jamais été aussi nombreux en Allemagne nazie. Mais pour combien de temps ?

1.2. La politique étrangère nazie : simple tourisme ou parcours initiatique ?

1.2.1. Le Congrès de Nuremberg, sommet de l'organisation nazie

A partir de 1936, le Congrès annuel de Nuremberg, grand rassemblement du parti nazi, devient le lieu privilégié d'un grand nombre de voyageurs. Nuremberg incarne la ville où il fallait être pour la majorité d'intellectuels fascisants ou fascistes. Glorifiée par Brasillach qui en fit une « ville sainte »¹⁸, elle voit sa population doubler durant les festivités d'automne (passage de 450 000 âmes à près d'un million). Le congrès répond aux grandes fêtes communistes instaurées par Staline¹⁹ et la venue de témoins de ces parades soviétiques à Nuremberg permet d'établir une ébauche comparative :

« Je me souvenais de démonstrations militaires, vues, il y a une dizaine d'années, à Moscou, et qui m'avaient impressionné. Elles n'approchaient pas, en perfection, de celles-ci. »²⁰

Le témoignage de Pierre Daye, fasciste convaincu dès 1936²¹, à l'inverse d'un Brasillach uniquement séduit à partir du congrès de 1937, est-il recevable ? Peut-on établir une hiérarchie de la perfection militaire au regard d'un tel récit ? Paul Valayer, pacifiste suisse ami de Benjamin Vallotton, décrit également ces grandes parades comme les « manifestations théâtrales les plus imposantes qu'on puisse imaginer, des cérémonies en plein air dans le genre des fêtes de la Révolution française »²². Malgré tout, si les voyageurs sont majoritairement davantage impressionnés par les fêtes nazies que stalinienne, le congrès de Nuremberg reste aussi l'occasion pour l'étranger d'établir une comparaison sur un autre point : l'autoritarisme. Valayer, à la lumière de son séjour à Nuremberg en 1936, a livré une comparaison critique des deux régimes, aussi bien gangrenés de l'intérieur l'un que l'autre, sur un ton des plus ironiques :

« Quel contraste entre le national-socialisme et le bolchevisme slave ! Le premier a transformé un Etat dévasté en un pays de nouveau sain, beau, en plein essor. Le second a fait de régions florissantes un amas de ruines. La partie laborieuse du Congrès, on le voit, représente un ensemble d'exposés politiques faits solennellement

les articles consacrés au voyage dans la *Nouvelle Revue Française*, future revue dirigée par Drieu la Rochelle, la majorité est consacrée à l'Union Soviétique. Or, à partir de 1936, les attentions se concentrent sur l'Allemagne. Ce constat fut analysé par Pierre-Edmond Robert, « Europe 1934-1939 : Les voyages en URSS », Actes du colloque Europe : une revue de culture internationale. 1923-1998, 1998.

¹⁸ Cf. Robert Brasillach, *Notre...*, op. cit., p.257.

¹⁹ On peut par exemple citer l'immense fête s'étant déroulée à Moscou en octobre 1927 lors du X^{ème} anniversaire de la révolution d'Octobre.

²⁰ Pierre Daye, « Un nouveau peuple vient de naître. Impressions d'un témoin de Nuremberg », *Je suis partout*, n° 305, 26/09/1935, p.9.

²¹ Né en 1892, ce journaliste et écrivain belge combattit en Afrique durant la Grande Guerre. Correspondant au journal *Je suis partout* depuis 1932, il signa 36 articles jusqu'à la déclaration de guerre.

²² Paul Valayer, « Le congrès de Nuremberg », *Revue politique et parlementaire*, n° 509, 10/04/1937, p.97.

par de hauts personnages en dehors de tout examen, de toute discussion de la part des congressistes. Cette année, le thème principal est une comparaison, un parallèle à la manière classique, entre le bolchevisme et l'hitlérisme. Parallèle d'actualité, certes ! »²³

Bonnet blanc, blanc bonnet. Le Congrès de Nuremberg a séduit ceux qui voulaient bien se laisser séduire. La rigueur de l'organisation et du cérémonial hitlérien n'a en aucun cas troublé et influencé les pacifistes convaincus venus sur place. Nuremberg est devenue bien plus qu'un rendez-vous d'intellectuels du monde entier, bien plus qu'un point de passage touristique, elle est devenue le point névralgique d'un véritable parcours initiatique au cœur du Reich. Le mysticisme retrouvé dans les récits de voyages autour du Kremlin, de la Place Rouge, ne se transpose pas à la cité berlinoise dans le cadre d'un parallèle URSS-Allemagne, mais au centre de Nuremberg. « Nuremberg, cœur de l'Allemagne »²⁴, les propos de Pierre-Antoine Cousteau reflètent l'état d'esprit dans lequel les admirateurs étrangers du national-socialisme ont perçu ces congrès au fil des années.

Outre sa fonction de conditionner la pensée politique du voyageur, le congrès de Nuremberg s'est vu affublée d'une autre image, celle du haut-lieu de sociabilité intellectuelle par excellence des automnes hitlériens. La présence du Führer durant les cérémonies pousse au voyage, comme le démontre la venue des sœurs Mitford, d'origine britannique à chaque congrès à compter de 1936. Diana, l'aînée et femme d'Oswald Mosley, à la suite de son mariage avec le leader fasciste anglais à Berlin en 1936²⁵, fut le relais permanent des fêtes de Nuremberg entre l'Allemagne et Londres. L'ascendance de Diana sur sa sœur Unity prit le pas sur une éducation parentale se situant aux antipodes de l'adoration nationale-socialiste. Issus de la haute-bourgeoisie britannique radicale, les Mitford sont davantage tournés vers Moscou, à l'image de leur troisième fille, Jessica, fervente admiratrice de Joseph Staline.

L'exemple de la famille Mitford, tiraillée entre le national-socialisme hitlérien et le communisme stalinien, démontre à lui seul la confusion politico-morale dans laquelle baigna l'opinion internationale durant les années trente.

1.2.2. Entre Berlin et Moscou : visages de l'endoctrinement du voyageur

Les instruments de la persuasion ne changent guère, que l'on soit au pays des Soviets ou plongé dans le Reich. Exhortation de la parade, grandeur de la cérémonie sont les maîtres

²³ *Ibid.*, p.96.

Cet extrait fait suite à une longue comparaison des politiques brune et rouge : « Quant aux discours, ce sont autant de prédications. Nous entendrons Rosenberg et Goebbels parler du judaïsme, père du bolchevisme. Reichsle exposera la mort de la paysannerie et les drames de la faim en U.R.S.S. Hingenfeld s'exprimera sur la destruction de la famille par Staline en Russie et sur son relèvement par Adolf Hitler en Allemagne. Adolf Wagner montrera la pureté de la race aryenne préservée par le national-socialisme et détruite chez les Soviets. Le Dr. Franck opposera la répression de la criminalité en Allemagne à l'anarchie du Droit à Moscou. Le Dr. Dietrich, en parlant de la presse, dira le devoir qu'elle accomplit en Allemagne et comment elle est devenue le moyen d'oppression en Russie. Le Dr. Ley montrera la diminution du coût de la vie en Allemagne, par opposition à la vie chère, à l'esclavage économique, à la famine en Russie. Le Dr. Todt tracera un tableau de l'Allemagne laborieuse, des constructions de routes, des dessèchements de marais, de l'amélioration des forêts. De l'autre côté, il signalera un standing of living très bas, la misère, le mauvais rendement du travail, la déficience agricole russe. » dans *Ibid.*

²⁴ Cf. Pierre-Antoine Cousteau, « Nuremberg, cœur de l'Allemagne », *Je suis partout*, n° 356, 17/09/1937.

²⁵ La réception eut lieu dans la résidence de Joseph Goebbels.

mots de l'image souhaitée par l'élite dirigeante. En se situant dans une optique comparative entre les deux régimes autoritaires que sont l'Allemagne et l'URSS, un constat est frappant. Ce qui est deviné en URSS par des enquêteurs doués d'une faculté d'analyse supérieure aux aveuglés du régime, n'est à aucun moment supposé en Allemagne. La condition des travailleurs bafouée, la fragilité du système économique, la création des goulags, autant de réalités dénoncées en Russie à partir de 1936 par de futurs aveuglés de l'hitlérisme. Or, l'accumulation des drapeaux à croix gammée flottant sous la porte de Brandebourg a suffi à cacher la réalité raciste du programme hitlérien aux yeux des observateurs internationaux, y compris ceux n'étant nullement antisémites. Si les récits soulignant l'absence de persécutions juives - ou tentant une justification hasardeuse²⁶ - délivrés en 1933 peuvent s'expliquer par une hésitation quant au devenir de la politique raciste du NSDAP, cet aveuglement subsistant au lendemain des lois de Nuremberg est hautement critiquable et condamnable.

Ce fut le cas de l'abbé français d'Oran, Gabriel Lambert, se considérant apolitique, et déclarant néanmoins en 1938, soit deux ans et demi après les lois antisémites :

« De RUSSIE²⁷, j'ai rapporté l'impression d'un travail incontestable, d'un progrès industriel indésirable. Mais j'ai vu aussi une servitude, une dictature plus pesante que celles des fascismes. (...)

J'en ai conclu que la Russie n'était pas un allié sérieux pour nous. »²⁸

L'abbé, maire d'Oran, conseiller général et président des Amitiés Latines, est en réalité profondément antisémite. Ayant été confronté à la réalité des persécutions juives, il détourne la question en abordant le réel conflit que traverse le gouvernement hitlérien, celui du Saint-Siège. En effet, la question de l'Eglise catholique reste un aspect brûlant de la politique nationale-socialiste, mais comment peut-on la substituer à la question juive ? L'exemple du périple de Gabriel Lambert en février-mars 1938 au sein d'une Allemagne plongée dans le racisme est le symbole d'une certaine élite éclairée mais ancrée dans l'obscurité de la place de la Race dans la politique germanique. On assiste à une banalisation de la persécution juive des lois de Nuremberg jusqu'aux accords de Munich. De septembre 1935 à septembre 1938 se joue la période la plus tragique du voyage en Allemagne, où la théorie du *laissez faire* l'a emporté sur la dénonciation sans condition de la pratique nazie. Souhait illusoire de la paix de la part des observateurs étrangers ou aveuglement volontaire ? Toujours est-il que les retours d'URSS de Lambert et de Gide en 1936 n'ont pas aidé à décrédibiliser la politique hitlérienne, apparaissant comme la réponse la plus rationnelle à la crise des démocraties libérales et à l'enlèvement dictatorial du stalinisme.

²⁶ On pense ici notamment à l'explication aronienne de septembre 1933 parue dans *Europe*, déclarant à propos des Juifs d'Allemagne : « On ne désire pas qu'ils s'en aillent à l'étranger (on ne les empêche pas non plus de s'en aller). Car là-bas, ils répandraient la légende de l'inhumanité allemande. » dans R. Aron, « La révolution nationale... », art. cité, p.131.

A la date de rédaction de cet article, le mot d'ordre national-socialiste du 1^{er} avril 1933 sur le boycott généralisé des magasins juifs était déjà d'actualité.

²⁷ En lettres capitales dans le texte.

²⁸ Gabriel Lambert, *Allemagne 1938. Reportage*, Oran, Plaza, 1938, p.11.

Ce récit de voyage, avant de paraître sous la forme d'un livre intitulé *Allemagne 1938*, fut rapporté sous la forme de reportages réguliers dans le quotidien *Oran-Matin*.

Les témoignages du type de celui de l'abbé Lambert évoquent ainsi une donne majeure présente dans de nombreux récits de voyage de ceux que l'on pourrait appeler les « Fous d'Hitler ». Il s'agit de l'antisémitisme non avoué des voyageurs. Celui-ci s'exprime par la banalisation de la pratique raciste en Allemagne d'une part et par la substitution de celui-ci au profit de l'accomplissement réformateur du III^{ème} Reich. La conclusion de Lambert est, de ce fait, saisissante :

« J'ai dû faire un effort pour être impartial, objectif. Car je ne cacherai pas que, petit-fils de paysan de l'Est, j'ai sucé avec le lait de ma mère la méfiance de l'Allemagne.

Mais je n'ai pu m'empêcher d'admirer le redressement de ce peuple, sa cohésion, sa discipline, sa force, son esprit de sacrifices...

J'ai comparé ce qu'était l'Allemagne il y a cinq ans et l'Allemagne d'aujourd'hui. Il y a eu vraiment le "miracle allemand"... »²⁹

Aucune mention de la question juive, aucune évocation d'un véritable programme de préférence raciale n'apparaît dans ce qu'il conviendrait de retenir de l'Allemagne des années trente. Un mal pour un bien, tel pourrait se résumer ce schéma de pensée. L'antisémitisme comme l'un des pans du programme nazi mais nullement comme le moteur de la politique du Reich, voilà l'idée majeure véhiculée par bon nombre de voyageurs idéalisant l'Allemagne face à une Russie en déclin.³⁰

Malgré certaines réactions lucides de voyageurs sur la réalité juive en Allemagne, il n'y a pas de condamnation totale du phénomène. Louis Gillet, membre de l'Académie Française a rapporté la perte que constituait l'effacement des Juifs dans la vie allemande. Pour lui, comme pour d'autres, « il en coûte cher à Berlin de se passer d'Israël »³¹. Mais la réelle inquiétude, une fois de plus, réside dans le devenir de l'Allemagne sans les Juifs et non pas dans le futur d'un judaïsme écrasé sous le poids national-socialiste.

2. Les acteurs du voyage

2.1. *Le privilège de la simplicité nationale-socialiste sur l'abondance stalinienne*

2.1.1. L'homme de la rue

Hitler et son administration ont le privilège, dès 1933, de ne pas avoir affaire à une opposition politique virulente et à de sérieux adversaires prétendant au pouvoir. A l'inverse,

²⁹ *Ibid.*, p.169.

³⁰ Calvin Hoover compare ses deux voyages effectués à quelques jours d'intervalle : « A la fin de Février, j'avais fait un nouveau voyage de quelques jours en Russie Soviétique, après une absence de trois ans environ. J'y avais constaté la famine, l'aggravation de la terreur et l'échec des espérances économiques du printemps de 1930. J'étais revenu en Allemagne avec le sentiment que si l'on avait le choix qu'entre le bolchevisme et le national-socialisme, on pourrait beaucoup pardonner à ce dernier. » dans C. Hoover, *Allemagne...*, *op. cit.*, p.128.

³¹ Louis Gillet, *Rayons et ombres d'Allemagne*, Paris, Flammarion, 1937.

L'auteur ajoute : « Il en coûte presque aussi cher que l'Espagne a payé l'expulsion des Morisques ou la France celle des protestants. L'Allemagne a perdu d'un coup toute son élite intellectuelle, tout ce qui mettait dans sa vie, des relations, de l'air, du mouvement. La vie mondaine est éteinte. » dans *Ibid.*

l'URSS de Staline s'enlise dans la chasse aux opposants, notamment à partir de l'ouverture des Grands Procès de 1936. Ce maillage politique se répercute au niveau national. Le succès et l'approbation du nazisme au sein des masses allemandes ne sont plus à démontrer.

Ainsi, l'arrivée et la conversion politique des voyageurs furent simplifiées par l'homme de la rue lui-même. Là où, en URSS, l'appropriation du voyageur dès sa descente d'avion est indispensable afin de ne pas augmenter les probabilités de rencontres avec de quelconques opposants, la liberté du voyageur en Allemagne ne revêt à aucun moment une allure inquiétante pour le régime.

Calvin Hoover, à son arrivée à Berlin en septembre 1932, se retrouve confronté aux idées de la rue :

« J'étais arrivé en Allemagne en septembre 1932 fermement convaincu que la venue de Hitler au pouvoir était absolument certaine. Mais je ne pus trouver personne en dehors du parti national-socialiste qui voulût même en envisager la possibilité. Ma conviction finit par s'en trouver ébranlée. »³²

La réflexion d'un Calvin Hoover se retrouva ainsi modifiée par l'expérience populaire. Ainsi, malgré l'analyse profondément percutante et judicieuse du phénomène national-socialiste que laissent transparaître les idées générales de son ouvrage majeur *Allemagne, III^{ème} Empire*, la lecture de quelques uns de ses écrits annexes³³ laisse planer une part d'ombre dans les positions de Hoover. En effet, durant ses premiers jours de résidence en Allemagne, motivés par l'atmosphère générale, l'économiste américain croit fermement à une réussite du gouvernement Von Papen. Ce dernier espère bénéficier d'une certaine lassitude des électeurs allemands afin de contrer la poussée nationale-socialiste.³⁴ Malgré tout, le pouvoir de Papen est faible et l'espoir qu'il pouvait susciter face aux nazis ne fut que de courte durée. Si les premiers observateurs internationaux, à travers l'exemple de Calvin Hoover, ont pu céder à cette espérance, la perspective n'eut pas cet effet d'inverser la tendance comme l'on aurait pu l'imaginer. Il est saisissant de relever, chez Hoover comme chez d'autres écrivains, une réelle continuité, dans les premiers temps de l'analyse, entre Weimar et le III^{ème} Reich. Le 30 janvier 1933 ne constitue pas une rupture aussi évidente que cela.

Ce phénomène fut sans conteste facilité par l'ambiance générale régnant dans les rues berlinoises lors de l'accession d'Hitler à la chancellerie. L'homme de la rue, le Berlinois comme le Munochois, si souvent cités dans les récits de voyage, participa à cette confusion régnante.³⁵ Comme le souligne Raymond Aron en septembre 1933, « on ne sait pas ou on sait mal »³⁶. Cette Allemagne de 1933 est insaisissable pour l'Homme allemand. Comment pourrait-elle l'être pour l'étranger ?

³² C. Hoover, *Allemagne...*, *op. cit.*, p.81.

³³ *Idem*, « The strenght of German capitalism », *Current History*, vol. 37, février 1933, pp.539-544.

³⁴ Cet espoir est légitime à en juger par la perte électorale observée par le NSDAP entre juillet et novembre 1932 (perte de près d'un million d'électeurs).

³⁵ Il n'y a pas d'explosion de joie unanime de la part du peuple allemand lors du 30 janvier 1933. Maurice Pernot, correspondant à Berlin pour *La Revue des Deux Mondes*, décrit la foule lors de l'apparition d'Hitler à la tribune : « La foule est devenue plus épaisse mais demeure aussi froide. » dans Maurice Pernot, « Heures de Berlin (I). L'avènement d'Hitler, *La Revue des Deux Mondes*, 01/03/1933, p.168.

³⁶ R. Aron, « La révolution nationale... », art. cité, p.130.

2.1.2. De la jeunesse à l'idéal communautaire ouvrier : vers une visite éducative du Reich

Quand en 1936, Robert d'Harcourt livre chez Plon³⁷ ses réflexions sur ce qu'il a pu observer en Allemagne durant ses années d'enseignement, la jeunesse du III^{ème} Reich constitue l'aspect le plus marquant de la puissance nationale-socialiste. Non imputable au régime nazi, la vitalité de la jeunesse allemande tranche de manière saisissante avec la démographie européenne. La jeunesse de l'Allemagne, le « plus magnifique animal de combat »³⁸ d'Hitler, fut le trait commun à l'ensemble des récits de voyageurs pro ou anti-hitlériens. La jeunesse et l'hitlérisme entretiennent des rapports étroits, et, à l'aube des années trente, tout semble indiquer que l'un ne pourrait fonctionner sans l'autre.³⁹ Analysée par l'autrichien Klaus Mehnert en 1931⁴⁰, la jeunesse de l'URSS ne présente pas, de fait, la même vitalité. Elle ne suscita pas le même intérêt de la part des voyageurs. Malgré tout, bien qu'évoquée sommairement par quelques voyageurs, la jeunesse de Staline eut également un ouvrage lui étant entièrement consacré à la suite d'un voyage en Russie soviétique.⁴¹

Le tour de force d'Hitler fut de s'approprier l'espace commun de déambulation du voyageur et de la jeunesse : la rue. Elle constitue la base indiscutable et essentielle de la formation, de la construction et de la diffusion de l'image nationale-socialiste non seulement en Allemagne mais dans l'Occident dans son ensemble. Les mots de d'Harcourt résument à eux seuls cette évidence :

« Ce fut un des coups de maître du régime hitlérien d'avoir fait de la rue le domaine de la jeunesse, d'avoir organisé la rue et en général le dehors et le plein air (cortèges, manifestations, camps de travail, innombrables camps de formation) contre le foyer. L'enfant a le pied dans deux mondes sans osmose. »⁴²

L'idéal communautaire jumelé au pouvoir de l'individualisme. La recette nationale-socialiste est simple pour sa jeunesse. Si les voyageurs eurent l'occasion de saisir l'importance accordée à la communauté pensée comme un moyen d'accomplissement essentiel pour

Cette confusion s'inscrit dans le champ plus large de la violence nazie : « En ce qui concerne les violences, on hésite à porter un jugement, parce qu'en réalité on ne sait pas ou on sait mal. Qu'il y ait eu ici et là des actes de violence, sans doute. Mais ils eurent, semble-t-il, un caractère individuel. Lorsque l'étranger s'émut, les autorités s'efforcèrent de les réprimer. (...) Et les détails qu'on raconte sur les atrocités émeuvent et indignent. Il n'est pas question de ne pas condamner les cruautés inutiles. Mais il n'est pas question davantage de se laisser embaucher dans une croisade "morale" (et patriotique) contre la barbarie allemande. L'immense majorité des hitlériens, en toute sincérité, ne croit pas à ces "Greuelmärchen" ». dans *Ibid.*

Cette évocation de la violence est une réponse directe à la dénonciation des premiers camps de concentrations observés par Wladimir d'Ormesson et évoqués dans *La Revue de Paris* du 15 juillet 1933. Cette dénonciation fut reprise en 1934 dans Wladimir d'Ormesson, *Vues cavalières de l'Europe. Allemagne, Autriche, Italie. Regards sur l'Europe*, Paris, Maurice d'Harcourt, 1934, 251 p.

³⁷ Robert d'Harcourt, *L'évangile de la force. Le visage de la jeunesse du III^{ème} Reich*, Paris, Plon, 1936, 248 p.

³⁸ *Ibid.*, p.246.

³⁹ L'enrôlement de la jeunesse en Allemagne n'est pas une création nationale-socialiste à en croire les romans d'anticipation de Hans Dominik publiés sous la République de Weimar. Lire à ce sujet Marc Clutet (dir.), *Le culte de la jeunesse et de l'enfance en Allemagne (1870-1933)*, Rennes, PUR, coll. Germaniques, 2000.

⁴⁰ Cf. Klaus Mehnert, *La jeunesse en Russie soviétique*, Paris, Grasset, 1933.

⁴¹ Cf. Claude Gompel, *U.R.S.S., pays de la jeunesse*, Paris, Rieder, 1936.

⁴² R. d'Harcourt, *L'évangile...*, *op. cit.*, p.16.

l'ouvrier par le biais de la *Kraft durch Freude*⁴³, ils eurent également le loisir de noter son enrôlement éducatif. Au sein de ce mouvement résident plusieurs offices dont un réservé à l'éducation populaire. Ainsi, la visite des entreprises opérée par certains voyageurs comme le docteur Auguste Sartory en août 1934⁴⁴, laisse présager une jeunesse et un monde ouvrier contraint à participer à l'épanouissement de la communauté nazie. Si l'éducation populaire est un constat pour la société allemande, elle l'est tout autant pour les voyageurs ayant accepté (de gré ou de force) la prise en main par les autorités allemandes.⁴⁵ La camaraderie des salles de réfectoires ornées de deux drapeaux nazis est, au-delà de la production elle-même, l'aspect majeur retenu par le docteur français en visite dans les usines Bayer de Leverkusen le 23 août 1934. Il en fut de même le lendemain à Berlin au sein de l'usine Schering. Sophie Coeuré a mis en évidence l'existence d'un projet modèle de programme pour les délégations ouvrières étrangères mis en place par le régime stalinien.⁴⁶ Aucune allusion similaire n'est releuable dans les récits de voyages effectués en Allemagne. Malgré tout, un fil conducteur est palpable lors de la confrontation de plusieurs visites d'usines allemandes :

Fig.3 : Projet modèle de visite d'usines du Reich à l'attention des observateurs étrangers

1	Accueil assuré par le Haut-Comité scientifique (généralement composé de docteurs)
2	Entretien avec le directeur
3	Visite des ateliers
4	Visite du réfectoire
5	Repas au sein du réfectoire
6	Visite des espaces de détente (mise en valeur de la « Beauté du travail »)
7	Visite des espaces de mise en valeur du site (musée, service des publications)
8	Entretien avec le Haut-Comité Scientifique

La propagande destinée à la jeunesse et au monde ouvrier, si elle est perçue lors des visites, n'est d'aucune manière comprise dans son intégralité par l'ensemble des voyageurs. Non-traduite, elle est ainsi réservée à la population et aux élites germanophones, qui constitueraient environ seulement un français sur trois ayant franchi le Rhin entre 1933 et

⁴³ Cf. François-Xavier Babeur, *L'organisation des loisirs ouvriers en Allemagne. La Force par la Joie "Kraft durch Freude"*, Thèse de doctorat de droit, Paris, 1939, 117 p.

Créée le 28 novembre 1938 par le docteur Ley, la *Kraft durch Freude* est une organisation de loisirs s'inspirant de l'*Opera Nazionale Dopolavoro* en Italie. Le voyage est au cœur de sa conception. Au sein des entreprises allemandes est créé un Comité des Voyageurs chargé d'organiser les excursions et les vacances des travailleurs. (François-Xavier Babeur étudia ce mouvement par une approche comparative avec le système soviétique. Ayant résidé à Berlin en février 1937, son récit se fit sans cesse en fonction du modèle russe. En effet, durant l'année universitaire 1937-1938, il assista à un cours de doctorat intitulé « Etude comparée du national-socialisme et du bolchevisme » dispensé par Jean Lescure à la faculté de droit de Paris.)

⁴⁴ Cf. Auguste Sartory, *Visions rouges. Souvenirs de voyages en URSS, Allemagne, Provinces baltiques et Pologne*, Paris, Editions J. Peyronnet et C^{ie}, 1935, 351 p.

⁴⁵ La rigueur de la vie communautaire fut également l'une des caractéristiques majeures retenues lors des voyages d'Edouard Lavergne et de ses visites des *Ordensburgen* et de Hubert d'Hérouville lors de sa visite des infrastructures sportives du Reich. Cf. Edouard Lavergne, « Les écoles de Chefs nazis », *Revue politique et parlementaire*, n° 541, 10/03/1940, pp.321-334 ; Hubert d'Hérouville, « L'organisation de la culture physique dans le III^{ème} Reich », *La Revue de sciences politiques*, n° 8, juin 1938, pp.228-245.

⁴⁶ Cf. S. Coeuré, *La grande lueur...*, op. cit., p.163.

1939.⁴⁷ Ainsi, les farces et les frasques de l'endoctrinement nazi ne sont que peu relayées à l'étranger, uniquement par une intelligentsia en prise sur la réalité germanique.⁴⁸ De plus, certains voyageurs, comme Hubert d'Hérouville en 1938, effectuèrent le voyage afin de tenter de trouver une réponse aux carences du système organisationnel français, dans le domaine du sport notamment.⁴⁹ Le voyage en Allemagne prend alors des allures de quête de la dernière chance et du salut pour un monde occidental en déclin.

Au final, la jeunesse allemande a surpris le voyageur par sa vitalité car celui-ci n'avait eu en aucun cas à affronter une telle expérience notamment en URSS.⁵⁰ Le monde ouvrier national-socialiste, tout aussi original soit-il, n'eut pas le même impact étant donné une certaine familiarité pouvant être envisagée avec le monde soviétique. « Mystique de l'usine et lyrisme du marteau – nous ne sommes pas loin du paysage russe »⁵¹, déclarait Robert d'Harcourt. La conception de l'héroïsme répond d'une même invective, permettant de ne pas faire du monde ouvrier nazi un milieu social totalement exploité aux yeux des étrangers.

2.2. Dans le Berlin et la Moscou des années trente : deux conceptions différentes du voyageur

2.2.1. Du recrutement des guides à la délégation de pouvoirs

A partir de 1933, les dirigeants bolcheviques ne purent s'occuper exclusivement des voyageurs foulant le sol russe. Les interprètes et les guides recrutés par le P.C.U.S. firent office de relais de la pensée unique stalinienne. Bien qu'entre 1933 et 1935, les autorités allemandes ne prirent pas conscience de l'affluence des étrangers à Berlin, la politique du Reich à l'égard de la prise en charge du voyageur suivit une ligne directrice précise. La délégation des pouvoirs devait être la plus réduite possible. En effet, en observant les divers protagonistes rencontrés par chaque touriste en Allemagne nazie, on constate une prise en charge quasi systématique par les hautes autorités du régime hitlérien⁵² alors que, dans le même temps, le

⁴⁷ Calculé sur la base de 139 voyageurs français, un taux d'environ 35 % de personnes comprenant parfaitement l'allemand semble recevable.

⁴⁸ Robert d'Harcourt dénonça l'aspect sournois d'une telle propagande peu comprise (voire peu imaginée ?) par l'Occident dans son ensemble. Afin de crédibiliser son propos, il va jusqu'à traduire un manuel d'Histoire allemande destinée aux Jeunesses Hitlériennes (*HitlerJugend*), intitulé *Das Deutsche Geschitsbilderbuch*. Sa traduction laisse apparaître une Histoire sommaire et totalement orientée de la nation allemande : « Nez-Crochu (*Habsnase*), le Juif Errant, secondé par ses acolytes les Francs-Maçons et la Louve-Rome (personnification de toute la latinité catholique) a résolu la destruction de l'Allemagne. (...) Comme sur un coup de baguette magique les armées du tsar russe, du Juif Nez-Crochu et de la Louve Romaine se sont mises en branle et ont entouré l'Allemagne d'une ceinture de feu. » cité dans R. d'Harcourt, *L'évangile...*, *op. cit.*, pp.238-239.

⁴⁹ Le voyage d'Hubert d'Hérouville mandaté par *La Revue de Sciences politiques* fut suivi d'une importante réflexion sur les carences des infrastructures sportives françaises et sur l'enseignement de l'éducation physique de la jeunesse. Cf. Yves Heleu, « Un problème capital : l'organisation des loisirs en France », *La Revue de Sciences politiques*, n° 11, décembre 1938, pp.556-566.

⁵⁰ Cf. Alexandre Marc, « Jeunesse allemande », *Eprit*, n° 5, février 1933, pp.723-730.

⁵¹ R. d'Harcourt, *L'évangile...*, *op. cit.*, p.226.

⁵² Seul le cas du voyage de Philippe Barrès met en évidence la présence d'un guide (appelé Werner) peu formé au voyage initiatique. Compréhensible par la précocité du voyage dans l'Allemagne hitlérienne (printemps 1933), Philippe Barrès l'interroge sur ses motivations politiques : « - Pourquoi devient-on nazi ? Tu sais, c'est petit à petit... La famille perd ses sous, une place qu'on essaye casse, une autre pareil. Privé de travail on suit un

voyageur en URSS perd de vue les illusions d'une rencontre possible avec la haute-garde communiste. En effet, les guides et interprètes soviétiques furent recrutés, formés et endoctrinés par le biais de la VOKS⁵³ tandis que leurs homologues allemands étaient déjà des fonctionnaires du régime nazi.

Quand il ne s'agit pas de dîners donnés au sein d'un quelconque ministère berlinois à l'égard des voyageurs les plus prestigieux pour le nazisme (Brasillach, Jouhandeau, ou encore l'américain Lawrence Dennis), l'orientation des destinations visitées est établie de manière catégorique. Les lieux sensibles du Reich répondent d'autant plus à cette logique, comme en témoigne une visite du camp de concentration d'Oranienbourg effectuée par le journaliste Stefan Priacel en 1934.⁵⁴ Ses relations avec son guide ne laissent apparaître aucunes failles dans le traitement de l'étranger de la part du fonctionnement nazi :

« Rendez-vous avait été pris à neuf heures du matin au ministère de la Wilhelmstrasse.⁵⁵ Devant l'entrée, une formidable Mercedes⁵⁶ noire, battant pavillon rouge à croix gammée sur fond blanc attendait. Nous y prîmes place, Vildrac et moi, flanqués chacun d'un SA en civil.

Le chauffeur lui était en uniforme. (...)

Pendant tout le parcours notre guide officiel – c'était son devoir professionnel – n'avait cessé de faire des efforts pour créer en nous un état psychologique aussi favorable que possible aux impressions que nous allions voir. »⁵⁷

La réussite tactique de l'image véhiculée par le nazisme réside en partie dans le fonctionnement rigoureux des équipes concernées. La connaissance parfaite du régime de la part des guides-fonctionnaires permit à l'Allemagne d'ouvrir les camps aux visiteurs en faisant la demande. Or, l'équivalent russe n'existe pas. Les voyages en Sibérie ou à Solovki sont bannis, tout comme dans les camps entourant Moscou (Vologda notamment).

Ne rien cacher matériellement aux voyageurs en Allemagne mais dissimuler le substrat du fonctionnement national-socialiste, telle fut la subtilité hitlérienne d'acclimatation des consciences collectives internationales. La réalité du goulag soviétique relève du mysticisme, en marge du circuit touristique classique comme le révéla sans écho Jules Legras dans *Le Monde slave*⁵⁸. Le camp de concentration hitlérien, s'il n'est, lui non plus, pas inclus dans le circuit des voyageurs, est une donnée coexistante aux premiers voyages au sein du Reich.⁵⁹ Le

amant peut-être qui est nazi. Ou bien, c'est pour se venger d'un amant qui vous a quitté et qui est communiste. Ou bien c'est qu'on n'a pas d'amour du tout. C'est la vie, quoi ! » dans P. Barrès, *Sous la vague...*, *op. cit.*, p.45.

⁵³ Cf. S. Coeuré, *La grande lueur...*, *op. cit.*, pp.64-66.

⁵⁴ Cette visite s'inscrit totalement dans le projet modèle évoqué ci-dessus (cf. p.64). Les huit points mentionnés dans le déroulement classique de la visite furent respectés.

⁵⁵ Il s'agit ici du Ministère de la Propagande de Joseph Goebbels.

⁵⁶ Orthographe utilisée par l'auteur.

⁵⁷ Stefan Priacel, « Oranienburg. Une journée dans un camp de concentration hitlérien », *Europe*, n° 140, 15/08/1934, pp.565-557. Voir texte intégral en Annexe I-A, pp.149-151.

⁵⁸ Cf. Jules Legras, *Le Monde slave*, septembre 1934, pp.467-472 cité dans S. Coeuré, *La grande lueur...*, *op. cit.*, p.237.

⁵⁹ La visite d'un camp de concentration devait être le fruit d'une demande écrite formulée par les visiteurs adressée au Ministère de la Propagande. Si Stefan Priacel reconnaît que « rares sont les journalistes que les autorités hitlériennes ont admis dans l'enceinte d'un de leur camps » (cf. S. Priacel, « Oranienburg... », art. cité, p.564.), plus fréquentes sont les mentions de ces camps dans les récits de voyages. Les camps sont généralement perçus comme de simples prisons.

cumul des compétences de l'administration hitlérienne à l'égard de ses voyageurs lui a permis de maîtriser une population potentiellement inquiétante, à défaut d'être la garante d'une certaine image du régime.

2.2.2. Entre Internationale soviétique et autarcie national-socialiste : la place du voyageur

Aux réflexions sur l'importance des guides et des interprètes se juxtapose un constat frappant dans la forme prise par le traitement du voyageur en tant que médiateur, qu' « agent de liaison »⁶⁰ entre le pays visité et son pays d'origine. Dès le départ, les voyages en URSS ont pour stratégie d'effectuer des circuits glorifiant la grandeur du pays dans une perspective de diffusion extérieure du communisme stalinien, reprenant le projet léniniste universel de la III^{ème} Internationale de mars 1919. A l'inverse, l'Allemagne s'appuie sur le phénomène du voyage pour mettre en valeur le national-socialisme et faire accepter ce modèle aux puissances étrangères. Le nazisme étant basé sur un nationalisme exclusif, le développement et la diffusion de nouveaux projets nationalistes en marge du III^{ème} Reich auraient constitué pour Hitler un danger permanent.

Les objectifs des voyageurs eux-mêmes sont sensiblement différents. Tandis que le voyage soviétique est centré sur la découverte des réalisations staliniennes, l'expérience outre-Rhin est davantage animée par le désir de rencontrer l'artisan du national-socialisme, Adolf Hitler. Si Barbusse peut se vanter d'être le seul voyageur français à avoir rencontré le dirigeant soviétique dans ces années trente, bien plus nombreux sont ceux ayant eu une entrevue avec le Führer. Cette accessibilité permanente des plus hautes autorités allemandes constitua un point de focalisation essentiel de l'intelligentsia internationale en visite, en comparaison non seulement de l'appareil de parti du PCUS, mais également face aux gouvernements des démocraties libérales. Ainsi, il n'est pas étonnant de voir Robert Brasillach totalement subjugué de « voir de ses yeux M. Goebbels lui-même découper soigneusement ses petits carrés de "brot" ou de "butter" »⁶¹.

L'Allemagne se dote désormais de l'image d'un Etat proche de son peuple, brandissant sans cesse le fantasme de la démocratie. Puisant cette réalité à la source, Ludovic Zoretti, à la suite de ses multiples voyages, souhaite raccorder la souveraineté au peuple par le biais d'un Etat fort.⁶² Idée majoritairement admise, l'autoritarisme comme prisme nécessaire à la réalisation démocratique de la nation se révèle être un trait commun aux retours des différents voyageurs.

L'expérience du terrain allemand de la politique nazie contamina de ce fait les cercles intellectuels français intéressés ou intrigués par le national-socialisme ayant aussi bien relayé le phénomène de France que d'Allemagne. Ce fut le cas de la revue personnaliste *Esprit*. Entre un F. Dorola véhiculant l'image d'un peuple allemand miséreux mais animé d'une profonde gentillesse⁶³ et un Denis de Rougemont à la condescendance des plus appuyées⁶⁴, la revue de Mounier n'accorda à l'Allemagne une place inquiétante sur l'échiquier de la paix mondiale que

⁶⁰ P. Valayer, *L'Allemagne fera-t-elle...*, *op. cit.*, p.8.

⁶¹ Robert Brasillach, *Journal d'un homme occupé*, Paris, Plon, 1941, p.172.

⁶² Cf. L. Zoretti, *France...*, *op. cit.*, pp.265-266.

⁶³ Cf. F. Dorola, « Au fil... », art. cité.

⁶⁴ Cf. Denis de Rougemont, « Francfort. 16 mars 1936 », *Esprit*, n° 43, avril 1936, pp.17-19.

véritablement à partir de l'*Anschluss*. L'étude de Pierre de Senarclens consacrée à l'image de l'Allemagne au sein d'*Esprit* démontra le fait que Mounier fit appel à des collaborateurs extérieurs au cercle éditorial habituel dans le traitement de la question nationale-socialiste.⁶⁵ Cela suffit-il à expliquer les dérives idéologiques de la revue au regard du *Manifeste de Font-Romeu*? Toujours est-il que le cas d'*Esprit* démontre combien le phénomène de la contamination peut être puissant. Cette contamination des clercs par le biais des retours de voyageurs s'explique par l'urgence dans laquelle le national-socialisme fut choisi d'être traité. L'abondance éditoriale est au rendez-vous dès janvier 1933.⁶⁶ La machine diplomatique hitlérienne (si machine il y a) a ainsi parfaitement fonctionné. Réussissant à ne pas développer d'appareil nationaliste virulent s'approchant de l'hitlérisme en France (le P.P.F. de Doriot n'étant qu'un feu de paille) comme aux Etats-Unis tout en sauvegardant l'admiration extérieure du régime, le national-socialisme a dominé son voisin soviétique dans l'aboutissement de son projet diplomatique, si l'on considère l'internationalisation ratée du communisme des années trente.

3. Puissances et réalités du voyage

3.1. L'Allemagne, un pouvoir d'attraction supérieur à l'illusion soviétique ?

3.1.1. L'affluence internationale

Les études sur le voyage en URSS, si elles ont démontré une forte population touristique française, ont malgré tout délaissé le caractère hétéroclite et international des provenances des voyageurs. Si cette multitude des nationalités ayant traversé la Russie soviétique est encore mal connue, c'est en partie parce que l'URSS « n'ouvre pas ses frontières au tout-venant »⁶⁷. Le cas allemand est sensiblement différent. Le nazisme est une véritable invitation au voyage, le passage de la frontière n'étant qu'une formalité au regard des demandes d'invitations nécessaires au déplacement moscovite. Henri Claudet, ancien secrétaire de l'Association de la presse étrangère à Londres, livra une enquête sur l'Allemagne hitlérienne à l'hebdomadaire *Je suis partout*, qui la publia sous la forme de feuilleton étalé sur treize numéros. Le récit de ses pérégrinations à travers le Reich rend compte de la facilité d'entrée en Allemagne sans perdre de vue une comparaison dépréciative de la politique d'immigration occidentale :

⁶⁵ Il déclare dans son étude parue dans *Relations Internationales* : « Or, l'image qu'ils communiquent de cette nation n'est pas forcément celle qui prévaut parmi les animateurs de ce mouvement personnaliste. » dans P. de Senarclens, « L'image... », art. cité, p.129.

⁶⁶ L'examen des revues de sciences politiques en est le parfait exemple. *La Revue des Sciences politiques* multiplie les articles sur le nazisme dès l'accession d'Hitler à la chancellerie, au risque de sombrer dans la redondance mensuelle. D'un mois à l'autre, les articles se succèdent et se ressemblent, démontrant un manque cruel d'informations faisant défaut à une analyse rigoureuse.

Albert Rivaud, futur voyageur du Reich en 1938, écrit dès 1933 pour la revue. Auteur critique et lucide sur les dérives potentielles de l'Allemagne dans son ouvrage *Le relèvement de l'Allemagne* (cf. Albert Rivaud, *Le relèvement de l'Allemagne*, Paris, Armand Colin, 1938), il succomba à la facilité de l'analyse rapide et sommaire dans un article sur les origines du nazisme durant l'été 1933 (cf. A. Rivaud, « Les origines du national-socialisme... », art. cité).

⁶⁷ F. Kupferman, *Voyage au pays..., op. cit.*, p.11.

« Comment entre-t-on en Hitlérie ? C'est la chose du monde la plus facile, à un aryen bon teint du moins. On encourage le tourisme. Le consulat d'Allemagne à Paris délivre les visas à tour de bras entre 9 heures et midi. (...)

Point de guichet spécial devant lequel les "aliens", les étrangers, ces humains de seconde zone s'entassent sous la surveillance d'un policeman casqué, pendant que les "British", les purs, s'en vont paisiblement retenir les meilleures places dans le train. »⁶⁸

Ainsi, voyager en Allemagne prend des allures de sinécure pour des observateurs impatientes de parcourir un nouvel espace politique, aussi bien physique que moral. La multitude des nationalités ayant parcouru l'Allemagne entre 1933 et 1939 est saisissante. Si l'opulence des voyages de français ou d'anglo-saxons n'est plus à démontrer, l'existence d'un noyau scandinave gravitant entre les capitales du Grand Nord et Berlin est plus surprenant. La présence aux côtés des hauts fonctionnaires hitlériens d'auteurs majeurs de la littérature scandinave des années trente démontre la puissance et le large rayonnement du pouvoir d'attraction du national-socialisme, ne se contentant pas de mettre en valeur sa politique aux yeux de rivaux séculaires tels que la France, mais prenant en compte l'ensemble de l'intelligentsia internationale.

L'ensemble des nations scandinaves et finno-ougriennes eut leur représentant en Allemagne. Si le norvégien Knut Hamsun s'impose comme la figure majeure du mouvement, la Suède disposa d'une forte communauté de scientifiques eugénistes ayant effectué le déplacement à Berlin. L'auteur finlandais Arvi Kivimaa⁶⁹ était également présent lors du voyage d'automne 1941 de Brasillach et Jouhandeau. L'Islande, quant à elle, eut elle aussi un relais avec les idées nationales-socialistes en la présence de Gunnar Gunnarson⁷⁰.

Malgré tout, la présence d'une communauté internationale en Allemagne face à une URSS centrée sur son compagnonnage de route ne doit pas faire oublier que le III^{ème} Reich a facilité la pluri nationalité des voyageurs par un *brain drain* puissant. Le développement scientifique et la précocité de la législation eugénique scandinave (danoise et suédoise notamment) expliquent l'effervescence et l'enchevêtrement des cultures dans les rues berlinoises des années trente. Le développement de l'eugénisme permet de mettre en valeur une nouvelle réalité du voyage en Allemagne nazie. Inscrit en filigrane de l'affluence touristique internationale, le choix raisonné des compétences et des savoirs par Adolf Hitler et, dans une moindre mesure le Ministère de la Santé, est une réalité indiscutable et occupant une

⁶⁸ Henri Claudet, « Un Français moyen à la découverte de l'Allemagne hitlérienne (I) », *Je suis partout*, n° 245, 03/08/1936, p.8.

⁶⁹ Cf. Arvi Kivimaa, *Eurooppalainen Veljeskunta : Runoilijmatka Halki Saksan*, Helsinki, 1941. Ouvrage non traduit en français, la transcription de son titre serait *La confrérie européenne : voyage d'un poète à travers l'Allemagne*. La postérité de la carrière littéraire de Kivimaa est un exemple significatif d'un traitement orienté de la vie de l'auteur. La période 1933-1943 est volontairement effacée et présentée comme inféconde. Entre la parution en 1932 de *A moment before Eternity (Hetki ikuisen edessä)* et celle d'*Apple tree in the snow (Omenapuu lumessa)* en 1944, aucune œuvre n'est signalée alors que la circulation à Helsinki de son récit de voyage en Allemagne est une réalité, notamment par le biais du groupe de poètes « Tulenkantajat » (« Les porteurs de feu »).

Arvi Kivimaa ne fut pas le seul finlandais à se distinguer par un voyage en Allemagne. Il convient aussi de signaler ici le voyage de l'écrivain Pentti Haanpää.

⁷⁰ Ecrivain islandais, Gunnar Gunnarson (1889-1975) se plaisait jusqu'à sa mort à se présenter comme le seul islandais à avoir personnellement rencontré Hitler. (Aucune datation ou preuve de la rencontre entre les deux hommes ne semble être connue de la presse française).

place de premier ordre dans les relations internationales entre l'Allemagne et l'Europe et dans la construction de l'image politique du nazisme.⁷¹

3.1.2. Les formes de l'appât touristique nazi

A la curiosité suscitée par la nouveauté du régime politique mis en place se mêlèrent d'autres subtilités propres aux stratégies totalitaires, qu'elles soient nazie ou stalinienne. Le voyage d'André Gide à Moscou en 1936 a mis en valeur la capacité soviétique à glorifier au maximum le voyageur. Accueilli comme un chef d'Etat, l'écrivain voyageur endosse ainsi un nouveau rôle. Il en va de même pour la confrontation allemande. La construction de l'image d'un peuple accueillant, sympathique et chaleureux primant sur l'image vieillissante d'une société rongée par la misère prévaut à partir de 1935. L'étranger visitant le Reich devient ainsi une composante de la société allemande, exaltée et glorifiée, dans un but fantasmagorique de cohabitation des cultures. Marc Augier fut sans conteste celui qui succomba le plus volontiers à cet appât aux allures d'apparat :

« Et me voici parmi les garçons et les filles, entouré, fêté, horriblement gêné par mes bottes sales, ma culotte déchirée et l'obligation de chanter la *Marseillaise*⁷², dont je ne connais que le premier couplet comme tout Français qui se respecte. »⁷³

La glorification du visiteur, alimentée par les allures pacifistes de la politique étrangère prônée par Hitler, tend à faire du voyageur l'allié idéal du bon fonctionnement de l'Allemagne nouvelle. En confortant l'idée de l'observateur utile et actif face à un voyageur en Union soviétique réduit à la passivité et à la contemplation, l'Allemagne hitlérienne s'attire les faveurs d'une population touristique en quête de découvertes nouvelles et ayant soif d'une utilité préservée. Ce fut le cas du mouvement des différents syndicats d'anciens combattants qui furent sagement attirés vers l'Allemagne par l'administration hitlérienne. Regroupée principalement autour de la Confédération Nationale des Anciens Combattants (C.N.A.C.) et de l'Union Fédérale des Anciens Combattants (U.F.A.C.), cette population constitua un noyau de voyageurs conséquents en Allemagne nazie. Maurice de Barral et Jean Goy pour la CNAC, Henri Pichot pour l'UFAC⁷⁴, tous trois firent le voyage d'Allemagne attirés par un idéal communautaire ne les excluant pas de la société, exclusion perçue dans le modèle français des années trente. La séduction nazie s'opère donc par un savant mélange des classes sociales à l'heure où seul le monde ouvrier est mis en valeur par la *doxa* communiste. Alternative au

⁷¹ La proposition de l'Allemand Alfred Ploetz, fondateur de la Société d'Hygiène Raciale, par les eugénistes norvégiens et suédois comme Prix Nobel de la Paix en 1936 est la marque évidente d'une interpénétration des cultures, au-delà du simple voyage en Allemagne.

⁷² Il y a un véritable syndrome de la *Marseillaise* chez quelques voyageurs français en Allemagne. L'hymne national chanté par le peuple allemand constitue chez certains la garantie d'une entente franco-allemande désirée par le Reich, refusée par la France. La *Marseillaise* chantée à l'étranger constitue l'une des bases de cette thèse soutenue par Philippe Barrès dans P. Barrès, *Sous la vague...*, *op. cit.*

⁷³ M. Augier, *J'ai vu...*, *op. cit.*, p.12.

⁷⁴ A son retour, en 1938, Henri Pichot exhorta le peuple français à effectuer à son tour le voyage. Il déclara : « L'heure de l'entretien direct a sonné. Le peuple français mérite de savoir où il va, je veux dire où on le mène. (...) Il faut donc voir Hitler. » dans Henri Pichot, « Il faut aller voir Hitler ! », *L'œuvre*, cité dans *Lu dans la presse universelle*, n° 248, 06/03/1938.

communisme stalinien, nouvelle voie face à la déliquescence des anciens systèmes politiques, l'Allemagne nazie se forge une image pouvant être reçue et perçue par le plus grand nombre.⁷⁵ L'ère de la consommation de masse est ouverte. L'intelligentsia française et anglo-saxonne non communiste « consomment » du nazisme comme les héritiers de Lénine dévorent le pain stalinien. Face à cela, les dénonciateurs du danger hitlérien comme Paul Valayer semblent profondément désarmés.

3.2. L'étranger sur place, l'émergence d'un regard critique au-delà de Berlin ?

3.2.1. Moscou vue de Berlin : la menace de l'ombre bolchevique

Dès les premières heures du nazisme au pouvoir, l'inquiétude régnante se tourne vers la politique du Kremlin. La famine ukrainienne de 1932-1933 constitue le pivot central du détournement des attentions vers l'URSS. Si le national-socialisme a soulevé de nombreuses interrogations dès janvier 1933, la matérialisation du danger bolchevique en Ukraine l'emporta sur la méfiance que l'on pouvait présager à Berlin.

Calvin Hoover, en résidence à Berlin en février 1933, rend compte de la situation européenne à l'ambassadeur des Etats-Unis en Allemagne, Frederic Sackett :

« Je reviens à Berlin le 28 février après avoir passé neuf jours en Russie soviétique. Je prends conscience que certaines informations que je détiens devraient être à la disposition de notre gouvernement.

La situation agricole est clairement catastrophique. Au Kazakhstan, de nombreuses personnes meurent de la famine. »⁷⁶

Berlin et l'Allemagne deviennent rapidement l'antichambre de la Russie soviétique, permettant aux voyageurs transitant entre les deux pays de livrer un regard critique sur la situation russe, au risque de ne pas prendre conscience des enjeux politiques se déroulant sous leurs yeux. Constante de l'Histoire de la fin du XIX^{ème} siècle et de ce premier XX^{ème} siècle, la cristallisation des intérêts autour du communisme et la place de ce dernier dans la vie politique des nations occidentales expliquent combien l'évolution de la situation à Moscou fut suivie de près, à défaut d'accorder à l'Allemagne nazie une place tout aussi inquiétante. Pour beaucoup, et Calvin Hoover⁷⁷ le premier malgré une prescience remarquable de son analyse du national-socialisme, la crise majeure des années trente serait une crise venant de l'Est. Le séjour en

⁷⁵ La banalisation du nazisme est dans l'ère du temps des années trente à l'extérieur de l'Allemagne. La phrase d'Henri Lichtenberger, « L'Allemagne a reconquis sa place parmi les grandes nations libres européennes » (cf. H. Lichtenberger, *L'Allemagne...*, op. cit., pp.278-279), est communément admise au sein de la communauté des voyageurs ayant effectué le déplacement outre-Rhin et l'ayant relayé dans leur pays d'origine.

⁷⁶ Calvin Hoover, « Peasants are arrested even for gleaming the fields », lettre adressée à l'ambassadeur des Etats-Unis à Berlin, Frederic Sackett, Berlin, 01/03/1933, in Wayne Morris, *Stalin's Famine and Roosevelt's Recognition of Russia*, Boston, University Press of America, 1994, pp.171-181. (*I returned to Berlin on February 28th after a stay of nine days in Soviet Russia. I am concerned that such information as I was able to obtain should be at the disposal of our Government. The agricultural situation is fearfully bad. In Kazakstan great numbers of people have died from starvation.*)

⁷⁷ Calvin Hoover écrit, en concluant son ouvrage sur le III^{ème} Reich : « La disette alimentaire catastrophique et les autres difficultés économiques de la Russie Soviétique ont incité certains à envisager l'éventualité d'une crise en Russie Soviétique. » dans C. Hoover, *Allemagne...*, op. cit., p.251.

Allemagne conforta cette idée étant donné que Berlin constituait un poste d'observation idéal envers le voisin soviétique. Le carrefour de l'Europe que constitue l'Allemagne constitue un atout indéniable du nouveau régime mis en place. En effet, chez de nombreux voyageurs, on constate une facilité à analyser les démocraties à partir de leur installation en Allemagne, mais un réel blocage à percevoir le fond de la question nationale-socialiste. L'Allemagne se prêterait-elle davantage à une exposition de ses voisins qu'à une profonde introspection personnelle ? Il n'en fait aucun doute. Le voyage du grand reporter Henri Béraud mettait en évidence cette particularité de l'Allemagne, proche de toutes les capitales européennes⁷⁸ et, de ce fait, véritable pôle international de l'analyse politique. Dans le même temps, Brasillach en fait un « grand pays surprenant, plus loin de nous que le plus lointain Orient »⁷⁹.

L'Allemagne reste insaisissable, mystérieuse. Proche pour certains, confins du monde pour d'autres, elle reste malgré tout le point de passage obligé pour tout ceux chez qui l'émergence d'une idée européenne est palpable. L'URSS, quand à elle, revêt jour après jour le visage d'une terre hostile dans cette lutte exacerbée par les tensions des années trente entre la Civilisation et la Barbarie. A quel camp appartient l'Allemagne hitlérienne ? Là est toute la question, insoluble pour tous ceux qui ont entrepris le voyage outre-Rhin.

3.2.2. Hitler ou Moscou ?

Tout prête à croire qu'entre 1933 et 1938, Hitler constitue l'alternative la plus efficace face à Staline. Comme le titre du récit de voyage d'André Germain le laisse entendre (*Hitler ou Moscou ?*)⁸⁰, la question est d'actualité. Conscient qu'un tournant du Monde est en train de se jouer avec eux-mêmes comme acteurs principaux, les voyageurs d'Allemagne place la confrontation entre Hitler et Staline au coeur du débat politique.⁸¹ Le sort de l'Europe se joue mais au fond, le voyageur prend conscience que son rôle est minime et qu'il n'influera pas sur les décisions de politique intérieure et internationale. Reste à savoir si le national-socialisme est une réponse acceptable au stalinisme dénoncé par Gide en 1936. André Germain ironise et déplore une politique totalitaire similaire dans le fond et dans la forme :

« Donc le dieu communiste et le dieu nationaliste arment l'un contre l'autre deux jeunes gens, qui ont inauguré leur guérilla il y a plusieurs années déjà et qui ne rêvent que de l'étendre à une véritable guerre civile. Ils ont leur prophètes et leurs drapeaux : Hitler contre Lénine – drapeau de la croix gammée contre drapeau rouge. »⁸²

⁷⁸ Henri Béraud écrit en 1926 : « De Paris à Berlin, les trains sont vides. C'est l'affaire d'une petite journée. A peine le voyageur a-t-il perdu de vue l'Arc de Triomphe qu'il aperçoit la porte de Brandebourg ; il n'a pas le temps ni d'oublier ses soucis ni de déboucler ses bagages. » dans H. Béraud, *Ce que j'ai vu...*, *op. cit.*, p.1.

⁷⁹ R. Brasillach, *Les Sept...*, *op. cit.*, p.428.

⁸⁰ Cf. A. Germain, *Hitler...*, *op. cit.*

⁸¹ André Germain décrit un tableau de l'Allemagne atypique, presque électrique : « le voyageur qui revient à Berlin, en ces jours historiques de décembre 1932, se sent étreint par une grave émotion. Il a entendu dire, avant de s'embarquer, que l'Allemagne était à la veille d'une grande catastrophe politique et économique, à la veille de la guerre civile. Or jamais Berlin ne lui paru plus calme. Ce calme est presque angoissant. Au fond du calme et de l'indifférence qui endorment la ville, on sent je ne sais quoi d'inexprimable. La terreur des choses futures plane sur tous, sans les étonner, sans les agiter. » dans *Ibid.*, p.9.

⁸² *Ibid.*, p.52.

La dictature serait-elle devenue, comme le soulignait déjà en 1932 Albert Thibaudet, « l'état normal de l'Europe et de l'Asie »⁸³ ? Si quelques voyageurs présents à Berlin ne se sont pas rendus compte de la pratique dictatoriale allemande, le récit dressé en prend cependant tous les aspects. Malgré cela, les souvenirs récurrents de la boucherie de 14 notamment en France poussent les intellectuels à préférer Hitler à une anarchie ou une contagion bolchevique à l'échelle internationale. Si certains tentent de réamorcer le désaccord franco-allemand en publiant des compilations d'articles de périodiques antiallemands du début du siècle, ils restent une minorité.⁸⁴ Le débat d'avant-Munich est sans appel, et malgré les tentatives de manifestes d'intellectuels pacifistes n'ayant pas entrepris le voyage d'Allemagne⁸⁵, la bienveillance à l'égard d'Hitler se confirme, au détriment du prestige communiste. L'expérience du voyage a été primordiale. Elle a su désagréger les rapports de forces entre les puissances européennes en mettant en œuvre de nouvelles constructions d'images politiques sur la scène internationale.

Au final, Robert d'Harcourt semble, en 1939, tirer quelques conclusions ne pouvant être remises en cause par le prestige du voyage effectué, prestige qui ne fut que sommaire à la vue du développement sans entraves du national-socialisme allemand :

« Les totalitarismes, qu'ils soient rouges ou bruns, ont une âme commune. Cette parité profonde n'a pas empêché le national-socialisme de revêtir l'uniforme de champion de l'ordre contre la décomposition marxiste et de soldat de l'Occident contre le déferlement de l'Asie. »⁸⁶

Face au national-socialisme triomphant, les champs d'actions communistes semblent maigres. L'image d'un nazisme garant de l'ordre établi confectionné sur place par les voyageurs occidentaux fut capté par les consciences collectives de leur pays d'origine et s'ancra dans les relations internationales, du moins jusqu'à la réunion de Munich. Le choc de septembre 1938 n'a-t-il pas redistribué la donne d'un rapport de force repensé entre communisme et national-socialisme ?

⁸³ Albert Thibaudet, *Les idées politiques de la France*, Paris, Stock, 1932, p.239 cité dans Jean-François Sirinelli, *Intellectuels et passions françaises. Manifestes et pétitions au XX^{ème} siècle*, Paris, Fayard, 1990, p.83.

⁸⁴ Le journaliste du Vaucluse, Félix Bertrand, au retour de son voyage en Allemagne, reprend et compile des articles issus du quotidien *Le Petit Niçois*, de la revue *Feuilles d'Histoire* et de *La Revue Critique d'Histoire et de la Littérature*, tous parus entre 1914 et 1920. Cf. Félix Bertrand, *L'Allemagne et nous*, Vaison-la-Romaine, Editions des Soleillans, 1934, 52 p.

N'ayant pas fait le déplacement en Allemagne, Henri Berr en fit de même, en 1939, en publiant des textes datant de la Première Guerre Mondiale. Cf. Henri Berr, *Les Allemagnes. Réflexions sur la guerre et sur la paix (1919-1939)*, Paris, Albin Michel, 1939.

⁸⁵ Les tentatives pacifistes de 1939 se firent également autour d'intellectuels n'ayant pas parcouru l'Allemagne. Le tract « Paix immédiate ! » diffusé en septembre 1939 fut signé par 32 personnalités dont seulement Victor Margueritte, Félicien Challaye et Ludovic Zoretti effectuèrent le voyage. (Le texte est reproduit dans J.-F. Sirinelli, *Intellectuels...*, op. cit., pp.122-123.)

⁸⁶ R. d'Harcourt, *Ambitions et méthodes...*, op. cit., p.39.

« Tout homme qui raconte son voyage est un fanfaron. »

Strabon

Seconde partie :

Du laboratoire à l'observatoire

-Regards croisés : sources, bibliographie et tendances historiographiques-

La mise en place de cette seconde partie permet de réaliser une synthèse sur les sources utilisées dans cette étude et d'offrir un panorama de l'évolution historiographique sur le sujet en saisissant la bibliographie nécessaire à la réalisation de la recherche. Couvrant sept années, la montée du national-socialisme en Allemagne vue par les observateurs étrangers ayant effectué le déplacement fut perçue par le biais de la presse nationale, d'écrits rétrospectifs mais aussi, et surtout, grâce aux récits de voyages rédigés sur place ou au retour du séjour. Cependant, derrière toutes ces parutions se cachent parfois des conflits d'intérêts majeurs entre maisons d'éditions, organes de diffusion et auteurs. De plus, le récit de voyage est-il une source historique pertinente ou constitue-t-il par essence un objet purement littéraire ? Autour de ce postulat de départ, l'étude et la réflexion autour des sources en profondeur acquiert un caractère indispensable au bon déroulement de la perception de l'image nationale-socialiste allemande en Occident.

En marge de l'étude des sources, l'historiographie sur le sujet connut quelques évolutions significatives. Autour des écoles allemandes, françaises ou anglo-saxonnes, l'Histoire du voyage entremêlée au national-socialisme est tiraillée entre une comparaison alléchante avec les travaux effectués sur le totalitarisme rouge et une singularité due à l'originalité du régime hitlérien. N'en étant encore qu'à ses balbutiements, l'Histoire du voyage en Allemagne nazie s'intègre à la croisée des chemins pluridisciplinaires mêlant l'Histoire pure, la sociologie, la philosophie et l'ethnologie.

CHAPITRE 4 : Des plumes à la disposition du Reich ?

L'expérience du voyage dans l'Allemagne d'Hitler a mis en avant la puissance éditoriale des observateurs occidentaux sur le national-socialisme. Tantôt bienveillants, tantôt hostiles à la politique du Reich, peu y ont été indifférents à la lecture des divers récits de voyages légués.¹ D'articles en brochures, de plaquettes en récits de voyages édités, l'expérience outre-Rhin fut l'occasion de structurer une intelligentsia internationale déchirée entre fascisme et antifascisme. Les sources offertes à l'historien sont ainsi considérables. L'exemple français est saisissant et reflète une réalité méconnue de la production de l'intelligentsia relative au voyage en lui-même. Les recherches de Fred Kupferman² ont démontré l'aspect pléthorique du récit de voyage soviétique, estimant à 115 le nombre d'ouvrages parus durant l'entre-deux guerres. Or, le voyage en Allemagne nazie a poussé à la rédaction de 55 ouvrages entre 1933 et 1939. Le rapport annuel de la production littéraire rend ainsi compte d'une plus grande effervescence autour du séjour en Allemagne qu'au pays de Staline.³

A mi-chemin entre l'insouciance d'années folles et la conscience d'un destin mondial en devenir, ces années trente en Allemagne ont plus que jamais valorisé l'insertion de la pratique du voyage comme donnée essentielle – voire indispensable ? – de la formation politique d'une nouvelle génération d'intellectuels. Symbole de ce paradoxe propre à l'époque, certains y voient un « merveilleux moment que ces années trente où l'on sautait dans des trains toujours vides »⁴ quand, dans le même temps, d'autres voient « se préciser un péril européen »⁵. Choc inévitable des consciences ou confrontation brutale au réel ? L'étude des sources laissées à disposition par ces voyageurs constitue une porte d'entrée à la connaissance des consciences collectives internationales face à la montée totalitaire.

« Ecrire la voyage, c'est transformer l'expérience en conscience ».⁶ Les mots de Malraux ont une résonance particulière si on les éclaire à la lumière rétrospective de l'entreprise hitlérienne. Plus que jamais, le voyageur, par ses écrits, endosse une responsabilité

¹ Il convient de noter toutefois le récit de voyage d'Auguste Sartory qui constitue une exception dans la production d'écrits sur l'Allemagne nazie. Le III^{ème} Reich ne constituant qu'une halte sur le voyage vers l'URSS, il se contenta de livrer une vision purement technique du voyage, sans la moindre analyse politique. A aucun moment, le terme « national-socialisme » n'y est employé. L'analyse de l'Union soviétique répond de cette même volonté de neutralité souhaitée. Il déclara : « Depuis dix-huit mois environ, nous avons décidé de nous rendre, soit par le rail, soit par la voie des airs, en Russie soviétique en nous arrêtant en Allemagne, en Lituanie, en Lettonie et en Esthonie, avec un retour par la Pologne. (...) En écrivant ces lignes nous n'avons pas la prétention de donner à ceux qui nous lisons une vue d'ensemble sur l'URSS. Nous désirons seulement et objectivement avec impartialité décrire ce que nous avons vu et rien que ce que nous avons vu. Nous laisserons à d'autres pèlerins le soin de critiquer ou d'admirer le régime du communisme intégral. » dans A. Sartory, *Visions rouges...*, *op. cit.*, p.7.

² Cf. F. Kupferman, *Voyage au pays...*, *op. cit.*

³ En ramenant le total des productions à l'échelle annuelle, on observe la parution d'environ six ouvrages par an issus du voyage en URSS, contre huit consacrés au retour d'Allemagne nazie. Malgré tout, cette supériorité du genre ne semble pas se répercuter au niveau de la presse. Si le recensement des articles issus des voyages en URSS et en Allemagne nazie paraît difficile à établir, un premier sondage laisse apparaître une masse d'articles consacrés à la Russie Soviétique supérieure aux références traitant de l'Allemagne.

⁴ Paul Morand, *Le voyage*, Paris, Hachette, 1964, p.12.

⁵ René Pinon, « Hitler chancelier », *La Revue des Deux Mondes*, 15/02/1933, p.957.

⁶ André Malraux, cité dans J. Mesnard, *Les récits...*, *op. cit.*, p.10.

dont il ne peut se défaire et dont la charge porte en elle toute la frilosité du monde politique de ces années de doute, tout le poids de ce « monde en attente »⁷.

1. Le récit de voyage, ou la conscience jetée sur papier

1.1. Du récit dénonciateur au récit visionnaire

1.1.1. Le mouvement pacifiste : prémices d'une dénonciation fasciste systématique

Regroupés autour de la figure de Victor Margueritte, le mouvement du pacifisme intégral⁸ ne s'exprima pas uniquement autour de sa revue *Evolution* mais bénéficia d'une littérature abondante, notamment au sein des cercles pacifistes helvétiques. Paul Valayer et Benjamin Vallotton, en publiant successivement plusieurs comptes rendus d'expériences germaniques éclipsèrent pour un temps la prédominance de Margueritte et, dans une moindre mesure, celle de Félicien Challaye n'ayant toujours pas pris ses distances avec le communisme stalinien⁹, dans le cadre des relations pacifistes avec l'Allemagne.

Le récit de voyage issu des pacifistes mêle habilement le compte rendu de l'expérience vécue et la mise en perspective de l'Histoire culturelle allemande du XIX^{ème} siècle. Ainsi, il n'est pas rare de retrouver les évocations de Gobineau au fil du récit, tantôt chantre du racisme théorisé, tantôt simple passionné de voyages comme Valayer.¹⁰ S'il est avéré qu'Hitler ne fut pas un lecteur du comte français¹¹, sa présentation récurrente dans ce type d'ouvrages démontre l'ascendance mythique pluriséculaire nécessaire à l'enracinement de la politique hitlérienne tout en soulignant la possibilité d'un voyage potentiellement dangereux car véritable vecteur d'idées. Au travers de cette dénonciation implicite du voyage lui-même, les auteurs mettent en garde le lectorat au sujet d'une éventuelle contagion du récit de voyage bienveillant à l'échelle internationale.

Les récits de voyages des pacifistes ont également été les premiers à mettre en valeur le rôle de vérificateur qu'offrait le séjour sur place. Au travers de tels récits, la réalité historique est redevenue une thématique centrale grâce à l'attachement accordé par les auteurs au document allemand en lui-même. Paul Valayer entreprend un réel travail d'investigation en Allemagne et son récit s'apparente ainsi totalement à l'enquête politique en terre étrangère. A en croire l'opinion allemande et une partie des récits de voyages antérieurs à 1935 (Philippe

⁷ Simone Weil, « Impressions d'Allemagne », *L'Ecole émancipée*, n° 23, 05/03/1933.

⁸ Lire à ce sujet Maurice Vaisse (dir.), *Le pacifisme en Europe, des années vingt aux années cinquante*, Bruxelles, Bruylant, 1993, 455 p. ; Jean Defrasne, *Le pacifisme en France*, Paris, PUF, coll. Politiques d'Aujourd'hui, 1984, 261 p.

⁹ Félicien Challaye, membre du P.C.F. puis compagnon de route, quitta le milieu communiste à partir de l'ouverture des Procès de Moscou.

¹⁰ Paul Valayer le présenta ainsi : « Pour avoir soutenu, dans son *Essai sur l'inégalité des races humaines* que la race aryenne avait conservé une pureté particulière dans les contrées du Nord, ce grand amateur de voyages, ce prodigieux classeur d'observations ethniques est devenu – il en serait lui-même surpris – le père spirituel du racisme hitlérien. » dans P. Valayer, *L'Allemagne fera-t-elle...*, *op. cit.*, p.80.

¹¹ Il préféra la lecture de Houston Stuart Chamberlain ou d'Alfred Rosenberg sur la question raciste. Cela ne renie en rien les apports de Gobineau dans la mise en place de la politique antisémite hitlérienne.

Barrès notamment¹²), *Mein Kampf* n'aurait pas constitué un ouvrage majeur de l'éveil politique de la société germanique. Or, voici ce que nous décrit le séjour de Paul Valayer à Francfort :

« Ne fermons pas les yeux. J'ai ouvert, au début de l'année, chez un libraire de Francfort, la dernière édition de *Mein Kampf*. Elle porte, en tête, que le livre a été vendu 1 760 000 fois. Le parti vient de fêter la vente du 2 000 000^{ème} volume. On admettra que, pour un livre sans lecteurs, le succès est important et qu'il est lu. »¹³

Les récits de voyages constituent dès lors une arme pacifiste face à un hitlérisme faisant des partisans de ce mouvement « l'objet du plus profond mépris »¹⁴. Au final, quelle place réelle accorder aux récits issus du pacifisme intégral ? Sont-ils des sources de première importance ou des écrits partiellement relayés ? Chiffrer la puissance de la production pacifiste s'avère complexe. Le tract « Paix immédiate », diffusé le 27 août 1939 à l'initiative de Louis Lecoin et Victor Margueritte, fut tiré à 100 000 exemplaires. Cependant, ne nous y trompons pas. Ce chant du cygne pacifiste ne reflète en rien la réalité éditoriale observée jusque-là. Les ouvrages de Valayer, Vallotton, Margueritte ou Challaye n'ont pas eu le même impact qu'un récit comme *La Gerbe des forces* de Chateaubriant sur la construction de l'identité politique des nouvelles générations intellectuelles éveillées à partir de 1939. En effet, le récit de voyage, lorsqu'il revêt des allures de confession politique devient le meilleur outil de conversion idéologique. L'impact de *La Gerbe des forces* sur des personnalités comme Marc Augier n'est plus à démontrer.¹⁵ La mise en perspective de ces deux types de récits, pacifistes et fascistes, démontre les limites de l'action de Margueritte et des siens. Faiblesse de l'argumentaire pacifiste ou prédisposition des esprits à l'acceptation fasciste ? Ni l'un, ni l'autre, si ce n'est un probable manque de lisibilité du récit de voyage pacifiste sur la scène internationale.

¹² Cf. P. Barrès, *Sous la vague...*, *op. cit.*

¹³ P. Valayer, *L'Allemagne fera-t-elle...*, *op. cit.*, p.260.

¹⁴ C. Hoover, *Allemagne...*, *op. cit.*, p.200. Il déclare à ce sujet : « Les pacifistes sont aussi haïs que les communistes. (...) Les nationaux-socialistes considèrent comme des traîtres ceux qui proclament que la paix est souhaitable et que la guerre est horrible. C'est pourquoi il se montre si impitoyable à l'égard des pacifistes et des sociétés pacifistes. Presque tous les pacifistes de renom ont été arrêtés. Tous les livres prêchant le pacifisme sont exclus des bibliothèques et des librairies et brûlés partout où on les trouve. Le pacifisme est la négation de la virilité. » dans *Ibid.*

A ce sujet, Hitler déclarait déjà dans *Mein Kampf* que « c'est dans la guerre éternelle que l'humanité a grandi » et « qu'elle s'anéantirait dans la paix éternelle » dans A. Hitler, *Mein...*, *op. cit.*, p.149.

¹⁵ Revenant sur la période 1933-1939, Marc Augier évoqua, en 1975, la place accordée à l'ouvrage de Chateaubriant dans ses aspirations politiques en ces termes : « En 1937, je n'étais qu'un petit socialiste bêta, nuance SFIO, co-fondateur et animateur du Centre Laïque des Auberges de la Jeunesse, plein de bonne volonté et d'admiration pour Léon Blum, Bellanger, Lapierre et autres gens de gauche. (...) Entre eux et moi, brusquement, se dressa le dernier livre d'Alphonse de Chateaubriant. Un jour, j'ouvris cette *Gerbe des forces* que je venais d'acheter. Quarante-huit heures plus tard, j'étais devenu national-socialiste. (...) En deux jours, j'étais devenu l'un de ces nouveaux Cathares dont j'allais parler dans mes livres futurs. L'Évangile selon Saint Jean des Parfaits devenait pour moi *La Gerbe des forces*. » dans Marc Augier, *Les survivants de l'aventure hitlérienne*, Genève, Editions Famot, 1975. Ce texte fut également reproduit sous la forme d'un article inséré à la suite de la réédition de 1991 de *J'ai vu l'Allemagne*. Cf. Marc Augier, « Alphonse de Chateaubriant, entre Jésus et Hitler », *J'ai vu...*, *op. cit.*, pp.49-50.

1.1.2. La prescience du récit de voyage : persistance d'une nécessité du genre

Lorsque François Hourmant souligne que « la valorisation du "savoir" éclipse le "pouvoir" du voyageur »¹⁶, les questionnements sur l'émulation entre ces deux notions de pouvoir et de savoir sont nombreux. Car si le récit de voyage constitue une source primordiale dans la compréhension des relations internationales, il détermine aussi la capacité de chacun à se situer en phase avec son temps. Ainsi, certains voyageurs ont fait preuve d'une écriture visionnaire dès les premiers soubresauts du régime hitlérien. Retrouvables dans les écrits de Daniel Guérin en France¹⁷ et de Calvin Hoover¹⁸ aux États-Unis, cette capacité à livrer une analyse visionnaire sur le long terme justifie la présence du phénomène. L'existence de telles sources permet de hiérarchiser, au-delà de tout clivage politique (la tentation de décrédibiliser l'enquête de Guérin suite à son adhésion à la CGT en 1932 ne tient pas du fait de la solidité des propos de l'auteur), la pénétration du nazisme dans les consciences collectives. L'existence de telles sources, dès 1933, constitue un point de départ préalable à la compréhension du phénomène national-socialiste. Dès lors, au regard de ces œuvres pionnières, on ne peut plus parler d'aveuglement général des sociétés occidentales.

Ce type d'ouvrages revêt le rôle de véritables travaux de recherche scientifique étant donné qu'ils sont, pour la plupart, basés sur des sources germaniques, fascistes comme antifascistes. Ainsi, ce type de sources tranche avec la désinvolture et le manque de rigueur d'analyse d'auteurs comme François le Grix ou Philippe Barrès qui tentent de dresser des conclusions hâtives sur le national-socialisme à la lumière des impressions perçues dans le Berlin des années trente.¹⁹ Paul Valayer rappelait déjà l'importance de traiter la source allemande afin de percer les secrets du national-socialisme et démontre la véritable force du voyageur, celle de disposer de documents inconnus des sociétés occidentales :

« J'ai sous les yeux le *Völkische Beobachter* du 29 mars 1933, où sont énoncées en onze articles les instructions de la Chancellerie, dont l'exécution devait se poursuivre trois jours plus tard, à 10 h. précises, l'heure H. »²⁰

Face à la « rapide promenade »²¹ de certains, la démarche des visionnaires annonce la nécessité de tels travaux. Premiers signaux d'alarme dès 1933, ces récits de voyages, à défaut de convaincre ou de persuader, ont jeté les bases du rejet hitlérien en tentant de contrer l'image pacifiste et pacifique de l'Allemagne véhiculée par les organes de la diplomatie culturelle du Reich. Au-delà de la vision d'un nouveau conflit mondial inévitable, certaines sources furent rédigées uniquement dans le but de contrer le récit de voyage bienveillant. La parution de

¹⁶ F. Hourmant, *Au pays de l'avenir...*, op. cit., p.241.

¹⁷ Cf. D. Guérin, *La peste...*, op. cit.

¹⁸ Cf. C. Hoover, *Allemagne...*, op. cit.

¹⁹ Certains journalistes très critiques à l'égard du nazisme ont aussi eu recours à ce type de méthode mais la démarche fut préalablement expliquée, comme ce fut le cas dans l'ouvrage de Maurice Pernot : « Ce qu'on trouvera dans les pages qui suivent, c'est moins l'Histoire de l'Allemagne au cours des trois dernières années, - trop chargée de matière pour tenir en un petit volume, - qu'une suite d'impressions et d'observations recueillies sur place durant des séjours nombreux à Berlin et dans d'autres villes allemandes, entre juillet 1930 et avril 1933. » dans Maurice Pernot, *L'Allemagne d'Hitler*, Paris, Hachette, p.5.

²⁰ P. Valayer, *L'Allemagne fera-t-elle...*, op. cit., p.85.

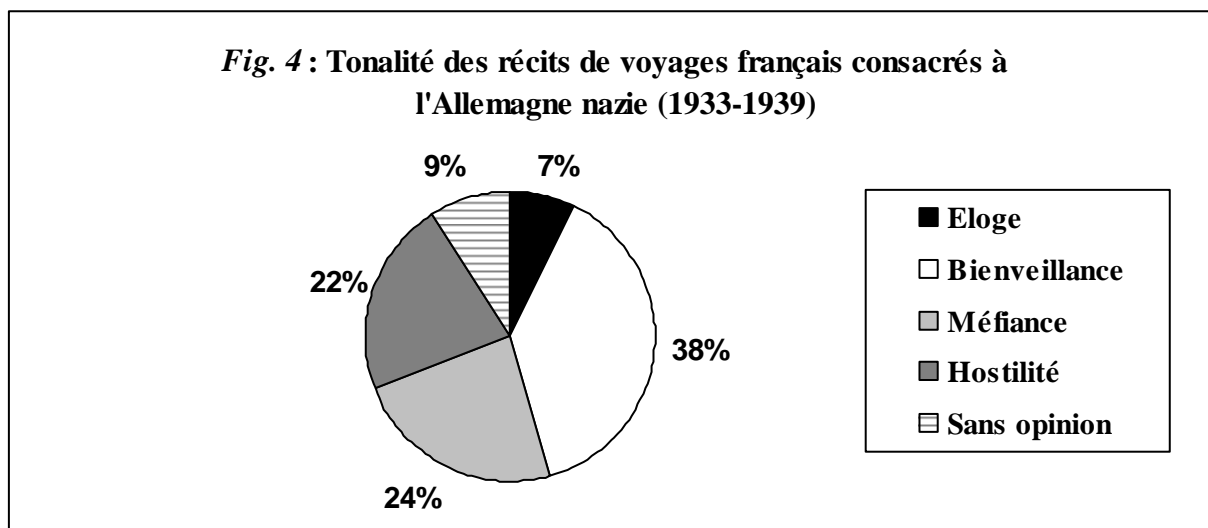
²¹ François le Grix, *Vingt jours chez Hitler. Tableau d'une Révolution*, Paris, Grasset, 1933, p.19.

textes dénonçant la barbarie allemande pourrait laisser croire à une volonté d'attiser la querelle franco-allemande. Il n'en fut rien. La parution de l'ouvrage *L'Allemagne et Nous* par Félix Bertrand²² en constitue l'exemple le plus significatif. Daté de 1936, ce recueil d'articles dénonçant les atrocités perpétrées durant la Grande Guerre s'insère dans une période de démocratisation du récit de voyage. Le voyage amène à la rédaction, parfois bâclée, souvent condescendante, de nombreuses personnes franchissant le Rhin. Les écrits se multiplient et la crainte d'une banalisation du phénomène national-socialiste est palpable chez ces dénonciateurs de la première heure. Ainsi, si le récit de voyages peut constituer une arme redoutable dans la dénonciation, l'opulence des sources laisse clairement apparaître le phénomène inverse : la facilité d'écriture et la parution galopante des expériences outre-Rhin a conduit à décrédibiliser les enquêtes approfondies du régime hitlérien.

1.2. Le récit bienveillant, symbole de la permanence du fascisme occidental

1.2.1. Le récit de voyage, source privilégiée de la diffusion fasciste ?

Plus du tiers des récits de voyages français exploités entre 1933 et 1939 relève de la bienveillance au fascisme, quand celle-ci ne se transforme pas en véritable ode au nazisme chez Chateaubriant, Augier ou L. Bertrand. Cette tendance, si elle semble trouver son zénith en France, peut sans conteste être appliquée, de manière certes plus nuancée, aux Etats-Unis et la Grande-Bretagne.



Parfois, le récit de voyage bienveillant, voire l'éloge au nazisme, constitue le meilleur relais de la doctrine fasciste au-delà de l'article. Ainsi, en marge de la parution d'*Hitler* de Louis Bertrand, l'académicien livra ses impressions sur l'Allemagne à *Je suis partout*. Si le récit et l'article constituent une redondance efficace, on note cependant dans l'hebdomadaire de Gaxotte une certaine réserve imperceptible dans l'ouvrage de 1936. Louis Bertrand se

²² Cf. F. Bertrand, *L'Allemagne...*, op. cit.

défend d'être hitlérien, invoquant le fait qu'un « Français hitlérien serait une belle absurdité »²³.

Le récit de voyage n'est donc pas une source fonctionnant en vase clos. Quand le récit se transforme en véritable discours ou doctrine politique, l'article est là pour tempérer les propos ou, au contraire, renchérir la virulence de la bienveillance offerte par un lectorat ciblé par le périodique concerné. Pierre-Marie Dioudonnat, dans ses nombreux travaux sur *Je suis partout*, déclare à juste titre que, dès 1934, on assiste à « une multiplication des témoignages vécus »²⁴. Le récit de voyage bienveillant ne serait donc qu'un acte inachevé, une invitation à la continuation du parcours par le biais de la lecture de revues et de périodiques fascistes. Premier pôle d'attraction, le récit de voyage, par l'illusion d'une véracité des propos due au séjour sur place, représente l'une des meilleures armes de l'ancrage d'un fascisme transnational.

De plus, le récit bienveillant porte en lui les germes de la négation de toute autre forme de retour de voyages. Le visionnaire ne peut exister du côté des détracteurs de l'Allemagne tant la force hitlérienne est puissante :

« Il faudrait l'imagination d'un visionnaire pour saisir et pour exprimer tout ce qu'il y a de richesse et de variété dans la nouvelle Allemagne. Nous sommes déroutés, stupéfaits par l'immensité du chemin accompli depuis 1933. Nous croyons par moments entrevoir une humanité différente de la nôtre et qui obéirait à des lois psychologiques et morales étrangères à notre esprit. »²⁵

Les codes essentiels de la compréhension d'une Allemagne jusque-là déroutante apparaissent comme inscrits dans l'unique récit bienveillant. Là où les récits hostiles ou méfiants à l'égard de l'hitlérisme inquiètent quant au devenir international, le récit bienveillant rassure les sociétés en attente de réponses à leurs questionnements intérieurs sur le nouveau visage de l'Allemagne. Il remplit ainsi la double fonction de rassurer l'opinion et de relayer le fascisme international, nullement dans le but d'une contagion du national-socialisme en dehors des frontières du Reich mais dans un projet d'enracinement de la doctrine fasciste à l'échelle mondiale.²⁶

²³ Louis Bertrand, « Hitler et l'Allemagne d'aujourd'hui. Choses vues. », *Je suis partout*, n° 273, 01/02/1936, p.7.

Ce phénomène se retrouve dans l'ensemble de l'intelligentsia française maurassienne ou d'extrême-droite. Robert Brasillach tenta de légitimer son antisémitisme en déclarant ne pas être raciste. « Nous ne sommes pas racistes », lança-t-il lors d'un numéro spécial de *Je suis partout* consacré à la question juive (cf. Robert Brasillach, « Les Français devant les Juifs », *Je suis partout*, 17/02/1939). Or, quelques mois plus tôt, son racisme n'est en rien dissimulé dans *Les Sept couleurs*, pouvant être considéré comme l'un des plus importants récits de ses nombreux voyages en Allemagne.

²⁴ Pierre-Marie Dioudonnat, *Je suis partout (1930-1944). Les maurassiens devant la tentation fasciste*, Paris, La Table Ronde, 1973, p.77.

²⁵ A. Rivaud, *Le relèvement...*, *op. cit.*, p.401.

²⁶ Déjà en janvier 1934, de Berlin, Henri Brunschwig avait soulevé ce danger d'une installation permanente du fascisme au niveau international. La nécessité de « raisonner Hitler de sa folie destructrice » devait s'inscrire dans le projet de lutte contre l'installation fasciste en Europe occidentale. Cf. H. Brunschwig, « France-Allemagne... », art. cité, p.284.

Robert Brasillach, en 1939, évoquait la pluralité des fascismes en mettant en avant l'exception française : « Il ne faut tout de même pas avoir peur des mots. On ne matra le "fascisme" étranger que par le fascisme français. Le

1.2.2. Une double lecture de la source littéraire

Les auteurs comme Albert Rivaud ou Henri Lichtenberger reflètent à eux seuls le climat de rédaction dans lequel la majorité des voyageurs se plongèrent dès leur retour d'Allemagne. Les sources littéraires laissent apparaître une double lecture évidente qui jalonne de nombreux récits de voyages bienveillants. Un sentiment général s'empare de ce type de récit : il n'y a pas de manichéisme opposant l'Allemagne au reste du monde. Involontairement ou consciemment, on retrouve dans de nombreux récits le catalogue de nombreuses faiblesses du national-socialisme (répression culturelle, épuration juive, répudiation du traité de Locarno²⁷) paradoxalement utilisées en faveur du nazisme lui-même. Il y a une conscience de la dérive fasciste de l'Allemagne chez un grand nombre d'intellectuels, pour certains non fascistes, mais malgré elle, le Reich en sort grandit et sa population avec. C'est dans cette logique qu'Albert Rivaud rédige son *Relèvement de l'Allemagne* en 1938, peu avant les accords de Munich :

« Pourtant, qu'on ne s'y trompe pas. Je n'ai pas voulu faire une apologie du régime hitlérien. Hitler a sauvé l'Allemagne mais en l'appauvrissant intellectuellement et moralement. »²⁸

Et pourtant, on ne s'y trompe pas. *Le relèvement de l'Allemagne* est bien une apologie de l'Allemagne nazie. Forme la plus spectaculaire d'un récit bienveillant teinté de scepticisme quant à la manière dont le salut de l'Allemagne s'est opéré, du fait de la datation du voyage (1938) extrêmement tardive, l'ouvrage d'Albert Rivaud est le symbole d'une construction de l'image nationale-socialiste ambiguë et rarement univoque (hormis chez les intellectuels fascistes convaincus).

Cet aspect d'une bienveillance à deux vitesses reste une exception française. Les récits de voyages anglo-saxons sont davantage tranchés entre une admiration sans failles et un rejet catégorique du nazisme. Faut-il voir dans cette particularité française le fruit de la complexité des rapports franco-allemands depuis le XIX^{ème} siècle ? Y a-t-il une sensibilité accrue de la conscience française face au développement de l'Allemagne ? Quelques journalistes vont en ce

seul vrai fascisme. » dans Robert Brasillach, « Il faut répondre aux nationalismes menaçants par le nationalisme et non par la démocratie », *Je suis partout*, 14/04/1939.

²⁷ Le 7 mars 1936, Adolf Hitler annonce l'entrée des troupes allemandes dans la zone démilitarisée de la vallée du Rhin et récusé ainsi le traité de Locarno d'octobre 1925. Dès lors, cette décision fut longuement décriée dans les récits de voyages bienveillants malgré une tonalité finale systématiquement favorable au national-socialisme. Henri Lichtenberger paraît indigné à la vue de la violation du traité : « Une crise est donc ouverte aujourd'hui, l'une des plus graves à coup sûr depuis 1919. Personne ne veut assumer la responsabilité d'une guerre, ni Hitler, ni l'Etat-Major allemand, ni la France, ni l'Europe. » dans H. Lichtenberger, *L'Allemagne...*, *op. cit.*, p.128. Malgré tout, le récit du professeur à la Sorbonne se conclut par ces mots : « Il a toujours été difficile de se comprendre entre Allemands et Français. L'évolution de l'Allemagne vers le national-socialisme n'a pas facilité cette compréhension mutuelle : elle a accru des divergences que j'ai notées en toute sincérité. Mais peut-être est-il possible à deux peuples très dissemblables de se comprendre et de s'estimer mutuellement dans leurs dissemblances mêmes et, selon la formule anglaise, *agree to disagree*. Cela demande de la fermeté, du sang-froid, de la mesure. Nous voulons espérer que ce n'est pas au-dessus des forces humaines. » dans *Ibid.*, p.282. Le professeur Lichtenberger s'inscrit ainsi dans une logique d'affirmation de l'individualité nationale en ne dénonçant en rien le national-socialisme allemand. Cette idée fut celle reprise après Munich par Brasillach et l'ensemble des cercles de rédaction de *Je suis partout*.

²⁸ A. Rivaud, *Le relèvement...*, *op. cit.*, p.7.

sens. La réponse la plus acerbe sur la question revient à René Pinon, spécialiste reconnu des questions de politique internationale à *La Revue des Deux Mondes*. En véhiculant l'image d'une opinion anglo-saxonne favorable à l'Allemagne depuis le Traité de Versailles²⁹, il met implicitement en valeur la réflexion de la France face aux évolutions germaniques.

2. L'article, arme privilégiée de l'intelligentsia

2.1. Périodiques et envoyés spéciaux : un couple au service de l'information ?

2.1.1. La création de rubriques consacrées à l'Allemagne hitlérienne

Formidable preuve de l'engouement des voyageurs pour l'Allemagne et de l'intérêt porté par le lectorat à l'évolution du national-socialisme, la création de nouvelles rubriques ou de chroniques régulières au sein des périodiques est un fait notable du bouleversement éditorial de la presse au cours des années trente. Les périodiques étudiés dans le cadre de cette étude sont variés. Si la plupart des quotidiens et hebdomadaires ont été analysés partiellement d'un sondage sur quelques semaines ou quelques mois (*La Croix*, *La revue des Vivants*, *Lu dans la presse universelle*), d'autres ont fait l'objet d'un dépouillement complet entre 1933 et 1939 (*Esprit*, *La Revue des Deux Mondes*, *La Revue de Sciences Politiques*, *La Revue de Droit parlementaire*, *Je suis partout*³⁰).

Certains périodiques, comme *Je suis partout*, disposaient dès leur création de pages consacrées à l'Allemagne. L'hebdomadaire de Gaxotte se déclarait comme le *Grand Hebdomadaire de la vie mondiale*³¹ et tenter de couvrir l'ensemble de la vie politique internationale, malgré une forte proportion de pages consacrées à l'Allemagne et à l'Italie. Rapidement, *Je suis partout* fait de l'Allemagne hitlérienne un pôle central de sa thématique rédactionnelle.³² Dirigée par Claude Jantet, la page allemande de l'hebdomadaire se voit être complétée par une rubrique créée dès 1933 et intitulée « En zig-zag à travers le Reich ». Véritable tour d'horizon hebdomadaire de la vie culturelle de l'Allemagne hitlérienne, ce bulletin informe le lectorat de la vie allemande en y insufflant une touche de légèreté en comparaison aux analyses condescendantes de Claude Jantet et Pierre Gaxotte. Malgré tout, une ombre plane sur l'envoyé permanent dépêché sur place par l'hebdomadaire maurrassien.

²⁹ A ce sujet, René Pinon reprend des sources en provenance des Etats-Unis afin d'appuyer son propos : « Nous n'en voulons pour preuve que l'article publié le 3 avril dans le New-York Herald, par un journaliste de grand talent, M. Walter Lippmann, dont les bonnes relations avec le président Roosevelt et le colonel House sont notoires. Il confirme d'abord que, depuis quinze ans, l'opinion américaine avait été complètement retournée en faveur de l'Allemagne et qu'on considérait comme sans valeurs les accusations portées au cours de la guerre. » dans René Pinon, « Le règne de M. Hitler », *La Revue des Deux Mondes*, 15/04/1933, p.948.

³⁰ Malgré une demande auprès de la BNF, l'année 1939 de l'hebdomadaire *Je suis partout* n'a pu m'être communiquée. Déclaré manquant, les mentions d'articles datant de 1939 au cours de cette étude ont été effectuées par le biais de l'ouvrage de Pierre-Marie Dioudonnat (cf. P.-M. Dioudonnat, *Je suis partout...*, op. cit.).

³¹ Cette désignation constituait le sous-titre de l'hebdomadaire présent en manchette de chaque numéro.

³² Un an avant l'accession d'Hitler à la chancellerie, *Je suis partout* consacre un numéro spécial à l'Allemagne intitulé « Hitler et l'Allemagne ». Pierre-Marie Dioudonnat abonde également en ce sens en déclarant que « la page réservée à l'Allemagne est la page la plus importante des pages étrangères de l'hebdomadaire » dans *Ibid.*, p.45.

Avant 1933, les collaborateurs de *Je suis partout* reconnaissent être informés de l'évolution de l'Allemagne par le biais de Charles Robert-Dumas, chef du contre-espionnage français pour l'Allemagne. Est-il l'auteur de ces bulletins hebdomadaires anonymes ?³³ Il paraît peu probable que sa fonction professionnelle fût jumelée à une activité journalistique permanente.³⁴ La thèse la plus réaliste serait de faire de Robert Pierret, envoyé spécial à Berlin durant la période 1930-1933 et ami du comte Reventlow, député nazi, l'auteur de cette nouvelle rubrique.

L'effervescence autour de l'imbroglio religieux dans lequel le national-socialisme fut plongé poussa le quotidien catholique *La Croix*, créé en 1883 par les frères Picard et Vincent de Paul Bailly, à créer deux nouvelles rubriques publiées de manière régulière. Très critique à l'égard de l'Allemagne dès l'accession d'Hitler à la chancellerie³⁵, le quotidien jumela la vision allemande de la situation à un envoyé permanent à Berlin. En effet, le numéro du 21 janvier 1932 voit apparaître une nouvelle rubrique intitulée « Billet de Berlin ». Rédigé par un journaliste berlinois signant Bill Daru³⁶, cette rubrique récurrente s'imposa au sein du journal jusqu'en 1939 en offrant au lecteur une analyse de l'Allemagne vue par un Allemand. Dans le même temps, le 17 février 1932, le journaliste français Pierre Delattre, envoyé permanent du journal à Berlin, publie sa première « Lettre d'Allemagne »³⁷ qui devint, elle aussi, une nouvelle chronique régulière du quotidien, pendant franco-français du billet de Bill Daru.

La Croix reste donc un périodique atypique dans le champ de la presse française face à l'Allemagne nazie. En effet, les meilleurs connaisseurs du Reich sont dépêchés sur place tandis qu'au sein des autres rédactions, la majorité des journalistes spécialistes de la question allemande rédige leur article de France et ne sont pas envoyés directement en Allemagne. C'est le cas de Claude Jantet³⁸ pour *Je suis partout*, de Ludovic Naudeau pour *L'Illustration* et, dans une moindre mesure, de René Pinon pour *La Revue des Deux Mondes*³⁹.

L'abondance globale, au sein de nombreux périodiques, d'articles véhiculant une certaine image nationale-socialiste, associée à la création de nouvelles rubriques directement issues du phénomène hitlérien, démontrent un réel engouement, si ce n'est une fascination, pour cette « marche à la dictature »⁴⁰. Le traitement de l'Allemagne nazie vu par les voyageurs, dans les périodiques français, devient un rendez-vous régulier, inévitable, au même titre que l'analyse de la politique intérieure. Sans le vouloir, les journalistes ont invité l'Allemagne nazie au sein de chaque foyer et ont contribué à la formation inévitable d'une opinion, bienveillante ou hostile, à son sujet.

³³ Les travaux de P.-M. Dioudonnat ne fournissent aucune information sur ce bulletin « En zig-zag à travers le Reich ».

³⁴ Sa signature apparaît toutefois à deux reprises durant l'année 1934. (cf. Charles-Robert Dumas, « Titulesco contre Tataresco », *Je suis partout*, 20/01/1934 ; *Idem*, « Lectures d'enfant », *Ibid.*, 26/05/1934.) La possibilité d'une collaboration occasionnelle à *Je suis partout* semble plus adaptée à l'hypothèse d'une participation hebdomadaire.

³⁵ Lire à ce sujet Alain Fleury, *La Croix et l'Allemagne. 1930-1940*, Paris, Editions du Cerf, 1986, 456 p.

³⁶ Bill Daru est en réalité le pseudonyme de William Duesberg. Il signa également sous le nom de H.-J. Duteil.

³⁷ Cf. Pierre Delattre, « Lettre d'Allemagne », *La Croix*, 17/02/1932.

³⁸ Si l'on excepte le voyage entrepris au printemps 1938 à l'occasion du deuxième congrès franco-allemand.

³⁹ Maurice Pernot, grand spécialiste de l'Allemagne, se substitue peu à peu à René Pinon sur les questions allemandes et est présent à Berlin dès janvier 1933.

⁴⁰ Calvin Hoover, « The Dictators March : from political to economic collectivism », *Virginia Quarterly Review*, juillet 1936.

2.1.2. Le musellement de la presse internationale : réalité ou vue de l'esprit ?

Dès le 30 janvier 1933, la question de la liberté de travail de la presse internationale se posa. Sous la République de Weimar, de nombreux observateurs étrangers s'établirent en Allemagne, par commodité et affinité culturelle ou par obligation professionnelle. Le premier groupe, dont le cercle des écrivains d'Oxford est le plus parfait exemple, ne tarda pas à s'éloigner d'une Allemagne aux allures de censure inévitable. Le second dut faire face aux nouvelles restrictions journalistiques du III^{ème} Reich. En quoi la source journalistique née dans l'Allemagne nazie des années trente est-elle un document historique à part ? La censure s'est-elle réellement produite à l'égard des articles relatant le voyage des étrangers ?

Dès avril 1933, Robert d'Harcourt, témoin privilégié de la montée du nazisme dans le centre berlinois, lance un appel au secours au sujet de la presse étrangère :

« L'état actuel des choses complique la tâche de la presse étrangère. Ceux d'entre les Français qui veulent se tenir un peu au courant sont obligés de tenir compte des conditions nouvelles créées en Allemagne par le "régime d'exception" (aimable euphémisme !) Les correspondances deviennent dangereuses, les informations périlleuses, si elles prétendent sortir de l'insignifiance. Les avertissements d'Hitler aux correspondants de journaux étrangers, ne laissent place à aucune ambiguïté. »⁴¹

Face à un tel récit, que penser de la validité des sources léguées à l'historien ? Les articles issus des envoyés spéciaux ou permanents reflètent-ils la réalité allemande ou sont-ils un outil de construction de l'image nationale-socialiste à l'étranger ? La confrontation des sources revêt plus que jamais son importance. Dans le même temps que Robert d'Harcourt, Calvin Hoover déclare que les « correspondants de journaux étrangers en Allemagne continuent, malgré la censure et les tentatives d'intimidation les plus violentes, à renseigner le monde extérieur sur ces violences »⁴². La censure n'est donc qu'une façade contournable pour la plupart des journalistes et n'est en aucun point comparable à la pression exercée sur la presse étrangère à partir de 1939.⁴³

Malgré cela, la prise en considération de l'article de voyageurs comme source historique pose un nouveau questionnement essentiel autour des dangers d'une interprétation unilatérale du récit. En effet, il convient de mettre en avant une différence fondamentale entre la chronique réfléchi et pensée sur le temps long et la dépêche ou le compte rendu imputable à la précipitation et renvoyant au temps court. Entre carnets de route écrits au jour le jour et réflexions profondes alimentées par l'évolution des faits, l'écart est immense. La rapidité d'installation du régime s'est traduite par la rapidité d'analyse journalistique tendant à inscrire le nazisme dans la continuité de Weimar sans en voir ses particularismes. Le fourmillement intellectuel et l'effervescence éditoriale autour de la rédaction des événements de 1933 ont amené une masse considérable d'articles sur le sujet, privilégiant une issue quantitative à la qualité d'analyse. Le traitement des congrès de Nuremberg par la presse étrangère est

⁴¹ Robert d'Harcourt, « La Terreur hitlérienne », *La Revue des Deux Mondes*, 15/04/1933, p.761.

⁴² C. Hoover, *Allemagne...*, p.131.

⁴³ Tout article de presse étrangère traitant de l'Allemagne hitlérienne était soumis à la *Propaganda Staffel*, bureau de la propagande nazie.

révélateur de ce phénomène. La force d'un hebdomadaire comme *Je suis partout* résida dans cette faculté à ne sombrer dans le sensationnel qu'une fois l'événement terminé en offrant une chronique riche en informations. Pierre-Antoine Cousteau plaint ainsi ses confrères de la presse quotidienne qui ont fait le voyage de Nuremberg » et qui ont dû « chaque soir téléphoner coûte que coûte à leurs journaux la synthèse de leurs observations, sans disposer du temps matériel de la réflexion »⁴⁴. L'hebdomadaire maurassien joua sur cette confusion journalistique propre à la bataille de l'information. Au final, seul les périodiques hebdomadaires ou mensuels ont permis d'offrir une réflexion poussée sur le national-socialisme. Les quotidiens n'ont pas livré de réelle analyse politique de fond.

Reste à noter le fait que si le musellement de la presse internationale par les nazis ne resta que partiel, la présence de sources étrangères en terre allemande resta plus disparate. A la suite du numéro spécial de *La Revue des Vivants* consacré à l'hitlérisme en février 1934, l'envoyé permanent du périodique à Berlin, Gustav Huber, note la suspension de la publication de la revue dans les bibliothèques berlinoises.⁴⁵

2.2. Formes et orientations de l'article

2.2.1. Le compte rendu de récit de voyage

Comme tout ouvrage littéraire, le récit de voyage en terre hitlérienne fut soumis à la critique intellectuelle. Constituant un véritable genre littéraire, au même titre que le récit en URSS, son compte rendu occupe de larges colonnes, notamment dans des revues à vocation littéraire comme *Europe*, fondée par Romain Rolland. L'analyse des critiques littéraires est saisissante à plus d'un titre car elle reflète l'incapacité de l'intelligentsia à comprendre pleinement le phénomène national-socialiste. Désorientés, les clercs français ne fournirent qu'une analyse approximative de la situation réelle. Ainsi, *Europe* et Philippe Soupault ont beau condamner l'ouvrage de Philippe Barrès, *Sous la vague hitlérienne*, en critiquant les tournures bienveillantes de l'ouvrage à l'égard du nazisme⁴⁶, *La Revue des Sciences Politiques* choisit quant à elle de n'offrir uniquement la critique de livres dénonciateurs. Marque symbolique d'une crise des consciences, la critique de l'ouvrage de Paul Valayer, *L'Allemagne fera-t-elle sombrer l'Europe ?*, véritable hymne au pacifisme, est sans appel. Accusé de soumettre davantage de questions que de réponses au lecteur, Paul Valayer est sévèrement jugé alors que son récit de voyage constitue l'un des appels les plus significatifs à la mesure du danger nazi.⁴⁷

⁴⁴ Pierre-Antoine Cousteau, « Nuremberg sans passion », *Je suis partout*, n° 356, 17/09/1937, p.7.

⁴⁵ Gustav Huber écrit ceci : « On a, en général, rendu hommage à l'objectivité du numéro spécial de février de *La Revue des Vivants*. (...) *La Revue*, depuis février, n'est plus exposée à la salle de lecture de la bibliothèque de Berlin, non que l'abonnement ait été résilié, seulement il n'est plus possible de la lire. Elle est classée, sitôt arrivée. Et le surveillant, à qui on la demande, répond avec un aimable sourire : "Sie ist sekretirt warden !" » dans Gustav Huber, « Sekretirt », *La Revue des Vivants*, juin 1934, p.953.

⁴⁶ Cf. P. Soupault, « Critique littéraire... », art. cité.

⁴⁷ *La Revue des Sciences Politiques* évoque par exemple « des idées et des projets exposés sans plan préconçu au fur et à mesure qu'il les raconte. » dans Paul Matter, « Critique littéraire. Paul Valayer, *L'Allemagne fera-t-elle sombrer l'Europe ?* », *La Revue des Sciences Politiques*, n° 61, juillet-septembre 1936, p.438.

Jusqu'en 1939, les critiques ne vont pas percevoir le récit de voyage comme un simple carnet de route mais comme une véritable œuvre politique. D' « ouvrage indispensable pour connaître la crise de l'Europe »⁴⁸ en « théorie éclatante »⁴⁹, le récit de voyage et les ouvrages gravitant autour de sa thématique sont exaltés. L'importance du genre réside dans le témoignage ne pouvant, à priori, pas sombrer dans le discrédit du fait de la vision sur place. Si le XX^{ème} siècle fut considéré, à juste titre, comme l' « ère des témoins »⁵⁰, les années trente en constituèrent le principal catalyseur. Ce phénomène contribua à enraciner le récit de voyage dans le maillage de la source politique, en en faisant peut-être son meilleur porte-parole, comme semble le sous-entendre la critique de l'ouvrage de Maurice Pernot :

« M. Pernot nous a accoutumés aux ouvrages de grand reportage politique, denses et lumineux, chargés de faits et recueillis sur place. (...)L'intérêt de ces pages tient avant tout à leur information directe. L'auteur est sur place. Il décrit les événements auxquels il vient d'assister, fait le portrait du personnage politique qu'il vient de voir. Il peint hommes et faits sous le choc de la vision immédiate. De là, l'impression réelle et vécue qu'il nous en donne. »⁵¹

De la même manière que le récit de Gide fut soumis à la critique, rares furent les récits d'Allemagne y ayant échappé. Le témoignage prend durant ces années 1933-1939 des allures d'information officielle et le compte rendu littéraire s'octroie ainsi le rôle d'orienter les lecteurs dans la masse littéraire de l'époque.

Enfin, le compte rendu peut également être l'article privilégié où se retrouvent la communauté des voyageurs. Dans ce cas précis, la valorisation du voyage comme arme de compréhension politique prend tout son sens. La critique de l'ouvrage *Jeune Europe* de René Dupuis et Alexandre Marc (collaborateur d'*Esprit*) en est le parfait exemple. Tous deux voyageurs à travers l'Europe des années trente, la critique fut établie par Jean Auburtin, revenu d'Allemagne en 1933. Les colonnes littéraires de *La Revue des Sciences Politiques* n'ont alors de littéraire que le titre. La critique est l'occasion de livrer un véritable panégyrique à l'égard du « séjour comme nécessité de la compréhension »⁵². Preuve, s'il en fallait, du dynamisme des voyageurs de l'entre-deux guerres, les pages littéraires de la presse française et internationale constituent une source à part entière dans la compréhension d'une telle entreprise intellectuelle.

2.2.2. Interviews et conférences : la preuve par le témoignage

L'importance prise par le témoignage dans le monde journalistique amena à l'exaltation d'un nouveau genre : l'interview. La rencontre des hauts fonctionnaires du régime allemand, ou d'Hitler en personne, constitua l'un des leitmotiv de la presse autour de la question

⁴⁸ Bernard Serampuy, « Critique littéraire. Hubert Beuve-Méry, *Vers la plus grande Allemagne* », *La Revue des Sciences politiques*, juin 1939, p.317.

⁴⁹ Maurice Lair, « Critique littéraire. Georges Lankhowsky, *Le racisme et l'orchestre universel* », *La Revue des Sciences politiques*, n° 59, juillet-septembre 1935, p.313.

⁵⁰ Danièle Voldman, *Le témoignage et l'écriture de l'Histoire*, Paris, Editions du CNRS, 2001.

⁵¹ Maurice Claudel, « Critique littéraire. Maurice Pernot, *L'Allemagne de Hitler* », *La Revue des sciences politiques*, n° 51, juillet-septembre 1933, p.464.

⁵² Jean Auburtin, « Critique littéraire. René Dupuis ; Alexandre Marc, *Jeune Europe* », *La Revue des sciences politiques*, janvier-mars 1934, p.144.

nationale-socialiste. L'interview du chancelier constitua alors un objet de première importance, considéré comme le point d'aboutissement du voyage outre-Rhin. Fernand de Brinon pour *Le Matin*⁵³, Jean Goy⁵⁴ et Bertrand de Jouvenel⁵⁵ pour *Paris-Midi*, tous se plièrent à cet exercice fastidieux pendant que Georges Suarez choisit de rencontrer Hess et Ribbentrop pour *Notre Temps*⁵⁶. L'interview réalisée de de Brinon fit grand bruit. Moment choisi par Hitler pour réaffirmer son désir de paix avec la France, l'entretien devint un article majeur de l'automne 1933. Le quotidien *L'Information* racheta l'article au journal *Le Matin* afin de le publier à son tour.⁵⁷

Les protagonistes du voyage devinrent à leur tour les acteurs de l'Histoire à en croire le développement des entretiens leur étant consacrés dans la presse. Quelques jours avant la parution de *La Gerbe des forces* par Alphonse de Chateaubriant, la rédaction de *Je suis partout* multiplia les tentatives afin d'obtenir un entretien avec l'écrivain-voyageur. En avril 1937, Pierre-Antoine Cousteau rencontre l'auteur de *Monsieur des Lourdines* et en livre un entretien saisissant dans l'hebdomadaire de Gaxotte :

« Pierre-Antoine Cousteau : - Et c'est par un contact avec l'Allemagne que vous avez commencé votre combat ?

Alphonse de Chateaubriant : - En vérité, j'y avais déjà passé quelques mois l'année précédente, en 1935. (...) Le certain homme que je croyais deviner dans Hitler m'apparaissait comme la première révélation, non pas seulement de l'Allemagne, mais de l'homme nouveau, de l'homme en formation en Europe et prêt à s'emparer de la terre et des nations, et qui sera, demain, autre chose que le Chrétien abâtardi de notre siècle. »⁵⁸

A travers l'entretien accordé aux voyageurs, les articles de bienveillance tentent d'approcher non pas la figure des acteurs du déplacement, mais inconsciemment celle qui intrigue ou fascine, celle d'Adolf Hitler. Quelques jours plus tard, à la lecture de *La Gerbe des forces*, Robert Brasillach déclara que « ce livre est l'exemple le plus effrayant (...) d'une démission de l'intelligence »⁵⁹. Non totalement acquis à la cause fasciste en avril 1937, Brasillach dénonce l'éloge du nazisme perpétré dans l'ouvrage de Chateaubriant. Regrette-t-il pour autant l'interview espérée par Gaxotte et lui-même quelques jours auparavant ? Probablement. Le ton de l'entrevue ne laisse guère de place à l'échange d'idées et les propos de Cousteau souffrent d'une impertinence flagrante. Alphonse de Chateaubriant a imposé sa griffe nationale-socialiste sur la presse maurassienne par le biais de l'interview avant de s'exposer au grand public par le biais de *La Gerbe des forces*.

⁵³ Fernand de Brinon, « Entrevue avec Hitler », *Le Matin*, 22/11/1933.

⁵⁴ Jean Goy, « Entrevue avec Hitler », *Paris-Midi*, 18/11/1934.

⁵⁵ Bertrand de Jouvenel, « Entretien avec Hitler », *Paris-Midi*, 22/02/1936.

⁵⁶ Georges Suarez, « Entrevues avec Hess et Ribbentrop », *Notre Temps*, 29/10/1934.

Cette interview fut également reproduite dans le journal *La Presse*, quotidien ayant survécu aux années trente grâce au financement national-socialiste.

⁵⁷ Fernand de Brinon, « Entrevue avec Hitler », *L'Information*, 23/11/1933.

⁵⁸ Pierre-Antoine Cousteau, « M. de Chateaubriant nous parle du National-Socialisme », *Je suis partout*, n° 335, 24/04/1937, p.7.

⁵⁹ Robert Brasillach, *Notre...*, *op. cit.*, p.12.

A côté des entrevues se développèrent les conférences données par des voyageurs à la suite de leur retour d'Allemagne. La plus importante fut sans conteste celle donnée par Yves Got le 8 mars 1938 à Paris et reproduite dans *La Revue des Sciences Politiques*⁶⁰ en étant considérée comme la représentation de véritable image de l'Allemagne nationale-socialiste, à savoir avilissante. La presse se fait ainsi le relais des voyageurs dénonçant le fascisme qui multiplie les interventions, écrites ou orales, afin d'interpeller les consciences communes de la dérive hitlérienne grandissante.

3. Autour du livre : étude des cercles gravitant en marge de la source léguée

3.1. Les hommes de l'ombre

3.1.1. Les traducteurs, simples exécutants ou hommes d'influence ?

Le récit de voyage est une source littéraire dont le parcours passe, par bien des cas, par la reconnaissance internationale. Les traducteurs deviennent ainsi des pièces essentielles du maillage intellectuel et entrent en considération dans le réseau établi entre l'auteur et sa maison d'édition.

Ce fut le cas pour le traducteur officiel des récits de Calvin Hoover. Georges Blumberg, germanophone et russophone, traduisit successivement le retour de Russie d'Hoover⁶¹ et son retour d'Allemagne. Blumberg est un intellectuel juif, connaissant parfaitement l'Allemagne, y résidant même quelques semaines sous la République de Weimar. Si le judaïsme de Raymond Aron ne l'empêcha pas de livrer une critique acerbe de sa communauté religieuse en septembre 1933⁶², la traduction fidèle entre *Germany enters the Third Reich* et *Allemagne IIIème Empire* semble totale. La préface française de l'ouvrage, rédigée par Blumberg, représente une critique du national-socialisme supérieure à l'ouvrage d'Hoover lui-même. Georges Blumberg dépasse alors son rôle de traducteur en se faisant le porte-parole de la défense des Juifs d'Allemagne.⁶³ Probablement rédigée au printemps 1934⁶⁴, cette dénonciation de l'antisémitisme hitlérien est la plus précoce relevée dans un récit de voyage. Fait surprenant, elle n'est pas le fruit de son auteur mais de son traducteur. Ce dernier transcende ainsi le premier sur des questions relevant de l'intime. Le récit de voyage diffusé à l'étranger est donc un tout, basé essentiellement sur la

⁶⁰ Cf. Yves Got, « La vie en Allemagne », *La Revue des sciences politiques*, avril 1938, pp.199-200.

⁶¹ Cf. Calvin Hoover, *La vie économique de la Russie soviétique*, Paris, Gallimard, 1932, 352 p.

⁶² Cf. R. Aron, « La révolution nationale... », art. cité.

⁶³ Il déclare : « De même que les partis marxistes, les Juifs d'Allemagne ont essayé de se défendre contre le national-socialisme par le raisonnement, par la réfutation. Ils ont refusé l'antisémitisme : ils ont démontré que les Juifs n'étaient pas le malheur de l'Allemagne, que des milliers de Juifs avaient fait à la patrie allemande le sacrifice de leur vie, que des centaines d'entre eux avaient contribué de toutes leurs forces, de tous leurs talents, de tout leur génie, à la grandeur de la culture allemande ; ils ont tout compté : les croix de fer, les prix Nobel, les malades sauvés, les ennemis abattus, les siècles depuis lesquels leurs ancêtres vivaient sur le sol allemand. Les comptes étaient justes. Ils disaient la vérité. Ils ont réfuté le racisme : ils ont démontré qu'il n'y avait pas d'Aryens, que s'il y en avait les Allemands ne l'étaient pas, que si les Allemands l'étaient les Aryens n'étaient pas une race supérieure, qu'il n'y a pas de race du tout... tout ce qu'on voudra. Tout cela peut être démontré, tout cela a été démontré. Et tout s'est passé comme si rien n'avait été démontré, tout s'est passé comme si la vérité n'était pas la vérité. » dans C. Hoover, *Allemagne...*, *op. cit.*, p.10.

⁶⁴ La version française de *Germany enters the Third Reich* est parue durant l'été 1934.

source première que constitue le carnet de route du voyageur lui-même, mais également sur les sensations propres du traducteur.

Georges Blumberg n'est pas un cas isolé. Le traducteur est un intellectuel de premier rang lorsque celui-ci se fait porte-parole de l'ouvrage étudié. Ce fut le cas de Georges Blond, traducteur français de *Mein Kampf* et rapidement confondu comme le traducteur officiel d'Hitler. Journaliste à *Je suis partout*, Georges Blond, avant d'être un traducteur, est un voyageur du Reich. Présent en septembre 1937 aux côtés de Brasillach, il devint rapidement un habitué des Congrès de Nuremberg jusqu'à la déclaration de guerre. Il n'y a donc pas de hasard. Le traducteur participe à la diffusion de l'ouvrage.

Rares furent les récits de voyages traduits en langues étrangères. Le livre de Calvin Hoover constitue une œuvre à part dans le paysage littéraire de ces années trente. Les récits français ne s'exportèrent pas, même si Lawrence Dennis reconnaît s'être nourri de la lecture de *La Gerbe des forces*. Si la collaboration d'intellectuels étrangers à la revue *La Gerbe*, de Chateaubriant, implique une nécessaire connaissance des travaux de son créateur, elle ne se fit en aucun cas dans leur langue maternelle. Il fallut attendre 1994 pour observer la première traduction d'un récit de voyage français en Allemagne nazie. *The Brown Plague*, équivalent anglais de *La Peste brune* de Daniel Guérin, paraît⁶⁵ et offre à l'historiographie anglo-saxonne une redécouverte de l'image nationale-socialiste vue au travers d'un parcours dans l'Allemagne de Weimar et d'Hitler. A ce jour, seul *Notre Avant-Guerre* de Robert Brasillach semble également avoir fait l'objet d'une traduction.⁶⁶

3.1.2. Les maisons d'éditions, pièces maîtresses du réseau intellectuel

La diffusion du récit de voyage ne put se faire que par la participation des maisons d'éditions. Si quelques récits virent le jour par le biais des maisons locales⁶⁷, la plupart des grands auteurs ayant effectué le voyage ont bénéficié d'un soutien éditorial au niveau national. Les prestigieuses maisons Flammarion et Hachette regroupent à elles seules quelques grandes signatures de la dénonciation fasciste comme Maurice Pernot ou Paul Valayer tandis que Gallimard diffuse Drieu la Rochelle ou Maurice Bedel⁶⁸. Autour de ces maisons d'éditions gravitent quelques groupes éditoriaux dont les récits de voyages firent enfler la masse littéraire leur étant octroyé jusque là. Ce fut le cas de trois maisons : Fernand Sorlot, Bernard Grasset et Arthème Fayard.

⁶⁵ Cf. Daniel Guérin, *The Brown Plague. Travels in Late Weimar and Early Nazi Germany*, Montréal, Duke University Press, 1994 (traduit par le professeur Shwartzwald). La mention du sous-titre *Travels in Late Weimar and Early Nazi Germany* est une pure création anglo-saxonne et ne figure pas sur la première édition de *La Peste brune* en 1933. N'est-elle pas le symbole d'une revalorisation du phénomène du voyage dans la recherche historique ?

⁶⁶ Cf. Robert Brasillach, *Before the War*, Mellen, 2002 (traduit par Peter Tame).

⁶⁷ Sept récits de voyages furent édités en dehors de la capitale parisienne : F. Bertrand, *L'Allemagne...*, *op. cit.* ; Gustave Gobert, *Au berceau du nazisme*, Charleville, Le Petit Ardennais, 1938, 55 p. ; Septime Gorceix, *Petit voyage sentimental en Rhénanie et en Bavière*, Limoges, 1937, 88 p. ; Georges Grapard, *Souvenirs d'Allemagne*, Châlons-sur-Marne, 1936, 15 p. ; G. Lambert, *Allemagne...*, *op. cit.* ; Pierre Mac Orlan, *Berlin*, Grenoble, Arthaud, coll. Tour du Monde, 1934 ; Jules Peumery, *Croisière aux capitales du Nord. De Calais à Oslo, Copenhague, Stockholm, Helsingfors, Leningrad, Tallin, Riga, Dantzig, Hambourg*, Calais, 1935, 171 p. L'ouvrage qui reçut l'écho le plus retentissant fut sans conteste celui de l'abbé Gabriel Lambert.

⁶⁸ Maurice Bedelest l'auteur d'une hagiographie d'Hitler à la suite d'un voyage effectué entre 1936 et 1937. Cf. Maurice Bedel, *Monsieur Hitler*, Paris, Gallimard, 1937, 95 p.

Les Editions Sorlot eurent la particularité de publier de nombreux récits de voyages, paradoxalement hétérogènes. En effet, on retrouve parmi eux Marc Augier et son *J'ai vu l'Allemagne* tandis que Robert d'Harcourt est un habitué de la collection Carnets de l'Actualité. Quelle fut la ligne éditoriale entreprise par les Editions Sorlot à l'égard de la montée en puissance du nazisme ? Dès 1933, *Mein Kampf* fut publié par les Editions Sorlot.⁶⁹ Annoté et réédité en 1934, l'ouvrage d'Hitler est alors la vitrine de la maison d'éditions. Cependant, faut-il faire de Sorlot la maison d'éditions officielle du fascisme en France ? En 1938, Sorlot publie *Le péril extérieur* de G. Sorbets⁷⁰, critique du régime national-socialiste (le péril étant incarné par Adolf Hitler par antinomie au péril juif). De plus, Robert d'Harcourt, dénonciateur du nazisme de la première heure y publie plusieurs ouvrages. La maison d'éditions se place davantage dans une situation de confusion vis-à-vis de la production littéraire sur le sujet national-socialiste. Elle reflète à elle seule le sentiment général des sociétés occidentales à l'égard du phénomène allemand, située entre une admiration sans failles et une méfiance poussant à la dénonciation. Les années trente sont les années du choix à faire, d'un choix encore possible au sujet de l'exception allemande. La dérive fasciste entamée par les éditions Sorlot à partir de juin 1940 ne laisse alors plus de doute quant aux aspirations profondes de ses dirigeants.⁷¹ Cependant, faire de Sorlot la maison phare du fascisme et son principal relais serait lui tenter un faux procès. La subsistance de récits de voyages hostiles au nazisme est là pour nuancer un tableau qui se voudrait trop catégorique.

A côté de cela, les Editions Bernard Grasset, nées en 1920, si elles paraissent suivre le même parcours, se démontrent beaucoup plus radicales à l'égard de l'hitlérisme. Les récits de voyages publiés chez Grasset sont ceux de Fernand de Brinon et François le Grix. A ces récits plutôt favorables à un développement du national-socialisme en Allemagne se mêlent l'édition française du *Protocole des Sages de Sion* et un recueil d'Adolf Hitler intitulé *Principes d'action*⁷². On ne retrouve pas chez Grasset le schéma tempéré choisi par Sorlot en diffusant quelques récits de voyages hostiles au nazisme. Il n'y a pas de demi-mesure des éditions Grasset à l'égard du nazisme. Le choix de ne véhiculer qu'une seule et unique image du national-socialisme est clair dès 1933.

La maison Arthème Fayard, fondée sous le Second Empire, représente quant à elle, le premier relais du national-socialisme en France. Propriétaire de l'hebdomadaire *Je suis partout*, elle fait également paraître *Hitler* de l'académicien Louis Bertrand, l'une des plus violentes diatribes à l'égard de la démocratie publiées après un voyage en Allemagne. De plus, la collection Grandes Etudes Historiques est dirigée par Pierre Gaxotte. Le réseau est clair : la maison Fayard contrôle le futur organe de la presse fasciste (*Je suis partout*) tout en s'appropriant les récits de voyages les plus violents.

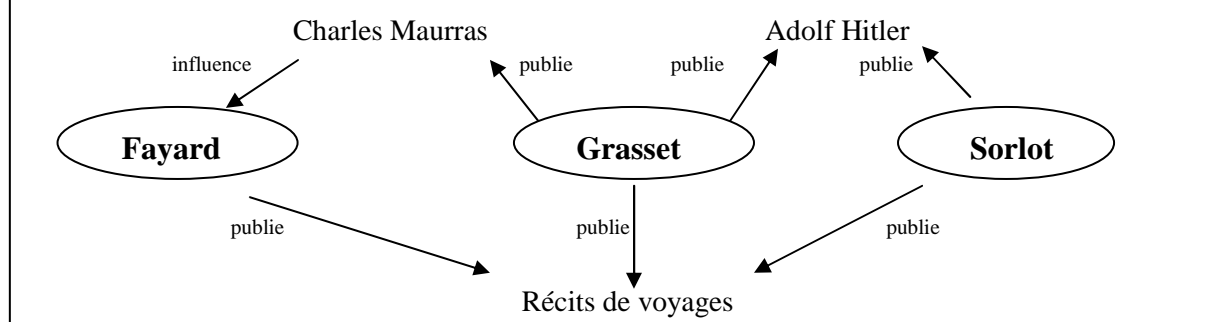
⁶⁹ L'ouvrage est publié aux Nouvelles Editions Latines, collection dirigée par Fernand Sorlot.

⁷⁰ Cf. G. Sorbets, *Le péril extérieur. L'hitlérisme ?*, Paris, Ed. Fernand Sorlot, 1938.

⁷¹ On retrouve au sein des Editions Sorlot de nombreuses compilations de textes ou de discours du maréchal Pétain à partir de 1940. On peut citer par exemple l'*Appel aux Français* et *La reconstruction de la France*. Cf. Philippe Pétain, *Appel aux Français*, Paris, Sorlot, 1941, 32 p. ; *Idem*, *La reconstruction de la France*, Paris, Sorlot, 1941, 29 p. (l'ouvrage est introduit par Louis Madelin).

⁷² Adolf Hitler, *Principes d'Action*, Paris, Ed. Bernard Grasset, 1936.

Fig.5 : Rapports d'influences et parutions des maisons d'éditions bienveillantes au nazisme



Les liens entre Fayard et Grasset peuvent également être aisément imaginés à la lumière de la sphère maurrassienne. La relation étroite entre Charles Maurras et Bernard Grasset durant les années trente⁷³ et l'ascendance des Fayard sur le journal maurrassien bouclent ainsi le schéma du réseau des maisons d'éditions.

3.2. En marge des récits de voyages : l'emballage des passions

3.2.1. Les guides touristiques

Face au voyageur se trouve son « double »⁷⁴, à savoir le touriste. Comme le premier, ce dernier devint un véritable animal politique en parcourant le Reich. Ainsi, l'édition de guides touristiques à destination de l'Allemagne devint l'objet de considérations politiques non dissimulées. Bien que le Reich soit l'objet de déplacements purement idéologiques, il est aussi le lieu d'un tourisme indépendant. Ainsi, F. Dorola ne manque pas de livrer une Allemagne propice au tourisme et aime à rappeler qu'« en ce dernier quartier de l'an 1932, elle se traverse aussi aisément, fût-ce en auto, que la Beauce ou la Bresse »⁷⁵.

Les années trente voient le développement des guides touristiques associés à une démocratisation des moyens de transport. La *Lufthansa*, compagnie aérienne allemande, devient la première compagnie mondiale et les liaisons à travers et par l'Allemagne, s'imposent rapidement comme une évidence logistique et touristique.⁷⁶ Bien que l'Allemagne soit cette plate-forme touristique souhaitée par Hitler et son régime, les guides touristiques sur le Reich ne sont pas légions. La prestigieuse édition des Guides Bleus ne fit paraître aucun guide durant la montée de l'hitlérisme, alors que depuis son premier guide en 1920 consacré à la Suisse, la majorité des pays européens furent traités et furent l'objet de rééditions.

Le principal guide touristique paru durant la période 1933-1939 revient aux éditions Grasset, ayant opéré la traduction directe d'un ouvrage allemand. *Nuremberg, joyau de l'Allemagne médiévale*⁷⁷, paru en 1935, devient alors le principal guide touristique de

⁷³ Bernard Grasset signa la préface de l'ouvrage de Charles Maurras *La dentelle du rempart*. Cf. Charles Maurras, *La dentelle du rempart*, Paris, Ed. Bernard Grasset, 1937.

⁷⁴ F. Hourmant, *Au pays de l'avenir...*, op. cit., p.71.

⁷⁵ F. Dorola, « Au fil... », art. cité, p.700.

⁷⁶ Cf. Georg Kreis, « La liberté dans l'air ou les débuts des transports aériens internationaux », *Relations Internationales*, n° 95, automne 1998, pp.349-360.

⁷⁷ *Nuremberg, joyau de l'Allemagne médiévale*, Paris, Grasset, 1935, 16 p.

l'hitlérisme. A défaut d'être la Nouvelle Rome, la Nuremberg de 1935 est présentée comme l'héritière de la grandeur des chevaliers teutoniques de l'an 1000. Retour au classicisme et perpétuelle mythification du passé⁷⁸, le guide touristique est ainsi la somme d'informations pratiques destinées au voyageur (cartes, plans) et de considérations idéologiques ayant pour cadre la ville visitée. C'est cette Allemagne séculaire, cette Allemagne du romantisme, que le touriste Brasillach découvrit en 1937 :

« A regarder des images on apprend parfois quelque chose. Ces petites villes, ces petits villages bavarois que traversent le train et l'automobile, ils sont posés au milieu de paysages charmants et verts, comme des objets enfantins et comme des décors. Les toits pointus ou ronds, le croisillon brun des poutres visibles, les fleurs à toutes les fenêtres, c'est l'Allemagne chère aux romantiques qui nous accueille la première. »⁷⁹

Certains voyageurs proposent également de guider les futurs touristes en incitant à la visite de certains lieux. C'est à cette logique que répondirent certains journalistes à partir de l'été 1936. Lucien Rebatet propose ainsi un parcours idéal des musées à travers l'Allemagne ayant pour point d'orgue le musée anticommuniste de Munich et conclut en posant la cité bavaroise comme « capitale du national-socialisme »⁸⁰.

Face à cela, le touriste dispose de guides établis par des voyageurs indépendants, s'apparentant davantage à des récits de voyages mis au service du lecteur qu'à des guides classiques. Ce fut le cas de la mise à disposition des voyages successifs à Hambourg⁸¹ et à Berlin⁸² de Pierre Mac Orlan. Véritables guides accompagnés de gravures dans la tradition des œuvres de Gustave Doré⁸³, les ouvrages de Mac Orlan ont tendance à livrer l'image d'une Allemagne insouciant, apolitique, tendance compréhensible par la ligne éditoriale des collections, se voulant inscrite en marge de tout rapprochement idéologique. Malgré tout, il n'est pas anodin de trouver une cessation des activités d'informateur de Mac Orlan pour les collections Tour du Monde et Grandes Escales des maisons Arthaud et Alpina à partir de 1934. Le rejet du fascisme par l'écrivain en est la raison fondamentale.

3.2.2. Le livre, objet du règlement de comptes

Le récit de voyage a pour vocation première de véhiculer le parcours de l'auteur, aussi bien matériel qu'idéologique, à travers le Reich. Cet emballement des passions pour le voyage

⁷⁸ Ce sentiment est particulièrement présent tout au long de *La Gerbe des forces*. On peut notamment y lire : « Une petite ville dans le nord de l'Allemagne, là où la lumière court plus qu'elle ne pénètre, comme si sa force, à cette hauteur de l'Europe, ne lui permettait plus que de dorer l'extérieur des choses. Mais quel ourlet de clarté charmante se déplace avec tous les êtres sur le fond presque sévère des vieux hôtels magnifiques ! Ici et là, glissent des farfadets lumineux, des jeunes filles saupoudrées de toute la gloire des prestigieuses héroïnes des vieux *Nibelungen*, fleurs vivantes et personnages vivants d'une incomparable légende de vérité de soi-même. » dans A. de Chateaubriant, *La Gerbe...*, op. cit., p13.

⁷⁹ R. Brasillach, *Les sept...*, op. cit., p.425.

⁸⁰ Lucien Rebatet, « L'Allemagne a-t-elle faim (I) », *Je suis partout*, n° 324, 06/02/1937, p.5.

⁸¹ Pierre Mac Orlan, *Hambourg*, Paris, Alpina, coll. Les Grandes Escales, 1933, 152 p.

⁸² *Idem*, *Berlin*, op. cit.

⁸³ Les illustrations de l'ouvrage consacré à Hambourg furent réalisées par Philippe Tassier.

en Allemagne conduisit à une lutte interne à l'intelligentsia française par le biais du récit interposé.

La lutte entre fascistes et antifascistes fut présente parmi les voyageurs et exposée au cœur des récits de voyages. Les règlements de comptes entre germanistes deviennent alors une donnée présente dans de nombreux ouvrages. L'académicien Louis Bertrand stigmatise les positions de Robert d'Harcourt sur les questions religieuses. Tous les deux fervents catholiques, les rapports entre Hitler et l'Eglise divisèrent l'intelligentsia chrétienne. La dénonciation de L. Bertrand est sans appel :

« A quoi sert donc de remuer des idées de ce genre et de nous repaître d'illusions, ou d'espairs à trop longue échéance ? Ce sont pourtant ces idées et ces illusions que je retrouvais tout récemment encore, dans un grave article de *La Revue des Deux Mondes*.⁸⁴ L'auteur lui-même est si peu sûr que le manque de beurre et la révolte de la conscience chrétienne soient les prodromes d'une catastrophe prochaine, qu'il prend soin de nous répéter que la culbute finale n'est pas encore demain : "Il faudra du temps, concède-t-il, pour que la haine devienne révolte." Mais d'abord, qu'en savez-vous ? Le pire, c'est de détenir l'opinion française de la considération du présent pour lui présenter un avenir des plus incertains. »⁸⁵

Accusé d'entretenir les peurs des consciences collectives, Robert d'Harcourt ne fut pas le seul à être montré du doigt dans le microcosme intellectuel des voyageurs d'outre-Rhin. En septembre 1933, déjà, Raymond Aron remettait en considération les propos de Wladimir d'Ormesson sur l'horreur des camps de concentration hitlérien.⁸⁶ Bien que présent dans le Reich en 1933, Aron ne tenta pas d'accéder aux camps à l'inverse de d'Ormesson. S'il prétend croire aux dires du journaliste de la presse conservatrice, son silence durant les années 1933-1934 sur le sujet laisse planer quelques interrogations sur la position aronienne face à la montée des périls.⁸⁷

⁸⁴ Louis Bertrand fait ici référence à l'article suivant : Robert d'Harcourt, « Le mécontentement allemand », *La Revue des Deux Mondes*, 15/12/1935.

⁸⁵ L. Bertrand, *Hitler, op. cit.*, p.14.

⁸⁶ Aron déclare : « J'ignore ce qui se passe dans les camps de concentration. M. d'Ormesson (*Revue de Paris*, 15 juillet), rapporte des faits effroyables. Faute de certitude absolue, je préfère ne rien dire encore que j'aie des raisons de croire à la véracité. » dans R. Aron, « La révolution... », art. cité, p.128.

Wladimir d'Ormesson fut également pris à parti par Rudolf Kircher, rédacteur en chef du *Frankfurter Zeitung* : « Le comte d'Ormesson se trompe radicalement lorsqu'il émet l'idée que l'Allemagne devrait racheter la dénonciation du pacte franco-soviétique. » dans Rudolf Kircher, « Soyez loyal envers l'Allemagne », *Frankfurter Zeitung* cité dans *Lu dans la presse universelle*, n° 285, 20/11/1936. Cet article fait office de réponse à l'article publié dans la revue londonienne *Spectator* où d'Ormesson déclare : « ...Même s'il n'est pas certains que les chefs hitlériens veuillent la guerre, il est tout à fait certain qu'ils sont résolus à poursuivre une politique impliquant la guerre. » dans Wladimir d'Ormesson, « L'Allemagne veut-elle la guerre ? », *Spectator* cité dans *Lu dans la presse universelle*, n° 285, 20/11/1936.

⁸⁷ Une lettre adressée à la rédaction d'*Esprit* à la demande d'Emmanuel Mounier par Raymond Aron, datée de janvier 1933, parle d'une « réaction contre le nationalisme allemand ». Malgré tout, que ce soit dans *Europe* de septembre 1933, ou dans *Esprit* de février de la même année, la condamnation du nazisme n'est pas unanime. La publication par Mounier de la lettre d'Aron permet de lire ceci : « Berlin, janvier 1933. Mon cher Mounier, je te remercie de ton offre et j'y réponds bien volontiers. Excuse-moi, je ne me reconnais d'aucun titre pour parler au nom des jeunes français. Je ne suis plus ni de droite ni de gauche, ni communiste ni nationaliste, pas plus radical que socialiste. J'ignore si je trouverai mes compagnons. Et le seul fait d'avoir résidé en Allemagne ne me confère aucun droit. Au contraire, peut-être, par réaction au nationalisme allemand suis-je devenu nationaliste français. Peut-être ai-je oublié nos idéologies traditionnelles et adopté une attitude cyniquement réaliste. Mon

L'abbé Lambert, dans son récit fascisant se voulant « impartial »⁸⁸, fustige violemment les propos de l'académicien Louis Gillet rapportés à la suite de son voyage dans *Rayons et Ombres d'Allemagne*. Alors, que cet ouvrage est loin d'être le symbole de la dénonciation fasciste par excellence, la seule évocation de l'évolution de la condition des Juifs pousse l'abbé d'Oran à en faire un ouvrage « risible »⁸⁹.

Dernier visage de l'exacerbation des passions intellectuelles, la perception des carrières littéraires des écrivains-voyageurs est remodelée. Ainsi, la perception d'un auteur comme Henri Béraud, dont la précocité de son *Ce que j'ai vu à Berlin* (1926) peut excuser un manque de vision politique sur le long terme, change durant les années trente. *La Revue des Vivants*⁹⁰ propose de ne retenir uniquement à son honneur les romans de Béraud, en délaissant les trois enquêtes menées à Berlin, Rome⁹¹ et Moscou⁹². Quelques ouvrages comme *Lazare*⁹³, *Le bois du templier perdu*⁹⁴ ou encore *La Gerbe d'or*⁹⁵, contemporains de ses enquêtes sont davantage mis en exergue.

Les milieux intellectuels se déchirent, les carrières s'entrecroisent et perdent leur sens pendant que le débat entre fascistes et antifascistes s'organise. La source littéraire, qu'elle soit issue du récit de voyage édité ou de l'article de presse, fut le terrain d'action privilégié des clercs français. « Faire comprendre au Français moyen ce que le national-socialisme représente aux yeux de l'Allemand moyen »⁹⁶ relève désormais de la lutte d'influence, de l'organisation en réseau et de l'appareillage politique. Le voyage, entreprise aux allures solitaires, peut-il encore participer à ce combat-là ?

témoignage sera, si tu veux bien, celui d'un jeune français qui a éprouvé sur place la force actuellement inévitable des nationalismes et qui n'aperçoit d'autre chemin vers l'idéal européen que celui qui passe par les accords des grandes puissances. » dans R. Aron, « Lettre ouverte d'un jeune français... », art. cité, p.735. Dans son témoignage, Aron reprocha aux Français de bloquer les bonnes relations entre la France et l'Allemagne. A défaut d'avoir totalement rompu les liens avec W. d'Ormesson, Aron critique violemment le peuple français en prônant implicitement la coexistence pacifique des deux nationalismes, allemand et français. A l'inverse, Mounier fit paraître la lettre d'Harro Schulze-Boyzen pour qui les relations franco-allemandes sont inexorablement bloquées par le national-socialisme. Cf. H. Schulze-Boysen, « Lettre ouverte d'un jeune allemand... », art. cité.

⁸⁸ G. Lambert, *Allemagne...*, op. cit., p.169.

⁸⁹ *Ibid.*, p.59.

⁹⁰ Cf. René Lalou, « Henri Béraud, luron de Sabolas », *La Revue des Vivants*, janvier 1934, pp.103-108.

⁹¹ Cf. Henri Béraud, *Ce que j'ai vu à Rome*, Paris, Les Editions de France, 1929, 258 p.

⁹² Cf. *Idem*, *Ce que j'ai vu à Moscou*, Paris, Les Editions de France, 1925, 248 p.

⁹³ Cf. *Idem*, *Lazare*, Paris, Albin Michel, 1924, 254 p.

⁹⁴ Cf. *Idem*, *Le bois du templier perdu*, Paris, Les Editions de France, 1926, 300 p.

⁹⁵ Cf. *Idem*, *La Gerbe d'or*, Paris, Les Editions de France, 1928, 243 p.

⁹⁶ Henri Brunschwig, *Comment les Nationaux-Socialistes se sont emparés de l'Allemagne*, Paris, Ed. Fernand Sorlot, coll. Carnets de l'Actualité, 1940, p.92.

CHAPITRE 5 : Voyage au cœur de l'historiographie : les révélations bibliographiques

Depuis les travaux précurseurs de Pierre Milza¹ sur les échanges franco-italiens, la perspective d'inclure le phénomène du voyage dans la recherche historique ne relève plus de l'utopie. Le développement de centres de recherches, comme le Centre de Recherche sur la Littérature de Voyages (C.R.L.V.)², ayant pour prisme principal le voyage et sa « culture »³ reflète une certaine vitalité de la thématique dans l'historiographie actuelle. La multitude de colloques⁴ relevant de ce thème n'est plus à prouver et l'intégration du phénomène comme composante nécessaire à la lecture de l'évolution des relations internationales est communément admise.

La recherche sur la place du voyage dans l'Histoire des représentations et des Idées politiques contemporaines fut réellement comprise à partir des écrits de Fred Kupferman sur les déplacements en URSS.⁵ Abondamment exploité depuis⁶, le voyage en Union Soviétique, par la mythification du séjour et sa participation à l'imagerie politique du stalinisme, a ouvert la voie à d'autres modes de compréhension nationale. La conscience du voyage dans la pratique totalitaire s'exerçant ainsi pleinement à travers l'exemple national-socialiste allemand, les recherches autour des déplacements d'observateurs internationaux s'inscrivent dans la logique préconisée par Kupferman et ses successeurs. Malgré tout, intégrer le récit de voyages comme source à part entière dans l'analyse de la construction de l'image nationale-socialiste à l'étranger est loin d'être une évidence dans l'historiographie actuelle. L'absence de synthèse de référence sur le sujet et la prédominance des recherches sur la fascination moscovite façonnent le paysage historique contemporain. L'ancrage profond du communisme dans les sociétés occidentales a contribué à déplacer les pôles d'intérêt autour de l'analyse nationale-socialiste vers une conception globalisante de la problématique. Ainsi, on note quelques études sur l'image du nazisme dans la presse étrangère occidentale⁷, intégrant quelquefois des récits de voyages, mais ne faisant nullement de la pratique un angle de recherche digne d'intérêts.

Le conflit autour de la mémoire du nazisme n'a-t-il pas été également un frein au déroulement des recherches sur le régime hitlérien ? Les travaux de Kupferman, menés au début des années soixante-dix, auraient-ils pu être possibles dans le même temps sur le national-socialisme ? Globalement décomplexé face à la mémoire du nazisme, que ce soit en Allemagne ou à l'étranger, l'historien, à la vue d'une bibliographie large et variée sur le sujet,

¹ Pierre Milza, *Français et Italiens à la fin du XIX^e siècle. Aux origines du rapprochement franco-italien de 1900-1902*, Rome, Ecole française de Rome, 1981.

² Le C.R.L.V. fut créé en 1984 par François Moureau. Dépendant de la faculté Paris IV-Sorbonne, le centre s'inscrit dans la pluridisciplinarité en regroupant des chercheurs historiens, sociologues ou ethnologues. Principal centre de recherche français sur ce thème du voyage, il n'est pas le seul à proposer de telles études. Au niveau international, il convient de noter les recherches menées par le C.I.R.V.I. (Centre Interuniversitaire de Recherche sur le Voyage en Italie) basé à Turin.

³ Cf. G. Bertrand, *La culture...*, *op. cit.*

⁴ Le colloque majeur le plus récent sur la pratique du voyage s'est tenu à Strasbourg les 27 et 28 janvier 2006. Intitulé *Voyager en Europe du Consulat aux Restaurations. Contraintes nationales et tentations cosmopolites*, il regroupa de nombreux historiens sous la présidence successive de Nicolas Bourguinat, Gilles Bertrand, Marie-Noëlle Bourguet et Friedrich Wolfzettel.

⁵ Cf. F. Kupferman, *Au pays...*, *op. cit.*

⁶ Cf. Les travaux de F. Hourmant, S. Coeuré et R. Mazuy préalablement cités.

⁷ Cf. L. Mysyrowicz, « L'image de l'Allemagne nationale-socialiste... », art. cité.

dispose de toutes les cartes en main pour livrer une étude aux allures objectives sur le phénomène du voyage dans le III^{ème} Reich.

1. Vers une place du voyage dans l'historiographie du national-socialisme

1.1. L'évolution de l'historiographie allemande

1.1.1. Un détachement du politique au profit de la pratique sociale

Depuis le début des années quatre-vingt dix, l'historiographie allemande repensa les modes d'entrée dans la perception nationale-socialiste. L'analyse de l'esthétique nazie et de ses racines culturelles opérée par Peter Reichel⁸ enrichit l'étude de l'Allemagne des années trente. Délaissant les aspects purement politiques du III^{ème} Reich afin de tenter d'en saisir son enracinement plus profond dans la société, Reichel se démarque ainsi d'une historiographie plus classique où le politique dominait la thématique nationale-socialiste.⁹ La construction de l'image politique ou encore l'image politique ne sont pas des thématiques « allant de soi » dans la prise en considération d'un régime totalitaire.¹⁰ Vision novatrice, la pensée de Reichel permit d'offrir un nouvel élan à l'étude du national-socialisme, jusque-là enfermée dans le carcan d'une mémoire allemande douloureuse.¹¹

La société comme étant au cœur du processus hitlérien s'imposa comme une base nécessaire à la compréhension du régime. Ainsi, l'historiographie allemande se dota d'une génération d'historiens ayant pour souci de dresser un tableau réaliste des relations entre le pouvoir et la société allemande.¹² Dépassant les simples cadres de l'historiographie allemande, ce courant de pensée historique trouva ses disciples de l'autre côté du Rhin. Les recherches de Pierre Aycoberry s'inscrivent pleinement dans l'optique de travail instaurée par Peter Reichel, soulignant la « difficulté d'établir une histoire de la société en régime totalitaire »¹³. De plus, l'évolution de l'historiographie allemande face à sa relation au national-socialisme influa sur l'évolution de la réflexion journalistique elle-même. Ainsi, la vision politique ne domine plus l'interprétation de parcours intellectuels comme ceux d'Aron ou de Sartre mais est complétée par son inscription dans un contexte social. A l'occasion du centième anniversaire de la naissance des deux philosophes, la prolifération d'écrits abonda en ce sens :

⁸ Cf. Peter Reichel, *La fascination du nazisme*, Paris, Odile Jacob, 1997 (l'édition allemande date de 1990 : cf. *Idem, Der Schöne Schein des Dritten Reiches*, Berlin, Carl Hanser Verlag, 1991).

⁹ On peut par exemple citer les différents travaux élaborés par Ian Kershaw, spécialiste du nazisme, principalement axés sur les fondements politiques du régime. Cf. Ian Kershaw, *Qu'est-ce que le nazisme ?*, Paris, Gallimard, 1992.

¹⁰ La rédaction d'un « avertissement » à l'ouvrage de Reichel, par l'auteur lui-même, souligne toute la complexité dans laquelle le remaniement historique du nazisme s'opère : « La recherche a longtemps négligé l'aspect fascinant du fascisme. Pendant des décennies, ce sujet a été ignoré et refoulé dans le débat politique public en Allemagne. Il est toujours susceptible de provoquer agacements et controverses. » dans *Ibid.*, p.7.

¹¹ Les premiers mots de l'ouvrage de Reichel en témoignent : « En plus de quarante ans, nous autres, Allemands, n'avons pas été capables de tisser des liens avec notre passé le plus récent. Aujourd'hui encore, quand nous l'observons, il semble que nous n'ayons aucune relation avec lui. » dans *Ibid.*, p.11.

¹² Cf. Norbert Frei, *L'Etat hitlérien et la société allemande*, Paris, Le Seuil, 1994.

¹³ Cf. Pierre Aycoberry, *La société allemande sous le IIIème Reich*, Paris, Le Seuil, 1998, p.7.

« On a souvent prétendu qu'il valait mieux avoir tort avec Sartre que raison avec Aron. (...) A mon avis, cette interrogation n'a pas de sens. Tout dépend dans quel ordre on se place : soit celui du jugement politique et du discernement (Aron), soit celui de la compassion et de la littérature (Sartre). »¹⁴

Comprendre les interactions entre la société et le politique, voilà le secret de l'interprétation nationale-socialiste. Cependant, l'analyse de la société hitlérienne peut parfois conduire à la résurgence de conflits historiographiques. La parution de l'ouvrage de Daniel Goldhagen, *Les bourreaux volontaires de Hitler*¹⁵, en fut la preuve. Faire de l'Allemand ordinaire le sujet du Führer raviva les tensions au sein d'une mémoire allemande non maîtrisée et clairement organisée. Malgré tout, la considération du voyage en Allemagne passe par ces éventualités. En effet, s'attarder sur les déplacements d'étrangers nécessite la connaissance parfaite de la société les ayant accueillis. L'évolution de l'historiographie allemande permet donc d'envisager une meilleure connaissance des voyageurs eux-mêmes, au travers d'une étude de sa société, parfois poussée à l'extrême (cas Goldhagen), toujours envisagée dans le cadre d'un enrichissement de l'étude des relations internationales.

1.1.2. Le Centre Marc Bloch de Berlin

Bénéficiant d'un groupe de recherches intitulé « Crise de la démocratie, nazisme et régimes autoritaires » dirigé conjointement par Klaus-Peter Sick¹⁶ et Fabrice d'Almeida¹⁷, le Centre March Bloc basé à Berlin constitue le pôle de recherches historiques le plus ambitieux à l'égard du national-socialisme et le meilleur site susceptible de polariser des intérêts autour des relations de voyages au sein du III^{ème} Reich.

La présence de chercheurs comme Olivier Beaud¹⁸, spécialiste de la crise de la III^{ème} République vue à travers la figure du juriste René Capitant, démontre implicitement un réel intérêt du programme de recherche pour le récit de voyages comme source de l'étude historique. En effet, si les recherches d'Olivier Beaud ne sont pas une mise en valeur de la relation de voyages, elles nécessitent une prise en compte inévitable du récit dans l'évolution de la vision politique de Capitant. Le voyage outre-Rhin devient alors le moyen ayant pour fin la compréhension de la crise d'un modèle politique, en l'occurrence celui du parlementarisme rationalisé. Olivier Beaud ne cache pas l'importance des séjours de Capitant en Allemagne estimant que « l'immense intérêt des textes tient à ce qu' » ils sont écrits "à chaud", sur le vif, de la part d'un témoin attentif »¹⁹. La mise en valeur de la crise de la légitimité du pouvoir en

¹⁴ Thierry Gandillot, « L'un rêve, l'autre pas. Deux êtres et le réel », *L'Express*, 28/02/2005.

¹⁵ Cf. D. Goldhagen, *Les bourreaux...*, *op. cit.*

¹⁶ Les recherches de Klaus-Peter Sick portent en particulier sur la crise du libéralisme en France entre 1918 et 1946, mais également sur les classes moyennes patronales durant la III^{ème} République. Cf. Klaus-Peter Sick, « Deux formes de synthèse sociale en crise. Les classes moyennes patronales de la III^{ème} République à la lumière d'une comparaison franco-allemande », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, n° 50-4, 2003, pp.135-154.

¹⁷ Les principaux travaux de Fabrice d'Almeida furent consacrés au déroulement de la vie mondaine sous le national-socialisme. Il est également l'auteur de *La Question médiatique. Les enjeux historiques et sociaux de la critique des médias*, Paris, Seli Arslan, 1997, 224 p.

¹⁸ Professeur de droit public à l'université de Paris II, Olivier Beaud est détaché au Centre Marc Bloch de Berlin.

¹⁹ Olivier Beaud, « René Capitant et sa critique de l'idéologie nazie (1933-1939) », *Revue française d'Histoire des Idées politiques*, n° 14, 2^{ème} semestre 2001, p.352.

démocratie aurait-elle pu être mise en valeur sans l'éclairage de la comparaison France / Allemagne effectuée par Capitant ? Non, incontestablement, à partir du moment où celui-là représente l'objet d'étude de l'historien.

Les doctorats en cours au Centre Marc Bloch, tel que celui de Nicolas Beaupré²⁰, reposent également sur une prise en compte du déplacement international des sociétés. Ainsi, que ce soit en termes de perspectives de recherches ou au niveau des problématiques soulevées, l'historiographie du national-socialisme semble, depuis une quinzaine d'années, en plein renouvellement.

Cependant, un questionnement se pose au regard des recherches menées par le Centre Marc Bloch, et de manière générale, par l'ensemble des courants historiques actuels. La dictature nationale-socialiste attire le chercheur car elle intrigue. Ainsi, l'ensemble des travaux est généralement insufflé par un transfert des recherches sur le national-socialisme, non seulement appliqué envers les autres dictatures du XX^{ème} siècle, mais également dans une comparaison permanente aux modèles démocratiques libéraux. Ne pourrait-on pas penser le national-socialisme de manière inverse ? En prenant un postulat de départ commun à l'ensemble des sociétés, tel que l'est le phénomène du voyage, ne pourrait on pas poser les premiers jalons d'une nouvelle historiographie du régime non plus basée sur son fonctionnement propre mais sur son rayonnement et la perception de celui-ci à l'échelon international ? C'est dans ce travail de l'Histoire des représentations²¹ que s'inclut la perspective d'une synthèse générale sur le voyage en Allemagne nationale-socialiste.

1.2. Ecrire l'Histoire du voyage : les carences de l'Histoire contemporaine

1.2.1. Visions et complaisance historique : la permanence du voyage romantique

Le journalisme de la presse danoise se plaît à rappeler qu'il « arrive qu'en parcourant l'Europe occidentale, on s'arrête pour quelques jours en Allemagne, désireux d'y vagabonder et d'observer un peu ce que "ce vieux pays romantique" a produit de nouveau »²². Démythifier le voyage romantique allemand hérité du second XVII^{ème} siècle relève alors du défi pour l'historien, d'autant plus lorsqu'il s'agit de lui superposer l'image de la barbarie hitlérienne.

La recherche historique actuelle autour des voyages en Allemagne s'inscrit dans cette optique du privilège de l'époque moderne. C'est notamment le but suivi par le CRLV. De manière générale peu concentrés autour des voyages réalisés durant le XX^{ème} siècle, les travaux menés autour de l'Allemagne sont révélateurs d'une certaine nostalgie du romantisme germanique et de ses voyageurs. Les orientations de la recherche se situent ainsi exclusivement

²⁰ Nicolas Beaupré travaille actuellement sur les écrivains combattants français et allemands de la Grande Guerre (1914-1920).

²¹ Certains articles ont, depuis les années soixante-dix, mis en valeur cette nécessaire Histoire des représentations. Cf. P. de Senarclens, « L'image de l'Allemagne... », art. cité ; Nicole Racine, « La revue *Europe* et l'Allemagne : 1929-1936 », *Entre Locarno et Vichy. Les relations franco-allemandes dans les années trente*, Paris, Editions du CNRS, 1993, pp.631-658 ; Christian Delporte, « Méfions-nous du sourire de Germania ! L'Allemagne dans la caricature française », *Mots*, n° 48, 1996, pp.33-54.

²² Anonyme, « Vagabondage chez Hitler », *Politiken* cité dans *Lu dans la presse universelle*, n° 270, 07/08/1936.

entre le XVI^{ème} siècle²³ et le XVIII^{ème} siècle²⁴. Disposant d'un centre de recherches spécialisé sur la relation de voyages des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles, les travaux sur le sujet restent vierges. L'Allemagne serait-elle prisonnière de l'affluence des voyageurs de l'époque moderne ?

Seule Hélène Barbey-Say sut considérer la force des voyages issus des Sociétés de Géographie de la fin du XIX^{ème} siècle dans l'Allemagne de Bismarck.²⁵ Offrant une perspective neuve du voyage en Allemagne, l'ouvrage de H. Barbey-Say délaisse l'image romantique allemande héritée du siècle des Lumières afin de présenter des déplacements de Français, non plus nourris d'une imagerie nostalgique, mais intégrant l'expérience du politique allemand dans leur propre éveil idéologique. Malgré tout, l'ouvrage de H. Barbey-Say fait figure d'exception dans le paysage historiographique français. Face à quelques tentatives sur la compréhension d'une ville comme Berlin face à l'arrivée massive de voyageurs français²⁶, la permanence du mythe romantique subsiste. Bien sûr, la construction de l'image nationale-socialiste à l'étranger vu au travers des récits de voyages pourrait être étouffée par le carcan du romantisme d'un Goethe ou d'un Schiller à la lecture des premiers écrits d'Isherwood ou d'Auden. Seulement, la conscience d'une réelle mutation des rapports internationaux durant ces années trente fut bien plus forte qu'une quelconque survivance des sensations des siècles passés chez l'ensemble des voyageurs. L'exaltation du droit des peuples et la tolérance émanant d'œuvres comme *Intrigue et Amour* de Schiller, abondamment citées, y compris dans certains récits de voyages, ne doivent pas faire oublier les enjeux politiques mondiaux issus de la montée du national-socialisme et la véritable fracture s'étant produite entre voyageurs fascistes et antifascistes. En s'engageant dans cette voie-là, la recherche historique ne sombrera pas dans une certaine facilité de l'interprétation du nazisme lue à la lumière d'un romantisme inhérent à la société allemande.

1.2.2. L'impact des recherches sur le voyage en terre communiste.

Hormis Gide s'étant risqué à évoquer la pratique nationale-socialiste comme point de comparaison au modèle communiste²⁷, rares furent les voyageurs de l'Union Soviétique à mentionner l'existence du nazisme. A l'inverse, la mention du communisme soviétique comme point de repère permanent chez les voyageurs en Allemagne est une figure récurrente de la pratique. Cette autonomie du voyage communiste, fonctionnant en vase clos, reflète une donnée fondamentale de l'historiographie du déplacement. Le voyage en terre communiste relève de l'autonomie. Penser le voyage en Allemagne nazie sans avoir pour contreponds permanent l'exemple communiste serait une aberration. Or, l'inverse est une évidence.

²³ Les recherches menées par le CRLV sur le voyage en Allemagne proposent comme borne chronologique de départ le voyage du duc de Clèves en août 1580. Cf. M. de Launé, *Rapport du voyage du duc de Clèves*, Liège, 1580, 113 p.

²⁴ Le voyage le plus récent étudié est daté de 1794 et est l'œuvre du comte Jan Potoki. Cf. Jan Potoki, *Voyage dans quelques parties de la Basse-Saxe pour la recherche des antiquités slaves ou vendes* (titre traduit), Hambourg, Schniebes, 1795, 102 p.

²⁵ Cf. H. Barbey-Say, *Le voyage de France en Allemagne...*, *op. cit.*

²⁶ Cf. C. Chombard-Gaudin, « Berlin et les voyageurs... », art. cité.

²⁷ André Gide déclara : « Je doute qu'en aucun autre pays aujourd'hui, fût-ce dans l'Allemagne de Hitler, l'esprit soit moins libre, plus craintif, plus vassalisé. » dans A. Gide, *Retour...*, *op. cit.*, p.82.

Le voyage au sein des pays communistes, disposant d'une bibliographie abondante, a démontré sa capacité à offrir des modalités-types de séjour, dues à la permanence du communisme, notamment en France. Sa diffusion au modèle cubain et chinois valida le processus.²⁸ La répétition systématique de la séduction communiste et la cohérence des différents voyages organisés fit du voyage en URSS une immense machine rationalisée par les appareils de la diplomatie culturelle soviétique. A l'inverse, le cas allemand ne semble pas disposer d'une telle limpidité. Voyageurs marginaux ou simples badauds curieux ? Le voyage en Allemagne ne s'inscrit pas dans les codes classiques du phénomène du voyage qu'a délimité l'historiographie du stalinisme. Pas de systématisation de la profession de foi ou de la « déclaration d'intention »²⁹ ou encore d'éducation du lectorat, le voyage outre-Rhin relève davantage de l'intuition que de l'intention. La construction de l'image communiste et nationale-socialiste à l'étranger ne diffère pourtant pas en tout point. Son historiographie, quant à elle, est sensiblement différente, comme si l'attraction communiste englobait dans sa sphère les déplacements en Allemagne nazie. Fred Kupferman semble formel en affirmant qu'« aucun autre pays n'a suscité pendant l'entre-deux guerres autant d'interrogations passionnées »³⁰ que celles suscitées par l'URSS. Dès lors, à l'aube des années quatre-vingt, l'étude du phénomène en terre allemande a-t-il encore du sens ? L'historiographie française a sans conteste sacralisé la place de la relation de séjour dans la construction de l'image soviétique au sein de l'hexagone, sacralisation légitime au regard de l'impact de l'URSS sur le développement interne du PCF, mais dépassée à la lumière de l'engouement pour le voyage (Italie, Allemagne, Moyen-Orient) ressenti entre 1918 et 1939.

L'ouvrage fondateur que fut celui de Fred Kupferman permit de prendre conscience de manière extrêmement précoce (l'ouvrage est écrit alors que le phénomène du voyage en terre communiste n'est pas terminé³¹) de l'importance du genre dans l'édification d'une imagerie politique internationale. La connaissance de récits devenus des classiques par l'ensemble des historiens amena à la rédaction d'une pléthore d'articles consacrés exclusivement à la pratique en Union Soviétique.³² Alors que l'historiographie vient de banaliser la pratique du voyage en URSS, l'étude des déplacements en Allemagne reste marginale. Jusque-là majoritairement étudiés pour le XIX^{ème} siècle³³, on est en droit de se demander si la concurrence soviétique n'a pas relégué le voyage en terre germanique au rang de pratique anecdotique.

²⁸ Cf. F. Hourmant, *Au pays de l'avenir...*, op. cit. ; *Idem*, « Les voyageurs et la Chine populaire. De la mise en récit à la mise en scène », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, n° 43-3, juillet-septembre 1996, pp.496-513.

²⁹ *Idem*, *Au pays de l'avenir...*, op. cit., p.58.

³⁰ F. Kupferman, *Au pays...*, op. cit., p.172.

³¹ De nombreux voyageurs arpenterent les pays communistes jusqu'à l'effondrement du bloc en 1991. On peut notamment citer parmi les relations de voyages parues : Roland Barthes, *Alors, la Chine ?*, Paris, Christian Bourgeois, 1975 ou Claude Roy, *Sur la Chine*, Paris, Gallimard, 1979.

³² Rachel Mazuy fut une des chercheuses les plus fertiles en la matière. On peut notamment citer Rachel Mazuy, « Les "amis de l'URSS" et le voyage en Union Soviétique. La mise en scène d'une conversion », *Politix. Travaux de Sciences Politiques*, n° 18, deuxième trimestre 1992 ; *Idem*, « Le tourisme idéologique en Union Soviétique », *Relations Internationales*, n° 102, Été 2000, pp.201-217.

³³ Cf. H. Barbey-Say, *Le voyage de France...*, op. cit. ; Paul Gerbod, « Voyageurs et touristes français à la découverte de l'Allemagne sous le Second Empire », *Aspect des relations franco-allemandes à l'époque du Second Empire. 1851-1866*, Actes du colloque franco-allemand d'Otzenhausen, Metz, 1982.

2. Le voyage en Allemagne, une historiographie à double vitesse ?

2.1. Connaître les acteurs du voyage

2.1.1. La persistance d'une mémoire d'extrême-droite

La réédition des récits de voyages en Allemagne nazie n'est pas une pratique banale dans le paysage littéraire français. Or, en 1991, *J'ai vu l'Allemagne* de Marc Augier est réédité, agrémenté de deux articles complémentaires sur l'auteur et Alphonse de Chateaubriant.³⁴ La diffusion de l'ouvrage fut assurée par les Editions du Flambeau³⁵. La permanence de telles maisons d'éditions ainsi que leurs choix éditoriaux démontrent une vigueur de l'intérêt de l'extrême-droite à l'égard des acteurs du voyage des années 1933-1939.

En effet, la majorité des recherches menées sur les auteurs bienveillants envers le national-socialisme fut entreprise par des historiens ou journalistes issus de cette mouvance-là. L'intérêt porté autour des romans de Saint-Loup par les extrémistes les poussa à entrevoir le parcours de Marc Augier depuis le commencement de sa carrière littéraire. Ainsi, la principale biographie de l'auteur voyageur fut réalisée par Philippe Conrad, sympathisant du Front National et membre du cercle des Amis de Saint-Loup, et fut diffusée à mille exemplaires numérotés seulement.³⁶ Aux côtés de Conrad, les anciens amis d'Augier, Pierre Vial³⁷ et Roeland Raes³⁸, revêtiront les habits de l'historien afin de réhabiliter la mémoire de l'auteur de *La nuit commence au Cap Horn*. Jean-Jacques Matringhem, dans un article consacré à la carrière politique d'Augier, s'appropriâ la thèse du complot établi autour de la figure de l'écrivain, dénonçant une Histoire officielle tendant à en faire un « paria de la société »³⁹. Sa conclusion sur le legs idéologique d'Augier est saisissante :

« Aujourd'hui, Saint-Loup s'est retiré au Walhalla, mais sa lumière reste invaincue. De sa personnalité et de son œuvre riches, dures et généreuses, se tirent de grandes leçons et la persistance des espoirs pour l'avenir.

Honneur et Fidélité, dépassement de soi et goût de l'aventure, enracinement et identité constituent les grands enseignements de Saint-Loup.

³⁴ Cf. Marc Augier, *J'ai vu l'Allemagne*, Paris, Editions du Flambeau, 1991.

³⁵ Maison dirigée par Emmanuel Leroy, membre du GRECE, les Editions du Flambeau doivent leur salut aux fonds attribués par le Front National.

³⁶ Cf. Philippe Conrad, *De Marc Augier à Saint-Loup : l'itinéraire d'un hérétique*, Paris, Editions des Amis de Saint-Loup, 1991.

A l'occasion du premier anniversaire de sa mort, le cercle des Amis de Saint-Loup publia également un recueil d'interviews de l'auteur en 1991. Cf. Eric Simon-Marienne, *Rencontres avec Saint-Loup. Le monastère des hommes en noir*, Paris, Editions des Amis de Saint-Loup, 1991.

³⁷ Ce dernier, dans une interview accordée en 1996 au magazine flamand *Vlaams Blok-Magazine*, déclara au sujet de Marc Augier : « Il a fait de moi un païen, c'est-à-dire quelqu'un qui sait que le seul véritable enjeu depuis deux mille ans, est de savoir si l'on appartient, mentalement, aux peuples de la forêt ou à cette tribu de gardiens de chèvres qui, dans son désert, s'est auto-proclamée élue d'un dieu bizarre. »

³⁸ Après 1945, Roeland Raes, leader de l'extrême-droite flamande, resta en contact avec d'anciens SS flamands, ainsi qu'avec Marc Augier.

³⁹ Jean-Jacques Matringhem, « De Marc Augier à Saint-Loup : Honneur et fidélité ». Cet article fait partie d'un recueil mis à disposition sur le site internet de la « Nouvelle Droite » : <http://es.geocities.com/sucellus23/734.htm>

Quant aux espérances, elles résident dans la certitude d'une Histoire cyclique et de l'éternel retour de la puissance, pourvu qu'entrés dans l'hiver de leur civilisation, les Européens continuent de combattre et d'espérer. »⁴⁰

Marc Augier fut ainsi l'un des voyageurs les plus glorieux, à en croire l'historiographie d'extrême-droite. Figure abondamment reprise, l'écrivain Saint-Loup semble malgré tout surpasser le voyageur Marc Augier dans la subsistance souhaitée d'un mythe augieriste. S'appuyant sur la puissance d'œuvres littéraires comme *Solstice en Laponie*, Augier (ou plutôt Saint-Loup) est ainsi devenu le véritable héritage d'un témoignage d'extrême-droite sur le national-socialisme, au détriment de personnalités sombrées dans l'oubli comme Louis Bertrand ou Philippe Barrès.

L'historiographie d'extrême-droite bénéficie également du soutien de périodiques explorant la thématique du voyage en Allemagne. Ce fut le cas de la revue *Devenir*⁴¹, qui explora successivement les voyages de Pierre Drieu la Rochelle⁴² et de Marc Augier⁴³. Des voyages établis par Augier depuis son premier raid à moto en Allemagne en 1929, le journaliste d'extrême-droite privilégia la mise en valeur de sa vision européenne du pays traversé. Le voyage des années 1938-1939, qui donna lieu à son récit *J'ai vu l'Allemagne*, est alors évoqué comme le point de départ d'un Marc Augier « défenseur de l'Europe des ethnies »⁴⁴. Dans l'analyse du voyage de Drieu la Rochelle à Nuremberg en septembre 1935, l'auteur y voit là l'amorce d'un « socialisme prometteur »⁴⁵.

La mémoire de séjours promoteurs d'un nouvel idéal politique et idéologique semble alors se présenter comme le principal souci d'une intelligentsia d'extrême-droite désireuse de rassembler ses idées autour de personnalités fortes. À l'inverse d'une historiographie « classique », la mouvance extrémiste a rapidement, et de manière évidente aux vues des confessions relevables dans certains récits, perçu le phénomène du voyage comme un pôle essentiel de la construction de sa propre image.

2.1.2. La redécouverte de Charles Lindbergh par l'historiographie anglo-saxonne

À l'image de l'historiographie d'extrême-droite, le mouvement anglo-saxon se référa à des figures puissantes des années trente dans la perspective d'étudier implicitement le phénomène du voyage. Ce fut le cas lors de la redécouverte du parcours de Charles Lindbergh entre sa traversée de l'Atlantique en 1927 et son engagement au sein de l'A.F.C. en 1941.

Autour des travaux d'Adam Jantunen, professeur d'Histoire politique et de droit à l'université d'Ottawa⁴⁶, la postérité de Charles Lindbergh fut mise à mal depuis le début des années quatre-vingt dix en Amérique du Nord. La parution du journal de guerre de l'aviateur

⁴⁰ *Ibid.*

⁴¹ Revue d'extrême-droite éditée à Bruxelles, elle disparut en 1995 au profit d'*ID Magazine*.

⁴² Cf. Daniel Leskens, « Pierre Drieu la Rochelle : Une vie », *Devenir*, n° 15, hiver 2000.

⁴³ Cf. Charles Marly, « Saint-Loup et l'Allemagne : esquisse d'un regard », *Devenir*, n° 16, printemps 2001. Durant la totalité de l'article, l'appellation "Saint-Loup", y compris avant-guerre, est préférée à "Marc Augier".

⁴⁴ *Ibid.*

⁴⁵ D. Leskens, « Pierre Drieu la Rochelle... », art. cité.

⁴⁶ Dans le cadre d'un séminaire d'Histoire diplomatique intitulé « *The American Quest for a World Order from Thomas Paine to Ronald Reagan* », les voyages successifs de Charles Lindbergh en Allemagne furent évoqués.

en 1970 ne donna pas lieu à des recherches approfondies de ses activités au compte de la Luftwaffe durant les années trente. Les premiers éclaircissements historiques sur cette période furent réalisés, après la mort de l'aviateur en 1974, à la suite d'articles publiés par le *New-York Times* sur sa propre vision des Juifs.⁴⁷ L'investigation menée par les journalistes conduit les historiens à entamer le réexamen d'une période (1927-1941) ayant trop rapidement fait de Lindbergh un héros des Etats-Unis, héros sublimant l'image de la dignité américaine à la suite de l'enlèvement et de l'assassinat de son fils.

Lorsqu' Adam Jantunen rédige son *Developing for Peace*⁴⁸, la postérité de Lindbergh semble définitivement tournée vers le national-socialisme allemand. Systématisation poussée à outrance du voyage en Allemagne de la part de l'historiographie anglo-saxonne ou simple constat d'une évidence ? Ni l'un, ni l'autre. Jantunen prend alors possession de la correspondance établie entre l'aviateur et l'historien Wayne Cole au début des années soixante-dix.⁴⁹ Nouvelles sources historiques, ces lettres, associées à la relation de voyage en Allemagne, amènent à réexaminer l'ensemble de la vie de Lindbergh autour de ses multiples séjours dans le Reich. Malgré tout, le ton des recherches historiques menées en Amérique du Nord sur la carrière de l'aviateur a conduit à exercer une véritable fascination autour de Lindbergh. Ainsi, depuis le début des années 2000, on assiste, de manière périodique, à un flot considérable d'articles de presse consacrés à la prétendue filiation d'enfants allemands se réclamant de l'aviateur, voyageur du Reich dans les années trente.⁵⁰ Si un parfum de scandale et de goût du sensationnel gravite autour des recherches historiques menées sur Charles Lindbergh, il convient de mettre en avant l'originalité de la démarche anglo-saxonne, tendant à faire du voyage un réel instrument de formation politique, bien loin des considérations anecdotiques perceptibles dans l'historiographie européenne classique.

2.2. Connaître les œuvres issues du voyage

2.2.1. La relation de voyages, objet d'Histoire ou objet littéraire ?

Si l'historiographie américaine, au travers des recherches de l'université d'Ottawa sur Charles Lindbergh, a su intégrer le récit de voyage dans une approche purement historique, les travaux menés par les universités britanniques ne semblent pas le concevoir comme un objet d'histoire mais bel et bien comme un objet littéraire.

⁴⁷ Cf. Herber Mitgang, « Lindbergh said to regret misperceptions over Jews », *New-York Times*, 20/04/1980.

⁴⁸ Cf. Adam Jantunen, *Developing for Peace : an analysis of Charles A. Lindbergh's views on America Foreign Policy*, Ottawa, Université d'Ottawa.

⁴⁹ Adam Jantunen déclare : « Dans les lettres à l'historien Wayne Cole au début des années soixante-dix, il expliqua ses concepts de supériorité raciale, appuyant que les blancs étaient, en général, intellectuellement supérieurs aux noirs, alors que les aptitudes sont supérieures à celles de Caucasiens. » (« In letters to historian Wayne Cole in the early 1970s, he described his concepts of racial superiority, arguing that white people were, in general intellectually superior to blacks, while the sensate abilities of blacks were superior to those of Caucasians. ») dans *Ibid.*, p.6.

⁵⁰ On peut notamment citer: Andrew Gumbel, « No flight of fancy: German siblings prove Lindbergh was their father », *The Independent*, 29/11/2003, Rédaction, « German siblings prove Lindbergh link », *The Milwaukee Journal Sentinel*, 29/11/2003; David Rising, « More Munich children claim legendary Lindbergh lineage », *The Independent*, 28/05/2005.

L'intérêt porté autour du cercle des intellectuels d'Oxford a donné lieu à quelques publications sur les séjours d'Isherwood et d'Auden dans l'Allemagne de Weimar puis d'Hitler. Norman Page, professeur de littérature à l'université de Nottingham a, sans conteste, livré l'ouvrage phare sur la question.⁵¹ Malgré un attachement rigoureux à la reconstitution des itinéraires des écrivains au sein de l'Allemagne, la portée politique et idéologique de leur séjour est délaissée au profit de la dimension littéraire des ouvrages publiés durant leur résidence berlinoise.

Il en va de même au sein de la presse littéraire. Si les évocations de la vie en Allemagne étonnent ou intriguent, les considérations littéraires des ouvrages légués l'emportent sur un quelconque ressenti politique de l'auteur face à la montée du péril nazi.⁵² Ainsi, il n'est pas rare de voir fleurir des numéros spéciaux consacrés aux voyages d'écrivains⁵³, quelquefois entremêlés à une thématique spécialement liée aux relations franco-allemandes⁵⁴.

A l'inverse, les études historiques accordées aux écrivains allemands émigrés en France entre 1933 et 1939, par le biais de l'approche littéraire, amènent à un débouché politique, au travers de la perception du Reich au sein des écrits publiés en France.⁵⁵ L'approche littéraire peut ainsi constituer un point d'approche percutant dans une optique de littérature comparée, amenant à la compréhension du contexte historique l'entourant et à celle de sa portée politique. Pour quelles raisons une telle dualité entre le récit de voyage comme objet d'histoire ou comme évidence littéraire règne-t-elle sur les écrits des voyageurs occidentaux ? Ne faut-il pas y voir le reflet d'une source historique encore mal maîtrisée dans l'historiographie nationale-socialiste ? L'écrivain-voyageur est-il écrivain avant d'être voyageur ou est-ce le mouvement qui impose et conditionne l'écriture ? Dans cet enchevêtrement de questionnements historiographiques, la postérité des œuvres littéraires d'écrivains résidant en Allemagne témoigne d'une volonté de la part de l'intelligentsia d'après-guerre, associée à une demande du public, de privilégier la création au détriment de la réflexion politique. Le succès de *Goodbye to Berlin* d'Isherwood⁵⁶, ouvrage enfanté par la relation entre l'auteur et la capitale allemande, et son adaptation cinématographique en 1972 sous le titre de "Cabaret"⁵⁷ en est le témoignage le plus significatif. Malgré tout, il paraît peu probable que le voyage d'écrivains comme Isherwood ou Auden suscite autant de passions historiques que la redécouverte du parcours de Lindbergh en terre germanique. Les récentes publications universitaires⁵⁸ à l'encontre du cercle

⁵¹ Cf. N. Page, *Auden and Isherwood...*, *op. cit.*

⁵² On peut citer, par exemple, l'article consacré à Isherwood dans la revue littéraire française, *Lire*. Cf. Lili Braniste, « Souvenirs d'un dandy », *Lire*, novembre 2002.

⁵³ Cf. Franck Lestringant, « Le voyage, de l'inventaire à l'aventure », *Le Magazine littéraire*, n° 432, n° spécial « Les écrivains voyageurs », juin 2004.

⁵⁴ Cf. Hélène Barbey-Say, « Le voyage en Allemagne », *Le Magazine littéraire*, n° 359, n° spécial « France-Allemagne », novembre 1997.

⁵⁵ Cf. Ursula Bernard, *Regards sur le III^{ème} Reich. Le point de vue des écrivains allemands émigrés en France. 1933-1939*, Grenoble, Publications de l'Université des Langues et Lettres, 1983, 226 p.

⁵⁶ Cf. Christopher Isherwood, *Goodbye to Berlin*, Londres, Hogart Press, 1937.

⁵⁷ *Goodbye to Berlin* donna lieu à une première adaptation cinématographique en 1951, "I am a camera", sous la direction de John Van Druten. Une seconde version du film, sortie en 1955, fut tournée, ayant Julie Harris pour actrice principale. La comédie musicale "Cabaret" fut montée en 1969 à Broadway, avant de voir le jour au cinéma en 1972 avec une distribution marquée par la présence de Liza Minelli. Le film rapporta huit Academy Awards la même année.

⁵⁸ Cf. Tatiana Shestakov, « The History of the English. German translation of musical "Cabaret" : Breaking the stereotypes of foreignisation and domestication in translation », *Orées*, Montréal, Presses universitaires de Concordia, 2003.

des intellectuels d'Oxford démontrent, une fois de plus, la permanence d'un enracinement littéraire du séjour effectué.

Pourtant, certains récits, voire la plupart, ne cachent pas leur attachement à la réflexion politique, dénuée d'une quelconque valeur littéraire, comme peut le rappeler l'abbé Lambert en 1938 :

« Les questions de politique étrangère en même temps que les questions sociales m'ont toujours passionné.

Ces questions sont l'objet ordinaire de mes articles et conférences. Pour en parler comme il convient, j'ai eu besoin de voir de près. Sans doute il y a des livres, sans doute il y a des articles de presse. Mais rien ne vaut le contact direct, le contact immédiat pour sentir l'âme d'un peuple. »⁵⁹

Bien que la portée politique du récit de voyage en Allemagne nazie soit une évidence pour son auteur, la dimension littéraire demeure primordiale chez les écrivains reconnus quand l'oubli enveloppe les « écrivains amateurs »⁶⁰.

2.2.2. L'Histoire de la presse, porte d'entrée idéale à l'étude du voyage ?

L'image du national-socialisme à l'étranger fut abordée par le biais d'approches particularistes plaçant un ou plusieurs périodiques au cœur de la relation avec l'Allemagne. Se situant au point de rencontre entre l'Allemagne nazie et la perception de celle-ci par les sociétés occidentales, la presse quotidienne a fourni, entre 1933 et 1939, une quantité considérable d'articles sur la question hitlérienne. Ce rapport entre « la réalité historique et l'image »⁶¹ inclut le voyage dans ses facettes les plus subtiles, qu'il soit vecteur d'informations ou gage de qualité rédactionnelle. Dans l'abondance de l'information sur l'Allemagne nazie, la relation de voyage n'a-t-elle pas une place à part ? Incontestablement. Les études historiques s'étant penchées sur l'Histoire de la presse démontrent un traitement particulier de la présence d'envoyés spéciaux en Allemagne durant l'entre-deux guerres.

Si l'image de Gaston Leroux, grand reporter au *Matin*, ou les envoyés spéciaux du journal *Le Temps* renvoient davantage à la pratique-même du voyage qu'à la livraison d'une information classique dans l'imagerie collective, qu'en est-il des journalistes envoyés en Allemagne de 1933-1939 ? Y a-t-il une prise en considération particulière du phénomène par l'historiographie actuelle ? Marc Martin s'est attaché à livrer une analyse originale de la pratique en relevant l'aspect matériel du voyage.⁶² En effet, celui-ci évoque les fréquentes revendications des journalistes envers des tarifs préférentiels dûs à la fréquence de leur déplacement. Le voyage est ainsi envisagé comme un objet d'étude potentiel. A cette considération matérielle du voyageur répondent des recherches accordant une place particulière

⁵⁹ G. Lambert, *Allemagne...*, *op. cit.*, p.10.

⁶⁰ F. Kupferman, *Au pays...*, *op. cit.*, p. 172.

⁶¹ René Rémond dans A. Fleury, *La Croix...*, *op. cit.*, p.11. René Rémond est l'auteur de la préface de l'ouvrage d'Alain Fleury, *La Croix et l'Allemagne. 1930-1940*.

⁶² Cf. Marc Martin, *Médias et journalistes de la république*, Paris, Odile Jacob, coll. Histoire, Hommes, Entreprises, 1997, pp.137-138.

à l'envoyé spécial ou au correspondant. Alain Fleury pour le quotidien *La Croix*⁶³, Nicole Racine pour la revue *Europe*⁶⁴ ou encore Pierre de Senarclens pour *Esprit*⁶⁵, tous ont tenté d'intégrer le témoignage des journalistes voyageurs dans le cadre d'un préalable à la construction et à la représentation mentale du national-socialisme en France.

Pierre de Senarclens, dans la revue *Relations Internationales*, est celui qui mit le mieux en évidence la spécificité du témoignage venue de l'observation sur place. Délaissant les considérations établies dans le numéro 5 de février 1933 d'*Esprit*, P. de Senarclens insiste sur l'aspect novateur de l'article de Géraud Jouve publié deux mois plus tard.⁶⁶ Jusqu'au numéro de janvier 1934 consacré au fascisme, P. de Senarclens fait de l'article de Jouve le seul article réellement percutant qui fut consacré au nazisme, au-delà des interventions de Raymond Aron ou d'Alexandre Marc. Or, l'historien n'accorde que peu d'importance à la vision de l'Allemagne établie par F. Dorola à la suite de son voyage à la fin 1932. Reconnaisant que Dorola met en avant l'inapplicabilité du programme d'Hitler du fait de ses nombreuses contradictions, P. de Senarclens ne mentionne à aucun moment la sympathie de Dorola à l'égard d'un peuple allemand accueillant et chaleureux, faisant « fête à l'observateur étranger »⁶⁷. L'article ne se résume pas uniquement à cette dénonciation de la faiblesse du programme d'Hitler, que tout analyste du régime aurait pu établir de Paris, mais est également une complaisance délicate à l'égard d'une Allemagne attachante pour celui qui la traverse, attitude uniquement palpable par le voyage sur place. Seul réel travers de l'analyse de la vision de l'Allemagne au sein de la revue *Esprit* établie par Pierre de Senarclens, il reflète malgré tout une différenciation mal maîtrisée entre le journalisme d'investigation à l'étranger et la chronique de presse classique, établie au sein des locaux parisiens ou régionaux. L'aspect pittoresque du récit de voyage ou de l'article, trop longtemps délaissé par l'historiographie, se doit d'avoir une place de choix dans l'analyse d'une société, d'un régime politique ou d'une idéologie. Révélateur de sensibilités, d'impressions et de sensations, il supplante toute analyse systématique vue de Paris qui se réclamerait d'une totale objectivité. Reste aux historiens de ne pas perdre de vue cette logique. L'abondance d'informations publiées par la presse écrite permet une comparaison qui s'avère sans appel sur la qualité même du travail journalistique.⁶⁸ L'historiographie de la presse, notamment française, s'est attachée à faire du voyage un moyen de construction convenable de l'imagerie politique nationale-socialiste, reste à savoir si elle est prête à en faire un but de recherche nécessaire.

⁶³ Cf. A. Fleury, *La Croix...*, *op. cit.*

⁶⁴ Cf. N. Racine, « La revue *Europe* et l'Allemagne... », art. cité.

⁶⁵ Cf. P. de Senarclens, « L'image de l'Allemagne... », art. cité.

⁶⁶ Cf. Géraud Jouve, « Vie privée d'une ville. Les deux visages de Berlin », *Esprit*, n° 7, avril 1933, pp.100-105.

Dans cet article, Géraud Jouve livre la vision d'une capitale berlinoise ayant réussi son développement démographique, économique et culturel, malgré un déterminisme historique et géographique peu favorable, et dévalorise du même coup l'évolution de Paris. On peut notamment lire : « Le manque presque total d'histoire et de pittoresque fait le charme de cette capitale qui se refuse aux effets faciles et accepte allègrement sa monotonie. (...) Mais alors que Paris, comme l'a marqué Giraudoux, gangrène les champs et les bois environnants, Berlin, ville de la verdure, se fond insensiblement avec eux. La ville et la campagne ne se font pas ces tristes et réciproques concessions qui gâtent le paysage au-delà des fortifications, et d'où les deux éléments sortent également amoindris et diminués. » dans *Ibid.*, pp.101-102.

⁶⁷ F. Dorola, « Au fil... », art. cité, p.703.

⁶⁸ Les récits propres aux différents congrès de Nuremberg publiés par des témoins comme par des analystes n'ayant pas fait le déplacement est sans aucun doute l'un des exemples les plus parlants de cette différence de qualité. Les articles issus de rédacteurs n'ayant pas assisté aux congrès ne sont que la reprise systématique de récits légués par les premiers témoins.

3. Historiographie et voyage : les aléas de l'interprétation

3.1. Erreurs de jugements et représentations galvaudées

3.1.1. La tentation réductrice du voyageur en Allemagne

Après 1945, les conflits de mémoires furent récurrents, voire omniprésents, dans les divers courants historiographiques, allant même jusqu'à galvauder le terme de « devoir de mémoire ». L'abondante bibliographie disponible sur la Seconde Guerre Mondiale permet de voir se dessiner quelques grandes lignes de force autour de la représentation politique et sociale. Ainsi, certaines idées reçues semblent peupler l'intelligentsia – si intelligentsia il y a⁶⁹ - française actuelle, au point de s'avérer totalement réductrices aux yeux des recherches historiques en cours. Bernard-Henri Lévy, de retour du Pakistan, n'hésite pas à comparer son périple aux voyages en Allemagne des écrivains des années trente :

« Après ces séjours au Pakistan, je me sens, toutes proportions gardées, dans l'état d'esprit de ces premiers témoins qui, dans les années trente, rentraient d'Allemagne disant : "Ce que j'ai vu est terrible ; vous ne voulez pas en prendre la mesure, mais c'est terrible". »⁷⁰

N'en déplaise à Bernard-Henri Lévy, la France des années trente, et plus généralement les sociétés occidentales, n'est pas une France majoritairement consciente du danger hitlérien. De la même manière que la France de 40 n'est pas qu'une France collaborationniste, la France de l'avant-guerre n'est pas seulement une nation dénonçant l'horreur fasciste. Réduire les témoins de la barbarie hitlérienne à des visionnaires sans failles serait renoncer à admettre la confusion ambiante sur la question nationale-socialiste des années trente. Bien que la comparaison soit tentante, du fait de la construction d'une image nationale-socialiste symbole par excellence de l'exercice de la terreur, établie après-guerre, celle-ci n'est pas de rigueur. Lire l'image nationale-socialiste à la lumière de la Shoah galvaude la représentation de celle-ci rapporté d'Allemagne par les différents acteurs du voyage.

Lorsqu'au début de l'année 1999, Bernard-Henri Lévy est mandaté en Allemagne par le quotidien *Le Monde* afin d'étudier le débat sur la nécessité ou non de tourner définitivement la page du génocide juif⁷¹, au risque de l'oublier, la comparaison avec les voyages des années trente s'impose. Berlin, Hanovre, Bonn, Francfort. Foulant les pas des Guérin ou Valayer, le philosophe ne manque pas de rappeler que de tout temps, le voyage en Allemagne a poussé à la compréhension des enjeux politiques du moment et a contribué à la dénonciation du mal dans les années trente. Or, il est flagrant de voir que la valeur expiatoire du voyage prôné jusque-là par l'auteur ne s'exerça pas sur son propre séjour en Allemagne. Parti dans le but de

⁶⁹ Michel Leymarie se pose à juste titre la question de savoir si les années quatre-vingt n'ont pas marqué la fin de la figure de l'intellectuel telle qu'elle fut insufflée lors de l'Affaire Dreyfus. « La figure de l'"homme de lettres" a effectivement disparu, l'activité intellectuelle s'est professionnalisée » dans Michel Leymarie, *Les intellectuels et la politique en France*, Paris, PUF, coll. Que sais-je ?, p.103

⁷⁰ Cf. Bernard-Henri Lévy, « J'ai découvert des choses terribles... », *Le Parisien-Dimanche*, 04/05/2003.

⁷¹ Cf. *Idem*, « Allemagne, année zéro ? La tentation de l'oubli », *Le Monde*, 08/02/1999.

comprendre la politique des principaux dirigeants du pays, de Gerhard Schröder à l'ancien chancelier Helmut Schmidt, tout en passant par le chef de la communauté juive Ignatz Bubis, Bernard-Henri Lévy se retrouve dans la même position que ces voyageurs des années trente ayant tenté de percer le mystère national-socialiste. Les sentiments sont partagés entre le laxisme de la politique du gouvernement sur la mémoire du national-socialisme et la volonté de la communauté juive de protéger celle de la Shoah. La confusion est donc de rigueur et le ton général des propos de l'auteur n'arrive pas à convaincre. Malgré lui, Bernard-Henri Lévy a révélé une évidence que les séjours des intellectuels des années trente avaient laissé éclater : chaque voyage ne peut se solder par une compréhension acceptable du régime étudié. La puissance du récit de voyages se ressent à la justesse du propos relaté jumelé à une certaine humilité du voyageur. Cette humilité semble malheureusement faire défaut dans la perception historique actuelle de l'image nationale-socialiste des années trente.

3.1.2. Le récit de voyage, compte rendu de la réalité historique ?

La confrontation entre travaux historiques et récits de voyages en Allemagne laisse parfois entrevoir quelques incohérences d'un point de vue purement chronologique, voire parfois dans l'interprétation historique.

La principale faille mise en valeur par la confrontation directe au récit de voyages fut la généralisation établie par l'historiographie autour des institutions hitlériennes créées durant les années 1938-1939. Quelques travaux historiques n'hésitent pas à les englober à l'ensemble de la période 1933-1939. Un exemple parmi d'autres est celui du *Kraft durch Freude*, organisation de loisirs mise à la disposition du monde ouvrier. Il n'est pas rare de retrouver cette appellation dès 1933-1934, pour évoquer certains aménagements proposés dans l'économie hitlérienne, dans quelques travaux⁷², alors que sa création date de novembre 1938.⁷³ Le voyage de François-Xavier Babeur en 1938 et la parution de sa thèse sur le sujet⁷⁴ ne laissent que peu de doute quant à la datation exacte de cette institution.

L'ancienneté de certains travaux de recherches est également à souligner dans le cadre d'une telle confrontation aux récits de voyages. Ainsi, les travaux de Geneviève Bureau en 1967 ne semblent plus recevables à la lumière des récits des années 1933-1934. Celle-ci déclare, au sujet de la situation des trois premiers mois de l'année 1933, qu'« étant donné la confusion qui règne à ce moment-là en Allemagne, les journaux, le plus souvent, n'émettent que des hypothèses, ce qui leur paraît le plus vraisemblable »⁷⁵. Le rôle des envoyés spéciaux ou permanents dès janvier 1933 est réel et l'affirmation de G. Bureau ne tient pas. Les récits de

⁷² Cf. A. Fleury, *La Croix...*, *op. cit.* Dans son ouvrage, Alain Fleury parle régulièrement de la *Kraft durch Freude*, en proposant une datation assez floue autour de 1934. Or, les propos de l'auteur semblent davantage s'apparenter aux premières réalisations orientées autour de la promotion de la beauté du travail, mais en rien à l'organisation structurée créée en 1938.

⁷³ Il semblerait que la première mention de la *Kraft durch Freude* dans la presse française soit l'œuvre de *Je suis partout* en octobre 1937, alors que l'organisation n'était encore qu'à l'état de projet (cf. Pierre Porte, « La Force par la Joie », *Je suis partout*, n° 359, 08/10/1937). Reçu durant l'été 1937 par Hitler à la chancellerie, le journaliste Pierre Porte rendit compte pour l'hebdomadaire de Gaxotte de l'exclusivité de l'entretien accordé par le Führer.

⁷⁴ Cf. F.-X. Babeur, *L'organisation des loisirs ouvriers...*, *op. cit.*

⁷⁵ Geneviève Bureau, *Les premières réactions de la presse française à l'égard d'Hitler (janvier-mars 1933)*, sous la direction de Jean-Baptiste Duroselle, Paris, 1967.

Maurice Pernot⁷⁶ présent à Berlin le 30 janvier 1933, pour *La Revue des Deux Mondes*, ne laissent pas de place à l'hypothèse. Les descriptions sont précises et teintées d'une analyse percutante. S'il est vrai que l'on peut parler de « confusion » autour de la perception du régime hitlérien par les observateurs internationaux durant les premiers temps, elle n'empêche en rien la publication de chroniques et d'articles révélateurs de la situation. Comment pourrait-il en être autrement au regard de *La peste brune*⁷⁷ de Daniel Guérin publiée dès 1933 ?

Au-delà de l'historiographie pure, la réédition d'ouvrages a donné lieu à quelques complaisances historiques, notamment au sein des milieux d'extrême-droite, à l'égard des récits de voyageurs. Ainsi, Maurice Bardèche, préfaçant *Notre avant-guerre* de Robert Brasillach, se plait à dire :

« *Notre avant-guerre* ne nous enseigne rien, ce n'est qu'une promenade. Cela ne correspond d'aucune manière à ce qu'on peut appeler un livre *important*. C'est même tout le contraire d'un livre important, on le tiendrait facilement pour un de ces amuse-gueule qui sont en marge d'une œuvre et qui n'attirent que les amateurs un peu maniaques de certains écrivains ou de certaines époques. »⁷⁸

Simple promenade ? Si promenade il y a, c'est au cœur du fascisme que Brasillach l'entreprend.⁷⁹ La précaution d'une telle préface témoigne de la puissance de communication du réel par le voyageur au sein des consciences collectives. Le récit de voyage est ainsi le reflet de la réalité étrangère et si l'historien est ce « maniaque » évoqué par Bardèche, il est également celui par qui l'objectivité des faits tend à acquérir ses lettres de noblesse.

3.2. En marge de l'étude du voyage

3.2.1. Les outils connexes : la connaissance des localités traversées

S'intéresser à l'Histoire du voyage et des voyageurs implique une appréhension convenable des lieux de séjours de chacun et des parcours effectués. Faisant figure de point de passage obligé, la capitale berlinoise des années trente fut sujette à plusieurs contributions scientifiques qui permirent d'éclaircir le terrain d'étude. Successivement étudiée en comparaison avec d'autres capitales européennes⁸⁰ puis observée comme lieu d'enjeux politiques majeurs⁸¹, Berlin reste le point de passage inévitable de l'Allemagne, disposant d'une atmosphère inégalable, hormis dans quelques quartiers de Bonn⁸². Par le biais des écrits

⁷⁶ Cf. M. Pernot, « Heures de Berlin (I)... », art. cité ; *Idem*, « Heures de Berlin (II). Le nouveau régime et l'économie allemande », *La Revue des Deux Mondes*, 15/03/1933, pp.430-455 ; *Idem*, « Heures de Berlin (III). Le III^{ème} Reich », *La Revue des Deux Mondes*, 01/04/1933, pp.629-642.

⁷⁷ D. Guérin, *La peste...*, *op. cit.*

⁷⁸ Maurice Bardèche dans R. Brasillach, *Notre...*, *op. cit.*, p.4.

⁷⁹ Brasillach conclut son ouvrage sur ces mots : « Le fascisme, c'est l'esprit même de l'amitié, dont nous aurions voulu qu'il s'élevât jusqu'à l'amitié nationale. » dans *Ibid.*, p.279.

⁸⁰ Cf. Alain Blayac, « Berlin-Vienna. Images of the City in the British Literature of the 30's », *Etudes Britanniques Contemporaines*, n° 2, Montpellier, Presses Universitaires de Montpellier, 1993.

⁸¹ Cf. Emmanuel Terray, « Berlin : mémoires entrecroisées », *Terrain*, n° 29, septembre 1997.

⁸² Alain Blayac fait de certains quartiers de Bonn le « miroir » ou la « sœur » du Berlin décrit par Isherwood. Cf. A. Blayac, « Berlin-Vienna. Images... », art. cité.

sur Berlin légués par Isherwood et sur la Vienne de Spender⁸³, la compréhension du cadre dans lequel évoluaient les voyageurs est possible. La recherche littéraire serait donc un outil connexe à l'approche historique, outil indispensable à la pleine maîtrise du voyage dans son intégralité. La conjugaison de telles études aux faits historiques donna lieu à la parution d'ouvrages sur la ville de Berlin durant la période nationale-socialiste⁸⁴, ouvrages plaçant la capitale au centre du pouvoir hitlérien. Architecture, peinture, cinéma, la science historique se doit d'être pluridisciplinaire, qui plus est dans l'étude du voyage, du fait de l'interpénétration des genres. C'est là toute la force des travaux de Peter Reichel ayant réussi une synthèse plus qu'acceptable d'une étude de ces diverses disciplines dans le cadre d'une interprétation originale du national-socialisme.⁸⁵ Cet intérêt pour la capitale allemande des années trente va grandissant, mais reste cependant récent, comme le souligne à juste titre Lionel Richard :

« Curieusement, autant le Berlin de la République de Weimar a déclenché depuis les années 60 un intérêt passionné qui s'est concrétisé par des livres, des films, des expositions, autant celui de la domination et de la terreur nazies a suscité relativement peu d'attention de la part d'historiens. »⁸⁶

Cette relative nouveauté dans l'intérêt porté aux villes allemandes des années trente réside à la faculté des chercheurs à englober la diversité des sources consacrées au national-socialisme permettant de comprendre la formation de l'image de celui-ci, non seulement en Allemagne, mais également à l'étranger. Malgré tout, si l'intérêt pour les pôles de concentration du nazisme que sont Berlin, Nuremberg ou Hambourg grandit, force est de constater une carence historiographique dans le traitement des campagnes allemandes entre 1933 et 1939. Or, si les haltes du voyageur passent inévitablement par de grands centres urbains, rares furent ceux n'ayant pas envisagé un particularisme rural de l'évolution national-socialiste.⁸⁷ Même si F. Dorola, dans la revue *Esprit*, soulève le problème de l'intérêt des campagnes allemandes⁸⁸, les recherches historiques ont démontré l'enracinement profond du national-socialisme à l'extérieur des villes. La lecture des *Réprouvés* d'Ernst von Salomon ne fait que confirmer l'évidence de cet enracinement durable.⁸⁹ L'importance du monde rural dans les récits de voyages de Brasillach, Chateaubriant ou Valayer ne fut cependant guère sujette à une étude historique du phénomène, alors que le national-socialisme construisit son image par son biais. Le déséquilibre des intérêts entre villes et campagnes perdure. Par quoi se justifie-t-il ? Le récit de voyage peut-il changer ce rapport de force ou est-il immuable ?

Lieux d'effervescence et de bouillonnement culturel, la ville allemande des années trente a longtemps été considérée dans l'imagerie commune comme le théâtre des défilés et des

⁸³ Cf. Stephen Spender, *The Thirties and Afters*, Londres, Fontana, 1978.

⁸⁴ On peut citer notamment Lionel Richard (dir.), *Berlin (1933-1945). Séduction et terreur : croisade pour une catastrophe*, Paris, Editions Autrement, Série Mémoires, n° 37, avril 1995, 171 p.

⁸⁵ Cf. P. Reichel, *La fascination...*, *op. cit.*

⁸⁶ *Ibid.*, p.7.

⁸⁷ La nuance réside ici dans le fait qu'il n'y a pas eu une totalité des voyageurs s'étant penché sur le monde des campagnes allemandes entre 1933-1939. Philippe Barrès fait de son étude *Sous la vague hitlérienne* une généralisation à l'ensemble de l'Allemagne alors qu'il n'a en réalité séjourné uniquement qu'à Berlin.

⁸⁸ On peut y lire : « L'informateur étranger a tort de s'abreuver généralement aux sources citadines. Mais qu'irait-il faire à la campagne surtout si elle est morne et triste comme la campagne allemande ? » dans F. Dorola, « Au fil... », art. cité, p.703.

⁸⁹ Cf. Ernst von Salomon, *Les Réprouvés*, Berlin, 1930.

parades hitlériennes. Or, l'image peuplant les récits de voyages des observateurs fait de la ville un élément constitutif du maillage allemand, au même titre que la campagne. Elle apparaît comme étant le lieu de concentration des pouvoirs du national-socialisme mais ne disposant pas d'une âme nationale-socialiste, à l'inverse des villages de la campagne allemande. Ainsi, l'étude du voyage replace la campagne, en tant qu'espace vécu et traversé, au premier rang de la construction de l'image du national-socialisme à l'étranger. Exploitant toujours la thématique des deux Allemagne, là où André Germain voit une Allemagne nationale-socialiste opposée à une Allemagne communiste dans une immense « bouillie »⁹⁰, il convient de se demander si l'historien ne devrait pas préférer une division entre la thématique ville/campagne orientée autour du nazisme.

3.2.2. Les dangers d'une lecture unique du national-socialisme par le biais du voyage

« J'aime le voyage mais je ne perds pas la tête à la seule apparition de ce mot, un de ces mots qui, sur l'affiche ou sur l'écran, fait frémir avec excès nos contemporains » écrivait Drieu la Rochelle en novembre 1937.⁹¹ Le voyage séduit, non seulement à titre personnel, mais également dans le cadre de la recherche historique. Céder à la tentation de la fascination exercée par ce phénomène peut représenter un des principaux écueils de l'historiographie. L'unique lecture de la construction de l'image nationale-socialiste à l'étranger par la prise en compte du récit de voyages ne peut alors constituer un fonctionnement acceptable de la démarche historique.

Le repli systématique autour du récit de voyage présente l'inconvénient de disposer d'une image déjà construite ou en phase de construction. La relation de voyages n'apporte que peu –voire pas– d'informations sur les outils et les appareils de la diplomatie culturelle allemande mis en place pour permettre à cette image d'exister et de se développer. La recherche se doit ainsi d'étendre son activité de recherche aux préalables créés par les différents organes du national-socialisme afin de rendre possible la diffusion d'une certaine image du régime. Le récit de voyages peut parfois se présenter comme ayant surgi de nulle part, seul lien entre le voyageur et le séjour effectué, seule preuve subsistante à l'expérience vécue. Or, il s'inscrit dans un tout et entre dans le champ des relations internationales. Le voyage ne doit pas être saisi comme le fruit d'une expérience individuelle dans le cadre d'une synthèse historique mais comme l'amorce d'un nouveau phénomène collectif poussant à la création d'une mythologie politique, loin des « simples constructions abstraites »⁹².

L'inscription de l'étude du voyage et des voyageurs en Allemagne nazie dans le champ plus large de l'Histoire des relations internationales du premier XX^{ème} siècle amène à explorer les champs de l'Histoire diplomatique, politique et culturelle en conjuguant les disciplines. Les

⁹⁰ Cf. A. Germain, *Hitler...*, *op. cit.*, p.11.

⁹¹ Pierre Drieu la Rochelle, « Voyages », *Je suis partout*, n° 366, 26/11/1937, p.8.

⁹² Serge Berstein, *Démocraties, régimes autoritaires et totalitarismes au XX^{ème} siècle. Pour une Histoire comparée du monde développé*, Paris, Hachette, coll. Carré Histoire, 256 p. L'auteur insiste sur cette construction de l'image politique en déclarant : « Les régimes politiques ne sont pas de simples constructions abstraites, issues de l'esprit fertile des juristes, mais la traduction, à un moment donné de l'histoire, des rapports de forces entre les groupes qui constituent une société. » dans *Ibid.*, p.3. Si le voyageur participe à ces groupes constitutifs de la société, ils ne doivent en rien être privilégiés en rapport aux autres cercles mais uniquement le point d'entrée à l'analyse.

retours de voyage ne peuvent tout expliquer. Werner Röder, au sujet des écrivains allemands émigrés en France dans les années trente, parle d'une « hétérogénéité de l'objet de recherche » et d'une « multitude des situations »⁹³ rendant les travaux scientifiques délicats. Le transfert de l'étude des émigrés allemands aux voyageurs du Reich des années trente est alors réalisable. Hétérogénéité et multitude des situations rendent peu probable la réalisation d'une construction d'image nationale-socialiste à l'étranger uniquement due aux voyages d'observateurs étrangers. Cependant, il ne fait aucun doute quant à leur contribution. Un tel postulat permet de reconsidérer la place de l'Histoire du voyage dans l'historiographie du national-socialisme allemand en ne lui accordant pas ce rôle prééminent auquel une étude vêtue d'œillères voudrait le laisser croire, mais en lui attribuant le sens d'une incomparable nécessité.

⁹³ Werner Röder, « Zur Situation der Exilforschung in der Bundesrepublik Deutschland », *Exil und innere Emigration II*, Francfort, Athenäum Verlag, 1973, p.144, cité dans U. Bernard, *Regards sur le III^{ème} Reich*, op. cit., p.11.

*« N'aie point en horreur
l'Egyptien, car tu as séjourné
dans son pays. »*

Deutéronome, XIII, 8

Troisième partie :

De Weimar à Nuremberg : un voyage à l'ombre de la "Peste brune"

- Réflexion générale et projet de thèse -

Cette troisième et dernière partie a pour vocation de mettre en avant les chantiers futurs à entreprendre dans le cadre d'une recherche doctorale. Une première réflexion sur quelques points fondamentaux mêlant voyage et national-socialisme n'ayant pu être traitée dans cette présente étude est donc nécessaire. Totalitarisme, création de l'image puis diffusion, autant de thématiques auxquelles le voyageur occidental fut malgré lui témoin, mais également acteur à part entière. De nombreux angles d'entrée offrent également des possibilités d'analyses intéressantes. La politique artistique et culturelle du Reich, les conflits religieux, le développement de la culture physique ainsi que l'émergence d'un fort mouvement associatif, telles sont quelques-unes des problématiques auxquelles les voyageurs furent inévitablement confrontés. Ainsi, cette réflexion autour de ces thèmes n'a pas pour vocation d'embrasser de manière exhaustive l'ensemble de ces enjeux mais de poser les premiers jalons d'une recherche future.

Associé à cela, il convient également de réfléchir à la dimension donnée à une thèse sur le sujet. L'existence d'une thèse elle-même serait-elle pertinente sur ce thème du voyage ? A quel courant historique se rattacherait-elle ? Comment intégrer cette recherche à une réflexion historique plus large, naviguant entre l'Histoire des représentations, des idées et des transferts culturels ? Aborder un sujet sans l'inclure dans l'évolution historiographique en cours ne serait que contourner une donnée essentielle de la réflexion historique propre à chaque historien. Si cette partie n'a nullement la prétention de fixer de manière immuable le déroulement d'une recherche plus large sur le sujet, elle présente cependant ses orientations les plus significatives.

CHAPITRE 6 : 1933-1939 : Penser le voyage, penser le national-socialisme ?

Les déplacements dans le III^{ème} Reich et leurs récits paraissent porter en eux les germes d'une explication rationnelle du régime national-socialiste où, s'ils ne revêtissent pas cet aspect, présentent les clés nécessaires à la compréhension. Cependant, l'étude du genre ne doit pas se borner à une simple analyse des impressions et des perceptions ressenties mais doit rentrer dans le cadre d'une étude approfondie du phénomène totalitaire. Entre montée en puissance d'un « totalitarisme brun » et « rouge »¹, quelle place le voyage eût-il dans la compréhension d'une telle pratique ? Y a-t-il eu une conscience de la terre totalitaire parcourue ou la simple considération d'un régime novateur ?

Aspect du voyage auquel la totalité d'une étude aurait pu être concernée, les bases d'une réflexion autour du totalitarisme se doivent d'être ici jetées. Si la théorisation du processus n'intervint qu'à la suite de la parution de l'œuvre d'Hannah Arendt, *Aux origines du totalitarisme*², en 1951, l'examen de la pratique avant cette date se doit d'être prise en considération.³ L'historienne américaine ne cache pas, implicitement, l'importance de la relation de séjours, au même titre que d'autres sources, dans la compréhension du phénomène totalitaire allemand.⁴

Les propos à venir embrassent ainsi une réflexion générale sur ces concepts de totalitarisme et d'image perçue, puis créée. N'ayant pu être menée à bout dans le cadre de cette étude, cette réflexion constituerait un des axes majeurs à développer dans l'optique d'une étude doctorale. Partie intégrante d'une étude sur les relations entre l'Allemagne nationale-socialiste et le reste de l'Occident, la prise en compte des représentations du régime hitlérien appliquées à une analyse politique des systèmes politiques internationaux s'avère représenter une composante majeure de la géopolitique des années trente. Une fois les clichés d'un III^{ème} Reich conspué par ses voyageurs écartés, cette réflexion idéologique d'ensemble peut être entamée par le biais d'une analyse comparative entre les récits de voyage et les écrits produits sur le Reich n'étant

¹ Ces termes furent popularisés l'historien allemand Ernst Nolte.

² Cf. Hannah Arendt, *The Origins of Totalitarianism*, Londres, Harcourt, 1951.

³ Les réflexions issues des années quarante sur le sujet démontrent la vitalité des interrogations sur cette pratique nouvelle. Jacques Maritain, Karl Kautsky ou Franck Borkenau, qui fit paraître *L'ennemi totalitaire* en 1940, furent les principaux artisans de cette réflexion. Enzo Traverso déclare qu'« avant la montée au pouvoir de Hitler en Allemagne, en 1933, la notion de totalitarisme s'installe de manière stable dans la littérature antifasciste. » dans Enzo Traverso, *Le Totalitarisme. Le XX^{ème} siècle en débat*, Paris, Le Seuil, Points Essais, 2001, p.29. Le mot même de totalitarisme, à travers l'adjectif *totalitario*, apparaît dès 1923 chez des écrivains antifascistes italiens comme Giovanni Amendola, Lelio Basso ou encore Luigi Sturzo.

⁴ La rédaction de l'introduction de son ouvrage *Le système totalitaire*, à la fin des années soixante, envisage une pluralité des sources employées, à l'exception des mémoires d'anciens dirigeants nazis. Elle déclara : « La seule littérature qu'à quelques exceptions près, j'aie délibérément écartée, consiste dans les nombreux mémoires publiés par d'anciens généraux et hauts fonctionnaires nazis après la fin de la guerre. Que ce genre d'apologétique ne brille pas par l'honnêteté, c'est bien compréhensible, et ce n'est pas ce qui nous interdit de le prendre en considération. Mais ces réminiscences manifestent à un degré stupéfiant une absence de compréhension de ce qui s'est réellement passé. » dans H. Arendt, *Le système...*, op. cit., p.14.

pas le fruit d'un voyage en Allemagne. Charles Lindbergh face à Robert Brady⁵, Henri Brunschwig face à Pierre Descaves⁶, les analyses politiques divergent que l'on soit entré en contact avec le national-socialisme ou qu'on l'ait observé de l'étranger. « Si les voyages forment la jeunesse, c'est avant tout parce qu'elle y apprend à se connaître elle-même »⁷, écrivait Pierre Bertaux au sujet de l'Allemagne en 1933. A défaut de se découvrir, a-t-elle appris à connaître et à comprendre le national-socialisme ? Toutes ces idées à explorer vont ainsi être abordées dans ce sixième chapitre, de manière à dégrossir un travail de thèse nécessitant une telle approche, à savoir celle de prouver ou non, qu'il y eut une prescience propre aux voyageurs sur les dangers du national-socialisme allemand.

1. Une compréhension acceptable du national-socialisme ?

1.1. Comprendre l'incompréhensible

1.1.1. De la nécessité du voyage en Allemagne

Le numéro spécial de *La Revue des Vivants* paru en février 1934, malgré la pluralité d'articles offrant un simulacre de neutralité politique, pourrait résumer la perception de l'Allemagne hitlérienne à ces quelques mots de Brunschwig :

« Nos journaux, nos revues, en rassemblant des extraits de discours ou de livres allemands, fabriquent une doctrine logique, intelligible aux français. Ce faisant, ils faussent le national-socialisme en le rationalisant. Car ce dernier ne se raisonne pas, mais se sent ; il est là proprement allemand et ne peut s'exporter. (...) Il faut des années d'études et de séjour dans le pays, des semaines d'illusions et de désillusions pour comprendre qu'on ne comprend pas. »⁸

Hymne au voyage et prédication de l'irrationalité du régime nazi, la déclaration de Brunschwig constitue un point d'entrée fondamental dans la réflexion. Le national-socialisme pouvait-il se comprendre par le biais d'une confrontation directe ? Le voyage est-il le meilleur moyen d'accès au totalitarisme hitlérien ? Les joutes oratoires et idéologiques entre voyageurs et non voyageurs sur le sujet ont alimenté la presse occidentale des années trente en proposant toujours en filigrane une ébauche de réflexion

⁵ Professeur d'économie à l'Université de Columbia, Robert Brady publia l'une des principales analyses américaines du fascisme allemand durant les années trente. Or, n'ayant pas effectué le déplacement, l'ouvrage de Brady n'eut que peu d'écho aux Etats-Unis à la suite des retours successifs d'Allemagne de Charles Lindbergh. Cf. Robert Brady, *The Spirit and Structure of German Fascism*, New-York, Viking Press, 1937, 383 p. (L'ouvrage sortit la même année au Royaume-Uni aux Editions Left Book Club et fut réédité aux Etats-Unis en 1971.)

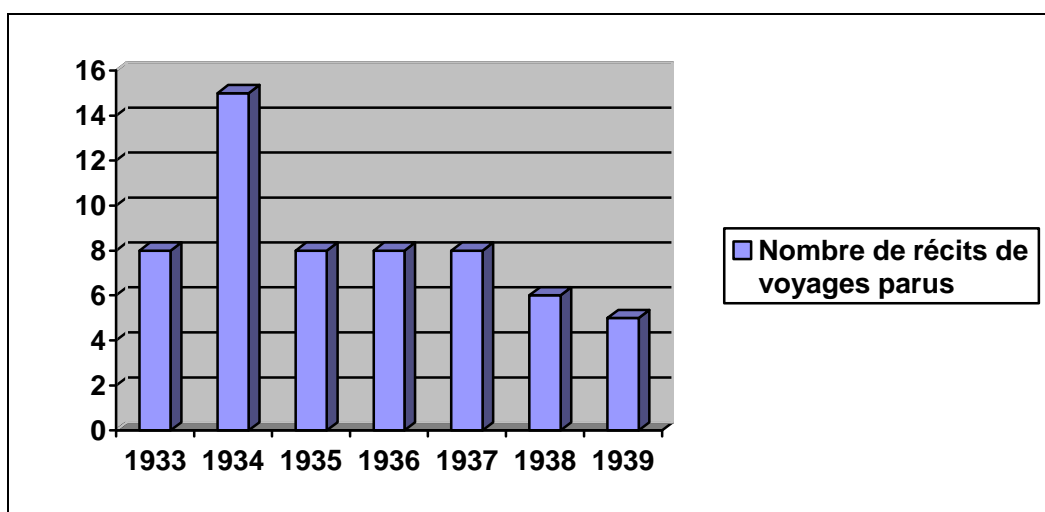
⁶ N'ayant pas fait le déplacement outre-Rhin, le journaliste Pierre Descaves a rédigé un portrait d'Hitler et du national-socialisme ne condamnant en rien le régime allemand. Cf. Pierre Descaves, *Hitler*, Paris, Denoël & Steele, 1936. Durant les années soixante-dix, Pierre Descaves devint un des membres actifs du Front National.

⁷ P. Bertaux, « Préoccupations de part... », art. cité, p.712.

⁸ H. Brunschwig, « France... », art. cité, p.285.

sur la pratique totalitaire du régime allemand. Peut-on comprendre les modes de fonctionnement d'un régime incompréhensible ? Tel semble être le questionnement profond auquel furent confrontés de nombreux intellectuels ayant effectué le voyage. Si quelques-uns furent humbles, à l'image de François Perroux⁹, devant le manque de réponse à un tel problème, l'absence d'analyse ne fut jamais observée au sein d'une intelligentsia restée sur place. Cette incapacité des voyageurs à apporter une analyse acceptable de la situation désacralisa l'image de la légitimité du propos due à la vision sur place. Les critiques se déchaînent et l'on en vient à douter de l'utilité du voyage en Allemagne. La faiblesse de l'analyse et le manque de impartialité constituent les arguments phares des analystes sédentaires critiquant l'engouement pour le voyage outre-Rhin.¹⁰ Cependant, dans un tel contexte de montée des périls en Europe, comme le souligne justement Philippe Soupault, « l'impartialité est quelquefois, comme dans le cas de l'Allemagne, une approbation »¹¹. La nécessité du voyage, qui semble perdre de sa superbe au fil des années trente, est en réalité victime de son succès. L'essor de la publication de récits de voyages (stables durant toute la période 1933-1939, hormis l'importante publication de l'année 1934 due à l'attractivité de la nouveauté du régime hitlérien) associés à la masse considérable d'articles consacrés au national-socialisme jette l'image d'un double emploi.

Fig. 6 : Fréquence de parution des récits français de voyage en Allemagne (1933-1939)



⁹ François Perroux revint sur cette absence de réponse à la problématique offerte par le national-socialisme dans *Les Mythes hitlériens* : « Observé sur place, le National-Socialisme apparaît comme un mouvement très vivant et très complexe, auquel la plupart de nos catégories logiques et de nos formes de pensée ne sont pas adaptées. Tout en lui surprend, même l'observateur qui connaît l'Allemagne et qui s'attend à être surpris. Une explication plus ou moins satisfaisante de ce sentiment de surprise ne vient que peu à peu, par les contacts directs et l'imprégnation lente que ménage un long séjour. » dans F. Perroux, *Les mythes...*, *op. cit.*, p.21.

¹⁰ Ce ton méprisant à l'égard de la pratique du voyage se retrouve notamment au sein de *La Revue des Sciences politiques* n'ayant pas publié d'articles issus du voyage en Allemagne. L'article du futur voyageur Albert Rivaud paru en 1933 est antérieur au déplacement de ce dernier (1937-1938). Cf. Albert Rivaud, « Les origines du National-Socialisme allemand », *La Revue des Sciences politiques*, n° 51, juillet-septembre 1933, pp.449-455.

¹¹ P. Soupault, « Compte rendu... », art. cité, p.444.

La mise en avant de l'originalité du récit de voyage s'efface progressivement entre 1933 et 1939.

1.1.2. Percevoir le national-socialisme sans se déplacer

Si le national-socialisme a cristallisé les intérêts des puissances nationales sur leur propre évolution intérieure, à l'image d'un Jacques Chasseron, analyste financier pour *La Revue des Sciences Politiques*, déclarant que « depuis que le drapeau à croix gammée flotte sur l'Autriche, le problème diplomatique et le problème de la défense nationale ont pris une acuité telle que les questions financières paraissent être du coup passées au second plan »¹², il a également amené les intellectuels occidentaux restés dans leur pays d'origine à tenter une analyse, parfois hasardeuse, toujours argumentée, d'un régime n'ayant pas offert une compréhension séduisante aux divers voyageurs.

La masse considérable d'articles sur le national-socialisme parus dans les années trente laisse penser, de prime abord, à une analyse s'étant enrichie au fil des années face à des récits de voyages s'enlisant dans la bienveillance. Le constat le plus remarquable réside sans conteste dans la relation entre les occidentaux et le nazisme durant l'année 1939. Alors que rares –voire inexistant- furent les voyageurs (non fascistes ou fascistes) ayant parcouru le Reich cette année-là sans soumettre leurs craintes en vue d'une guerre imminente, quelques analystes se risquent, depuis Paris, Londres ou New-York, à réfuter l'éventualité d'une guerre. Le cas français le plus significatif fut Bernard Sérampuy, spécialiste des questions de politique internationale pour *La Revue des Sciences politiques*. « En ce qui concerne le problème international le plus aigu à l'heure actuelle, il ne semble pas que l'Allemagne soit décidée à pousser les choses jusqu'au point où seule une guerre pourrait les résoudre »¹³ déclara-t-il en février 1939. Bien que ne niant pas la valeur salutaire du voyage pour l'éveil des consciences, le journaliste ne changea pas de ligne de pensée, y compris en juin 1939¹⁴, à quelques semaines de l'entrée en guerre. Si quelques analyses du national-socialisme établies des bureaux des différentes rédactions, restent pénétrantes¹⁵, y compris jusqu'en 1939, la plupart démontrent un manque crucial de confrontation directe à la réalité de l'hitlérisme. Se bornant à des considérations juridico-politiques ou à des tractations intellectuelles autour des différentes déclarations des hauts dirigeants nazis ou d'Hitler lui-même, les articles n'étant pas issus du voyage renvoient à une certaine pauvreté de l'esprit critique. Seuls José Ortega y Gasset¹⁶, Elie Halévy¹⁷ et Bernard Lavergne¹⁸ semblent avoir pleinement

¹² Jacques Chasseron, « La vie économique et financière », *La Revue des Sciences politiques*, n° 7, avril 1938, p.165.

¹³ Bernard Sérampuy, « La vie politique et internationale », *La Revue des Sciences politiques*, n° 12, février 1939, p.87.

¹⁴ Cf. *Idem*, « Critique littéraire... », art. cité.

¹⁵ On peut citer par exemple les divers écrits de René Pinon dans *La Revue des Deux Mondes* (cf. René Pinon, « Le règne de M. Hitler », *La Revue des Deux Mondes*, 15/04/1933, pp.947-954.) ou de Henri Laufenburger, « Le rapprochement des systèmes économiques soviétique et national-socialiste », *Revue politique et parlementaire*, n° 510, 10/05/1937, pp.405-416. Le voyage n'est donc pas le seul vecteur de connaissance politique du régime hitlérien.

¹⁶ Cf. José Ortega y Gasset, *La révolte des masses*, 1930.

saisi le caractère particulier et unique du national-socialisme sans avoir effectué le voyage d'Allemagne. Le débat sur le totalitarisme semble ainsi se jouer bien loin des séjours au sein du Reich, dans les cercles intellectuels philosophiques occidentaux. La réflexion de Raymond Aron, visiteur de l'Allemagne, constitua une exception dans le paysage de la conception totalitaire des années trente.

1.2. L'Etat nazi comme Etat totalitaire : aberration ou constat dans l'Occident des années trente ?

1.2.1. Mettre un nom sur le régime hitlérien

Le constat des termes employés durant les années trente afin de qualifier la nature du régime national-socialiste est révélateur de sa différente perception, entre les voyageurs et le reste de l'intelligentsia. Le terme de totalitarisme semble être préféré des personnalités n'ayant pas eu à faire le déplacement outre-Rhin. *Esprit*, sous la plume de Paul Louis, n'hésite pas, dès janvier 1936, à évoquer un « Etat totalitaire »¹⁹. Quelques mois plus tard, c'est au tour de Jacques Maupas, dans *La Revue des Sciences Politiques*, de dresser une violente critique du régime en faisant du « III^{ème} Reich un Etat nationaliste et totalitaire »²⁰. Pourtant régulièrement nourri aux chroniques financières et économiques de Jacques Maupas, pilier de la rédaction²¹, Albert Rivaud, philosophe collaborateur de la revue, et relatant son voyage dans *Le relèvement de l'Allemagne*, n'employa à aucun moment de telles assimilations.

Les termes utilisés par les voyageurs pour qualifier le régime sont quant à eux plus réservés et mesurés, y compris chez les dénonciateurs les plus virulents comme Daniel Guérin, Paul Valayer ou encore Calvin Hoover. La séduction inconsciente, l'amabilité des rencontres associée au syndrome du déplacement conditionnèrent et nuancèrent les propos des voyageurs à leur retour d'Allemagne. Il y a donc une réelle prise de distance à laquelle l'observateur sédentaire n'eut pas à se confronter dans son analyse. Aucune mention du terme de « totalitarisme » n'est relevable dans les divers récits de voyages. A ce vocabulaire sont préférés une « psychologie du désespoir »²², une « terreur chaotique »²³ ou une « tyrannie » répondant aux « instinct de sadisme et de

¹⁷ Cf. Elie Halévy, *L'ère des tyrannies. Etudes sur le socialisme et la guerre*, Paris, Gallimard, 1938.

C'est au cours d'une communication d'Elie Halévy à la Société Française de Philosophie le 28 novembre 1936 que Maurice Blondel et Raymond Aron employèrent pour la première fois le terme de « totalitarisme ». Sur le déroulement de cette journée, lire Myrna Chase, *Elie Halévy. An intellectual biography*, New-York, Columbia University Press, 1980.

¹⁸ Cf. Bernard Lavergne, « Les Etats totalitaires ou le retour de l'Europe au XVI^{ème} ou au XVII^{ème} siècle », *L'Année politique française et étrangère*, n° 1, 1937, pp.1-19.

¹⁹ Paul Louis, « Le droit national-socialiste », *Esprit*, n° 40, janvier 1936, p.644.

²⁰ Jacques Maupas, « L'Etat national-socialiste », *La Revue des Sciences politiques*, n° 8, juin 1938, p.506.

²¹ Les positions extrêmement critiques de Jacques Maupas à l'égard de l'Allemagne hitlérienne se retrouvent déjà en 1934, notamment autour du débat sur le rattachement de la Sarre. Cf. *Idem*, « La question de la Sarre », *La Revue des Sciences politiques*, n° 55, juillet-septembre 1934, pp.321-352. L'auteur parle déjà dans cet article de la « terreur hitlérienne ».

²² R. d'Harcourt, *L'évangile...*, *op. cit.*, p.1.

²³ M. Pernot, « Heures de Berlin (III)... », art. cité, p.642.

bestialité »²⁴. Seul Calvin Hoover, en 1933, évoque un « Hitler parvenu à son but : l'Etat totalitaire »²⁵. Plus tardivement, Robert d'Harcourt, de retour en France en 1939, parla du national-socialisme comme d'un « totalitarisme brun »²⁶, à l'approche de la guerre.²⁷ Parler de totalitarisme reviendrait à placer l'Allemagne dans un point de non retour. La « chose vue », comme plaisent à le rappeler de nombreux sous-titres de relations de séjours, implique une certaine notion d'espoir dans l'évolution de l'Allemagne.²⁸ Réfuter l'emploi du terme « totalitarisme » serait-il la preuve d'un aveuglement total des voyageurs ? Rien n'est moins sûr. Il ne faut pas perdre de vue les condamnations sans appel de certains voyageurs. Cependant, il est indéniable que dans l'ensemble des récits traités, l'espoir d'une issue positive du national-socialisme allemand est envisagé, espoir absent d'analyses établies à l'extérieur du Reich. Il est possible que par ce choix des mots, par cette issue favorable souhaitée, les voyageurs aient, plus que les autres, perçu les dangers de l'hitlérisme. Consciente de la menace mortelle véhiculée par la contagion fasciste, la recherche d'issues positives au régime, quand celui-ci était compris, démontre une certaine conscience des priorités, au-delà d'une classification conceptuelle de la pratique nationale-socialiste.

Cette théorie peut, malgré tout, être nuancée par certaines attitudes de voyageurs, non complaisants à l'égard de l'hitlérisme, mais indifférents, comme le fut Jean-Paul Sartre. Face à cette « banalisation du mal », chère à Hannah Arendt, les liens entre voyage et conscience de la pratique totalitaire tendent à tourner au discrédit. La relégation au second plan de l'analyse politique fait de l'Etat nazi comme Etat totalitaire une subtilité n'étant pas teintée d'inquiétude. Or, durant les années trente, la conception du totalitarisme relevant de la négativité politique²⁹, sa mise en perspective avec le régime du NSDAP aurait assuré une condamnation unanime.

D'une manière générale, l'éviction du terme « totalitarisme » dans les récits de voyages ne doit pas faire oublier sa probable présence dans l'esprit des voyageurs les plus critiques. Se résoudre à un tel emploi n'aurait-il pas galvaudé le récit de voyages lui-même ? La fonction première du genre n'est-elle pas de soumettre à son lectorat une

²⁴ Pierre Bise, *Le cauchemar allemand*, Paris, Editions Civis, 1934, p.11.

²⁵ C. Hoover, *Allemagne...*, *op. cit.*, p.170.

²⁶ R. d'Harcourt, *Ambitions et méthodes...*, *op. cit.*, p.39. On peut y lire : « Les totalitarismes, qu'ils soient rouges ou bruns, ont une âme commune. Cette parité profonde n'a pas empêché le national-socialisme de revêtir l'uniforme de champion de l'ordre contre la décomposition marxiste et de soldat de l'Occident contre le déferlement de l'Asie. »

²⁷ A partir de 1938-1939, le terme « totalitaire » commence à être employé, succinctement par quelques voyageurs, comme Hubert d'Hérouville qui écrit : « Plaire aux masses...C'est là une impérieuse nécessité pour les Etats totalitaires. » dans H. d'Hérouville, « L'organisation de la culture physique... », art. cité, p.229.

²⁸ Maurice Pernot semble être celui ayant livré la vision la plus extrême et pessimiste au travers de l'absence d'espoir offert au peuple allemand, par le biais d'un profond désintérêt : « Que les Allemands se massacrent entre eux, après tout, c'est leur affaire. Mais le voisinage d'un Etat de soixante millions d'habitants abandonné au désordre et à la violence n'a rien de très rassurant. Les éléments les plus raisonnables, les plus évolués politiquement de la nation germanique sont désormais écartés de la conduite des affaires et soumis à la tyrannie des plus ignorants et des plus exaltés. » dans M. Pernot, « Heures de Berlin (III)... », art. cité, p.642.

²⁹ Cf. Norberto Bobbio, « Cultura e fascismo », *Il dubbio e la scelta. Intelletuali e potere nella società contemporanea*, Rome, La Nuova Italia Scientifica, 1993, pp.75-100 cité dans E. Traverso, *Le Totalitarisme...*, *op. cit.*, p.22.

enquête en terre étrangère en offrant les éléments de réponse à une analyse purement personnelle ? Le « totalitarisme brun » de d'Harcourt, évoqué en 1939, sonne incontestablement le glas d'un renversement de la perception de l'Allemagne hitlérienne.

1.2.2. La vision de Carl Schmitt, contact des voyageurs au sein du Reich

Réfléchir à la notion de totalitarisme intégrée aux analyses du national-socialisme permet de mieux saisir les rapports entre Carl Schmitt, principal relais universitaire des voyageurs en Allemagne et ses disciples occidentaux, notamment François Perroux. Si ce dernier ne cache pas, dans *Les mythes hitlériens* ou dans la revue *Esprit*, l'importance de la pensée de Schmitt dans son évolution personnelle, peut-on se livrer à une analogie réductrice entre la vision de la pratique totalitaire chez les deux intellectuels ?

Le parcours littéraire et philosophique du penseur allemand démontre une prise de conscience et une réflexion précoce pour cette thématique. Dès 1931, dans « Le virage vers l'Etat total »³⁰ et son concept de *totale Staat*, puis en 1932 dans *La notion de politique*³¹, Carl Schmitt et son disciple Ernst Forsthoff³² font du totalitarisme le garant de l'ordre établi retrouvé face à la déliquescence des institutions, non seulement allemandes, mais également internationales, héritée de la Première Guerre Mondiale. Il convient de préciser que cette réflexion sur la forme totale de l'Etat n'intervint pas, chez Schmitt, dans le cadre d'une approbation au discours du NSDAP. En effet, jusqu'en mai 1933, Schmitt est proche du Zentrum.³³ Malgré tout, de mai 1933 à 1937, Carl Schmitt fut l'un des juristes porte-parole du national-socialisme. La conception de l'« Etat total » érigée par Schmitt ne reflète pas la volonté du régime nazi préférant parler d'« Etat racial » (*völkische Staat*). La « nazification »³⁴ de la théorie de Schmitt s'opéra par la mention d'ennemi total et de guerre totale.³⁵ La rencontre des voyageurs occidentaux s'opéra sur ces bases-là.

Sensible au discours de Schmitt, François Perroux rédigea *Les mythes hitlériens* dès son retour d'Allemagne en 1935. A la lumière des propos du juriste allemand, la lecture de l'ouvrage du collaborateur d'*Esprit* prend une nouvelle dimension. Bien que « menaçant »³⁶, le Reich semble proposer un véritable « processus de croissance »³⁷ et s'apparenter à un « régime méritant »³⁸. Jusqu'en 1936³⁹, les écrits de Perroux se réfèrent sans cesse aux travaux du juriste berlinois.

³⁰ Cf. Carl Schmitt, « Le virage vers l'Etat total », 1932, reproduit dans *Parlementarisme et démocratie*, Paris, Le Seuil, 1988.

³¹ Cf. *Idem*, *La notion de politique*, Paris, Flammarion, 1932, rééd. 1992.

³² Ernst Forsthoff, juriste et professeur de droit à l'université de Francfort, reprit la thématique de son maître en 1933 dans un ouvrage intitulé *L'Etat total*. Cf. Ernst Forsthoff, *Der totale Staat*, Hambourg, Hanseatische Verlagsanstalt, 1933.

³³ Il fut également le conseiller juridique du général von Schleicher de novembre 1932 à janvier 1933.

³⁴ E. Traverso, *Le Totalitarisme...*, *op. cit.*, p.138.

³⁵ Cf. Carl Schmitt, « Totaler Feind, totaler Krieg, totaler Staat », *Positionen und Begriffe*, 1937.

³⁶ F. Perroux, *Les mythes...*, *op. cit.*, p.59.

³⁷ *Ibid.*, p.14.

³⁸ *Ibid.*, p.33.

³⁹ Cf. *Ibid.*, « Les paternalismes... », art. cité.

La réflexion sur le totalitarisme entamée par Carl Schmitt survient dans une Allemagne habitée par Raymond Aron. Bien qu'en 1933, Aron ne livre pas l'image d'une Allemagne totalitaire dans son analyse du national-socialisme parue dans *Europe*⁴⁰, ses écrits de 1939 n'hésitent pas à établir un rapprochement entre totalitarisme et nazisme. La communication effectuée par Aron devant la Société Française de Philosophie le 17 juin 1939 scelle définitivement ce lien. Ouvrant son intervention en déclarant que « la constitution de nouvelles élites dirigeantes est le fait fondamental des régimes totalitaires (allemand et italien) »⁴¹, le système d'interprétation du philosophe se conceptualise autour de la pratique totalitaire, schéma non effectué lors de ses différentes interventions de Berlin ou lors de ses retours de voyages. Lecteur critique de Carl Schmitt du fait des différents réseaux universitaires berlinois en place lors de l'accession d'Hitler à la chancellerie⁴², ne peut-on pas expliquer ce détachement autour des conceptions du totalitarisme d'Aron en 1933 par une rivalité philosophique entre les deux hommes ? La conceptualisation du système politique national-socialiste ayant été, depuis 1931, établie par Schmitt, la dispersion des intérêts de Raymond Aron sur le sujet peut ainsi se concevoir. Le désaccord entre les deux hommes des années 1933-1934 amena au constat d'un point commun en 1938-1939 : l'existence d'un « Etat Total » en Allemagne nationale-socialiste. Si la vision de l'« Etat Total » énoncé par Schmitt en 1932, puis révisé en 1937, nourrit le régime hitlérien, la vision aronienne représente une condamnation virulente de la pratique politique allemande.

2. Créer l'image du national-socialisme en Occident : la part de responsabilité des voyageurs

2.1. Du nazisme vécu à l'exportation de son image

2.1.1. Les conditions nécessaires à la construction d'une nouvelle image politique

La séduction du régime hitlérien constitua la principale force de diffusion de l'image nationale-socialiste en dehors de l'Allemagne. Cette séduction se bâtit sur un manque de transparence du fonctionnement interne du nazisme, laissant planer de nombreuses zones d'ombre, comme le rappelle Philippe Soupault⁴³, sur son financement notamment. Bien que l'image d'un Hitler jouant l'honnêteté ait été relayée dans les interviews de de Brinon notamment, la majeure partie des activités du Reich n'ont pas

⁴⁰ L'Allemagne nazie est évoquée en ces termes : « L'Allemagne est déjà nationale. Elle n'est pas encore socialiste. » dans R. Aron, « La révolution... », art. cité, p.138.

⁴¹ Raymond Aron, « Etats démocratiques et Etats totalitaires », Bulletin de la S.F.P., n° 2, 1946, p.41 cité dans *Idem, Machiavel et les tyrannies modernes*, Paris, Editions de Fallois, 1993, p.165.

⁴² En 1933, Raymond Aron était en poste à l'Institut Français de Berlin, tandis que Carl Schmitt occupait le poste de professeur de droit à la Handelshochschule de Berlin.

⁴³ Très critique à l'égard du « cancer hitlérien » rongant la société allemande, Philippe Soupault dresse un compte rendu littéraire de l'ouvrage de Conrad Heiden, *Histoire du parti national-socialiste*, et regrette le manque d'informations sur les origines du financement du parti. Cf. Philippe Soupault, « Compte rendu littéraire. Conrad Heiden, *Histoire du parti national-socialiste* », *Europe*, n° 139, 15/07/1934, pp.452-454.

été perçues par les voyageurs. Ainsi, la base de la construction de l'image politique du nazisme en Occident réside dans la maîtrise de celle-ci par le Reich lui-même. La réduction considérable des travaux de recherches en économie notamment durant la période 1933-1939, établis par des étrangers en Allemagne, est saisissante. Dernier Français à avoir parcouru l'Allemagne dans le cadre d'une thèse en économie, Pierre Benaerts voyagea durant l'année 1932 à la recherche d'archives sur la grande industrie allemande au XIX^{ème} siècle. La suspension de telles recherches (la thèse de Benaerts démontrait comment l'économie avait influé et dominé la vie politique allemande⁴⁴), comme le souligne Pierre Rain dans *La Revue des Sciences politiques*⁴⁵, démontre un certain contrôle de l'image du III^{ème} Reich par Hitler aux yeux de l'observateur étranger. Si ce contrôle s'est avant tout effectué dans un but de préservation des acquis nationaux-socialistes au sein de l'Allemagne, il influa considérablement sur la vision du régime à l'extérieur de ses frontières.

Le voyageur, médiateur malgré lui entre le Reich et son pays d'origine, constitue le vecteur d'une certaine image du national-socialisme derrière laquelle l'ensemble des observateurs politiques peut se retrancher. L'exemple de l'analyse de la situation agricole de l'Allemagne hitlérienne vue de France se traduit ainsi :

« Une organisation économique poussée jusqu'à la minutie, une recherche constante des progrès techniques, une discipline de fer : tout ceci conditionné, galvanisé par une sorte de mysticisme ou si l'on veut, de romantisme sans lequel l'hitlérisme ne serait pas lui-même : telle apparaît, dans le domaine agricole, l'œuvre de la politique "nazi". »⁴⁶

Afin d'affirmer leurs propos, les analystes n'hésitent pas à placer le voyageur comme preuve ou comme moyen d'argument. Sur cette même situation agricole du Reich, Maurice Lair rappelle qu'« en février 1936, Hitler a pu affirmer à un journaliste français que les neuf dixièmes du peuple allemand étaient derrière lui »⁴⁷. Le nazisme vécu à l'échelle de la confrontation directe par les voyageurs assurent une donnée supplémentaire à une image politique du national-socialisme jusque-là assez réduite.

Hormis Jean-Paul Sartre, Ferdinand Bac⁴⁸ et surtout Auguste Sartory, pour qui le national-socialisme n'était qu'une expérience éphémère, voire peu digne d'intérêts, l'ensemble de l'intelligentsia s'étant rendue en Allemagne fut le principal vecteur de cette construction. La vision du voyageur devient alors une condition nécessaire à l'évolution de cette image, bien que certains se défendent de participer à la progression

⁴⁴ Une telle conclusion sur la période 1933-1939 aurait discrédité l'impact et l'importance de la politique d'Hitler, fil conducteur perpétuel de la vie du Reich.

⁴⁵ Cf. Pierre Rain, « Compte rendu littéraire, Pierre Benaerts, *Les origines de la grande industrie allemande* », *La Revue des Sciences politiques*, avril-juin 1933, pp.317-318.

⁴⁶ Maurice Lair, « L'agriculture allemande sous le régime national-socialiste », *La Revue des Sciences politiques*, n° 60, avril-juin 1936, p.177.

⁴⁷ *Ibid.*, p.178.

⁴⁸ Cf. Ferdinand Bac, *Promenades dans la vieille Europe. Munich. Choses vues de Louis II à Hitler*, Paris, Hachette, 1934, 387 p.

de son édification au sein des masses, comme put le prétendre Henri Claudet dans *Je suis partout*.⁴⁹

2.1.2. L'exportation de l'image nazie : essai sur une propagation réussie

Construisant progressivement une autre image du national-socialisme allemand, le voyageur en vient à son retour à réinterpréter les régimes politiques étrangers gravitant autour du NSDAP d'Hitler. Si, comme nous l'avons démontré, l'expérience allemande s'analyse pour beaucoup à la lumière du devenir politique français, les autres nations s'inscrivent, pour certaines, dans la fascisation globale de l'Europe.

Calvin Hoover s'interroge davantage sur l'exportation de l'image nazie à l'étranger que sur sa construction elle-même. Il déclare :

« Les mouvements fascistes étrangers influencés par le national-socialisme sont de trois sortes : il y a d'abord les mouvements annexes au national-socialisme allemand, dont les membres sont de sang allemand ; ensuite ceux de Scandinavie, de Hollande et de Suisse, auxquels les nationaux-socialistes allemands s'intéressent au nom du pan-nordisme ; enfin ceux qui sont indépendants du national-socialisme allemand. »⁵⁰

L'Autriche, la Tchécoslovaquie, la Scandinavie, la Hollande et la Suisse, autant de pays dont l'image a été, un tant soit peu, remodelée au travers de celle du nazisme. Si l'inquiétude de Calvin Hoover pour ces nations est compréhensible du fait de sa condamnation du nazisme, qu'en est-il des auteurs bienveillants ? Il serait intéressant de mettre en parallèle les voyages établis en Allemagne entre 1933 et 1939 et ceux effectués en Tchécoslovaquie par exemple. N'a-t-on pas façonné l'ensemble des images des nations en proie à un phénomène national-socialiste (comme l'Autriche ou la Tchécoslovaquie) sur le modèle allemand ? Cette image d'une « Grande Allemagne de 80 ou 100 millions d'habitants »⁵¹ se retrouve chez de nombreux voyageurs, sceptiques comme Hoover, ou bienveillants comme l'abbé Lambert⁵². L'image du national-socialisme devient rapidement une référence, au fur et à mesure des retours de voyageurs, dans une analyse comparatiste des différents régimes internationaux. Eu égard à cette rationalisation de l'image nazie entre 1933 et 1939, opérée par les voyages

⁴⁹ On peut lire dans l'enquête parue dans l'hebdomadaire maurassien les propos suivants : « J'étais libre. Les circonstances me procuraient des vacances sans souci immédiat du pain quotidien. Le voyage d'études que j'entreprenais n'était que pour moi. Le profit que j'en pouvais retirer, en dehors d'un élargissement de mon horizon intellectuel était lointain. » dans H. Claudet, « Un Français moyen... (I) », art. cité, p.8.

⁵⁰ C. Hoover, *Allemagne...*, *op. cit.*, p.233.

⁵¹ *Ibid.*, p.234.

Il convient cependant de nuancer les propos d'Hoover lorsque ce dernier affirme que « les nationaux-socialistes allemands manifestent une tendance marquée à saluer avec enthousiasme le développement d'un mouvement fasciste dans n'importe quel pays ». Le national-socialisme est avant tout une doctrine de la pratique unique et au nationalisme exclusif avant de se concevoir à l'échelle universelle ou internationale.

⁵² L'abbé Lambert évoque les « peuples voisins similaires à l'Allemagne ». Cf. G. Lambert, *Allemagne...*, *op. cit.*, p.12.

successifs, la singularité du totalitarisme allemand ne put être mise en évidence de manière significative. Dès lors que la perspective d'élargissement du nazisme à l'échelle européenne fut envisagée dans les divers récits de voyages, la réflexion sur son essence même, réunissant l'ensemble de l'appareillage totalitaire (parti unique, suprématie de l'idéologie et culte de la terreur), en fut considérablement ralentie. L'image construite n'est donc plus l'image réelle mais le reflet d'une inquiétude paradoxale où la banalisation du régime se heurte constamment à une méfiance manifeste.

Cette image insaisissable se retrouve y compris chez quelques fascistes convaincus, se réjouissant malgré tout d'une exportation du modèle dans la Norvège de Quisling ou dans la Belgique de Degrelle. Georges Batault, collaborateur de *Je suis partout*, s'est aventuré dans cette Europe en voie de fascisation et en livre l'analyse suivante :

« J'ai voyagé cet été en France, en Suisse, en Autriche, en Italie et en Allemagne et j'ai senti se fortifier en moi la conviction qu'il ne s'agit pas – comme on l'entend répéter communément – de crise économique, de crises politiques, d'un état passager de malaise, mais bien d'une crise générale de la civilisation dont sortira, après une longue gestation, un monde nouveau, une humanité nouvelle...meilleure ?...ou pire ?...Nul ne saurait le dire...mais autre...mais différente de ce que nous avons connu. »⁵³

Dès lors, l'image nazie, exportée à l'Occident, conditionne la vision des rapports internationaux des années trente. La naissance d'une nouvelle ère des échanges diplomatiques est perçue comme telle et amorce le temps de la terreur politique à l'échelle planétaire.

2.2. Interpréter l'image créée : les multiples perceptions nationales du nazisme

2.2.1. La culture de la terreur : l'existence d'un déterminisme historique ?

En s'attardant sur l'image du nazisme proposée par Calvin Hoover dès 1933 aux Etats-Unis, l'évidence de conclusions originales non présentes en Europe se font jour. L'image nationale-socialiste ne révèle ainsi pas les mêmes enjeux d'un continent à un autre, d'une nation à une autre. Accordant une place primordiale au déterminisme et à la tradition, l'économiste américain déclare :

« Lorsque j'ai, pour la première fois, vu la terreur en action en Russie, je me suis dit qu'après tout c'était en raison de sa longue expérience de la terreur que le peuple russe y opposait si peu de résistance. On pourrait tout aussi facilement conclure que c'est en raison de la longue tradition de discipline prussienne que la terreur ne rencontre aucune opposition en Allemagne. »⁵⁴

⁵³ G. Batault, « Le congrès... », art. cité, p.8

⁵⁴ C. Hoover, *Allemagne...*, *op. cit.*, p.140.

La culture de la terreur, si elle est indéniable dans le système national-socialiste, devient alors le champ dominant dans l'interprétation totalitaire du régime aux Etats-Unis, au-delà du parti unique et de la toute puissance idéologique.⁵⁵ La figure politique d'Hitler est peu évoquée, alors qu'en Europe, la rencontre avec le dictateur constitue le point d'orgue d'un voyage dans le Reich. Tandis que l'intelligentsia européenne se livre à des hagiographies ou des critiques du chancelier dès son arrivée au pouvoir⁵⁶, il fallut attendre 1941 pour qu'Adela Adam, historienne new-yorkaise d'origine grecque, consacre un ouvrage à Hitler⁵⁷. Le chancelier en tant que personnage politique intéresse peu outre-Atlantique. La focalisation est ailleurs. Le déterminisme historique de la terreur en Allemagne relevé par Hoover domina la réflexion américaine sur le national-socialisme et contribua à délivrer une image différente de celle proposée en Europe.

La théorisation d'Arendt démontre que la nature spécifique du totalitarisme est bel et bien la terreur. Cependant, le retour d'Hoover et sa tentative d'explication reviennent à banaliser cette terreur du fait de son ancrage pluriséculaire dans la société allemande. Bien qu'elle domine le champ d'investigation des réflexions sur le national-socialisme depuis 1933, la singularité de la terreur hitlérienne n'est cependant pas mise en évidence.

L'intégration de la terreur à l'image politique du nazisme en Europe s'opère sur un modèle sensiblement différent. A l'inverse des théorisations d'Hoover, l'intelligentsia européenne n'évoque pas de logique déterministe au sein des populations germaniques. Hormis André Germain⁵⁸, dont la précocité du voyage dans l'Allemagne hitlérienne (décembre 1932-janvier 1933) peut excuser son manque de lucidité, l'ensemble de l'intelligentsia européenne non fascisante souligna le caractère unique de la terreur hitlérienne. Edmond Vermeil, en mars 1934, se pose la question de savoir si cette unicité permettra au III^{ème} Reich de « s'intégrer dans une communauté continentale »⁵⁹. De l'évolution de l'Allemagne dépend le sort de l'Europe dans son ensemble. Ainsi, à l'inverse des Etats-Unis, l'Europe et ses voyageurs n'arrivent pas à expliquer de manière rationnelle et scientifique les circonstances de développement de cette terreur et de cette « revanche de l'irrationnel »⁶⁰ sur la construction logique. Proximité du Reich pour les uns et détachement total pour les autres ou triomphe de la pensée américaine face au malaise européen ambiant ? Toujours est-il que cette expérience de la terreur vécue et perçue révéla la complexité de l'image du national-socialisme ainsi que son caractère multiple à l'ensemble de l'Occident. On ne voit pas

⁵⁵ Cette cristallisation des intérêts autour de la terreur ne se retrouve pas que chez les voyageurs. La synthèse de Robert Brady alla également en ce sens. Cf. R. Brady, *The Spirit and Structure...*, op. cit.

⁵⁶ Si la France se livra très tôt à cet exercice, le Royaume-Uni ne fut pas en reste. On peut citer l'ouvrage de James Baumgardner Murphy publié en 1934. Cf. James Baumgardner Murphy, *Adolf Hitler. The Drama of his Career*, Londres, Chapman, 1934.

⁵⁷ Cf. Adela Adam, *Philip alias Hitler*, Oxford, 1941.

⁵⁸ André Germain déclara : « Il est impossible de cacher les violences et les brutalités que le régime comporte. Sont-elles plus nombreuses, plus sanglantes que celles qu'on put imputer à la Russie, à l'Italie, à la Pologne, à la Yougoslavie, à la Turquie, à la Roumanie et qui sont peut-être d'inévitables dictatures ? La Russie, à vrai dire, parmi tous les régimes d'exception, obtient sans conteste le "pompom" ou plutôt la croix de sang. » dans A. Germain, *Hitler...*, op. cit., p.139.

⁵⁹ E. Vermeil, *L'Allemagne du congrès de Vienne...*, op. cit., p.9.

⁶⁰ Simon Aberdam, « Revanche de l'irrationnel », *La Revue des Vivants*, n° spécial « Un an d'Hitlérisme », février 1934, pp.272-283.

apparaître un monopole de la pensée dans la mise en valeur ou dans la dépréciation de l'image nazie mais une suite de présentations où l'insaisissable côtoie sans cesse le rationnel et où le rationnel flirte constamment avec la complaisance. Cet enchevêtrement et cette diversité d'images, en partie due aux récits divergents des voyageurs, ont sans nul doute ralenti la lutte antifasciste car le combat contre une idéologie implique sa totale compréhension.

2.2.2. La présentation de la doctrine nazie aux concitoyens ou la divergence de la méthode

Les retours de voyages ont amené certains hommes fascinés à présenter le modèle hitlérien à leurs concitoyens par le biais d'un véritable exposé politique. Sur ce point également, les différences de méthode s'expriment à l'échelle internationale.

Entre Ludovic Zoretti et Charles Lindbergh, les similarités du parcours idéologique existent (une absence d'adhésion aux thèses nationales-socialistes durant les années 1933-1936 puis une sympathie grandissante jusqu'en 1939 et une propagation du modèle fasciste dans leur pays respectif durant le conflit mondial). Cependant, la présentation du national-socialisme opérée en France par Zoretti au travers de *France, forge ton destin* ou par le biais des *Cahiers franco-allemands*⁶¹ et celle établie par Lindbergh aux Etats-Unis au sein de l'A.F.C. sont diamétralement opposées. Le professeur Zoretti, en 1941, présente le nazisme aux français dans une logique d'application du modèle allemand au modèle français. Usant des rouages de la stigmatisation des carences du modèle français et de son délitement politique (contagion judéo-maçonnique au sein des instances dirigeantes⁶², toute-puissance syndicale⁶³ et tentative jésuite d'appropriation de l'Etat⁶⁴), Zoretti diffuse en France l'image d'un national-socialisme se réclamant avant tout comme guérisseur de tous les maux nationaux.

Charles Lindbergh, quant à lui, ne rabaisse d'aucune manière les Etats-Unis dans sa présentation du projet politique hitlérien. Le national-socialisme est perçu comme un régime d'avenir et, avant d'être le sauveur d'une Amérique n'étant pas présentée comme étant en perte, est envisagé comme une force politique avec laquelle les Etats-Unis doivent composer et non pas rejeter. L'antisémitisme de

⁶¹ Ludovic Zoretti collabora aux numéros onze et douze des *Cahiers franco-allemands*. Sa signature apparaît dans ces numéros aux côtés de Carl Schmitt, André Fraigneau, Jacques Chardonne et Hans Carossa.

⁶² On peut notamment retrouver dans *France, forge ton destin*, de tels propos : « C'est un désir constant et opiniâtre de la franc-maçonnerie de s'assurer des hommes à elle dans les fonctions de direction de quelque nature qu'elles soient. (...) Il y a au sein de la franc-maçonnerie, comme partout, des divisions de personnes, et même des animosités très vives. Il ne faut pas s'étonner de voir à l'occasion un Ministre de l'Intérieur franc-maçon – je crois que les Ministres de l'Intérieur ont toujours été francs-maçons et cela depuis bien des années – révoquer des fonctionnaires et des Préfets notoirement francs-maçons eux-mêmes, quitte à leur offrir des compensations un peu plus tard. (...) Mais je reviens à mon sujet actuel, c'est-à-dire la tentative de main-mise des Juifs sur l'Etat. » dans L. Zoretti, *France...*, *op. cit.*, pp.91-92.

⁶³ Zoretti parle d'un « syndicalisme au-dessus de l'Etat » dans *Ibid.*, p.101.

⁶⁴ La dénonciation du jésuitisme se traduit par ces termes : « Le jésuitisme est aussi insaisissable que la franc-maçonnerie. Il n'y a pas entre eux de grandes différences. » dans *Ibid.*, p.97.

Lindbergh, clairement exposé dans le discours de des Moines en septembre 1941⁶⁵, amena à la diffusion d'une image nationale-socialiste orientée autour de l'union sacrée germano-américaine face au péril juif. Reconnaisant, dans une certaine mesure, la nature liberticide du nazisme, Lindbergh a, de manière paradoxale, contribué au développement de l'idée d'une nation américaine pouvant aspirer à la liberté en ne condamnant pas le national-socialisme, notamment à partir de décembre 1941. Zoretti dépassa ce schéma-là. A la non condamnation, la proposition du professeur de mathématiques s'enrichit d'une approbation et d'une exploitation à l'échelle nationale de la doctrine hitlérienne.

3. Images de la vie du Reich : des pistes à explorer

3.1. Sport et milieu associatif : poudre jetée aux yeux des voyageurs

3.1.1. Mens sana in corpore sano

Le III^{ème} Reich reprit à son compte les dires de Juvénal, à savoir le développement d'« un esprit sain dans un corps sain »⁶⁶. Le culte de la beauté physique, mis en place dès 1933 et dont le point d'orgue fut la représentation fournie par Leni Riefenstahl à l'occasion des Jeux Olympiques de Berlin de 1936, suscita l'admiration d'un grand nombre de voyageurs et contribua à enrichir l'image du national-socialisme érigée par les intellectuels fascistes et fascisants ayant fait le déplacement en Allemagne. Les dispositifs d'encadrement à vocation éducative ont constitué l'une des premières sources d'émerveillement des voyageurs « fraîchement » débarqués. Si celui de la jeunesse, du fait de l'évolution démographique atypique de l'Allemagne, ainsi que celui du travail, du fait de sa politisation profonde établie par le NSDAP bien avant 1933, ne pouvait susciter que l'admiration pour des voyageurs bienveillants, le dispositif mis en place autour de l'éducation physique allait constituer bien plus qu'un pôle d'émerveillement. Il allait devenir l'un des principaux arguments des voyageurs fascistes dans la tentative de prouver aux peuples européens le progrès instauré par le national-socialisme allemand.

De retour du Reich au printemps 1938, Hubert d'Hérouville, dont le parcours politique (S.F.I.O.) ne laisse en rien entrevoir une quelconque sympathie à l'égard du Reich, ne cache pas la réalité impressionnante du fonctionnement des infrastructures

⁶⁵ Lindbergh déclara : « Il n'est pas difficile de voir pourquoi les Juifs désirent le renversement de l'Allemagne nazie. La persécution qu'ils subissent en Allemagne serait suffisante pour transformer toute autre race en ennemie amère. Aucune personne ayant le sens de la dignité humaine ne peut fermer les yeux sur la persécution de la race juive en Allemagne. Mais aucune personne honnête et lucide ne peut considérer leur politique belliciste ici aujourd'hui, sans voir les dangers impliqués par une telle politique à la fois pour nous et pour eux. » dans C. Lindbergh, *Discours*, Des Moines, 11/09/1941.

⁶⁶ Juvénal, *Satires*. Exprimant le fait que l'homme ne devait demander que la santé de l'âme ainsi que celle du corps, la locution latine fut détournée de son sens premier, notamment sous le III^{ème} Reich. En effet, elle signifia désormais le développement du psychique ainsi que du physique.

sportives.⁶⁷ Malgré tout, l'auteur reconnaît la manipulation politique du Reich au travers de l'organisation de la culture physique. « Un magnifique effort social, mais aussi une habile propagande politique »⁶⁸, tels sont les mots d'Hérouville. Cependant, il est indéniable que les intellectuels non fascistes reviennent d'Allemagne en ayant le sentiment d'avoir été confrontés à une véritable unité entre le peuple allemand et ses dirigeants articulée autour du dépassement de soi et de la culture physique sans cesse développée. Cette unité perçue mais non vantée par une certaine partie de l'intelligentsia française (P.C.F. et S.F.I.O. notamment), fut relayée par les clercs de *Je suis partout* et des voyageurs comme Marc Augier ou Alphonse de Chateaubriant. François Dature, envoyé spécial de *Je suis partout* au congrès de Nuremberg de septembre 1938 vante le « triomphe de la jeunesse et du corps ».⁶⁹ Marc Augier en fait de même et en vient à se demander si cette unité entre le peuple et l'Etat relève de l'éducation :

« L'Allemagne est communautaire dans ses plaisirs comme dans son travail. Et je me demande si le sens du socialisme est affaire d'éducation ou si c'est d'instinct purement racial. »⁷⁰

Cette prédisposition du peuple allemand à l'instinct communautaire inclut la dépréciation de l'individualisme français et du rapport entre le peuple et ses propres gouvernants. Certains, comme Hubert d'Hérouville, reconnaissent une certaine tradition allemande dans « l'esprit de discipline, le sens de l'ordre et de l'organisation »⁷¹. Cependant, les intellectuels fascistes vont au-delà en démontrant la nécessité d'un tel sens de la rigueur dans une France incapable d'offrir un développement acceptable de la culture physique.⁷² La visite d'une délégation de médecins en 1938 en Allemagne, dirigée par le docteur Ernest Loisel, directeur de l'Ecole Nationale d'Education Physique de Paris, et les conclusions de l'enquête effectuée⁷³ tendent à rejeter le modèle allemand, bien que séduisant mais jugé inapplicable à la société française :

« Ne prenons ni à la légère, ni au tragique, le plan grandiose destiné à remettre l'Allemagne à la place que sa défaite militaire lui a fait perdre. L'éducation physique est une des pièces maîtresses de ce plan. L'esprit totalitaire

⁶⁷ La ville de Cologne fut sans conteste le point d'orgue du voyage d'Hérouville. Il écrit : « Dès 1930 (et sans aucun doute ces chiffres sont-ils largement dépassés aujourd'hui) la ville comprenait 93 gymnases, 12 piscines ou bains aménagés, 95 terrains de football, 30 terrains d'athlétisme, 21 terrains de cricket et jeux de paume, 22 pistes de course à pied, 6 terrains de hockey, 96 courts de tennis, 2 vélodromes, etc.. » dans H. d'Hérouville, « L'organisation de la culture... », art. cité, p.234.

⁶⁸ *Ibid.*, p.228.

⁶⁹ François Dature, « Nuremberg », *Je suis partout*, n° 408, 16/09/1938, p.4.

⁷⁰ M. Augier, *J'ai vu...*, *op. cit.*, p.28.

⁷¹ H. d'Hérouville, « L'organisation de la culture... », art. cité, p.228.

⁷² Cf. Yves Heleu, « Un problème capital... », art. cité.

⁷³ Le docteur Loisel a condensé son enquête en quelques articles commandés par le journal *L'Auto*. Cette enquête constitue un des travaux pionniers sur la constitution de la *Kraft durch Freude*. Loisel y établit un recensement de 56 sections de sport appartenant à l'organisation, répartie dans 1260 localités.

et unitaire l'anime comme il anime toute la vie allemande d'aujourd'hui. Cet esprit n'est pas le nôtre, et je ne pense pas qu'il le devienne jamais. »⁷⁴

« L'esprit totalitaire » du régime eut raison de l'application du modèle sportif allemand en France, malgré le succès rencontré par l'image de la pureté du corps dans la société allemande véhiculée par les organismes de presse fascistes.

3.1.2. L'impact du voyage dans la création du mouvement ajiste

L'aventure de la création des Auberges de Jeunesse françaises s'articule autour de quatre hommes : Daniel Guérin, Marc Augier, Léo Lagrange et Marc Sangnier. Reprenant le concept de la première institution créée en 1907 par Richard Schirrmann en Allemagne, les quatre hommes ouvrirent la première Auberge de jeunesse française en 1930.⁷⁵ Trois ans plus tard, le Centre Laïque des Auberges de Jeunesse voyait le jour, avec à sa tête Daniel Guérin et Marc Augier comme animateur principal. Point commun entre ces deux hommes : un attrait et un intérêt incontestables pour l'Allemagne qui se solda par deux voyages pour l'un et un déplacement à moto à travers le Reich à venir pour l'autre. La naissance de ce véritable mouvement d'éducation populaire laisse planer une question : dans quelle mesure le voyage en Allemagne a-t-il influé l'évolution des Auberges de Jeunesse en France ? Peut-on mesurer sa part de responsabilité ?

Une telle réflexion n'aurait pas lieu d'être si la supposition d'une part importante du voyage outre-Rhin dans l'évolution du mouvement n'avait pas été découverte. En effet, il semblerait que *Le Cri des Auberges de Jeunesse*, organe de presse du mouvement ajiste, dirigé par Marc Augier, ait poussé au voyage en Allemagne, notamment en 1939.⁷⁶ Impression confirmée en 1941 lorsque le même Augier conclut son récit de voyage de cette manière :

« En attendant, il faut que des milliers de nos camarades passent le Rhin. Une magnifique occasion de réaliser enfin l'interpénétration de nos deux peuples est offerte. Le rapprochement franco-allemand, qui est la tâche suprême et le devoir de notre vie, ne se fera pas dans les salons, entre littérature et douairières.

⁷⁴ Ernest Loisel cité dans H. d'Hérouville, « L'organisation de la culture... », art. cité, p.244.

⁷⁵ Sur la création des Auberges de Jeunesse, lire l'ouvrage de Lucette Heller-Goldenberg. Cf. Lucette Heller-Goldenberg, *Histoire des auberges de jeunesse en France. Des origines à la Libération (1929-1945)*, Nice, Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine, 1986.

⁷⁶ Un ancien ajiste, Robert Grasson, revient sur cette période et déclare : « En 1939, c'est une annonce du *Cri des A.J.* qui me donna l'idée de faire ce voyage un peu fou pour l'époque. À savoir faire à vélo l'Allemagne du sud alors que les bruits de guerre allaient s'intensifiant. Dans cette annonce, des copains cyclotouristes invitaient les ajistes à se joindre à eux à l'A.J. de Strasbourg pour effectuer en groupe un périple allant de Strasbourg à Innsbruck en passant par Munich et retour par Freedishafen (Lac de Constance) et Tuttlingen pour rejoindre la frontière à Freiburg, soit environ 900 kilomètres. Plus le trajet aller-retour depuis la Cité des Ducs de Savoie car je faisais partie du Club de Chambéry. Au total donc plus de 2000 kilomètres. » dans Robert Grasson, « Un ajiste chez les nazis », *Bulletin des Auberges de Jeunesse*, n° 41, juin 2002.

Il se fera dans le travail d'abord, puis, quand la paix sera revenue, dans la joie des routes, des compétitions sportives, des auberges de Jeunesse. »⁷⁷

L'incitation au voyage, ainsi qu'au développement des Auberges de jeunesse, n'est point dissimulé. Augier fit alors du mouvement de jeunesse et de l'Allemagne deux de ses principaux centres d'intérêt qui l'amènèrent à diriger la section jeunesse (« Les jeunes de l'Europe nouvelle ») au sein du groupe Collaboration en 1940.

L'incidence du voyage de Daniel Guérin sur la fondation dès juin 1933 du C.L.A.J. réside dans le déroulement même du second périple de l'auteur de *La Peste brune* à travers l'Allemagne. En effet, ce dernier s'arrêtait fréquemment dormir dans les Auberges de jeunesse allemandes, institution largement développée dans le Reich. Si ces haltes furent l'occasion pour Guérin de rencontrer de nombreux membres de la *HitlerJugend*, elles participèrent à enraciner un certain idéal communautaire.

De ce fait, l'exemple allemand vu sur place a incontestablement participé à l'évolution du mouvement des auberges de jeunesse en France. S'il ne l'a pas créé de toutes pièces, il l'a incontestablement précipité.

3.2. Les voyageurs face aux problèmes religieux et artistiques

3.2.1. Les réactions à l'anticléricalisme hitlérien

La toute puissance de l'idée de nation et de *Völkische Staat* dans la logique hitlérienne amène à la négation de toute autre forme de pouvoir. La religion constitue dès lors un puissant frein au bon développement du national-socialisme en Allemagne. La menace étant représentée par les Luthériens protestants⁷⁸ et des catholiques, un grand nombre de voyageurs, du fait de leur propre confession, se posent en danger potentiel envers le III^{ème} Reich.

Pour l'abbé Lambert, il ne fait aucun doute que la réelle dérive du national-socialisme se trouve du côté de la religion, « question centrale »⁷⁹ de l'hitlérisme, bien avant la question juive. Pour d'autres, intellectuels catholiques comme Robert d'Harcourt, fréquent collaborateur du journal *La Croix*⁸⁰, la situation de l'Eglise

⁷⁷ M. Augier, *J'ai vu...*, op. cit., p.42.

⁷⁸ Sur la position de l'Eglise protestante face au nazisme, lire l'ouvrage de Bernard Reymond intitulé *Une Eglise à croix gammée ? Cf. Bernard Reymond, Une Eglise à croix gammée ? Le protestantisme allemand au début du régime nazi (1932-1935)*, Lausanne, Editions L'Age d'Homme, 1980, 313 p.

⁷⁹ G. Lambert, *Allemagne...*, op. cit., p.121.

⁸⁰ Robert d'Harcourt rédigea treize billets d'Allemagne sur la situation du national-socialisme pour le quotidien catholique. Cf. Robert d'Harcourt, « L'hitlérisme et la jeunesse catholique allemande », *La Croix*, 05/08/1932 ; *Idem*, « L'Allemagne et les dettes de la France. Intrépidité de langage d'une phalange catholique », *La Croix*, 18/01/1933, *Idem*, « L'Autriche en face du péril hitlérien », *La Croix*, 21/05/1933 ; *Idem*, « Racisme et matérialisme », *La Croix*, 11/10/1933 ; *Idem*, « L'Autriche et les nazis », *La Croix*, 18/03/1934 ; *Idem*, « La tâche sociale du chancelier Dollfuss », *La Croix*, 26/03/1934 ; *Idem*, « Encore la Sarre », *La Croix*, 14/02/1935 ; *Idem*, « L'éternelle Allemagne », *La Croix*, 30/11/1935 ; *Idem*, « Le III^{ème} Reich et le "droit vital" », *La Croix*, 31/03/1936 ; *Idem*, « Croix gammée et étoile rouge », *La Croix*, 28/10/1936 ; *Idem*, « La véritable Autriche, muette et consternée », *La Croix*, 27/03/1938 ; *Idem*, « Attaque contre la barque de Pierre », *La Croix*, 07/08/1938 ; *Idem*, « Pax Germanica », *La Croix*, 18/09/1938.

catholique reste préoccupante, même si elle ne minore en rien la persécution juive dans le Reich. D'Harcourt signa d'Allemagne un essai sur la situation de l'Eglise en Allemagne en 1938, intitulé *Catholiques d'Allemagne*⁸¹. Déjà en germe dans *L'Evangile de la force*, la critique d'un Etat hitlérien opprimant la plus grande communauté religieuse de l'Allemagne est virulente. « La religion de la nation »⁸² au détriment de la religion chrétienne associée à un discrédit mené par le Reich à l'encontre du sacerdoce, tel est le « flot de boue qui a recouvert l'habit religieux »⁸³, selon d'Harcourt.

Dans le même temps, le très catholique Henri Lichtenberger s'attarde également sur le problème religieux, en faisant un véritable « problème pathétique »⁸⁴. Qualifiant le protestantisme de « communauté primitive »⁸⁵, Lichtenberger insiste sur un accord plausible entre le Saint-Siège et le national-socialisme. Tranchant avec le pessimisme de d'Harcourt, la vision de Lichtenberger contribue à renforcer la bienveillance de son analyse sur le régime hitlérien. Se retranchant derrière l'exemple de Neville Chamberlain ayant parfaitement réussi à assimiler christianisme et culte de la science, le professeur à la Sorbonne n'hésite pas à poser Hitler en réconciliateur entre le Vatican et l'idée de toute puissance nationale. Le principal ennemi du christianisme ne serait alors ni Hitler ni son parti mais quelques fanatiques comme Ludendorff.⁸⁶

La force du national-socialisme sur la présentation de la question religieuse aux voyageurs fut, à défaut de convaincre, de jeter le doute dans leur conviction religieuse. Lichtenberger reconnaît, dans la logique hitlérienne, qu'au-delà de la religion chrétienne, se situe une « conception de la vie »⁸⁷. Aux croyances bousculées se succèdent la confusion ramenée en Occident par certains voyageurs dont Robert d'Harcourt, à savoir la nature du véritable ennemi du national-socialisme. L'ampleur des querelles autour du problème religieux en Allemagne a conduit à relativiser les persécutions juives au profit d'un débat autour du catholicisme explicable par l'ancrage de celui-ci dans les sociétés occidentales. Si les rapports entre l'Allemagne nazie et Rome sont généralement évoqués dans l'ensemble des récits de voyages, la mention des relations entre le NSDAP d'Hitler et la population juive reste l'œuvre d'observateurs ayant effectué un séjour approfondi au sein du Reich. Quelques enquêtes comme celles de Pierre Bise⁸⁸ ou Xavier de Hauteclouque⁸⁹ ont permis de ne pas minorer cette réalité dès les premiers signes de ces persécutions.

⁸¹ Cf. *Idem*, *Catholiques d'Allemagne*, Paris, Plon, 1938, 356 p.

⁸² Robert d'Harcourt emploie pour la première fois ce terme en 1936. Cf. *Idem*, *L'évangile...*, *op. cit.*, p.37.

⁸³ *Ibid.*, p.58.

⁸⁴ H. Lichtenberger, *L'Allemagne...*, *op. cit.*, p.176.

⁸⁵ *Ibid.*, p.177.

⁸⁶ Erich Ludendorff développa l'idée du néo-paganisme germanisme, basée sur le profit juif de l'influence chrétienne sur la société allemande. Henri Lichtenberger reprend les mots de Ludendorff en déclarant : « Votre devoir essentiel est de protéger vos enfants contre les influences chrétiennes : elles détruisent notre peuple et ne profitent qu'aux prêtres et aux juifs. » dans *Ibid.*, p.183.

⁸⁷ *Ibid.*, p.186.

⁸⁸ Cf. P. Bise, *Le cauchemar...*, *op. cit.*

⁸⁹ Cf. Xavier de Hauteclouque, *A l'ombre de la Croix Gammée*, Paris, Editions de France, 1933.

3.2.2. La politique artistique et culturelle du Reich vue par les voyageurs

Automne 1933. La Chambre de la Culture du Reich, principal organe culturel de l'Allemagne nazie, est créée et amorce l'ère de la contre-révolution artistique.⁹⁰ Autodafés, débolchevisation des musées et instauration de l'art national-socialiste constituèrent les principales rencontres effectuées par les voyageurs avec la politique artistique du III^{ème} Reich. Alors que Louis Bertrand note le « caractère pacifique de ces manifestations guerrières »⁹¹, d'autres, comme Aron restent choqués par les séances de destructions collectives d'ouvrages, tel que le jeune philosophe put connaître lors de l'autodafé du 10 mai 1933⁹², principal point de départ de son engagement anti-nazi. A travers l'exemple d'Aron, la violence de la politique culturelle n'a-t-elle pas permis de raisonner quelques égarements de pensée⁹³ dus à la fascination du voyage effectué ?

La culture nationale-socialiste se dote d'appareils de presse comme *Les Cahiers franco-allemands*, vitrine du voyage outre-Rhin puisque les plumes de Ludovic Zoretti, Jacques Benoist-Méchin, Marcel Jouhandeau ou encore celles du commandant l'Hopital participent à sa rédaction. La séduction s'opère rapidement étant donné que dès 1936, des revues françaises comme *Esprit* se félicite d'avoir quelques pages lui étant consacrées :

« *Les Cahiers franco-allemands* ont adopté une excellente formule : publier en allemand des articles sur la France, en français des articles sur le Troisième Reich. C'est ainsi que dans le n° 11, on pourra lire un exposé du « Personalismus » (!) par Mounier. La rédaction annonce une réponse allemande. »⁹⁴

Mais le voyage, c'est également le transfert de populations, y compris les artistes. De nombreux artistes peintres, tels que les futuristes italiens et leur *Aeropittura*, se rendirent en Allemagne. Réunis autour de l'ambassadeur d'Italie en Allemagne, M. Cerutti, les peintres Marinetti et Ruggero Vasari furent les chantres de la diffusion d'une vie mondaine et culturelle se trouvant à Berlin, non seulement dans l'Italie mussolinienne, mais également dans l'Occident tout entier. Il serait ainsi intéressant d'étudier en profondeur les réseaux culturels établis autour de la peinture et de les mettre en relation avec le développement des voyages à but culturel établis par les observateurs français, britanniques et américains. Exemple parmi tant d'autres, la

⁹⁰ Sur cette thématique de la contre-révolution artistique établie par le national-socialisme, l'ouvrage pionnier et de référence fut établi par Hildegard Brenner durant les années soixante. Cf Hildegard Brenner, *La politique artistique du national-socialisme*, Paris, François Maspero, 1963, rééd. 1980, 343 p.

⁹¹ L. Bertrand, *Hitler, op. cit.*, p.54.

⁹² Entre vingt mille et vingt-cinq mille ouvrages furent brûlés ce jour-là, Place de l'Opéra à Berlin. Cet acte constitua le premier véritable autodafé organisé par le NSDAP. De nombreux autres suivirent dans la même journée ou quelques jours après à Brême, Dresde, Francfort, Hanovre, Munich et Nuremberg.

⁹³ L'ambiguïté de l'article « La révolution nationale en Allemagne » d'Aron, paru dans *Europe*, sur la dénonciation à demi-mot du national-socialisme en constitue la preuve majeure. Cf. R. Aron, « La révolution... », art. cité.

⁹⁴ Rédaction, « Revue des revues : le personalisme dans les revues », *Esprit*, n° 51, janvier 1937, p.533.

peinture italienne draina de nombreux déplacements d'artistes en Allemagne nazie entre 1933 et 1939, d'où l'intérêt de ne pas concevoir le voyage uniquement comme moyen de déplacement mais comme moyen de construction d'image politique à part entière.

CHAPITRE 7 : Vers un projet de thèse

La nécessité d'une synthèse sur le sujet, dans l'esprit des travaux effectués sur la Russie soviétique de l'entre-deux guerres¹, ouvre les perspectives d'une éventuelle thèse ayant pour thème le voyage des occidentaux dans l'Allemagne nationale-socialiste des années trente. Ayant pour axe principal la compréhension de la construction de l'image politique du régime hitlérien à l'étranger et pour pôle d'entrée majeur la relation de voyages, cette thèse se voudrait utile à la mise en perspective des diverses relations internationales autour d'une République de Weimar en déliquescence et une marche à la guerre incontrôlable.

Si cette présente étude se veut être essentiellement orientée autour des déplacements d'observateurs français du fait de l'abondance d'écrits en présence, les premiers sondages réalisés au cours de ces recherches ont démontré une nécessaire prise en compte du monde anglo-saxon (Etats-Unis, Royaume-Uni), francophone (Belgique, Luxembourg, Suisse) et scandinave (Islande, Norvège, Suède). Volontairement laissés à l'écart, les voyages effectués par les observateurs italiens, du fait de la particularité des relations germano-italiennes dans l'échiquier politique international des années trente, mériteraient une étude spécifique approfondie.²

L'établissement d'un recensement des récits de voyages rédigés par les Français, s'il ne peut prétendre à l'exhaustivité, se veut, malgré tout, le plus complet possible. Le repérage d'ouvrages anglo-saxons mais leur non consultation a amené à ne pas inclure systématiquement certains récits n'étant reconnus comme le fruit d'un déplacement dans le III^{ème} Reich.³

La thèse pourrait ainsi s'articuler autour des trois temps du voyage (avant, pendant, après) en tentant d'établir quelques grandes lignes de force offrant une tentative de synthèse.

1. Buts et finalités envisagés d'une recherche doctorale

Ce travail s'inscrit dans le champ de recherche de l'Histoire des Idées politiques et sur le terrain plus vaste des relations internationales. Cherchant à comprendre ce qui anime les « forces profondes », chères à Pierre Renouvin, des consciences collectives occidentales, une telle étude aura pour souci majeur de ne pas céder à la tentation d'une lecture monolithique du national-socialisme en n'englobant qu'une seule fraction de la société mais tentera d'élargir au maximum le spectre des affinités politiques étudiées, en essayant de livrer une analyse originale de la construction d'une image politique à l'étranger.

Conscient de ne pouvoir embrasser l'ensemble des déplacements d'étrangers dans le Reich du fait de leur nombre trop élevé⁴, ce futur travail aura pour unique cadre les élites

¹ Cf. F. Kupferman, *Au pays...*, *op. cit.* ; F. Hourmant, *Au pays de l'avenir...*, *op. cit.* ; S. Coeuré, *La grande lueur...*, *op. cit.*, Rachel Mazuy, *Croire plutôt...*, *op. cit.*

² Une étude est actuellement en cours sur le voyage des occidentaux en Italie, sous la direction d'Eric Vial, à Paris.

³ Ce fut le cas d'ouvrages rédigés par l'américain John Gunther. Malgré certains titres pouvant laisser penser à un séjour en Allemagne, l'incertitude à leur sujet eut raison de leur intégration au corpus de sources. Dans le cadre d'une thèse, leur consultation devient alors indispensable. Cf. John Gunther, *Inside Europe*, New-York, Harper Bros, 1936, 470 p.; *Idem, The High Cost of Hitler*, Londres, Hamilton, 1939, 126 p.

⁴ L'étude d'Hélène Barbey-Say sur les déplacements d'étrangers en Allemagne sous le Second Empire avait déjà démontré cette évidence. Cf. H. Barbey-Say, *Le voyage de France en Allemagne...*, *op. cit.*

occidentales. Vecteur de courants de pensée et reflet de la société, l'intelligentsia internationale constitue une prise de pouls acceptable dans le cadre d'une telle entreprise. Si l'exhaustivité d'une connaissance des modalités de séjour de chaque voyageur s'avère être une tâche ambitieuse, l'étude se devra d'être orientée autour de figures centrales afin de ne pas se réduire à un simple catalogage des déplacements effectués. Les exemples retenus seront ceux apparaissant comme étant les plus significatifs, les plus à même de fournir une explication raisonnable et raisonnée de la réalité du voyage en Allemagne nationale-socialiste des années trente.

Observatoire privilégié de la lecture évolutive des lignes de force du national-socialisme allemand, la pratique du voyage ne repose pas seulement sur ses propres bases, mais fonctionne étroitement avec la vision des personnes restées sur place. La double lecture du national-socialisme ne doit ainsi jamais être perdue de vue. De la même manière que l'étude du voyage en terre soviétique, puis élargie à l'ensemble du monde communiste, il convient de se demander si le voyage en Allemagne nazie n'a pas eu un impact essentiel dans la perception du régime hitlérien dans les consciences collectives occidentales. Daniel Guérin ou Paul Valayer ne peuvent-ils pas être les André Gide de la dénonciation fasciste ? Le but de cette thèse serait également de désacraliser l'unique examen du voyage dans un cadre où la *doxa* communiste règnerait en maître. Si les modalités du voyage en URSS sont bien connues et s'insèrent dans des cadres précis contribuant à faire évoluer l'Histoire des relations internationales, le voyage en Allemagne nationale-socialiste, certainement plus complexe du fait de l'hétérogénéité des expériences vécues, aurait sa place dans la compréhension des rapports géopolitiques des années trente, au même titre qu'un examen des déplacements dans l'Italie de Mussolini ou qu'une étude des grands reportages effectués dans le Levant.⁵ L'URSS n'a pas eu le monopole du déplacement touristique à grande échelle durant l'entre-deux guerres, et plus spécifiquement entre 1933 et 1939.

2. Esquisse de plan de thèse

Cette tentative de plan de thèse intègre quelques idées précédemment développées associées à une réflexion plus élaborée n'ayant pu aboutir dans le cadre de cette présente étude.

Première partie : Préparer et organiser le voyage

Cette première partie aurait pour finalité de démontrer comment la pratique du voyage en Allemagne nazie s'est structurée durant les années trente afin de devenir un phénomène de grande ampleur. La restitution d'une typologie des voyageurs, la reconstitution de la perception générale de l'Allemagne avant le départ ainsi que la mise en perspective de réseaux de voyages constitueraient les points d'ancrage principaux d'une telle partie.

⁵ Le dépouillement complet de l'hebdomadaire *Je suis partout* entre 1933 et 1939 a démontré un nombre significatif de reportages effectués à l'étranger durant cette période. Le détachement communiste d'un tel organe de presse permet de saisir l'importance accordée au voyage dans de nombreux pays.

CHAPITRE 1 : Le III^{ème} Reich vu de l'étranger

1. La politique nationale-socialiste à l'égard des voyageurs

- Le *Volksgenossen* face à la séduction hitlérienne
- Evolution des rapports de force aux frontières entre 1933 et 1939
- La promotion des eugénistes scandinaves
- La construction d'une politique touristique

2. Une image nationale-socialiste construite ou à construire ?

- L'hitlérisme vu par la presse : connivence ou décalage face à la vision du voyage ?
- Les premiers voyages effectués : relais ou absence d'informations ?
- L'Allemagne hitlérienne vue à travers les guides de voyages

3. Le III^{ème} Reich, continuité de Weimar ?

- La permanence d'une Allemagne culturelle survivant à Weimar
- Une solution face au modèle de la démocratie libérale ?

CHAPITRE 2 : Logistique et mise en place du voyage

1. Le financement

- Le rôle des fondations
- Les apports autonomes des quotidiens
- Le voyage indépendant, gage d'objectivité ?

2. Les réseaux allemands en Occident

- L'apport des écrivains émigrés
- Ambassade et diplomatie allemande : quelle place dans l'Histoire ?

3. Les réseaux occidentaux en Allemagne

- La persistance des réseaux universitaires
- La présence des envoyés permanents
- Les ambassades occidentales en Allemagne

CHAPITRE 3 : Partir pour l'Allemagne

1. Les acteurs du voyage

- La poursuite d'une formation philosophique en Allemagne
- La permanence du voyage romantique chez les écrivains occidentaux
- Le monde des anciens combattants et l'Allemagne : des liens particuliers
- Le séjour à vocation économique
- Le journalisme et le grand reportage : l'Allemagne comme terrain de jeu
- Le tourisme : un phénomène viable en régime totalitaire ?

2. Les motivations

- L'intérêt politique : la fascination du nouveau régime
- La manne économique et industrielle du redressement de l'Allemagne
- La conscience d'une rupture historique

3. Le transport

- Le rôle de la Lufthansa : le III^{ème} Reich, plaque tournante du tourisme européen ?
- Le développement des axes routiers et l'effervescence autour de l'automobile
- La persistance du rail dans le déplacement outre-Rhin

Seconde partie : Traversée et rencontre avec le III^{ème} Reich

Une seconde partie sur la présence sur place des observateurs étrangers se présente rapidement comme étant indispensable. L'arrivée en Allemagne, puis les tentatives de séduction effectuées par l'appareil politique du Reich ainsi que les réactions des voyageurs à celles-ci sont à prendre en considération. Loin de délivrer une vision purement descriptive de l'Allemagne visitée, cette seconde partie devra s'attacher à mettre sans cesse en relation la notion d'étranger face au discours germanique. Une fois ce postulat posé, l'analyse de l'opération mentale des premières phases de construction de l'image politique est envisageable.

CHAPITRE 4 : L'arrivée en terre allemande

1. L'accueil : le Reich face aux populations allemandes

- Invitations et accueil officiel du Reich
- L'accueil du peuple allemand

2. Les rencontres physiques : facteur déterminant ?

- L'entrée en fonction des guides
- La naissance de nouvelles amitiés
- L'importance de la rencontre des hauts dirigeants du régime

3. Les contacts avec le pays d'origine

- La chronique de presse, pont entre le Reich et la terre maternelle
- Les rotations entre les capitales européennes et Berlin

CHAPITRE 5 : La séduction du national-socialisme

1. La machine diplomatique hitlérienne et les voyageurs

- Le Comité Ribbentrop
- Le Comité France-Allemagne et l'organisation de voyages
- La subvention nazie d'agence de voyages et de quotidiens

2. La mythification de la jeunesse hitlérienne

- La jeunesse, principal objet de visite des voyageurs
- Visages de la jeunesse hitlérienne

3. Bienveillance, intrigue et méfiance

- Transformer la méfiance en bienveillance : le rôle d'une utilisation maîtrisée de l'image
- Les limites de la séduction : la méfiance justifiée

CHAPITRE 6 : Parcours et visites de l'Allemagne

1. Le mythe des Deux Allemagne : Berlin face aux campagnes allemandes

- L'enracinement culturel du nazisme dans les campagnes germaniques
- La prédominance de la capitale berlinoise dans le récit de voyage

2. Haltes et points de passages : la mise en place d'un parcours initiatique

- Les Congrès de Nuremberg, fleuron du Reich visité
- La mise en place d'un parcours sacré : Munich, Nuremberg, Berlin
- Les lieux visités et les points d'arrêt : usines, musées, camps et hôtels

3. Trajets et déplacements autonomes, première forme de résistance ?

- Les grandes traversées du Reich : De Guérin en bicyclette aux "diagonales" d'Augier
- La rédaction d'écrits dénonciateurs
- Le vivier du pacifisme

Troisième partie : Retours d'Hitlérie

Cette troisième et dernière partie, au-delà du retour d' « Hitlérie »⁶ à proprement parler des observateurs étrangers, s'attachera à mettre en avant les enjeux et les formes prises par la réception des récits parus dans les années trente. La mise en parallèle entre les deux visions du nazisme, l'une opérée par les analystes restés dans leur pays d'origine et l'autre enfantée par le déplacement, constituera le point central de la réflexion. Débouchant sur un questionnement élargi à la perception ou non de la pratique totalitaire en Allemagne par les voyageurs, cette partie aura pour vocation de mettre en avant l'originalité du voyage dans la construction d'une image bienveillante du national-socialisme allemand, non seulement en Europe, mais également en Amérique du Nord.

⁶ Ce terme d' « Hitlérie » se retrouve pour la première fois employé par Robert d'Harcourt en 1936. Il déclara : « Un citoyen de la libre Helvétie a franchi ses frontières, d'abord pour y observer de près le visage de l'Allemagne devenue Hitlérie, ensuite pour rendre visite à d'anciens amis que le changement de régime n'a pas séparés de son cœur. » dans R. d'Harcourt, *L'évangile...*, op. cit., p.20.

CHAPITRE 7 : La réception du voyage en Occident

1. Le retour de voyage : accueil et impressions

- Retours triomphaux et accueil chaleureux (Jouhandeau, Lindbergh)
- Les retours délicats (Sartre, Beauvoir)
- La consolidation des liens entre fascistes et antifascistes

2. La diffusion des écrits

- La diffusion au sein des cercles intellectuels
- La diffusion nationale : pavé dans la mare ou faiblesse du lectorat ?
- La diffusion internationale : traduction et relais à l'étranger

3. Vers une postérité du récit de voyage ?

- Le récit de voyage, arme politique ? (cf. Lindbergh et l'AFC)
- La mythification des récits de voyages (cf. Chateaubriant, Augier)

CHAPITRE 8 : Voyager en Allemagne, voyager en terre totalitaire ?

1. Comprendre le totalitarisme

- Le voyage, phénomène acceptable de compréhension de la pratique totalitaire ?
- Vers une définition du totalitarisme par la pratique du voyage ?

2. Entre Berlin et Moscou : schéma comparatif du voyage

- Moscou l'inquiétante face à Berlin la rassurante
- L'endoctrinement du voyageur : similitude des méthodes ?
- La sphère d'attraction moscovite : frein à la découverte du III^{ème} Reich ?

3. Vers une Internationale nationale-socialiste ?

- Les impacts incontrôlés de la séduction nazie : la propagation du modèle fasciste à l'étranger
- Les relais du fascisme allemand à l'étranger grâce au voyage (Rexisme belge, AFC aux Etats-Unis, cercle Daye-Cousteau-Brasillach en France)

CHAPITRE 9 : Vers une construction originale de l'image nazie à l'étranger

1. L'image pacifiste et pacifique du régime hitlérien

- L'Allemagne hitlérienne, garante de la paix internationale
- Hitler et les entrevues offertes aux voyageurs ou l'art de la communication

2. La promotion culturelle et artistique du III^{ème} Reich

- Vanter les réalisations urbanistiques et architecturales
- L'appropriation d'artistes voyageurs (Munch)

3. L'hitlérisme, solution durable aux crises politiques et idéologiques

- La mise en valeur du redressement économique de l'Allemagne
- La démission des anciens régimes politiques, prétexte à l'ascension hitlérienne

3. Penser l'Histoire du voyage : impertinence historique ou exercice novateur ?

Bien que l'Histoire du voyage ne soit pas l'angle d'entrée privilégié de l'analyse du national-socialisme allemand entre 1933 et 1939, son absence peut évoquer un manque de pertinence flagrant d'une telle thématique. Or, l'abondance des visiteurs issus de l'intelligentsia et des écrits légués démontre un réel potentiel d'analyse de la construction de l'image politique du nazisme. Cependant, réfléchir à une telle édification de l'imagerie politique est-il un choix judicieux dans la pratique historiographique actuelle ? Y a-t-il un intérêt de la recherche historique et du grand public pour la pratique du voyage dans les années trente ?

Les récents succès de librairie démontrent que le genre littéraire de la relation de séjours n'est pas mort, bien au contraire. Les ventes d'*American Vertigo*⁷, promenade pseudo-politique de Bernard-Henri Lévy dans l'Amérique de Bush, sont là pour le rappeler. Les multiples séjours de journalistes dans l'Iran d'Ahmadinejad donnent également lieu à de nombreux récits constamment tiraillés entre la volonté de saisir une expérience vécue et le désir de livrer une analyse politique de la situation, à l'image de l'ouvrage de Claire Tréan, paru en mai 2006 et intitulé *Le paradoxe iranien*⁸. Depuis la dénonciation maoïste de la fin des années soixante-dix, par les époux Broyelle notamment⁹, le récit de voyage pouvait prétendre ne présenter que peu d'intérêt à la vue de leur faible parution. Dès lors, le renouveau du genre vient légitimer une telle recherche. Le recours actuel aux expériences du voyage pour crédibiliser le propos politique amène à entrevoir la recherche autour d'une utilisation du déplacement des années trente dans la fixation d'une certaine image nationale-socialiste dans la longue durée.

De plus, une telle étude peut s'avérer intéressante dès lors qu'elle est intégrée à un processus de recherches tel que celui entamé par Jean-François Sirinelli, Pascal Ory¹⁰ ou Michel Winock, depuis la fin des années quatre-vingt. L'intérêt et le renouveau de la recherche pour l'Histoire culturelle de manière générale¹¹, et l'Histoire des intellectuels en particulier, permettent de percevoir un aboutissement réaliste d'une telle entreprise. Les travaux menés par le Centre d'Histoire des Sciences politiques de Paris et de leur section du Centre d'Histoire de l'Europe du XX^{ème} siècle, ont amené à la création en 2002 d'un groupe de travail intitulé « L'Allemagne nazie et l'Europe », sous la direction de Barbara

⁷ Cf. Bernard-Henri Lévy, *American Vertigo*, Paris, Grasset, 2006, 490 p.

⁸ Cf. Claire Tréan, *Le paradoxe iranien*, Paris, Robert Laffont, 2006, 270 p.

⁹ Cf. Claudie Broyelle, Jacques Broyelle, Evelyne Tschirhart, *Deuxième retour de Chine*, Paris, Le Seuil, coll. Points, 1979, 308 p.

¹⁰ La synthèse parue en 1986 sur l'Histoire des intellectuels français fait toujours office de manuel de référence sur le sujet. Cf. Pascal Ory, Jean-François Sirinelli, *Les intellectuels en France : de l'Affaire Dreyfus à nos jours*, Paris, Armand Colin, coll. U, 1986, 264 p.

¹¹ Cf. Philippe Poirrier, *Les enjeux de l'Histoire culturelle*, Paris, le Seuil, coll. Points Histoire, 2004, 435 p.

Lambauer¹². Ayant pour objectif de cerner les évolutions de l'historiographie allemande et européenne sur le national-socialisme, l'émergence récente d'un tel collectif laisse espérer un intérêt croissant sur le sujet.

La recherche sur les transferts culturels, dont l'étude se poursuit depuis le milieu des années quatre-vingt, a toujours fait de l'espace franco-allemand un terrain privilégié de la circulation, de la réception et de l'échange des idées. S'attachant à mettre en avant ces vecteurs d'échanges, cette Histoire prend ainsi pleinement en compte les outils du voyage.

¹² La direction de ce groupe est assurée par Barbara Lambauer elle-même, assistée de Stefan Martens, de l'Institut Historique Allemand de Paris. Ont participé à ce collectif des historiens tels que Jean-Pierre Azéma, José Gotovitch, Horst Möller, Zeev Sternhell ou Edouard Husson.

CONCLUSION

« *Donc, nous allons inévitablement à la guerre ? C'est faux.* »

François Perroux, *Les Mythes hitlériens*, 1935.

Le chant des sirènes.

« L'Allemagne chante à pleine gorge et s'enivre de son beau chant »¹, écrivait Drieu la Rochelle. Cette ivresse, Germania ne fut pas la seule à en sentir les parfums. Dépassant le simple cadre des frontières allemandes, le chant du NSDAP retentit à l'échelle internationale, attirant dans ses filets une masse considérable d'observateurs étrangers. Comment ne pas retrouver ces « voix admirables remplissant le cœur du désir d'écouter »² ? Sartre indifférent, Aron ambigu et Perroux fasciné, quelques-unes des grandes signatures qui firent les beaux jours de la presse d'après-guerre (*Les Temps Modernes*, *Le Figaro*, *Esprit*) ont succombé aux appâts du national-socialisme.

Si le voyage a permis aux intellectuels occidentaux d'appréhender une nouvelle vision du national-socialisme allemand, il a surtout offert une rationalisation du régime hitlérien en le plaçant dans la continuité logique du II^{ème} Reich et de la République de Weimar. Le pouvoir de séduction du totalitarisme brun associé à une prédisposition des esprits occidentaux générée par la déliquescence du système démocratique libéral fut à la base d'une nouvelle construction de l'image politique du national-socialisme en Occident : celle d'un régime qui, à défaut d'être systématiquement salvateur comme purent le prétendre les voyageurs fascistes, fut le garant d'une stabilité internationale quand ses détracteurs en firent dès janvier 1933 une véritable menace pour l'ordre mondial.

La pratique du voyage en Allemagne nazie fut également l'occasion de saisir de nouveaux réseaux intellectuels, notamment en France, autour de différentes universités, pronazie comme celle de Bordeaux avec Bonnard, bienveillante comme la Sorbonne de Lichtenberger ou résolument antifasciste à Strasbourg autour des figures de Capitant et Vermeil. Les sirènes du national-socialisme ont attiré, ont intrigué une intelligentsia internationale sans cesse tiraillée entre le désir de connaître toujours plus ce régime nouveau et la méfiance de rigueur dans la confrontation à la brutalité de l'exercice politique. Le « modèle » national-socialiste apparaît alors difficilement saisissable par les contemporains

¹ Pierre Drieu la Rochelle, « Mesure de l'Allemagne », *La Nouvelle Revue Française*, janvier 1934.

² Homère, *L'Odyssée (Chant XII)*, rééd. Paris, Gallimard, coll. Folio Classique, 1955, p.257.

des années trente. Perpétuellement paradoxale, la confrontation des différentes relations de voyages entre elles, au-delà des affinités politiques de leur auteur, ne permet pas de saisir pleinement le véritable visage de l'Allemagne d'avant-guerre, si ce n'est une entité en perpétuel mouvement. « Quand je m'examine sur ce voyage, il y a une impression de quelque chose de manqué »³, déclarait Marcel Jouhandeau à son retour en France. Le voyage en Allemagne nazie n'est-il pas au final une expérience inévitablement manquée ? Certes, elle l'est dans la mesure où la fascination emballa les passions intellectuelles au-delà du rationnel. Cependant, le voyage a permis d'offrir aux observateurs sédentaires les cadres nécessaires d'une analyse se réclamant la plus objective possible, n'étant pas irradiée du pouvoir d'attraction émanant de la confrontation directe.

Le chant du cygne.

Si le voyage a fait ressortir mieux que n'importe quelle autre expérience le malaise des civilisations mondiales en ce carrefour des années trente, il a également offert les bases solides d'une action antifasciste en construction depuis l'éveil mussolinien des années vingt. Syndrome de cette confusion ambiante, certains observateurs sur place en vinrent à minorer l'impact de la Révolution française au profit de la seule véritable révolution, celle de l'Allemagne de 1933.⁴ Face à de tels dires, le voyage des Guérin, Valayer, Isherwood ou Hoover ont permis d'équilibrer une balance penchant dangereusement du côté du « *wait and see* » prôné par le professeur Lichtenberger.

Bien que la plupart des voyageurs en Allemagne participa à cette construction d'une autre image du national-socialisme allemand, il ne faut pas perdre de vue que certains contribuèrent à l'édification de l'image de l'antifascisme international par le biais du déplacement outre-Rhin. A défaut de trouver une réponse à un propre modèle national en souffrance, quelques observateurs étrangers ont découvert ce dont ils ne souhaitaient pas à leur propre société. L'embrasement du débat intellectuel autour des dangers des dérives hitlériennes aurait-il eu la même pertinence sans l'expérience du retour d'Allemagne ? Cela reste peu probable. Si quelques analyses médiocres du régime nazi ont davantage fait passer le voyage pour une simple promenade en Allemagne que pour une réelle expérience politique en terre totalitaire, la majorité des voyageurs a contribué à enrichir un débat intellectuel enfermé jusque-là dans le carcan juridico-institutionnel du national-socialisme. L'émergence d'une humanisation du débat du fait de l'expérience vécue a contribué à organiser la lutte antifasciste, ne raisonnant plus uniquement en termes de combats idéologiques mais comme une lutte matérielle face à la réalité hitlérienne.

Si André Gide a permis à l'Occident d'entrevoir la possibilité de l'existence d'un Etat total en URSS, le voyage des années trente ne doit pas se résumer à ce coup de tonnerre littéraire. Défi permanent, le voyage en Allemagne nazie ne doit pas être perçu comme une réaction à l'emballement et l'engouement pour le séjour moscovite mais comme une action

³ Marcel Jouhandeau, *Le voyage secret*, Paris, Arléa, 1988, p.105. Cet ouvrage de Marcel Jouhandeau, avant son édition de 1988, fut publié clandestinement en 1941 et tiré à vingt exemplaires.

⁴ L'abbé Lambert, en 1938, n'hésite pas à écrire : « Il y a eu une Grande Révolution en France en 1789. Cette révolution a été sanglante. (...) Il y a eu une Grande Révolution en Allemagne en 1933. Cette révolution a été pacifique et légale. » dans G. Lambert, *Allemagne...*, *op. cit.*, p.29.

individuelle ou collective animée par une profonde volonté de comprendre l'incompréhensible. L'hétérogénéité du voyage en Allemagne, à l'inverse d'un voyage en terre communiste parfaitement encadré, maîtrisé et structuré, a permis d'affirmer qu'il n'y pas une image du national-socialisme diffusée en Occident entre 1933 et 1939, mais des images issues des multiples motivations et vocations d'engagements des voyageurs.

Ces images ancrées dans les consciences collectives des différentes sociétés ont contribué à forger une véritable identité de l'intelligentsia face à la vague meurtrière du national-socialisme à partir de l'été 1939. La cessation des voyages d'intellectuels antifascistes due aux dangers d'une telle pratique durant le conflit mondial s'oppose aux invitations permanentes envoyées par la chancellerie de Berlin à Brasillach, Jouhandeau, Chardonne ou encore Fernandez. La rupture entre l'intelligentsia fasciste et antifasciste est consommée. Il n'y a plus de place pour la bienveillance hésitante des Rivaud ou Zoretti. Certains, comme Albert Rivaud, choisirent de refuser le modèle hitlérien, en critiquant violemment ses diverses composantes.⁵ D'autres, comme Ludovic Zoretti, se rangèrent du côté de la collaboration.

Progressivement, la défaite de l'Axe aidant, le voyage en Allemagne se marginalise. Malgré un fort pic d'éditions de relations de voyages fascistes durant l'année 1941, le séjour outre-Rhin ne séduit plus. A l'agonie, le régime hitlérien n'a conquis que ceux voulant bien se laisser conquérir à partir de 1939. Le véritable tour de force du national-socialisme fut de chanter son dernier récita à des voyageurs intrigués durant ces années 1933-1939. Véritable chant du cygne, la diplomatie culturelle engagée par le III^{ème} Reich réussit malgré tout, jusqu'aux accords de Munich, à dérouter des voyageurs influents et non prédisposés à une bienveillance fasciste. Si voyager reste la meilleure des universités, l'utilisation malheureuse de cette arme conduit à mettre en péril l'équilibre des relations internationales.

⁵ Malgré quelques dérapages notables dans *Le relèvement de l'Allemagne* au début de l'année 1938, la rédaction d'articles dans *La Revue des Sciences politiques* en 1938-1939 ne laisse aucun doute sur ses positions idéologiques.

ANNEXES

TABLE DES ANNEXES

<i>I- ARTICLES DE PRESSE</i>	149
<i>I- A</i> Stefan Priacel, « Oranienburg », <i>Europe</i> , n° 140, 15/08/1934, pp.564-574.....	149
<i>I- B</i> Denis de Rougemont, « Francfort. 16 mars 1936 », <i>Esprit</i> , n° 43, avril 1936, pp.17-19.....	155
<i>II- RECITS DE VOYAGES</i>	157
<i>II- A</i> Alphonse de Chateaubriant, <i>La Gerbe des forces</i> , Paris, Grasset, 1937, pp.7-17	157
<i>III – ECRITS RETROSPECTIFS</i>	163
<i>III- A</i> Simone de Beauvoir, <i>La force de l'âge</i> , Paris, Gallimard, 1960.....	163
<i>IV- DOCUMENTS COMPLEMENTAIRES</i>	164
<i>IV- A</i> Caricature - <i>The Shreveport Times</i> : Charles Lindbergh décoré à Berlin en 1938.....	164
<i>IV- B</i> Encart paru dans le <i>New-York Times</i> du 21 juillet 1941.....	165
<i>IV- C</i> Parcours réalisé en Allemagne par Henri Béraud en 1926.....	166
<i>IV- D</i> Parcours réalisé en Allemagne par Alphonse de Chateaubriant en 1937	167
<i>IV- E</i> Recensement des voyageurs en Allemagne (1933-1939).....	168
<i>IV- F</i> Chronologie.....	171

Stefan Priacel, « Oranienburg. Une journée dans un camp de concentration hitlérien », *Europe*, n° 140, 15/08/1934, pp.564-574.

magne nouvelle, l'idée de voir Oranienburg était pour moi un objet que je ne pensais pas atteindre et pour la réalisation duquel j'ai usé, j'en conviens ici, de ruses de Sioux.

Il eût été, je crois, de la plus grande maladresse de se présenter au ministère de la Propagande dont le chef est comme chacun sait, le Dr Goebbels, et de dire, en frappant sur la table :

« Montrez-nous vos prisons ! Rendez-nous des comptes sur la façon dont vous traitez vos détenus politiques. »

D'autres avant nous avaient tenté de cette méthode : en général leur échec fut lamentable. Ma technique serait donc autre.

Pendant quelques jours, je ne demandai au fonctionnaire hitlérien que l'on avait commis au soin de m'endoctriner sur les beautés de l'aryanisme à 100 %, que de visiter des théâtres ou des Universités, que d'entendre de la musique ou de me rafraîchir à la beauté atlique du Pergamon-Museum ; que de contempler la monumentale exposition du Travail Allemand.

Et il arriva alors qu'un beau matin, mon fonctionnaire, d'ailleurs courtois jusqu'à l'obséquiosité, s'informa :

— Eh bien ? Monsieur qu'en pensez-vous ?

— J'ai — lui répondis-je — recueilli à Berlin une documentation fort intéressante, certes. Mais vous ne vous rendez pas compte, Monsieur le conseiller, de ce qu'est en France, en Angleterre et un peu partout dans le monde, la propagande contre vous. Ce matériel « culturel », comme vous dites, sera pour moi inutilisable, voire totalement stérile si, à mon retour, je n'ai vu que cela. Fort bien, me dira-t-on, on vous a montré des *Festspiele* somptueusement mis en scène ; des défilés monstres, des tournois renouvelés du Moyen Age. Mais ils ne vous ont pas fait voir l'« autre Allemagne », celle qui se trouve enfermée pour ses convictions politiques ou simplement pour ses origines de race : ils ne vous ont pas montré Thaelmann dont on dit qu'il est torturé ; et bien entendu, vous n'avez pas été à même de suivre un procès politique.

Mon interlocuteur officiel, que notre conduite pendant les premiers temps de ce séjour avaient — il faut le croire — mis en confiance, eut l'air d'admettre la logique de mon raisonnement.

Autorisation nous fut donc accordée de nous rendre le lendemain matin, au camp de concentration d'Oranienburg.

BERLIN — ORANIENBURG

Rendez-vous avait été pris à neuf heures du matin au ministère de la Wilhelmstrasse. Devant l'entrée, une formidable Mercedes noire, battant pavillon rouge à croix gammée sur

CHRONIQUES DU TEMPS

ORANIENBURG. UNE JOURNÉE DANS UN CAMP DE CONCENTRATION HITLÉRIEN.

Le III^e Reich ne tolère pas d'opposition. C'est sans l'ombre d'une contradiction ou d'une concurrence que les trois Führer nazis — Adolf Hitler, Hermann Goering et Joseph Goebbels — entendent faire pénétrer dans l'âme populaire les doctrines, pour le moins discutables, de *Mein Kampf*.

Afin de soustraire le peuple allemand à l'influence de tous ceux qui de près ou de loin pourraient n'être pas d'accord avec les principes théoriques et pratiques du national-socialisme, il a été créé pour ces oppositionnels, aux environs de toutes les grandes cités du Reich, des camps de concentration, véritables bagnes, comme on va voir.

Oranienburg, Sonnenburg, Dachau, sont les plus connus parmi ces institutions « culturelles ».

Ne croyez pas que les hommes que l'on y enferme — d'ailleurs sans jugement préalable et pour une durée illimitée — soient tous des communistes. Loin de là ! Parmi ces détenus, dont la plupart sont des intellectuels, il y a des catholiques, des socialistes, des pasteurs protestants récalcitrants aux néopaganisme qui veut aryaniser les Écritures et remplacer Jésus le Roux par Odin le Blond. Il y a des conservateurs. Il y a même des nazis indisciplinés. On y relegue tous ceux dont l'attitude est teintée de non-conformisme à l'égard du régime.

J'ai dit que les détenus dans les camps de concentration le sont sans qu'un verdict quelconque ait été prononcé contre eux. Dans un pays où la délation a été érigée au rang de vertu nationale, il suffit le plus souvent d'un ragot de concierge pour que le commissaire de police du quartier, ou le dernier des sous-führer de l'endroit prenne la décision d'expédier quelqu'un dans un de ces établissements de « régénération » politique.

LA FIN JUSTIFIE LES MOYENS

Voir un de ces pénitentiaires préventifs — si j'ose ce contre-sens — n'est pas chose facile. Rares sont les journalistes que les autorités hitlériennes ont admis dans l'enceinte d'un de leurs camps. Pendant un séjour que j'ai fait à Berlin avec Wildrac pour étudier la vie artistique et intellectuelle de l'Alle-

fond blanc attendait. Nous y primes place, Vildrac et moi, flanqués chacun d'un S. A. en civil.

Le chauffeur, lui, était en uniforme.

L'auto partit.

Elle parcourut assez lentement plusieurs quartiers de Berlin, longeant d'abord les ministères qui voisinent autour du Kaiserhof, pour passer peu après devant l'ancien château impérial, laid et superbe parmi les quatre ou cinq palais qui l'entourent.

Dans ce quartier officiel, les passants arborent tous le *Hakenkreuz*, l'insigne du parti. Ils se saluent les uns les autres d'un « *Heil Hitler!* » sonore et ponctué par le geste romain. Mais brusquement l'atmosphère se transforma. Ce n'étaient plus des fonctionnaires ou des étudiants cossus qui emplissaient les belles avenues si propres.

Notre auto roulait à présent parmi les rues étroites qui mènent à l'*Alexander-platz*, arrondissement qui fut — et probablement reste — communiste à 100 %.

Les Allemands ont coutume d'afficher leur opinion politique ou leur fonction sociale par le moyen d'insignes. Or, dans tout le Nord berlinois, je n'ai pas vu un seul ouvrier qui portât un insigne quelconque. Je ne voudrais pas exagérer la portée d'une telle constatation. Mais pour qui connaît l'amour du peuple allemand pour la décoration, pour qui sait, avec quel orgueil, dans cette région populeuse de la capitale allemande, chaque passant, il y a un an et demi, arborait à la boutonnière de son veston la faucille et le marteau soviétiques, cette virginité du costume signifie peut-être qu'il y a là une forme, une velléité de « non-coopération ».

A deux pas de l'*Alexander-platz* nous nous engouffrâmes sous une vaste porte cochère sombre, dans une bâtisse crénelée en briques rouges.

Le *Polizei Praesidium*, la Préfecture de Police !

Il ne s'agissait pas de faire viser la-bas des légittimations, le ministère de la Propagande ayant qualité suffisante pour délivrer les sauf-conduits nécessaires à la visite d'un camp de concentration. Notre chauffeur venait simplement se ravitailler en essence, car le trajet allait être long.

A peine eûmes-nous quitté la Préfecture que l'auto se mit à faire de la vitesse. C'est à peine si les passants avaient le temps de se ranger sur notre passage et nous voyions, comme dans un éclair, les bras automatiquement levés des *schupos* devant notre fanion officiel.

Bientôt nous fûmes sortis de Berlin. Après une heure de parcours par le paysage riant de ce qu'on pourrait appeler l'« Ile-d'Allemagne » et où les lacs alternent avec les forêts, l'image brusquement changea. Par une route blanche et rectiligne nous nous étions engagés dans la plaine sablonneuse et

désolée du Brandebourg. A droite et à gauche d'interminables champs maigres, même en plein été. De loin en loin un buisson, un bout de haie, une pauvre maison de maraîchers. Ce fut ainsi pendant une quinzaine de kilomètres. Puis un poteau indicateur :



Nous étions arrivés.

Une malheureuse petite ville grise et triste parmi le sable jaune en bordure de la route nationale : voilà Oranienburg. De loin, un seul point attire les regards : une haute cheminée d'usine. C'était là.

Le camp de concentration d'Oranienburg a été installé dans les lourds bâtiments rouges d'une brasserie désaffectée. L'auto stoppa.

Un de nos guides sauta à terre et parla à la sentinelle bottée, chemisée de brun, une matraque et un poignard d'honneur à la ceinture. Son fusil, battonnette au canon, en bandoulière. La sentinelle examina le papier nanti des cachets officiels, dit quelques mots au chef du corps de garde, à travers un guichet pratiqué dans le mur. Et au bout de quelques instants l'auto put s'engouffrer dans la cour de la vieille usine dont les deux portes avaient été, pour nous, ouvertes à deux battants.

PRÉCAUTIONS OFFICIELLES

Pendant tout le parcours notre guide officiel — c'était son devoir professionnel — n'avait cessé de faire des efforts pour créer en nous un état psychologique aussi favorable que possible aux impressions que nous allions avoir. Il avait commencé par nous expliquer que pendant les quatorze dernières années le « marxisme » avait eu toute latitude pour répandre à travers les masses allemandes les germes méphitiques de sa doctrine.

« Les nationaux-socialistes — avait-il ajouté — ont été pendant toutes ces années empêchés de s'exprimer librement. A présent c'est leur tour. »

Les camps de concentration sont donc destinés à soustraire le peuple allemand à l'influence du concurrent, si je puis dire.

— D'ailleurs, déclara-t-il, ces hommes sont si heureux à Oranienburg, ils y sont si bien traités, que la plupart refusent d'en partir lorsque par malheur l'ordre parvient de les libérer. Il n'y a pas longtemps, au bout de deux jours de liberté, un

homme est revenu en pleurant supplier le commandant du camp de le reprendre... »
Nous allions bien voir.

« CE SONT DES ASSASSINS ! »

Dans la cour du camp, le commandant qui nous accueillait commença par tenir un langage un peu différent :

— Messieurs — dit-il — vous avez demandé à voir le camp d'Oranienburg. Je vais vous le faire visiter, mais je tiens à vous prévenir dès l'abord que les hommes que vous verrez ici sont tous des assassins. Certes, tous n'ont pas manié le brownie ou le poignard. On peut être un meurtrier sans cela. On peut assassiner par le moyen de livres, d'articles de journaux et même simplement par la manifestation ouverte de certaines opinions politiques. Messieurs, on vous a parlé d'atrocités allemandes : vous allez voir comment le III^e Reich traite des assassins.

Après ce préambule — sans réplique dans l'esprit de celui qui l'avait formulé — la visite commença.

LES DÉTENUS

C'était l'heure du repas.

Dans une des trois bâtisses qui entouraient une cour pavée de lourdes pierres, les détenus mangeaient. Leur réfectoire était une immense salle où s'alignaient de longues tables de sapin blanc. Eux étaient assis chacun devant son écuelle. Le couvert se réduisait à une cuiller. Pas de fourchette. Pas de couteau. A la tête de chaque table, un nazi armé surveillait la travée.

A notre entrée un ordre bref retentit. Aussitôt, avec un bruit de tonnerre — les sabots claquaient sur le plancher — tout le monde se leva, figé au garde-à-vous.

Nous nous regardions intensément. Eux se demandaient probablement quels pouvaient bien être ces deux Français chez qui tout dénonçait ici — et dans ce cadre — l'exotisme, et dans les regards de qui ils ne pouvaient lire, à la vérité, que sympathie, pitié et respect.

Quant à moi je ne pouvais quitter des yeux ces centaines de têtes dont la plupart étaient admirables de droiture et de cette noblesse que confère aux hommes la rectitude de leurs opinions politiques. Il y avait là beaucoup d'ouvriers, mais surtout des intellectuels — instituteurs, médecins, professeurs, avocats, prêtres même, fonctionnaires ou simples membres d'un de ces innombrables partis allemands qui ont légalement cessé d'exister avec l'avènement de l'hittérisme.

On a dit que, dans les camps de concentration — où se trouvent enfermés actuellement — et pour un temps semble-t-il

illimité des écrivains comme le pacifiste Ossietzky, des poètes comme Erich Mühsam, dont on a appris tout dernièrement le « suicide », des romanciers comme Renn, l'auteur de *Guerre et d'Après-Guerre* — les détenus étaient en civils, c'est-à-dire qu'il leur était loisible de porter leurs propres vêtements. C'est exact : mais seulement pendant l'espace de deux heures par semaine, le dimanche, pour le service religieux auquel tous sont obligés d'assister. Le reste du temps, ils sont uniformément revêtus de la tenue de drap bleu des forçats allemands. Deux brassards rouges — un à chaque bras — désignent à leurs gardiens leur qualité de « révolutionnaires ». Tels les forçats, ils sont chassés de sabots ou de savates, et on les tutoie.

LE COMMANDANT DU CAMP

Le commandant du camp était un de ces personnages sinistres, tels que Courteline a pu les décrire dans ses portraits d'adjutants de quartier. Ce n'était pas, je m'empresse de le dire, la brute au faciès cruel. Non, il s'agissait ici d'un de ces sous-officiers odieux et qui distribuent les punitions en faisant de l'esprit. Si l'*Almanach Vermot* possédait sa contre-partie en allemand, je définirais exactement la qualité des calembours et des plaisanteries, ridicules et odieuses, dont le commandant du camp d'Oranienburg ne cessait d'« orner » sa conversation.

Nous dûmes nous rendre compte également qu'il était d'un tempérament expéditif : tout va très vite à Oranienburg quand il vient un visiteur étranger.

A peine entrés dans le réfectoire, il prit la cuiller d'un des détenus, goûta la soupe et dit :

— Messieurs, elle est excellente.

Puis il nous conduisit à la cuisine, fit remplir une assiette d'un potage d'ailleurs très mangeable, et que nous dûmes goûter l'un après l'autre. Il insista peut-être un peu trop sur le fait que c'était bien la même soupe que mangeaient les prisonniers, et aussi qu'il n'avait pas été prévenu de notre visite.

LOIN DES HOMMES

Le courant d'incontestable sympathie qui s'était manifesté au réfectoire entre les détenus et nous n'avait pas échappé au commandant. Aussi se hâta-t-il de nous entraîner le plus loin possible du « matériel humain ». Il nous fit voir le dortoir, chambrée où couchent plusieurs centaines d'hommes. Les lits, des couchettes en bois de sapin avec des couvertures sont disposés un peu comme sur les bateaux, avec cette différence qu'il y a quatre étages de lits superposés dans une pièce somme toute assez basse, et que chaque lit mesure tout au plus quarante centimètres de large.

Le plus grand nombre de dormeurs dans l'espace le plus restreint ! Ainsi il est aisé à un minimum de gardiens de surveiller un maximum de prisonniers. Dans l'ensemble il régnait dans ce dortoir une atmosphère de cave où l'odeur de l'humidité se mêle à celle du phénol. Car nous sommes en Allemagne, ne l'oublions pas, et l'on y désinfecte ces sortes de locaux avec une grande régularité.

Là même propreté régnait dans les cabinets dont le commandant semble particulièrement fier. Michel Karolyi me disait à ce propos : « Il est probable qu'ils ont été nettoyés par quelque grand écrivain allemand » ce qui est, ma foi, bien possible.

Le commandant ne nous fit grâce d'aucun détail : je veux dire par là que le nombre de choses qu'il tenait à nous montrer était assez considérable pour que nous dussions imaginer qu'il ne nous cachait rien.

C'est ainsi qu'il nous promena du bureau de la comptabilité aux salles de garde ; des ateliers de menuiserie où l'on fabrique des objets destinés aux expositions à la gloire de l'hitlérisme aux ateliers de gravure sur métaux, spécialisés dans la confection des croix gammées pour boutonnières de nationalistes.

A un moment donné, le commandant nous fit franchir l'enceinte, les hautes murailles qui entourent les bâtiments du camp proprement dit. Pour cela, il se fit ouvrir une lourde porte gardée par un « S. A. » en armes. Nous pénétrâmes alors sur un quadrilatère de terre battue entouré de fils de fer barbelés que parcourent des courants électriques à haute tension.

— Notre terrain de sport, dit le commandant.

Puis, désignant du doigt une cage où se trouvait enfermé une sorte de petit fauve, moitié renard, moitié ours, il refit à notre intention une plaisanterie, sur laquelle il insista un peu trop et qu'il devait avoir déjà proférée souvent :

— Notre seul prisonnier en cage.
Espérons-le !

UN ÉTRANGE MUSÉE

— Et maintenant, Messieurs, venez voir le musée du camp d'Oranienburg.

Ces mots, prononcés avec une certaine solennité par notre « hôte » précédèrent de quelques instants notre entrée dans une pièce claire.

Dans des vitrines, soigneusement étiquetées, il y avait là un certain nombre d'objets dont, en vérité, la présence en ce lieu était prévue : des revolvers de tout calibre, des fusils, des mitrailleuses, des balles dum-dum, des couteaux-séses à cran d'arrêt saisis — nous fut-il affirmé — chez des communistes. (Je ne pouvais m'empêcher de me demander ce qu'on aurait

« saisi » si l'on avait perquisitionné dans la salle des gardes d'Oranienburg ! Il y avait encore certaines reliques révolutionnaires dont quelques-unes étaient glorieuses, d'autres touchantes. A côté de photographies dédiées de Karl Liebknecht, de Rosa Luxembourg, de Lénine et de Marx, je pus voir des nappes brodées au point de croix avec, en caractères gothiques, l'inscription : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! »

Mais la pièce de résistance de ce musée était incontestablement une vitrine assez volumineuse et dont les rayons, semblables à ceux d'une librairie, portaient en effet ce qu'il y a actuellement de plus introuvable, de plus rare et de plus unique dans le III^e Reich : des livres.

Des livres, dont l'édition a été brûlée et dont l'exemplaire contenu dans la vitrine était devenu de ce fait, précieux. Je pus noter quelques titres. Il n'y avait pas là que des ouvrages de doctrine révolutionnaire : *Le Capital* de Karl Marx et les *Œuvres* d'Engels ou de Lasalle. On n'y avait pas exposé que les ouvrages d'écrivains communistes allemands. J'ai vu dans cette librairie de musée *Le Feu* de Barbusse et *Jean-Christophe* de Romain Rolland. J'ai vu tout ce qui de près ou de loin touchait à la littérature russe, révolutionnaire ou non : en effet à côté de Gorki et de Tolstoï, de Choloikov ou d'Ehrenbourg il y avait là un exemplaire des *Frères Karamazov* de Dostoïevsky et — tenez-vous bien — *Les Trois Sœurs* de Tchekov.

ENTRETIENS

Nous redescendîmes dans la cour. Le repas était terminé et, par rangs de deux, les détenus se rendaient à leur travail. Je vis qu'un grand nombre d'entre eux s'avancèrent clopin-clopaient.

— Pourquoi ces hommes boitent-ils si fort ? demandai-je au commandant.

— Pourquoi ils boitent ? C'est très simple... Je vais vous le dire. Hier, pour des raisons de service, ils ont effectué une marche de quarante kilomètres. Il y avait bien entendu, des camions à leur disposition pour le cas où ils se sentiraient fatigués. Mais ces gaillards-là étaient si contents de se trouver dehors que tous refusèrent d'y prendre place. Alors, aujourd'hui, ils ont mal aux pieds...

Je ne répondis rien, mais apercevant un vieillard qui s'appuyait sur deux cannes et dont un pied, horriblement tuméfié, était entièrement retourné :

— Et celui-là ? — dis-je — est-ce aussi sa marche d'hier qui lui a mis la jambe dans cet état ?

Le commandant ne manqua pas d'une certaine présence d'esprit :

« Viens ici, toi » cria-t-il à l'estropié. (A Oranienburg — je

crois l'avoir dit — la chiourme tutoie les détenus.) « Il y a là un journaliste qui doit croire que nous vous battons ici : dis-lui donc qu'il n'en est rien, mais que tu l'as tordu le pied. Dis-lui aussi que nous l'avons bien soigné. »

L'homme était au garde-à-vous. Le visage crispé de douleur, il me jeta un regard profond. Puis, d'une voix sans couleur, comme un automate, il répéta les mots du commandant qui ne le quittait pas des yeux :

— On ne m'a pas battu. Je me suis tordu le pied. On m'a soigné. »

Et il rentra dans les rangs.

Je demandai au commandant s'il ne serait pas possible de parler avec un des prisonniers et autant que possible — ajoutai-je — à un intellectuel. (Je ne fais pas des différences entre la destinée équivalente à Oranienburg d'un travailleur manuel ou d'un travailleur de l'esprit ; mais il s'agissait de ne pas laisser profiter les autorités nazies d'un manque de précision dans ma demande. Je n'avais que faire d'un malheureux affolé et incapable de s'exprimer.)

Le fonctionnaire du ministère de la Propagande voulut alors tendre une perche au commandant, mais celui-ci ne la prit pas.

— Je croyais que vous n'aviez pas d'intellectuels ici, mon commandant — dit-il.

— Comment donc ? Mais il n'y a que cela ou presque. Garde, amenez ici un prisonnier. Un intellectuel ! Savez-vous ce que c'est, au moins ? Enfin, un homme plutôt intelligent, si vous en dénchiez un parmi ce tas de brutes ! »

— *Jawohl ! Heil Hitler !*

Tandis que le commandant parlait d'un gros rire (il estimait en avoir « réussi » « un bien homme ») le garde claqua les talons et s'en fut à la recherche de l'homme demandé. Son absence dura dix bonnes minutes.

Le commandant en profita pour nous conduire dans un maigre jardinet, situé comme le « terrain de sport » hors de l'enceinte du camp proprement dit et pour l'accès duquel il se fit apporter une clé, difficilement trouvable. Je demandai :

— Y a-t-il parfois ici des tentatives d'évasion ?

— Des tentatives, oui ! Il y en a eu quatre en tout.

— Et qu'a-t-on fait des fugitifs ?

— Que voulez-vous qu'on en ait fait ? On a tiré dessus. Ils sont morts. Ça sert d'exemple à ceux qui restent et ça les empêche d'essayer.

UN DÉTENU

Sur ces entrefaites un homme, à pas lents, sort du réfectoire. Il vient vers nous, la tête haute.

C'est un rude gars et l'expression de son visage est empreinte

de ce calme propre des êtres physiquement très forts. Ses bras sont nus. L' « intellectuel » porte des tatouages : au bras droit, la faucille et le marteau ; au bras gauche, une ancre. C'est un marin ou un docker. Cela s'entend d'ailleurs à son accent hanseatique assez prononcé. (Apparemment, le commandant du camp pensait m'effaroucher, et me faire adhérer séance tenante aux principes de ses méthodes de répression en me faisant parler à un communiste.) Mon interlocuteur a une physionomie extrêmement sympathique ! Figure énergique, large, rasée ; regard clair et profond ; vigueur herculéenne. Il se met au garde-à-vous et le commandant lui dit :

— Il y a là un journaliste qui veut te parler. Tâche de répondre convenablement... »

Notre dialogue, très bref, allait commencer.

J'hésitai un instant à lui poser ma première question. Tout ce que je pouvais lui dire était dangereux, non pas pour moi qui ne risquais rien, mais pour lui dont la plus petite réaction était épiée par le commandant posté à ma droite et, à ma gauche, par une sentinelle armée. Il ne fallait pour rien au monde, même involontairement, agir en provocateur. Et pourtant je voulais savoir.

Je commençai donc par dire à l'homme, en le regardant dans les yeux et en m'efforçant de mettre dans mon regard le maximum possible de sympathie, que nous étions des journalistes venus de Paris pour nous rendre compte des conditions de vie du camp d'Oranienburg.

Au mot de « Paris » il eut un demi-sourire vite réprimé. Car pour les victimes de l'hittérisme allemand, Paris c'est avant tout le siège de leur émigration politique, le lieu où l'on lutte pour eux. L'impression première que nous étions des amis, semblait s'être confirmée.

— Comment vous trouvez-vous ?

La réponse ne vint pas tout de suite. Un long regard significatif la précéda. Puis, lentement, en pesant chaque mot, dur de sens :

— Personnellement, je me trouve comme vous voyez. Mais...

— Mais quoi ? Mais quoi ? — interrompit le commandant — tu ne comprends donc pas ce que Monsieur te demande ? Il se moque pas mal de ta santé. Il veut savoir ce que tu fais. Dis-lui donc plutôt qu'on vous a présenté un film, que nous avons conduits à l'Exposition du Travail allemand. Car, Messieurs — ajouta-t-il en se tournant vers nous — ces « malheureux » vont au cinéma et dans les expositions. Ha ! Ha ! Ha !... »

L'homme, toujours au garde-à-vous répéta automatiquement, comme l'autre l'avait fait tout à l'heure à propos de son pied blessé, d'une voix blanche :

— On nous a montré un film, et on nous a conduits à la Foire Brune.

Je lui demandai alors sa profession :

— Fonctionnaire responsable du parti communiste, me répondit-il, avec une nuance d'orgueil.

Mais le commandant aussitôt d'interrompre :

— Fonctionnaire du parti communiste ? Fonctionnaire du parti communiste ? Décidément ce matin, tu es complètement bouché ! Est-ce que c'est une profession, ça ? Tu es constructeur de bateaux, un point, c'est tout. »

L'homme ne répondit pas un mot. Mais son regard ne se détachait pas du mien.

Lorsque l'indignation du commandant, devenu tout rouge, se fut calmée, je demandai le nom de mon interlocuteur pour, dis-je, « profiter de ma présence en Allemagne et donner, le cas échéant, des nouvelles de cet homme à sa famille, si toutefois le commandant y consentait. »

Il ne consentit pas.

— En voilà assez comme ça ! Son nom ne doit pas vous intéresser. Toi, va-t-en.

Le prisonnier tourna les talons et, accompagné par la sentinelle, il retourna au réfectoire.

Je ne pus m'empêcher de lui dire au revoir :

— *Auf wiedersehen !*

L'homme se retourna une dernière fois vers moi, et disparut. Le commandant avait échangé avec le fonctionnaire du ministère de la Propagande un regard mécontent. Cet « au revoir » — devaient-ils se demander tous les deux, était-ce l'expression réflexe et normale d'une fin d'entretien ? Ou avais-je mis dans ce mot une intention, un sens quelconque ? Mais ils réprimèrent aussitôt toute trace d'humeur et le commandant me dit en souriant :

— Celui-là ne sortira pas sitôt d'ici. Vous avez pu voir qu'il n'est pas sot. Mais il est irréductible. Une fois dehors, il constituerait immédiatement une cellule communiste et tout serait à recommencer. Mais je vais vous faire voir un prisonnier qui nous quitte demain. C'est un ouvrier catholique, père de dix enfants. Il est ici depuis quinze mois. Nous connaissons sa situation de famille depuis hier. Alors nous le libérons. Lorsqu'on a dix enfants par ces temps de chômage, on peut avoir toutes les opinions que l'on veut, on n'est pas un danger social.

Un homme d'une cinquantaine d'années fut amené par un garde. L'expression douloureuse de son visage faisait mal à voir.

— Alors, mon vieux — dit le commandant. Tu pars demain ?

Ça doit te faire plaisir !

L'homme ne répondit pas.

— Vous voyez, Messieurs, il ne répond rien. Au fait, peut-être n'est-il pas si satisfait que cela.

L'homme était toujours ligé dans une immobilité terrifiante. A quel supplice moral le préparait-on ?

— Mais pourquoi ne m'avoir pas dit, mon garçon, depuis quinze mois que tu es ici, que tu as dix enfants ? Il y a longtemps que tu serais libre.

Pas un son ne sortit de la bouche du détenu. Et il faut croire que les rapports entre les prisonniers et la direction du camp ne devaient guère prêter aux confidences familiales. Aux paroles du commandant, l'homme ne fut pas maître de ses nerfs. Le cynisme et l'hyprocrisie probables de ces propos provoquèrent en lui un mouvement d'émotion qui ressemblait beaucoup à un sanglot.

Où l'emmena.

RETOUR

Notre visite était terminée. Le chauffeur du ministère avait mis en marche son moteur. Nous primes place dans la voiture officielle.

Aux fenêtres du réfectoire quelques têtes s'étaient montrées pour nous voir partir. Quelques longs regards étaient posés sur nous devant qui toutes les portes, toutes les frontières allaient s'ouvrir.

Tandis que la voiture démarrait, un détenu haussa les épaules d'un geste las. Deux autres, sachant qu'en ce moment la garde nazi du camp s'occupait de nous plus que d'eux, levèrent lentement leur poing fermé, adressant à tout hasard, à ces inconnus peut-être indifférents, peut-être sympathisants, le salut des révolutionnaires allemands : ROT FRONT.

STEFAN PRIACEL.

FRANCFORT, 16 MARS 1936

par D. R.

Un témoin de nos amis nous envoie ces notes. Nous les publions à titre documentaire. Il faut mesurer tout le volume du fanatisme hitlérien pour savoir penser au bout du compte : « La vraie lutte commence là ».

« Anti-fascistes », nous le sommes tous ici, s'il s'agit de prendre parti, en France, contre un mouvement politico-social qui voudrait refaire le coup de Mussolini, le coup d'Hitler. Simplement, un tel mouvement n'aurait aucune justification historique dans un pays qui a fait la Révolution de 89, et qui est déjà une nation. Mais condamner le « fascisme » allemand, et fonder sur cette condamnation une politique européenne, c'est à peu près aussi intelligent que de se déclarer l'adversaire des avalanches et des marées, pour des raisons idéologiques. On entend des gens à Paris, qui soutiennent que le *fait-nation* est une méchante farce inventée par la bourgeoisie, en guise de dernière défense contre le communisme. Ces gens-là n'ont probablement jamais voyagé au delà des marges du *Capital*. Si du moins ils avaient été en Russie, il y aurait quelques chances de leur faire comprendre ce que c'est qu'une révolution de masses, au sens moderne. Et que ça n'a pas le moindre rapport avec la « politique » au sens habituel ; mais les plus grands rapports avec la religion au sens égyptien, chaldéen, aztèque... Pour autant que l'on peut comparer à quoi que ce soit de supposé connu des mouvements aussi totalement « étranges » et « profonds », et qui transcendent toutes les catégories de pensée rationnelles, individualistes, bourgeoises ou marxistes.

Mais je désespère presque de donner la moindre « idée »

de la réalité nationale-socialiste à un homme, même de bonne volonté, qui n'aurait pas « vécu » (comme disent les Allemands : *Miterlebt*) une des grandes cérémonies de la religion nouvelle. Par exemple un discours du Führer à son peuple.

Je roulais ces pensées, hier soir, debout parmi la foule qui n'avait pas trouvé de places assises dans une halle de 30.000 places, et qui attendait, massée au fond, dans les travées et les porches, depuis quatre grandes heures, l'arrivée du Führer. Et au dehors, battant les murs de la halle, cent mille hommes et femmes attendaient sous les haut-parleurs. Et sur toutes les places de la ville, *depuis le matin*, et dans 45 salles où les formations d'assaut avaient leur « appel général », des dizaines de milliers attendaient.

J'étais venu pour écouter aussi la foule. Je me trouvais au milieu d'ouvriers, de jeunes miliciens du Service de travail, de jeunes filles, de femmes mal vêtues : ils ne disaient presque rien. On se passait un journal, une lorgnette. On se demandait l'heure. Des fifres jouaient, accompagnés par le roulement monotone des tambours au rythme lent, deux coups très espacés, trois coups espacés... Du plafond pendaient cent bannières rouges. La tribune avancée au centre de l'ovale énorme se dressait au-dessus du parterre, violemment éclairée, fascinante.

A huit heures moins cinq, deux cortèges de bannières vinrent se ranger sur les escaliers de la tribune, aux accents du *Deutschland über alles* chanté debout, le bras levé. A huit heures sonnant, les lampes à arc s'éteignirent. Des flèches lumineuses gigantesques s'allumèrent sur la voûte, convergeant vers le couloir qui des premières galeries menait à la tribune, et dans la lueur d'un faible projecteur, il parut. Souriant comme en extase, saluant lentement, longuement, s'avancant peu à peu vers la tribune, sous un tonnerre assourdissant de *heil* rythmés — je n'entendais plus que les cris de mes voisins sur un fond de tempête et de battements sourds — avec des gestes de prêtre, avec une sorte de douceur... Pendant six minutes. Et quand ce

hurlement d'amour s'apaisa, on entendait encore une rumeur d'océan au dehors.

Le journal de ce matin écrit : « Lorsque le Führer s'écria : Je ne puis vivre que si ma foi puissante dans le Peuple allemand est sans cesse renforcée par la foi et la confiance du Peuple en moi ! — un seul cri des masses confessant leur fidélité lui répondit ». *Cri* désignant ici la clameur instantanée de 30.000 hommes dressés d'un seul élan.

Je me souviens aussi de cela : « La puissance de gouverner, je l'ai. Mais ce que je cherche, c'est la communion du cœur avec chaque homme de la nation allemande ». De nouveau dressés, saluant à la romaine, ils pleuraient, ils râlaient des *heil* ! la face énergiquement tendue vers lui.

Les journalistes en France parlent d'hystérie collective, d'irrationalisme germanique, etc. et représentent Hitler comme un tribun déchaîné exploitant les haines les plus anormales. Nous n'irons pas loin avec ces innocentes caricatures. Il ne s'agit pas d'hystérie : rien n'est plus discipliné que ces foules. Il ne s'agit pas d'un tribun déchaîné : il élève rarement la voix, sauf à la fin ; il ne dit que des choses simples, raisonnables, parfois avec ironie, mais sans amertume ; et ses gestes sont souples, n'ont plus rien de la brutalité des années de combat, avant 33. Il ne s'agit pas de haine : il s'agit d'amour. Il ne s'agit pas de politique, *mais de religion*, mais de cérémonies monumentales et sacrées en l'honneur d'un Dieu nouveau, l'âme de la masse, l'obscur et puissant esprit de la nation, que le Führer est venu incarner, lui le pur, le simple, l'ami et le libérateur invincible... « Une ère nouvelle commence ici ».

Chrétiens, retournez aux catacombes ! Votre « religion » est vaincue, vos cérémonies modestes, vos petites assemblées, vos chants traînants, tout cela sera balayé. Il ne vous restera que la foi.

La vraie lutte commence là.

D. R.

II - RECITS DE VOYAGES

II- A

Alphonse de Chateaubriant, *La Gerbe des forces. (Nouvelle Allemagne)*, Paris, Grasset, 1937, pp.7-17.

FORÊT PROFONDE

QUELLE raison me décida de partir pour l'Allemagne? Pourquoi me suis-je rendu là-bas?

Si je m'analyse, je ne puis me cacher à moi-même que j'ai obéi à une ardente nécessité, celle de trouver dans un peuple actuel un peu plus que des raisons de désespérer de l'homme.

Nulle paix n'étant réalisable pour l'Europe sans une extinction définitive du foyer d'inimitiés qui ne cesse de brûler entre la France et l'Allemagne, j'ai voulu aller voir, en fouillant de mes propres yeux dans le secret de la pensée germanique, de quoi étaient faites les vérités françaises dans les pays d'outre-Rhin; si l'impossibilité déclarée de ne jamais pouvoir résoudre par un accord l'opposition entre les deux esprits, tenait dans l'un et l'autre camps à de simples difficultés de politique et d'opinion, ou bien, plus haut que ce conflit ordinaire, à quelque dessein imprescriptible, et, l'on peut dire, à la malédiction de l'Eternel.

Je n'appartiens à aucun parti politique, je n'ai jamais vu flotter au-dessus d'aucun parti la bannière où se trouve inscrit dans un linge pur l'or pur que je désire. Le vent de la bannière des partis n'évente jamais les visages que d'une brise qui rappelle le trop maigre souffle du maigre égoïsme stérile.

Mais j'aime la France pour des raisons claires et fortes. Surtout depuis que je connais l'Allemagne, je l'aime à un point qui me permet d'exposer sans rougeur toutes les raisons que j'ai de ne l'aimer pas autant que le voudrait l'amour que j'ai pour elle.

La vraie France, celle à laquelle je suis attaché par toutes les forces de ma vie, n'est pas une « formule française », n'est pas un mot d'ordre élaboré dans les officines politiques sous le signe de l'universel, mais est une France vivante, une France dont il est possible encore de saisir les cheveux entre ses dix doigts, en s'y enfonçant la figure pour les embrasser.

Et puis même sans cela... Savoir ce que c'est que la France!... Le savoir!...

J'ai commencé en 1914, à Charleroi. Là-bas, j'ai pris deux fusils de guerre qui gisaient sur la terre, l'un près de l'autre; l'un était français, l'autre allemand, et j'ai vu ce jour-là ce dont chacun des deux était fait. Les compréhensions plus plénières sont venues peu à peu.

Il y a quelques années, pour la première

fois de ma vie, je me suis rendu en Basse-Bretagne. Je venais d'une France qui était un grand désert, un désert où Racine et Molière, bannis de la vie d'un chacun, ne se jouaient plus que sur les tréteaux. A cette extrémité de péninsule vivait un peuple gracieux, un peuple eau-de-source, dont l'âme était autre que le repoussant décalque de la noire imprimerie des presses républicaines et non républicaines, et je me suis senti, dans ma vie profonde, fortifié par une nouvelle raison d'espérer.

Ce n'était là pourtant qu'une toute petite expérience, dans l'immense passion de la vie moderne, qui est le drame de l'individu luttant contre le cosmisme aveugle des masses.

Cette fois, en présence du cours suivi par les événements, de l'évolution subie par les hommes, du déplacement de toutes les lignes et de tous les plans de la vie, du bouleversement radical de toutes les valeurs de la morale et de la politique, je me suis dirigé vers l'Allemagne, poussé par un instinct autant que guidé par la raison.

L'instinct me donnait à pressentir qu'au milieu du désarroi de cette fin de monde, le peuple allemand, par tout ce qu'il porte en soi, était peut-être celui en qui se trouverait, si l'on faisait la moyenne de ses vertus et de ses forces, l'élément le moins inapte à être utilisé pour le salut des communautés d'Occident.

Et je suis parti, non point convaincu que

je trouverais là-bas ce que je cherchais, mais animé énergiquement du désir d'interroger et de comprendre.

Et voici, maintenant, ce que je veux faire : c'est planter ici tout de suite, avec le marteau et un clou, dans le chambrane, au-dessus de ce que j'appellerai la porte de cette cabane, cabane de la montagne dans laquelle j'invite le lecteur français à s'asseoir un instant avec moi, un certain écusson de bois, arraché à un vieil arbre de la forêt de l'Eifel. Cet écusson porte l'inscription suivante, trouvée sculptée en une maison de l'adorable ville de Montjoie, fondée jadis par les Français...

...Mais, d'abord, avant d'enfoncer, avant de taper avec le marteau, voici ce que disent dans mon carnet les quelques lignes au crayon qui précèdent l'inscription susdite :

« Je mets tout ce que je dois écrire sur ce grand sujet, et avant d'unir les deux âmes dans le verbe de mon désir, je mets tout ce que je dois exprimer et ce que pensera le lecteur lui-même, sous l'invocation de cette première parole allemande :

*Die Zeiten sind schwer,
Die Zeiten sind schlecht,
Legt jeder mit Hand an,
Dann wird's wieder recht.*

1. Les temps sont mauvais
Les temps sont lourds,
Si chacun y met du sien,
Tout redeviendra bien.

Ici, mes impressions premières sont des impressions de dessous de forêts infinies, forêts profondes aux grands fûts droits et innombrables, ombres de nuits inquiétantes et louchées, au fond desquelles on marche d'on ne sait quel pas prudent sur je ne sais quoi d'illustre, et qui est tout à coup, sous votre pied effrayé, le grand pied vêtu d'argent de Charlemagne...

Je ne plaisante pas!

*
**

Pendant que j'écris et que de plus en plus je m'étonne, ma plume m'encourage et me murmure: ne te dissuade pas de ne pas écrire dans la langue et selon les mots de l'écrivain d'histoire, de l'économiste ou de l'homme politique. Les phrases de ces hommes sont le fil que l'on a retiré du collier; les diamants manquent, qui remplissent la main du poète. Leurs phrases n'ont jamais été que l'empreinte du contour des catégories humaines; le langage poétique seul libère le sens fondamental des choses obscures et cachées... Dans le brouhaha universel et au sein de la vague de tous les arguments humains, après l'essai des ouragans et devant l'interrogatoire de la mort, ce seront toujours, ne crains rien, Eschyle et Euripide qui auront raison!...

LUMIÈRE DU NORD

UNE petite ville dans le nord de l'Allemagne, là où la lumière court plus qu'elle ne pénètre, comme si sa force, à cette hauteur de l'Europe, ne lui permettait plus que de dorer l'extérieur des choses. Mais quel ourlet de clarté charmante se déplace avec tous les êtres sur le fond presque sévère des vieux hôtels magnifiques !

Ici et là, glissent des farfadets lumineux, des jeunes filles saupoudrées de toute la gloire des prestigieuses héroïnes des vieux Niebelungen, fleurs vivantes et personnages vivants d'une incomparable légende de vérité de soi-même. La vérité de soi-même, quelle admirable tresse d'or tombant sur une robe en fleurs !

Je ne me souviens pas d'avoir jamais traversé avec une telle ardente âpreté l'épreuve de la douloureuse joie que laisse dans un cœur qui se sait terrestrement fragile et fait pour ne battre qu'une heure, la révélation de

cette entente parfaite, et que ne prévoit aucun contrat notarié, de la lumière avec l'obscurité, du soleil avec l'architecture, de l'architecture avec les êtres, du tout avec le tout, et de ce tout avec le mouvement, dans l'éternelle immobilité de ce qu'une forte et infrangible tradition a planté entre les colonnes d'un inamovible décor.

Là, respire, au fond d'un duveteux jardin vert, un vieux fils d'Aristote, qui porte précieusement dans son esprit, conservé comme la porte de Trèves, tout le souvenir de celle que Gobineau appela la Rome germanique.

Il m'entraîne sous le feuillage d'un catalpa et me fait là de plaignantes confidences.

Il ne peut admettre que de ces « nouveaux venus » puisse sortir la résurrection de l'Allemagne! L'Allemagne n'avait pas besoin d'une révolution pour sortir de sa misère...

— « S'enfermer dans un nationalisme à outrance, n'est-ce pas se condamner à mourir sur place?... Se contraindre à ne connaître que le peuple et à ne procéder que du cœur, n'est-ce pas se décapiter, oublier tous les siècles de vraie civilisation qui séparent les Allemands d'aujourd'hui des Germains des forêts!

« Et cette inquisition perpétuelle, ces journaux jugulés, autant d'attentats à la liberté vraie, autant de crimes contre les droits de l'homme!... »

Et, une heure plus tard, dans la Gasthaus accueillante :

— « Allons donc! s'écrie mon voisin hitlérien, avec qui je m'entretiens de ces objections si courantes en France, allons donc! ce sont là des hommes qui ne sont pas bottés pour l'époque que nous traversons; derniers tenants d'un ingénu libéralisme politique terriblement périmé! Ils répètent une vieille leçon jadis apprise d'une ère d'humanité qui s'effondre en eux-mêmes!

« Les vieux pays raisonnent avec leurs vieux principes, ils prennent les mesures de l'actuel avec les mesures du temps passé... Notre fruit n'est connu que de ceux qui le cueillent sur l'arbre. »

Et dans la même délicieuse petite ville nordique, j'ai été faire visite au plus délicieux petit homme nordique qui se puisse connaître : Herr Doctor Hermann D.

En dehors de la ville est sa maison. Un tout petit homme derrière des lunettes et, derrière ces lunettes, un tout vif esprit.

Un petit homme d'une cinquantaine d'années. Des yeux noirs, très noirs, tout ronds, derrière leurs besicles toutes rondes; et une tête rasée à la manière de quelque moine jaune des montagnes du Thibet.

Je viens savoir ce qu'il pense d'Hitler et du régime.

Car juger Hitler et ce régime à la manière dont nous procédons habituellement en

France, en parlant d'images subjectives élaborées dans notre sentiment par nos passions et par la suggestion politique, ne me paraît pas présenter des garanties de vérité suffisantes pour mériter qu'on s'efforce, avant d'avoir vu, de créer avec cela une de ces formules qui, jetées dans le domaine des idées automatiques, exercent ensuite une puissance que personne ne raisonne plus.

Le Français détient sous son vêtement une image allemande tellement barbouillée des lies de l'inexactitude qu'elle équivaut, à peu près, quant à la somme de vérité contenue, à ce qu'est au vrai Dieu et au vrai Fils, l'image de ce jeune homme blond montrant son cœur de groseille...

Et donc, aller me représenter Hitler et son régime, simplement à travers les catégories de l'actuel esprit politique qui a cours en France, non seulement ne me satisfait pas, mais exigerait de moi, dans l'ordre des méthodes de l'intelligence, un acte d'escamotage auquel je me refuse totalement.

Et c'est pourquoi j'ai voulu tout d'abord et tout de suite éprouver les profondeurs et toute la qualité des arguments de l'opposition...

Ceux de mon petit Docteur Hermann D. « professeur de mécanique céleste », représentant dans le plus caché de sa conscience (mon Dieu, que la conscience de ce petit homme est profonde!) l'une des formules les plus passionnées et les mieux connues de ces certaines résistances religieuses qu'on a coutume de

voir se dresser tout en face des tendances de la nouvelle Allemagne.

Il faut le reconnaître tout de suite, dans le brouillard rose du matin: Ces esprits, très rompus aux détails minutieux de la vérité que Dieu inspire, n'ont pas toujours, pour les servir dans les compréhensions plus objectives qu'exige le maniement des masses humaines, l'énergique ignorance de l'homme d'action, qui leur permettrait de se passer de la douceur de ce qui les rattache ainsi avec tant de force à ce fond d'eux-mêmes que Dieu habite. Les yeux tout embués de la grâce et du charme qui s'épandent de leur constante contemplation, ils n'ont pas avec la réalité humaine ce contact qui fait soudain apparaître le ressort de toute action efficace, et ils ont tendance à accuser ensuite chaque coup de vent qui dérange tant soit peu le voile dont est couverte leur religieuse personne. Un long voile noir, qui les enferme tout entiers, sauf deux ouvertures pour le regard, d'où leur apparaît toute politique.

Hermann D., le plus doux, le plus lumineux, le plus religieux des êtres, le plus chaudement patiné de tous les sacrements de jour et de nuit, lorsqu'il s'est agi de porter un jugement sur le nouveau monde allemand, n'a même pas rejeté son voile, et c'est de dessous la couverture de cette chère cagoule qu'il a émis son jugement! Ce jugement fut une condamnation chuchotée:

« Atmosphère surchauffée... Accapement

III – ECRITS RETROSPECTIFS

III- A

Simone de Beauvoir, *La force de l'âge*, Paris, Gallimard, 1960, pp.199-200.

« Malgré la nuit du 30 juin, malgré la démission d'Hindenburg, les antinazis allemands continuaient à prédire le proche effondrement d'Hitler. Sartre voulait les croire, mais il était tout de même content de quitter l'Allemagne. Nous allions profiter de nos vacances pour en faire le tour, et puis il lui dirait adieu ; il reprendrait son poste au Havre.

Hambourg était allemande et nazie, mais c'était avant tout un grand port : des bateaux qui partaient, qui arrivaient, qui sommeillaient, des boîtes à matelots, et toutes les débauches. (...) Nous nous promenions sur les quais, autour des bassins ; nous déjeunions au bord de l'Alster ; le soir nous explorions les mauvais lieux ; tout ce mouvement nous plaisait. Nous remontâmes l'Elbe en bateau jusqu'au rocher d'Heligoland où pas un arbre ne pousse. Un Allemand nous aborda : une quarantaine d'années, sur la tête une casquette noire, un visage morose ; après quelques banalités, il nous dit qu'il avait fait la guerre 14-18 comme sergent ; son ton se monta peu à peu : "S'il y a une nouvelle guerre, dit-il, nous ne serons pas les vaincus : nous retrouverons l'honneur." Sartre répondit qu'il ne fallait pas de guerre : nous devons tous souhaiter la paix. "L'honneur passe d'abord, dit le sergent. D'abord, nous voulons retrouver l'honneur." Sa voix fanatique m'inquiéta. Un ancien combattant c'est forcément militariste, pensais-je pour me rassurer ; tout de même, combien était-il à vivre le regard fixé sur le moment de la grande revanche ? Jamais, je n'ai vu la haine éclater sur un visage d'une manière si triomphante. Pendant tout ce voyage, j'essayai de l'oublier sans y parvenir.

Dans les calmes rues de Lübeck aux belles églises rouges, à Stralsund que fouettait gaiement le vent marin, nous vîmes défiler de leur pas implacable des cohortes de chemises brunes. Pourtant, sous les plafonds voûtés des "Ratkeller", les gens avaient l'air pacifiques ; assis coude à coude, ils buvaient de la bière et chantaient. Peut-on tant aimer la chaleur humaine et rêver de massacres ? Cela ne paraissait pas conciliable.

Nous trouvions d'ailleurs peu d'attraits à l'épais humanisme allemand. Nous traversâmes Berlin, nous vîmes Potsdam ; nous prîmes le thé dans l'île des Cygnes : parmi la foule qui se gavait autour de nous de crème fouettée, pas un visage qui éveillât la sympathie ou même la curiosité ; nous nous rappelions mélancoliquement les cafés espagnols, les terrasses italiennes, où nos regards erraient de table en table avec tant d'avidité.

Dresde me parut encore plus laide que Berlin. J'en ai tout oublié, sauf un grand escalier, et une vue plongeante sur la « Suisse saxonne », d'un pittoresque mesuré. Comme je me remaquillais dans les toilettes d'un café, la tenancière m'interpella avec colère : "Pas de rouge à lèvres, c'est mal. En Allemagne, on ne se met pas de rouge à lèvres !"

On respirait mieux de l'autre côté de la frontière. Sur les boulevards de Prague, bordés de cafés à la française, nous retrouvâmes une gaieté, une aisance oubliées ; les rues, les places anciennes du "petit côté", le vieux cimetière juif nous charmèrent. La nuit, nous restâmes longtemps accoudés au parapet du vieux pont, parmi les saints de pierre figés depuis des siècles au-dessus des eaux noires. Nous entrâmes dans un dancing presque désert ; dès que le maître d'hôtel eut compris que nous étions français, l'orchestre attaqua *La Marseillaise* ; les rares clients se mirent à sourire, et ils applaudirent, par-dessus nos têtes, la France, Barthou, la Petite Entente. Ce fut un moment douloureux. »

IV – DOCUMENTS COMPLEMENTAIRES

IV- A

La décoration reçue par Charles Lindbergh à Berlin en 1938 vue par un caricaturiste américain :



Heil Lindbergh.
A Nazi Decoration
Well Deserved!

- Anonyme, « Heil Lindbergh. A nazi decoration well deserved », *The Shreveport Times*, Los Angeles, 21/05/1941-

Encart dénonçant l'attitude de Charles Lindbergh à l'égard de l'Allemagne :

You're Not Our Hero, Ex-Col. Lindbergh!

WERE the youth who built models of the "Spirit of St. Louis" . . . we're the youth who named our dogs "Lindy" . . . we're the youth who used to crowd the airports and the streets of the towns you visited to catch a glimpse of you. We were proud to say that we saw "Lindy" . . .

We admired you for your courage as an aviator, as a pioneer in aviation. But now you've disappointed us, Mr. Lindbergh. Now you ask us to follow you—a holder of the Nazi German Cross—an embittered man who would have us make peace with a mad dictator who makes peace only as a prelude to conquest.

Hitler has realized that any revolutionary

ideal big enough to gain the support of the people must have the support of enthusiastic youth. Hitler is now employing the might of German youth to enslave the world.

THAT MAKES IT OUR FIGHT!

We're the American youth—do you hear us? We don't have to be goose-stepped into defending our freedom.

But, instead of leading us in our fight against Hitler, as we felt you would, Mr. Lindbergh, you plead with us to accept slavery willingly!

HEROES FIGHT FOR FREEDOM.

You are no longer a hero, Ex-Colonel Lindbergh!

WRITE THE PRESIDENT TO CLEAR THE ATLANTIC AND STOP HITLER NOW

<p>College Division, Committee to Defend America by Aiding the Allies Student Defenders of Democracy Student Federalists Student League for Democracy League of Youth for Democracy, Inc. Youth Division, N. Y. Chapter Committee to Defend America Youth Division, Fight for Freedom, Inc. American Youth for Freedom. Student Citizens of America National Defense Alliance, Inc.</p>	<p>Youth Division Union for Democratic Action Youth Section Mazzini Society Democracy's Volunteers Federated Council for Americanism Youth Division of New York Committee of Federal Union, Inc. Americans All Cardozo Group Vanguard of Democracy Order of Americans All Men's Club, Williamsbridge Center Free Lances</p>
---	---

CLEARING HOUSE FOR YOUTH GROUPS,
Dick Brown, Executive Secretary.
Room 506, 1270 Sixth Ave., New York City.
Telephone: Circle 6-9159.

I agree with you.
 I should like to contribute my share toward future ads.

Name _____
Address _____
Organization Name and Address (if Any): _____

This is one of a series of ads expressing the opinion of youth.

- Dick Brown, "You're not our hero, ex-col. Lindbergh !", *New-York Times*, 21/07/1941-

IV- C

Parcours réalisé en Allemagne par Henri Béraud en 1926 :



- d'après présente étude -

IV- D

Parcours réalisé en Allemagne par Alphonse de Chateaubriant de janvier à juin 1937 :



- d'après présente étude -

IV- E

Recensement des voyageurs en Allemagne (1933-1939) :

L'étude en profondeur de chaque voyageur n'a pu être réalisée dans le cadre de ce mémoire. Cependant, un premier repérage et recensement des voyageurs dont les déplacements sont certifiés ont pu être établi sous la forme d'une répartition par nationalité.

Belgique : (5)

Pierre Daye, Léon Degrelle, Epoux Didier, Paul de Man.

Etats-Unis : (22)

Theodore Abel, Adela Adam, Sosthenes Behn, Robert Brooks, (?) Davis, Lawrence Dennis, William Dodd, Albert Einstein, Fritz Ermath, Henry Ford, Mildred Gillars, Calvin Hoover, William Joyce, Frederick William Kaltenbach, Anne Lindbergh, Charles Lindbergh, Henry Mahn, Frederic Sackett, Truman Smith, Thomas Watson, Hugh Wilson, Virginia Wolff.

Finlande: (2)

Pentti Haanpää, Arvi Kivimaa.

France : (354)

Géo André, Raymond Aron, Jean Auburtin, Marc Augier, Claude Aveline, François-Xavier Babeur, Ferdinand Bac, Edouard Bailly, Maurice de Barral, Philippe Barrès, Georges Batault, Charles-Henri Battifol, Pierre Baudouin-Bugnet, Michel Bazire, Simone de Beauvoir, Maurice Bedel, Gaston Bénac, Jacques Benoist-Méchin, P. Benoît, Félix Bertrand, Louis Bertrand, Raymond Bertrand, Maurice Betz, Hubert Beuve-Méry, Henry Bidou, Pierre Bise, Georges Blond, Georges Blondel, Gustave Bonvoisin, Albert Bourceret, Robert Brasillach, Fernand de Brinon, G. Brouardel, Henri Brunschwig, René Capitant, Raymond Cartier, Roger Catrice, Henri Cazelles, Pierre Chaillet, Gaston Chaumet, Alphonse de Chateaubriant, Félicien Challaye, Robert Chenevier, Claudine Chomez, Henri Claudet, Amédée Clausade, Albert Constantin, (?) Cortot, Robert Coulondre, Pierre-Antoine Cousteau, Frédéric Coutelen, Jean Cristofol, Madame Crozet, François Dauture, Marcel Déat, Lucien Debech, Pierre Delattre, Eugène Deprez, Pierre Desnuelles, F. Dorola, Pierre Drieu la Rochelle, René Dupuis, Jean Dupuy-Dutemps, Marcel Dutheil, Pierre Evrard, Paul Ferdonnet, Louis Fischer, Jean Fontenoy, Henri François, André François-Poncet, Maurice de Gandillac, Jean-Louis Gaston-Pastre, Suzanne Gauchon, André Germain, André Gide, Louis Gillet, Gustave Gobert, Jacques Goddet, Septime Gorceix, Yves Got, Yvon Gouet, Jean Goy, Pierre Grand, Georges Grapard, François le Grix, Daniel Guérin, Henri Guilbeaux, Joseph Harbley, Robert d'Harcourt, Xavier de Hautecloque, Hubert d'Hérouville, Gustave Hervé, Commandant l'Hopital, Gustav Huber, Annie Jamet, Claude Jamet, Claude Jantet, Géraud Jouve, Bertrand de Jouvenel, Philippe-Raymond Koenig, Joseph Kosma, Gabriel Lambert, Philippe Lamour, Henri Laufenburger, M^{elle} Lefebvre, Henri Lichtenberger, Edouard Lavergne, Docteur Loisel, Pierre Lorme, René Lote, Jean Luchaire, André Lwoff, Pierre Mac Orlan, Jean Maitron, André Malraux, Alexandre Marc, N. Marceau, Paul Marion, Victor Margueritte, Gilbert Maroger, Gaston May, Guy Mazeline, Gaston Meyer, Ernst Mezger, J. Montigny, Gerd Moser, Emmanuel Mounier, Albert Mousset, René Nillus, J. Noulens, André Olbrecht, Wladimir d'Ormesson, Jean de Pange, Jean-Marcel Peler, Maurice Pernot, Robert Perrier, François Perroux, Jules Peumery,

Henri Pichot, Robert Pierret, Joseph Pinatel, M. Pomaret, Pierre Porte, Stéphane Priacel, Léon Proskourovsky, André Prudhommeaux, Pierre Raynaud, Lucien Rebatet, Albert Rivaud, Charles-Robert Dumas, Adrien Robinet de Cléry, Jules Romains, Louis Rougier, R. Saladin, Auguste Sartory, Jean-Paul Sartre, Jean-Henri Servos, J. Spenlé, Pierre Sterne, Georges Suarez, Georges Thébaut, André Thérive, Germaine Tillion, Paul Vairac, Stefan Vassiliev, Edmond Vermeil, Vildrac, Jean-André Ville, André Weil-Curiel, Ludovic Zoretti.

186 voyageurs d'une délégation d'instituteurs en 1937.

Grande-Bretagne : (27)

Franck Ashton, Wigh Auden, Leonard Blake, Isabel Brown, M. Eden, Michael Fry, Rolf Gardiner, David Lloyd George, Eric Gritzbach, Lord Halifax, Edward Hartshorne, Heinz A. Heinz, Neville Henderson, R. Hudson, Christopher Isherwood, Helmut Kdotz, Paul Massing, Diana Mitford, Tom Mitford, Unity Mitford, James Mooney, Leslie Paul, Eric Phipps, S. Ravensdale, John Simon, Stephen Spender, Stéphanie Von Hohenlohe.

Hongrie : (4)

François Fejtö, Michel Karolyi, Arthur Koestler, George Tabori.

Islande : (1)

Gunnar Gunnarson.

Luxembourg : (1)

André Nickels.

Norvège : (1)

Knut Hamsun.

Pays-Bas : (1)

Henri Deterding.

Roumanie : (1)

Emil Cioran.

Suisse : (5)

William Gueydan de Roussel, Benjamin Guilloton, Dora Ris, Denis de Rougemont, Paul Valayer.

Tchécoslovaquie : (2)

Egon Ervin Kich, Jan Patočka.

U.R.S.S. : (2)

Giorgi Astakhov, Alekseï Merekalov.

Total : 429 voyageurs

IV- F

Chronologie :

N.B. : En italique sont répertoriés les principaux événements relatifs aux voyages d'occidentaux en Allemagne.

1933

- 30 janvier : Hitler est appelé aux responsabilités de chancelier par le président Hindenburg.
- *Février : Voyage de l'économiste américain Calvin Hoover.*
- 27 février : Incendie du Reichstag à Berlin.
- 5 mars : Elections législatives. Le NSDAP obtient 31,3 % des voix.
- 1^{er} avril : Boycott des magasins juifs.
- *Mai : Retour du second voyage de Daniel Guérin. Préparation de la publication de La Peste brune.*
- 14 octobre : L'Allemagne quitte la Société des Nations.
- *Novembre : Retour d'Allemagne de Raymond Aron. Prise de poste à Berlin de Jean-Paul Sartre.*
- *16 novembre : Fernand de Brinon interroge Adolf Hitler pour le quotidien Le Matin.*

1934

- *Février : Parution du numéro spécial « Un an d'Hitlérisme » par La Revue des Vivants.*
- 29 mars : Présentation par Hitler des nouveaux projets d'aménagements urbains de Berlin.
- *Juillet-Août : Tourisme en Allemagne de Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir.*
- 25 juillet : Assassinat du chancelier autrichien Dollfuss.
- 2 août : Mort du président Hindenburg. Adolf Hitler cumule les fonctions de président et de chancelier.

1935

- 1^{er} mars : Rattachement de la Sarre à l'Allemagne.
- 16 mars : Rétablissement du service militaire obligatoire en Allemagne.
- *Août : Parution du premier volet de l'enquête d'Henri Claudet dans Je suis partout.*
- 15 septembre : Lois de Nuremberg.

1936

- Février : Jeux Olympiques d'Hiver à Garmisch-Partenkirchen. *Délégation du comité France-Allemagne.*
- 7 mars : Occupation de la Rhénanie par les troupes du III^{ème} Reich.
- *Juin : Premier des quatre voyages du couple Lindbergh.*
- Août : Jeux Olympiques d'Eté à Berlin.
- 25 octobre : Pacte germano-italien.
- *Automne : Parution de l'hagiographie hitlérienne de l'académicien Louis Bertrand sous le titre Hitler.*

1937

- Août : Fêtes du 700^{ème} anniversaire de Berlin.
- 7 septembre : Ouverture du Congrès de Nuremberg.
- *Septembre : Voyage de Robert Brasillach et des collaborateurs de Je suis partout à Nuremberg.*
- *Automne : Parution de La Gerbe des forces d'Alphonse de Chateaubriant.*

1938

- *Printemps : Voyage de l'abbé Lambert. Parution du reportage Allemagne 1938.*
- 13 mars : Annexion de l'Autriche

- 29 avril : Première projection d'*Olympia* de Leni Riefenstahl.
- *Été* : Denis de Rougemont publie son Journal d'Allemagne.
- 30 septembre : Accords de Munich.
- 6 octobre : Annexion des Sudètes.

1939

- *Printemps* : Parution des Sept couleurs de Robert Brasillach.
- 22 mai : Signature du Pacte d'Acier entre l'Allemagne et l'Italie.
- 23 août : Signature du pacte de non-agression germano-soviétique.
- 1^{er} septembre : Invasion allemande de la Pologne.
- 3 septembre : Déclaration de guerre entre l'Allemagne et la France et la Grande-Bretagne.

SOURCES

1. SOURCES IMPRIMEES :

1.1. Presse nationale :

1.1.1. : Périodiques français :

Esprit

- ARON Raymond, « Lettre ouverte d'un jeune Français à l'Allemagne », *Esprit*, n° 5, février 1933, pp.735-743.
- BERTAUX Pierre, « Préoccupations de part et d'autre », *Esprit*, n° 5, février 1933, pp.712-722.
- DOROLA F., « Au fil d'un peuple », *Esprit*, n° 5, février 1933, pp.700-711.
- DUVEAU Georges, « Romain Rolland et la croisade antiallemande », *Esprit*, n° 42, mars 1936, pp.1011-1013.
- GANDILLAC Maurice de, « Lettre de Berlin », *Esprit*, n° 31, avril 1935, pp.142-145.
- JOUVE Géraud, « Vie privée d'une ville. Les deux visages de Berlin », *Esprit*, n° 7, avril 1933, pp.100-106.
- LOUIS Paul, « Le droit national-socialiste allemand », *Esprit*, n° 40, janvier 1936, pp.643-44.
- MARC Alexandre, « Jeunesse allemande », *Esprit*, n° 5, février 1933, pp.723-730.
- PERROUX François, « Les paternalismes contre la personne », *Esprit*, mars 1936, n° 42, pp.854-865.
- ROUGEMONT Denis de, « Francfort. 16 mars 1936 », *Esprit*, n° 43, avril 1936, pp.17-19.
- SCHRODER Rudy, « Etudes sans espoir », *Esprit*, n° 5, février 1933, pp.695-699.
- SCHULZE-BOYSEN Harro, « Lettre ouverte d'un jeune Allemand à la France », *Esprit*, n° 5, février 1933, pp.731-734.
- ULMANN André, « Néo-démagogues et confusion », *Esprit*, n° 43, avril 1936, pp.124-127.

Europe

- ARON Raymond, « La Révolution nationale en Allemagne », *Europe*, n° 129, 15/09/1933, pp.125-138.
- AVELINE Claude, « Les deux stades. Nuremberg et Prague », *Europe*, 15/10/1938, pp.147-160.
- LAURET René, « Le théâtre politique en Allemagne », *Europe*, n° 130, 15/10/1933, pp.276-295.
- PRIACEL Stefan, « Oranienburg. Une journée dans un camp de concentration hitlérien », *Europe*, n° 140, 15/08/1934, pp.564-574.
- ROLLAND Romain, « A propos du fascisme allemand », *Europe*, n° 123, 15/03/1933, p.440.

Je suis partout

Dépouillement complet de janvier 1934 à décembre 1938. (L'année 1939 n'a pu être dépouillée, les microfilms étant déclarés « manquants » à la BNF.)

- BATAULT Georges, « Le Congrès de Nuremberg », *Je suis partout*, n° 252, 21/09/1935, p.8.
- BENOIST-MECHIN Jacques, « La création des Sections d'Assaut », *Je suis partout*, n° 380, 04/03/1938, p.5.
- BERTRAND Louis, « Hitler et l'Allemagne d'aujourd'hui. Choses vues. », *Je suis partout*, n° 273, 01/02/1936, p.7.
- CLAUDET Henri, « Un Français moyen à la découverte de l'Allemagne hitlérienne (I) », *Je suis partout*, n° 245, 03/08/1935, p.8.
- CLAUDET Henri, « Un Français moyen à la découverte de l'Allemagne hitlérienne (II) », *Je suis partout*, n° 246, 10/08/1935, p.8.
- CLAUDET Henri, « Un Français moyen à la découverte de l'Allemagne hitlérienne (III) », *Je suis partout*, n° 247, 17/08/1935, p.7.
- CLAUDET Henri, « Un Français moyen à la découverte de l'Allemagne hitlérienne (IV) », *Je suis partout*, n° 248, 24/08/1935, p.8.
- CLAUDET Henri, « Un Français moyen à la découverte de l'Allemagne hitlérienne (V) », *Je suis partout*, n° 249, 31/08/1935, p.8.
- CLAUDET Henri, « Un Français moyen à la découverte de l'Allemagne hitlérienne (VI) », *Je suis partout*, n° 250, 07/09/1935, p.7.
- CLAUDET Henri, « Un Français moyen à la découverte de l'Allemagne hitlérienne (VII) », *Je suis partout*, n° 251, 14/09/1935, p.7.
- CLAUDET Henri, « Un Français moyen à la découverte de l'Allemagne hitlérienne (VIII) », *Je suis partout*, n° 252, 21/09/1935, p.7.
- CLAUDET Henri, « Un Français moyen à la découverte de l'Allemagne hitlérienne (IX) », *Je suis partout*, n° 253, 28/09/1935, p.8.
- CLAUDET Henri, « Un Français moyen à la découverte de l'Allemagne hitlérienne (X) », *Je suis partout*, n° 254, 05/10/1935, p.7.
- CLAUDET Henri, « Un Français moyen à la découverte de l'Allemagne hitlérienne (XI) », *Je suis partout*, n° 255, 12/10/1935, p.11.
- CLAUDET Henri, « Un Français moyen à la découverte de l'Allemagne hitlérienne (XII) », *Je suis partout*, n° 256, 19/10/1935, p.12.
- CLAUDET Henri, « Un Français moyen à la découverte de l'Allemagne hitlérienne (XIII) », *Je suis partout*, n° 257, 26/10/1935, p.12.
- COUSTEAU Pierre-Antoine, « De Saarbrück à Stettin. Impressions de route », *Je suis partout*, n° 295, 18/07/1936, p.10.
- COUSTEAU Pierre-Antoine, « M. de Chateaubriant nous parle du National-Socialisme », *Je suis partout*, n° 335, 24/04/1937, p.7.
- COUSTEAU Pierre-Antoine, « Nuremberg sans passion », *Je suis partout*, n° 356, 17/09/1937, p.7.
- COUSTEAU Pierre-Antoine, « Promenade chez les frères vaincus », *Je suis partout*, n° 374, 21/01/1938, p.4.
- DAUTURE François, « Les premiers jours du congrès de Nuremberg », *Je suis partout*, n° 407, 09/09/1938, p.3.

- DAUTURE François (pseudonyme d'Henri LEBRE), « Nuremberg », *Je suis partout*, n° 408, 16/09/1938, p.4.
- DAYE Pierre, « Un nouveau peuple vient de naître. Impressions d'un témoin de Nuremberg », *Je suis partout*, n° 305, 26/09/1936, p.9.
- DRIEU LA ROCHELLE Pierre, « Propos sans illusions », *Je suis partout*, n° 342, 12/06/1937, p.2.
- DRIEU LA ROCHELLE Pierre, « Voyages », *Je suis partout*, n° 366, 26/11/1937, p.8.
- Envoyé spécial, « Pianistes à Berlin », *Je suis partout*, n° 262, 30/11/1935, p.12.
- Envoyé spécial, « L'interview trompeuse », *Je suis partout*, n° 277, 14/03/1936, p.5.
- Envoyé spécial, « L'aéroport de Berlin », *Je suis partout*, n° 312, 14/11/1936, p.9.
- Envoyé spécial, « Francfort, centre de l'aviation allemande », *Je suis partout*, n° 333, 10/04/1937, p.7.
- Envoyé spécial, « Le nouvel aéroport de Berlin », *Je suis partout*, n° 342, 12/06/1937, p.7.
- Envoyé spécial (signé R.I.), « Comment Berlin juge ses voyageurs », *Je suis partout*, n° 343, 19/06/1937, p.6.
- FONTENOY Jean, « Le Reich vu de près (I) », *Je suis partout*, n° 388, 29/04/1938, p.5.
- FONTENOY Jean, « Le Reich vu de près (I) », *Je suis partout*, n° 389, 06/05/1938, p.4.
- FONTENOY Jean, « Le Reich vu de près (III) », *Je suis partout*, n° 390, 13/05/1938, p.5.
- FONTENOY Jean, « Le Reich vu de près (IV) », *Je suis partout*, n° 391, 20/05/1938, p.5.
- FOSCA François (pseudonyme de Georges de TRAZ), « Départs », *Je suis partout*, n° 243, 28/07/1935, p.5.
- FRAIGNEAU André, « Croquis de voyage d'Abel Bonnard », *Je suis partout*, 25/04/1942.
- JANTET Claude, « Le Congrès de Nuremberg », *Je suis partout*, n° 305, 26/09/1936, pp.1-5.
- JANTET Claude, « Au deuxième congrès franco-allemand », *Je suis partout*, n° 396, 24/06/1938, p.5.
- LIAIS Michel, « En écoutant M. Gonzague de Reynold, l'auteur de *L'Europe tragique* », *Je suis partout*, n° 337, 08/05/1937, p.3.
- Lieutenant X, « Kriegsgefahrzustand 1938 », *Je suis partout*, n° 411, 07/10/1938, p.5.
- MONTHERLANT Henry de, « Jeunesse 1938 », *Je suis partout*, n° 382, 18/03/1938, p.8.
- Nordicus, « Impressions allemandes. En buvant le champagne avec "l'Intelligentsia" germanique », *Je suis partout*, n° 419, 02/12/1938, p.4.
- PORTE Pierre (signé P.P.), « Les fêtes du folklore à Nuremberg », *Je suis partout*, n° 349, 30/07/1937, p.8.
- PORTE Pierre, « La Force par la Joie », *Je suis partout*, n° 359, 08/10/1937, p.5.
- REBATET Lucien, « L'Allemagne a-t-elle faim ? (I) », *Je suis partout*, n° 324, 06/02/1937, pp.1-5.
- REBATET Lucien, « L'Allemagne a-t-elle faim ? (II) », *Je suis partout*, n° 325, 13/02/1937, p.5.
- REBATET Lucien, « Vienne sous les croix gammées », *Je suis partout*, n° 406, 02/09/1938, p.5.
- R.I., « Mussolini en Allemagne », *Je suis partout*, n° 358, 01/10/1937, pp.1-10.

- SPINDLER A., « L'Allemagne sans travail », *Je suis partout*, n° 359, 03/09/1937, p.4.
- SIMIONESCO B., « L'abbé Lambert vu à Oran », *Je suis partout*, n° 347, 16/07/1937, p.9.
- VAIRAC Paul, « Lettre d'Allemagne. Au rendez-vous des chasseurs », *Je suis partout*, n° 365, 19/11/1937, p.8.
- VAIRAC Paul, « Lettre de Berlin. Un sérieux changement dans l'équipe ministérielle », *Je suis partout*, n° 373, 14/01/1938, p.5.
- VAIRAC Paul, « Le voyage de M. Stojadinovitch à Berlin », *Je suis partout*, n° 374, 21/01/1938, p.4.
- VINNEUIL François, « Noël germanique à Cologne », *Je suis partout*, 29/11/1934.

La Gerbe

- CHARDONNE Jacques, « Voir l'Allemagne », *La Gerbe*, 13/11/1941.
- FERNANDEZ Ramon, « A travers l'Allemagne », *La Gerbe*, 06/11/1941.

Libres Propos

- ARON Raymond, « Réflexions sur le "pacifisme intégral" », *Libres Propos*, janvier 1933.

L'Appel

- CELINE Louis-Ferdinand, « Lettre », *L' Appel*, 04/12/1941.

La Croix

- HARCOURT Robert d', « L'hitlérisme et la jeunesse catholique allemande », *La Croix*, 05/08/1932.
- HARCOURT Robert d', « L'Allemagne et les dettes de la France. Intrépidité de langage d'une phalange catholique », *La Croix*, 18/01/1933.
- HARCOURT Robert d', « L'Autriche en face du péril hitlérien », *La Croix*, 21/05/1933.
- HARCOURT Robert d', « Racisme et matérialisme », *La Croix*, 11/10/1933.
- HARCOURT Robert d', « L'Autriche et les nazis », *La Croix*, 18/03/1934.
- HARCOURT Robert d', « La tâche sociale du chancelier Dollfuss », *La Croix*, 26/03/1934.
- HARCOURT Robert d', « Encore la Sarre », *La Croix*, 14/02/1935.
- HARCOURT Robert d', « L'éternelle Allemagne », *La Croix*, 30/11/1935.
- HARCOURT Robert d', « Le III^{ème} Reich et le "droit vital" », *La Croix*, 31/03/1936.
- HARCOURT Robert d', « Croix gammée et étoile rouge », *La Croix*, 28/10/1936.
- HARCOURT Robert d', « La véritable Autriche, muette et consternée », *La Croix*, 27/03/1938.
- HARCOURT Robert d', « Attaque contre la barque de Pierre », *La Croix*, 07/08/1938.
- HARCOURT Robert d', « Pax Germanica », *La Croix*, 18/09/1938.
- THEBAUT Georges, « Réflexions sur un scrutin », *La Croix*, 28/03/1933.

La Revue des Sciences politiques

Dépouillement complet de janvier 1933 à décembre 1939.

Articles de fond :

- BERENDT Richard, « Psychologie et sociologie du radicalisme politique », *La Revue des sciences politiques*, n° 52, octobre-décembre 1933, pp.550-570.
- BESSON Maurice, « La politique coloniale du III^{ème} Reich », *La Revue des sciences politiques*, n° 57, janvier-mars 1935, pp.121-131.
- BIEDERMANN Charlotte de, DUPOUEY Michel, « La mystique nationale et l'économie hitlérienne », *La Revue des sciences politiques*, n° 56, octobre-décembre 1934, pp.481-499.
- GUILLOU Louis Le, « La frontière de l'Est », *La Revue des sciences politiques*, n° 49, janvier-mars 1933, pp.5-54.
- GUILLOU Louis Le, « De Dantzig à Teschen », *La Revue des sciences politiques*, n°50, avril-juin 1933, pp.321-362.
- HUSZAR Jean, « Du parti à l'Etat. Etude sur le fascisme », *La Revue des sciences politiques*, n° 56, octobre-décembre 1934, pp.500-520.
- LAIR Maurice, « Le National-Socialisme et l'opinion allemande », *La Revue des sciences politiques*, n° 54, avril-juin 1934, pp.161-182.
- LAIR Maurice, « L'agriculture allemande sous le régime national-socialiste », *La Revue des sciences politiques*, n° 60, janvier-mars 1936, pp.161-180.
- MAUPAS Jacques, « La question de la Sarre », *La Revue des sciences politiques*, n° 55, juillet-septembre 1934, pp.321-352.
- REMUSAT, « Les églises protestantes devant les doctrines de M. Hitler », *La Revue des sciences politiques*, n° 58, avril-juin 1935, pp.161-193.
- RIVAUD Albert, « Les origines du National-Socialisme allemand », *La Revue des sciences politiques*, n° 51, juillet-septembre 1933, pp.449-455.
- SCHNEE, « La première condamnation de l'Allemagne par la Société des Nations », *La Revue des sciences politiques*, n° 59, juillet-septembre 1935, pp.337-364.

Compte Rendus littéraires :

- ANONYME (Signé G.S.), « E. Vermeil, *L'Allemagne, du Congrès de Vienne à la révolution hitlérienne* », *La Revue des sciences politiques*, n° 57, janvier-mars 1935, p.156.
- AUBURTIN Jean, « René Dupuis, Alexandre Marc, *Jeune Europe* », *La Revue des sciences politiques*, n° 53, janvier-mars 1934, pp.144-146.
- CLAUDEL Maurice, « Maurice Pernot, *L'Allemagne de Hitler* », *La Revue des sciences politiques*, n° 51, juillet-septembre 1933, p.464.
- CLAUDEL Maurice, « Francesco Nitti, *La Démocratie* », *La Revue des sciences politiques*, n° 51, juillet-septembre 1933, p.464.
- LAIR Maurice, « Georges Lankowsky, *Le racisme et l'orchestre universel* », *La Revue des sciences politiques*, n° 59, juillet-septembre 1935, pp.312-313.
- MAUPAS Jacques, « René Laurent, *Le National-Socialisme* », *La Revue des sciences politiques*, n° 51, juillet-septembre 1933, p.466-467.
- RAIN Pierre, « Pierre Benaerts, *Les origines de la grande industrie allemande* », *La Revue des sciences politiques*, n° 50, avril-juin 1933, pp.317-318.

- RAIN Pierre, « W. d'Ormesson, *La révolution allemande* », *La Revue des sciences politiques*, n° 55, juillet-septembre 1934, p.381.
- RAIN Pierre, « Fernand de Brinon, *France-Allemagne (1918-1934)* », *La Revue des sciences politiques*, n° 55, juillet-septembre 1934, p.381.
- SERAMPUY Bernard, « Hubert Beuve-Méry, *Vers la plus grande Allemagne* », *la Revue des sciences politiques*, juin 1939, p.317.

La Revue des Deux Mondes

Dépouillement complet de l'année 1933.

- BARRES Philippe, « Hermann Goering, le bras droit du chancelier Hitler », *La Revue des Deux Mondes*, 15/05/1933, pp.365-380.
- BEGUIN Albert, « Le néo-paganisme allemand », *La Revue des Deux Mondes*, 15/05/1935, p.304.
- HARCOURT Robert d', « La Terreur hitlérienne », *La Revue des Deux Mondes*, 15/04/1933, pp.748-762.
- HARCOURT Robert d', « Jeunesse Hitlérienne », *La Revue des Deux Mondes*, 01/12/1933, pp.514-543.
- HARCOURT Robert d', « Le Crépuscule des Idées », *La Revue des Deux Mondes*, 01/08/1934, pp.653-666.
- HARCOURT Robert d', « Psychologie Hitlérienne », *La Revue des Deux Mondes*, 15/04/1936, pp.771-784.
- PERNOT Maurice, « Heures de Berlin (I). L'avènement d'Hitler », *La Revue des Deux Mondes*, 01/03/1933, pp.167-183.
- PERNOT Maurice, « Heures de Berlin (II). Le nouveau régime et l'économie allemande », *La Revue des Deux Mondes*, 15/03/1933, pp.430-445.
- PERNOT Maurice, « Heures de Berlin (III). Le IIIème Reich », *La Revue des Deux Mondes*, 01/04/1933, pp.629-642.
- PINON René, « Hitler chancelier », *La Revue des Deux Mondes*, 15/02/1933, pp.953-958.
- PINON René, « Le règne de M. Hitler », *La Revue des Deux Mondes*, 15/04/1933, pp.947-954.

La Revue des Vivants

- BRUNSCHWIG Henri, « France-Allemagne 1934 », *La Revue des Vivants*, n° spécial « Un an d'Hitlérisme », février 1934, pp.284-292.
- HUBER Gustav, « Sekretirt », *La Revue des Vivants*, avril 1934, p.953.
- LALOU René, « Henri Béraud, luron de Sabolas », *La Revue des Vivants*, janvier 1934, pp.103-108.

La Revue Hebdomadaire

- GASTON-PASTRE Jean-Louis, « Bayreuth sous Hitler », *La Revue Hebdomadaire*, 02/09/1933, pp.72-79.
- VALAYER Paul, « Goethe et Schiller devant le national-socialisme », *La revue hebdomadaire*, n° 29, 1939.

La Revue d'Hygiène et de Médecine sociales

- GILLET Edmond Madame, « Visite au service social en Allemagne. Berlin. Avril 1937 », *La Revue d'Hygiène et de Médecine sociales*, 1938, 27 p.

La Revue prolétarienne

- WEIL Simone, « Premières impressions d'Allemagne », *La Revue prolétarienne*, n° 134, 25/08/1932.

La Nouvelle Revue Française

- DRIEU LA ROCHELLE Pierre, « Mesure de l'Allemagne », *La Nouvelle Revue Française*, janvier 1934.
- DRIEU LA ROCHELLE Pierre, « L'Allemagne européenne », *La Nouvelle Revue Française*, janvier 1942.
- SUARES André, « Vues sur l'Europe », *La Nouvelle Revue Française*, 2^{ème} semestre 1934.

L'Emancipation nationale

- Rédaction, « Des Français reviennent d'Allemagne. Ils disent ce qu'ils ont vu », *L'Emancipation nationale*, 05/12/1941.

L'Ecole anticipée

- WEIL Simone, « La situation en Allemagne », *L'école anticipée*, décembre 1932- mars 1933.

L'Humanité

- DESCHAMPS André, « Les sportifs allant à Berlin seront des ambassadeurs », *L'Humanité*, 28/07/1936, p.6.

Le Petit Parisien

- BRASILLACH Robert, « J'ai parlé à Berlin aux ouvriers français », *Le petit parisien*, 04/11/1941.

Le Front Populaire de la Vienne

- JAMET Claude, « Quinze jours en Rhénanie », *Le Front Populaire de la Vienne*, 15/08/1936.

Le Mercure de France

- SPENLE J., « Bayreuth 1933. Réflexions sur l'art wagnérien », *Le Mercure de France*, juillet 1934, pp.5-26.

La Tribune de France

- PELER Marcel, « Comment j'ai vu l'ouvrier du IIIème Reich », *La Tribune de France*, mars-avril 1938.

Lu dans la presse universelle

- Anonyme, « Un cours de français à l'Université de Leipzig », *Lu dans la presse universelle*, n° 246, 21/02/1936, extrait de *La Dépêche*.
- Anonyme, « Discours fallacieux », *Lu dans la presse universelle*, n° 248, 06/03/1936, extrait de *Koelnische Zeitung*.
- Anonyme, « Vagabondage chez Hitler », *Lu dans la presse universelle*, n° 270, 07/08/1936, extrait de *Politiken*.
- ARMSTRONG Henry E., « Et pourtant... », *Lu dans la presse universelle*, n° 248, 06/03/1936.
- FISCHER Louis, « Ce que j'ai vu en Allemagne », *Lu dans la presse universelle*, n° 247, 28/02/1936, extrait de *The Nation*.
- FISCHER Louis, « Quand Hitler fera-t-il la guerre ? », *Lu dans la presse internationale*, n° 249, 13/03/1936, extrait de *Neue Weltbuehne*.
- GALLUS, « Nous avons un ambassadeur », *Lu dans la presse universelle*, n° 248, 06/03/1936, extrait de *L'Intransigeant*.
- ORMESSON Wladimir d', « Boxeurs contre avoués », *Lu dans la presse universelle*, n° 249, 13/03/1936, extrait de *Le Figaro*.
- ORMESSON Wladimir d', « L'Allemagne veut-elle la guerre ? », *Lu dans la presse universelle*, n° 285, 20/11/1936, extrait de *Spectator*.
- PICHOT Henri, « Il faut aller voir Hitler ! », *Lu dans la presse universelle*, n° 248, 06/03/1936, extrait de *L'Oeuvre*.
- ROBERTSON Charles-Grant, « Pourquoi nous avons décliné l'invitation allemande », *Lu dans la presse universelle*, n° 248, 06/03/1936, extrait de *Times*.

Notre Temps

- SUAREZ Georges, « Entrevues avec Hess et Ribbentrop », *Notre Temps*, 29/10/1934.

Paris Midi

- GOY Jean, « Entrevue avec Hitler », *Paris-Midi*, 18/11/1934.
- JOUVENEL Bertrand de, « Entretien avec Hitler », *Paris Midi*, 26/02/1936.

Paris Soir

- FERNANDEZ Ramon, « Ce que je viens de voir en Allemagne », *Paris-Soir*, 05/11/1941.
- Rédaction, « L'Allemagne vue par des écrivains français », *Paris-Soir*, 07/11/1941.

La Revue française de Sciences politiques

- PELLOUX Robert, « L'Allemagne et les Allemands », *La Revue française de sciences politiques*, 1935, vol.3, n° 2, pp.377-397.

Revue politique et parlementaire

- LAUFENBURGER Henry, « Le rapprochement des systèmes économiques soviétique et national-socialiste », *Revue politique et parlementaire*, n° 510, 10/05/1937, pp.405-416.
- LAVERGNE Edouard, « Les écoles de Chefs nazis », *Revue politique et parlementaire*, n° 541, 10/03/1940, pp.321-334.
- LOMBARD Marc, « Le voyage du Duce en Allemagne », *Revue politique et parlementaire*, n° 515, 10/10/1937, pp.123-125.
- VALAYER Paul, « Le congrès de Nuremberg », *Revue politique et parlementaire*, n° 509, 10/04/1937, pp.89-105.

1.1.2. : Périodiques belges :

Au Grand Soir

- PANNEEL Henri, « A propos de l'auto-stop », *Au grand soir*, 6 juillet 1939.

Le Matin

- BRINON Fernand de, « Entretien avec Hitler », *Le Matin*, 22/11/1933.
(Cette même interview, datée du 16/11/1933 est également publiée dans *L'Information* du 23/11/1933)

Le Soir

- MAN Paul de, « Guerre et littérature. Paul Alverdes et sa revue *Das Innere Reich* », *Le Soir*, 20 avril 1942. (Reproduit dans *Wartime Journalism, 1939-1943*, Lincoln & London, University of Nebraska Press, 1988, pp. 222-223.)

1.1.3. : Périodiques britanniques :

- GARDINER Rolf, "Correspondence", *The Adelphi*, 8, 1.
- PAUL Leslie, "The Decline of the Youth Movement", *The Adelphi*, 7, 5, février 1934, pp.317-327.

1.1.4. : Périodiques américains :

- HOOVER Calvin, « The strenght of German capitalism », *Current History*, vol. 37, 1933, pp.539-544.
- HOOVER Calvin, "The Nazis and German capitalism", *Current History*, vol. 38, 1933, pp.533-540.
- HOOVER Calvin, "Dictators and democracy", *Virginia Quaterly Review*, avril 1934.
- HOOVER Calvin, "Dictators Today: Benito Mussolini, Adolf Hitler, Josef Stalin and the others", *The World Today Encyclopedia Britannica*, septembre 1934.
- HOOVER Calvin, "The Dictators March: from political to economic collectivism", *Virginia Quaterly Review*, juillet 1936.

- HOOVER Calvin, "Financing armament in the Totalitarian State", *South Atlantic Quaterly*, juillet 1937.
- HOOVER Calvin, "Germany and Russia: are they alike ?", *New-York Times Magazine*, 14 août 1938.
- HURTWOOD Allem de, "Interview", *The New-York Times*, 23/01/1935.
- LINDBERGH Charles, « Aviation, Geography and Race », *Reader's Digest*, novembre 1939.

1.2. Essais :

1.2.1. Ouvrages français :

- AUGIER Marc, *J'ai vu l'Allemagne*, Paris, Ed. Fernand Sorlot, 1941, 80 p.
- BAC Ferdinand, *Promenades dans la vieille Europe. Munich. Choses vues de Louis II à Hitler*, Paris, Hachette, 1934, 387 p.
- BARRES Philippe, *Sous la vague hitlérienne. Octobre 1932-Juin 1933*, Paris, Plon, 1933, 312 p.
- BEDEL Maurice, *Monsieur Hitler*, Paris, Gallimard, 1937, 95 p.
- BERAUD Henri, *Ce que j'ai vu à Berlin*, Paris, Les Editions de France, 1926, 244 p.
- BERTRAND Félix, *L'Allemagne et nous*, Vaison-la-Romaine, Editions des Soleillans, 1934, 52 p.
- BERTRAND Louis, *Hitler*, Paris, Fayard, 1936, 120 p.
- BETZ Maurice, *Portrait de l'Allemagne...*, Paris, Emile-Paul frères, 1939, 283 p.
- BEUVE-MERY Hubert, *Vers la plus grande Allemagne*, Paris, Editions Paul Hartmann, Centre d'études de politique étrangère, 1939, 105 p.
- BIDOU Henry, *Berlin*, Paris, Ed. Bernard Grasset, 1936, 361 p.
- BISE Pierre, *Le cauchemar allemand*, Paris, Editions Civis, 1934.
- BLONDEL Georges, *Le Triomphe du Germanisme*, Paris, Ed. Marcel Rivière, 1934, 183 p.
- BLONDEL Georges, *Tempête sur l'Europe*, Paris, Plon, 1937, 110 p.
- BRASILLACH Robert, *Léon Degrelle et l'avenir de Rex*, Paris, Plon, coll. Actualités, 1936, 85 p.
- BRASILLACH Robert, *Les Sept Couleurs*, Paris, Plon, 1939, rééd. 1965.
- BRASILLACH Robert, *Notre avant-guerre*, Paris, Plon, 1941.
- BRASILLACH Robert, *Journal d'un homme occupé*, Paris, Plon, 1941.
- BRUNSCHWIG Henri, *Comment les Nationaux-Socialistes se sont emparés de l'Allemagne*, Paris, Ed. Fernand Sorlot, 1940, 95 p.
- BRINON Fernand de, *France-Allemagne. 1918-1934*, Paris, Ed. Bernard Grasset, 1934, 274 p.
- CARTIER Raymond, *En l'an III de la Croix Gammée*, Paris, Nouvelle Société d'Éditions, 1935.
- CHATEAUBRIANT Alphonse de, *La gerbe des forces. (Nouvelle Allemagne)*, Paris, Editions Bernard Grasset, 1937, 356 p.
- CLAUSADE Amédée, *Feuilles de voyage. Belgique, Hollande, ouest de l'Allemagne. Lettres et fragments*, Paris, Prevost-Crucius, 1935, 434 p.
- CRISTOFOL Jean, CROZET Mme, *Dix jours à Berlin pendant le plébiscite*, Paris, Editions du Comité National de Lutte contre la Guerre et le Fascisme, 1934, 16 p.
- DEPREZ Eugène, *Impressions d'Allemagne*, Paris, Blanchong et Cie, 1933, 8 p.
- DRIEU LA ROCHELLE Pierre, *Mesure de l'Allemagne*, Paris.

- DRIEU LA ROCHELLE Pierre, *Socialisme fasciste*, Paris, Gallimard, 1934, 248 p.
- DRIEU LA ROCHELLE Pierre, *Journal d'un homme trompé*, Paris, Gallimard, coll. La renaissance de la nouvelle, 1934, 269 p.
- GERMAIN André, *Hitler ou Moscou ?*, Paris, Denoël & Steele, 1933, 267 p.
- GILLET Louis, *Rayons et Ombres d'Allemagne*, Paris, Flammarion, 1937, 277 p.
- GOBERT Gustave, *Au berceau du nazisme*, Charleville, Le Petit Ardennais, 1938, 55 p.
- GORCEIX Septime, *Petit voyage sentimental en Rhénanie et en Bavière*, Limoges, 1937, 88 p.
- GRAPARD Georges, *Souvenirs d'Allemagne*, Châlons-sur-Marne, 1936, 15 p.
- GRIX François le, *Vingt jours chez Hitler. Tableau d'une Révolution*, Paris, Ed. Bernard Grasset, 1933.
- GUERIN Daniel, *La peste brune. Un témoignage sur les débuts du régime nazi*, Paris, Editions LDT, 1933, rééd. Editions universelles, 1945.
- GUERIN Daniel, *Fascisme et Grand Capital*, Paris, Editions Syllepse & Phénix, 1936, rééd. 1983, 283 p.
- HARCOURT Robert d', *L'évangile de la Force. Le visage de la jeunesse du III^{ème} Reich*, Paris, Plon, 1936, 249 p.
- HARCOURT Robert d', *Ambitions et méthodes allemandes*, Paris, Fernand Sorlot, coll. Carnets de l'actualité, 1939, 45 p.
- HAUTECLOQUE Xavier de, *A l'ombre de la Croix Gammée*, Paris, Editions de France, 1933.
- HAUTECLOQUE Xavier de, *La tragédie brune*, Paris, Editions de la Nouvelle Revue Critique, 1934.
- HERVE Gustave, *France-Allemagne. La réconciliation ou la guerre*, Paris, Editions de la Victoire, 1935, 253 p.
- LAMBERT Gabriel (abbé), *Allemagne 1938. Reportage*, Oran, Plaza, 1938, 175 p.
- LICHTENBERGER Henri, *L'Allemagne nouvelle*, Paris, Flammarion, Bibliothèque de philosophie scientifique, 1936, 313 p.
- LOTE René, *Promenades littéraires à travers l'Allemagne*, Paris, Boivin, 1935, 108 p.
- MAC ORLAN Pierre, *Hambourg*, Paris, Alpina, coll. Les Grandes Escales, 1933, 152 p.
- MAC ORLAN Pierre, *Berlin*, Grenoble, Arthaud, coll. Tour du Monde, 1934.
- MARCEAU N., *Allemagne 1938*, Paris, Comité Thaelmann, 1938, 48 p.
- MOUSSET Albert, *Automne 1938. Godesberg, Munich, Vienne*, Paris, Editions de la revue *Affaire Etrangères*, 1938, 56 p.
- ORMESSON Wladimir d', *Vue cavalière de l'Europe. Allemagne, Autriche, Italie. Regards sur l'Europe*, Paris, Maurice d'Hartois, 1934, 251 p.
- PERNOT Maurice, *L'Allemagne d'Hitler*, Paris, Hachette, 1933, 248 p.
- PERROUX François, *Les mythes hitlériens*, Paris, Spes, 1935, 156 p.
- PEUMERY Jules, *Croisière aux capitales du Nord. De Calais à Oslo, Copenhague, Stockholm, Helsingfors, Leningrad, Tallin, Riga, Dantzig, Hambourg*, Calais, 1935, 171 p.
- REYNOLD Gonzague de, *L'Europe tragique*, Paris, Spes, 1934, 510 p.
- REYNOLD Gonzague de, *D'où vient l'Allemagne ?*, Paris, Plon, 1939, 239 p.
- RIVAUD Albert, *Le relèvement de l'Allemagne. 1918-1938*, Paris, Armand Colin, 1938.
- ROMAINS Jules, *Le couple France-Allemagne*, Paris, Flammarion, 1934, 141 p.
- ROUGEMONT Denis de, *Journal d'Allemagne (1935-1936)*, Paris, Gallimard, coll. NRF, 1938, 95 p.

- SARTORY Auguste, *Vision rouges. Souvenirs de voyages en URSS, Allemagne, provinces baltiques et Pologne*, Paris, Ed. J. Peyronnet et C^{ie}, 1935, 351 p.
- VALAYER Paul, *L'Allemagne fera-t-elle sombrer l'Europe ?*, Paris, Hachette, 1935, 318 p.
- VALAYER Paul, *La guerre qui rôde*, Paris, Hachette, 1937, 207 p.
- VERMEIL Edmond, *L'Allemagne, du congrès de Vienne à la révolution hitlérienne. Grandeur et décadence du II^{ème} Reich*, Paris, Editions de Cluny, 1934, 204 p.
- VERMEIL Edmond, *L'Hitlérisme en Allemagne et devant l'Europe*, Paris, Comité de Vigilance des Intellectuels Antifascistes, 1937, 94 p.
- VIBRAYE Régis de, *1935...Paix avec l'Allemagne ?*, Paris, Denöel & Steele, 1934, 231 p.
- WEIL Simone, *L'Allemagne en attente*, Paris, 1932.
- ZORETTI Ludovic, *France, forge ton destin*, Paris, Editions René Dubresse, 1941, 299 p.

1.2.2. Ouvrages britanniques :

- BLAKE Leonard, *Hitler's last year of power*, Londres, Andrews Dakers Limited, 1939.
- BROWN Isabel, *Hitler's conspiracy against peace*, Londres, Gollanz, 1937, 288 p.
- ENSOR Robert, *Who Hitler is*, Oxford, Oxford Press, coll. Pamphlets, n° 20, 1939, 32 p.
- FRY Michael, *Hitler's wonderland*, Londres, Murray, 1934.
- GRITZBACH Eric, *Hermann Goering. The man and his work*, Londres, 1939.
- HARTSHORNE Edward, *The German universities and National Socialism*, Cambridge, 1937.
- HEINZ A. Heinz, *Germany's Hitler*, Londres, Hurst & Blackett, 1934, 288 p.
- ISHERWOOD Christopher, *Goodbye to Berlin*, Londres, Hogart Press, 1937.
- KDOTZ Helmut, *The Berlin diaries*, Londres, 1935.

1.2.3. Ouvrages américains :

- ABEL Theodore, *Why Hitler came into power ?*, New-York, Prentice Hall Inc., 1938.
- ADAM Adela, *Philip alias Hitler*, Oxford, 1941.
- BILLINGER Karl (pseudonyme de Paul Massing), *Hitler is no fool*, New-York, Modern Ages Book, 1939.
- BRADY Robert, *The spirit and structure of german fascism*, New-York, Viking Press, 1937.
- BROOKS Robert, *Deliver us from dictators*, University of Pennsylvania Press, 1935.
- ERMATH Fritz, *The new Germany. National Socialist Government in theory and practice*, Washington, Digest Press, 1936.
- HOOVER Calvin, *Germany enters the Third Reich*, New-York, McMillan Co., 1933. (parution française: *Allemagne III^{ème} Empire*, Paris, Gallimard, NRF, 1934, 259 p.).
- HOOVER Calvin, *Dictators and democracy*, New-York, McMillan Co., 1937.
- LINDBERGH Anne, *The wave of the future. A confession of faith*, New-York, Harcourt Brace, 1940.

1.2.4. Ouvrage finlandais :

- KIVIMAA Arvi, *Eurooppalainen Veljeskunta : Runoilijmatka Halki Saksan*, Helsinki, 1941.
(ouvrage non traduit en français. La transcription littérale du titre serait *La confrérie européenne : voyage d'un poète à travers l'Allemagne.*)

1.2.5. Ouvrage allemand :

- BANSE Ewald, *Niedersachen, Mensch, Landschaft, Kultur und Wirtschaft*, Leipzig, F. Brandstetter, 1937, 363 p.

1.3. Thèses universitaires :

- BABEUR François-Xavier, *L'organisation des loisirs ouvriers en Allemagne. La Force par la Joie "Kraft durch Freude"*, Thèse de doctorat de droit, Paris, 1939, 117 p.
- BAUDOUIN-BUGNET Pierre, *Une nouvelle phase de l'évolution capitaliste en Allemagne (la loi du 30 janvier 1937, sur les sociétés par actions)*, Thèse de doctorat de lettres, Paris, 1938, 436 p.
- BAZIRE Michel, *Les institutions de prêt sur gage en Italie et en Allemagne*, Thèse de doctorat de droit, Paris, 1939, 89 p.
- BERTRAND Raymond, *Le corporatisme agricole et l'organisation des marchés en Allemagne*, Thèse de doctorat de droit, Paris, 1936, 351 p.
- CATRICE Roger, *L'Allemagne et la théorie des droits publics individuels*, Thèse de doctorat de droit, Lille, 1939, 206 p.
- CAZELLES Henri, *Eglise et Etat en Allemagne de Weimar aux premières années du III^{ème} Reich*, Thèse de doctorat de droit, Paris, 1936, 284 p.
- CHAUMET Gaston, *Evolution juridique de l'Allemagne vers la forme unitaire du Saint-Empire au III^{ème} Reich*, Thèse de doctorat de droit, Bordeaux, 1935, 183 p.
- CONSTANTIN Albert, *L'économie sarroise entre la France et l'Allemagne*, Thèse de droit, Nancy, 1934, 728 p.
- DUPUY-DUTEMPS Jean, *La Constitution fédérale de l'Allemagne de 1815 à 1866*, Thèse de doctorat de droit, Paris, 1939, 213 p.
- EVRARD Pierre, *Le commerce extérieur de l'Allemagne. De la stabilisation du mark au deuxième plan quadriennal*, Thèse de doctorat de droit, Nancy, 1938, 238 p.
- GRAND Pierre, *La Suisse et l'Allemagne dans leurs rapports littéraires au XVIII^{ème} siècle*, Thèse de doctorat de lettres, Clermont-Ferrand, 1939, 215 p.
- GUEYDAN DE ROUSSEL William, *L'évolution du pouvoir exécutif en Allemagne (1919-1934)*, Thèse de doctorat de droit, Genève, 1935, 188 p.
- HARBLEY Maurice, *Les défaillances de l'Allemagne vis-à-vis des ses créanciers privés et la défense du mark (1931-1934)*, Thèse de doctorat de droit, Paris, 1934, 303 p.
- KOENIG Philippe-Raymond, *La réduction du chômage en Allemagne par les travaux publics*, Thèse de doctorat de droit, Paris, 1937, 120 p.
- MAY Gaston, *L'intervention des gouvernements en faveur des établissements de crédit et leur contrôle en Allemagne, Belgique et Italie*, Thèse de doctorat de droit, Paris, 1936, 127 p.

- MEZGER Ernst, *Le nouveau régime des sociétés anonymes en Allemagne (loi du 30 janvier 1937, décrets des 29 septembre 1937 et 21 décembre 1938) compare avec le droit et les projets de réforme français*, Thèse de doctorat de droit, Paris, 1939, 451 p.
- MOSER Gerd, *Les romantiques portugais et l'Allemagne*, Thèse de doctorat de lettres, Paris, 1939, 232 p.
- NILLUS René, *Capacité et pouvoirs de la femme mariée en Allemagne et en France. Etude de droit privé comparé*, Thèse de doctorat de droit, Paris, 1937, 437 p.
- PINATEL Joseph, *Le drame bourgeois en Allemagne*, Thèse de doctorat de lettres, Lyon, 1938, 573 p.
- PROSKOUROVSKY Léon, *La crise des banques de crédit en Allemagne depuis 1931*, Thèse de doctorat de droit, Paris, 1935, 203 p.
- ROBINET DE CLERY Adrien, *Les importations de produits agricoles italiens en Allemagne de 1890 à 1925*, Thèse de doctorat de lettres, Paris, 1935, 152 p.
- SALADIN R., *Les matières grasses en Allemagne*, Thèse de doctorat de droit, Paris, 1938, 185 p.
- SERVOS Jean-Henri, *L'évolution de la juridiction administrative en Allemagne*, Thèse de doctorat de droit, Lyon, 1939, 236 p.
- STERNE Pierre, *L'origine et le fonctionnement du tribunal des cartels en Allemagne*, Thèse de doctorat de droit, Paris, 1937, 168 p.
- VASSILIEV Stefan, *L'Allemagne et le commerce extérieur des Etats balkaniques*, Thèse de doctorat de droit, Paris, 1939, 115 p.

1.4. Lettres :

- HOOVER Calvin, « Peasants are arrested even for gleaming the fields », lettre adressée à l'ambassadeur des Etats-Unis à Berlin, Frederic Sackett, Berlin, 01/03/1933, in MORRIS Wayne, *Stalin's Famine and Roosevelt's Recognition of Russia*, Boston, University Press of America, 1994, pp.171-181.
- HOOVER Calvin, « Laissez-Faire & Dictatorships », lettre adressée à Phi Beta Kappa, Université de Columbia, 4 juin 1934.
- HOOVER Calvin, « Germany's power in the present war », lettre adressée au Foreign Policy Association Meeting, 3 novembre 1939.

1.5. Ecrits rétrospectifs :

1.5.1. Ouvrages :

- ARON Raymond, *Mémoires*, Paris, Julliard, 1983.
- BEAUVOIR Simone de, *La force de l'âge*, Paris, Gallimard, 1960.
- FEJTO François, *Mémoires : De Budapest à Paris*, Paris, Calmann-Lévy, 1986, 323 p.
- FRANCOIS-PONCET André, *Souvenirs d'une ambassade à Berlin. 1931-1938*.
- JOUHANDEAU Marcel, *Journal sous l'Occupation*, Paris.
- JOUHANDEAU Marcel, *Le voyage secret*, Paris, Arléa, 1988, 105 p.
- JOUVENEL Bertrand de, *Un voyageur dans le siècle. 1903-1945*, Paris, Robert Laffont, coll. Notre Epoque, 1980, 595 p.
- LINDBERGH Charles, *Time war Journals. 1937-1945*, New-York, Harcourt Brace, 1970 (édition française : Paris, Albin Michel, 1973, 538 p.).
- MORAND Paul, *Le voyage*, Paris, Hachette, 1964.

- SARTRE Jean-Paul, *Lettres au Castor et à quelques autres*, Paris, Gallimard, 1983, 520 p.
- SARTRE Jean-Paul, *Carnets de la drôle de guerre*, Paris, Gallimard, 1995, 673 p.
- SPENDER Stephen, *Le Temple*, Paris, Editions Christian Bourgeois, coll. 10/18, 1989.

1.5.2. Articles :

- ARON Raymond, "A Berlin, en janvier 1933", *L'Express*, 28 janvier-3 février 1983.
- GRASSON Robert, « Un ajiste chez les nazis », *Bulletin des Auberges de Jeunesse*, n° 41, juin 2002.

1.5.3. Interviews :

- CHARLIER Jean-Michel, *Léon Degrelle : persiste et signe. Interviews recueillies pour la télévision*, Paris, Editions Jean Picollec, 1985, 444 p.
- KAPEL Jean, « Pourquoi j'ai cru en Hitler ? Entretien avec Léon Degrelle », *Histoire Magazine*, n° 19, septembre 1981.
- LACOUTURE Jean, *Conversations avec Germaine Tillion. La traversée du mal*, Paris, Arléa, 2000.
- SIMON-MARIENNE Eric, *Rencontres avec Saint-Loup. Le monastère des hommes en noir*, Paris, Editions des Amis de Saint-Loup, 1991.

1.6. Brochure :

- Brochure publiée par l'association « Friends of Democracy », *Is Lindbergh a Nazi ?*, Etats-Unis, 1941.

1.7. Sources diplomatiques :

- *The French Yellow Book. Diplomatic papers from September 29, 1938 to September 3, 1939.*
- *The British War Blue Book.*

2. SOURCES ORALES :

2.1. Entretien :

- Entretien avec Adam Jantunen, janvier 2006.

2.2. Document cinématographique :

- RIEFENSTAHL Leni, *Olympia. Der Film von der XI Olympischen Spielen*, Berlin, 1936, 115 mns.

BIBLIOGRAPHIE

Instruments de travail :

- BERSTEIN Serge ; MILZA Pierre, *Dictionnaire historique des fascismes et du nazisme*, Bruxelles, Editions Complexe, 1992.
- JULLIARD Jacques, WINOCK Michel (dir.), *Dictionnaire des intellectuels français*, Le Seuil, 1996, Paris, 1259 p.
- NOUDELMANN François, PHILIPPE Gilles (dir.), *Dictionnaire Sartre*, Paris, Editions Honoré Champion, 1998.

Histoire des idées :

- ARENDT Hannah, *Le système totalitaire*, Paris, Le Seuil, coll. Points Histoire, 1972, 313 p.
- BRUNETEAU Bernard, *Les Totalitarismes*, Paris, Armand Colin, coll. U, 1999, 240 p.
- BUTON Philippe, *Une Histoire intellectuelle de la démocratie. 1918-1989. Soixante-dix ans de débats et de combats démocratiques*, Paris, Editions Seli Arslan, 2000, 255 p.
- DEFASNE Jean, *Le pacifisme en France*, Paris, PUF, coll. Politiques d'Aujourd'hui, 1994, 261 p.
- FURET François, *Penser la Révolution française*, Paris, Gallimard, coll. Folio Histoire, 1978.
- GIRARDET Raoul, *Mythes et mythologies politiques*, Paris, Le Seuil, coll. L'univers historique, 1986.
- GOSSETT Thomas F., *Race. The History of an idea american*, New-York, Oxford University Press, 1997.
- HIGONET Patrice, *Godness beyond Virtue : Jacobins during the french Revolution*, Londres, Harvard Press University, 1998, 397 p.
- MOSSE George, *La Révolution fasciste. Vers une théorie générale du fascisme*, Paris, Le Seuil, 2003.
- POIRRIER Philippe, *Les enjeux de l'Histoire culturelle*, Paris, Le Seuil, coll. Points Histoire, 2004, 435 p.
- STERNHELL Zeev, *Ni droite, ni gauche, l'idéologie fasciste en France*, Bruxelles, Editions Complexe, 2000.
- TALMON Jacob Louis, *Les origines de la démocratie totalitaire*, Paris, Calmann-Lévy, 1966 (éd. originale 1952), 412 p.
- TRAVERSO Enzo, *Le Totalitarisme. Le XX^{ème} siècle en débat*, Paris, Le Seuil, Points Essais, 2001.
- VAISSE Maurice, *Le pacifisme en Europe, des années vingt aux années cinquante*, Bruxelles, Bruylant, 1993, 455 p.

Histoire du national-socialisme et de la République de Weimar :

Ouvrages :

- AYCOBERRY Pierre, *La société allemande sous le III^{ème} Reich. 1933-145*, Paris, Seuil, 1998.
- BRENNER Hildegard, *La politique artistique du national-socialisme*, Paris, François Maspero, 1963, rééd. 1980, 343 p.
- CLUTET Marc (dir.), *Le culte de la jeunesse et de l'enfance en Allemagne (1870-1933)*, Rennes, PUR, coll. Germaniques, 2000.
- FREI Norbert, *L'Etat hitlérien et la société allemande*, Paris, Seuil, 1994.
- GAY Peter, *Le suicide d'une République. Weimar 1919-1933*, Paris, Calmann-Lévy, 1968, rééd.1993.
- GOLDHAGEN Daniel Jonah, *Les bourreaux volontaires de Hitler. Les Allemands ordinaires et l'Holocauste*, Paris, Le Seuil, 1997.
- KERSHAW Ian, *Qu'est-ce que le nazisme ?*, Paris, Gallimard, 1992.
- REICHEL Peter, *La fascination du nazisme*, Paris, Odile Jacob, 1993.
- REYMOND Bernard, *Une Eglise à croix gammée ? Le protestantisme allemand au début du régime nazi (1932-1935)*, Lausanne, Editions L'Age d'Homme, 1980, 313 p.
- RICHARD Lionel (dir.), *Berlin (1933-1945). Séduction et terreur : croisade pour une catastrophe*, Paris, Editions Autrement, coll. Mémoires, n° 37, 1995, 172 p.

Articles :

- AYCOBERRY Pierre, FABREGUET Michel, « Le national-socialisme était-il moderne ? L'historiographie et l'Allemagne nazie », *Revue d'Allemagne*, n° 32, 2000, pp.467-481.
- MARCHAND Suzanne, « Nazi culture : banality or barbarism ? », *Journal of modern history*, n° 70, 1998, pp.108-118.
- TYLDESLEY Mike, "The German Youth Movement and National Socialism: some views from Britain", *Journal of Contemporary History*, Vol.41, n° 1, Janvier 2006, pp.21-34.
- VINCENT Marie-Bénédicte, "Le III^{ème} Reich et la musique", *Vingtième siècle*, n° 86, avril-juin 2005, pp.129-131.

Histoire des relations internationales :

Ouvrages :

- ABRAMOVICI Pierre, *Un rocher bien occupé : Monaco pendant la guerre. 1939-1945*, Paris, Le Seuil, 2001, 361 p.
- BARIETY J., POIDEVIN R., *Les relations franco-allemandes. 1848-1975*, Paris, 1977.
- CARRE J.-M., *Les écrivains français et le mirage allemand*, Paris, 1947.
- JEISMAN Michaël, *La patrie de l'ennemi. La notion d'ennemi national et la représentation de la nation en Allemagne et en France de 1792 à 1918*, Paris, Editions du CNRS, 1997.
- KORINMAN Michel, *Quand l'Allemagne pensait le monde. Grandeur et décadence d'une géopolitique*, Paris, Fayard, 1990, 410 p.

- LACROIX-RIZ Annie, *Industriels et banquiers français sous l'Occupation : la collaboration économique avec le Reich et Vichy*, Paris, Armand Colin, 1999.
- MILZA Pierre, *Français et Italiens à la fin du XIX^{ème} siècle. Aux origines du rapprochement franco-italien de 1900-1902*, Rome, Ecole française de Rome, 1981.
- VASSILIEV Alexander; WEINSTEIN Allan, *The Haunted Wood: Soviet Espionage in America. The Stalin Era*, New-York, Modern Library, 2000, 448 p.

Articles :

- BERGER Françoise, « La France, l'Allemagne et l'acier. 1932-1952 », *Bulletin de l'Institut Pierre Renouvin*, n° 13, automne 2002.
- BLOCH Charles, « La place de la France dans les différents stades de la politique extérieure du Troisième Reich (1933-1940) », *Les relations franco-allemandes*, Editions du CNRS, 1976.
- DELPORTE Christian, « Méfions-nous du sourire de Germania ! L'Allemagne dans la caricature française. 1919-1939 », *Mots*, n° 48, 1996, pp.33-54.
- FAVRE Christian, JEQUIER François, « La Suisse face aux Jeux de Berlin de 1936 ; quand le sport descend dans l'arène parlementaire », *Relations Internationales*, n° 111, 2002, pp.365-379.
- FOUCHARD C., « André Gide et l'université allemande après 1933 », *Bulletin des amis d'André Gide*, n° 26, pp.397-411.
- GRUNEWAL Michel, « Le couple France-Allemagne vu par les nazis. L'idéologie du rapprochement franco-allemand dans les *Cahiers franco-allemands* (1934-1939) » dans BOCK Hans-Manfred, *Entre Locarno et Vichy. Les relations franco-allemandes dans les années 1930*, Paris, Editions du CNRS, 1993, pp.131-145.
- MYSYROWICZ Ladislav, « L'image de l'Allemagne nationale-socialiste à travers les publications françaises des années 1933-1939 », *Relations franco-allemandes*, n° 563, Editions du CNRS, 1976.
- PONSON Christian, « L'information sur le nazisme dans la presse catholique française entre 1933 et 1938 », Actes du colloque *Eglise et chrétiens dans la Seconde Guerre Mondiale*, Lyon, 27-30/01/1978.
- PROST Antoine, « Les anciens combattants et l'Allemagne (1933-1938) », *La France et l'Allemagne. 1932-1936*, Editions du CNRS, 1986, pp.131-148.
- RACINE Nicole, « La revue *Europe* et l'Allemagne : 1929-1936 », *Entre Locarno et Vichy. Les relations franco-allemandes dans les années 1930*, Paris, Editions du CNRS, 1993, pp.631-658.
- RENARD P., « Regards de Bernanos sur l'Allemagne », *France/Allemagne : littérature et politique*, Grenoble, Recherches et Travaux, UER Lettres, 1999.
- SCHMIDT Josef, « Evénement fasciste et spectacle mondial : les J.O. de Berlin en 1936 », *Masses et cultures de masses dans les années trente*, Paris, Les Editions ouvrières, 1991.
- SENARCLENS Pierre de, « L'image de l'Allemagne dans la revue *Esprit* », *Relations Internationales*, n° 2, novembre 1974, pp.125-145.
- WHITFIELD Stephen, « Dictators, Democracy, and American Public Culture: Envisioning the Totalitarian Enemy, 1920s-1950's », *Journal of Cold War Studies*, volume 6, n° 4, automne 2004, pp.157-159.

Histoire diplomatique :

Ouvrages :

- BROHM Jean-Marie, *Jeux olympiques à Berlin*, Bruxelles, Editions Complexe, 1983.
- LAMBAUER Barbara, *Otto Abetz et les Français. 1930-1958*, Paris, Fayard, coll. Pour une Histoire du XX^{ème} siècle, 2001.

Articles :

- KUPFERMAN Fred, « Diplomatie parallèle et guerre psychologique : le rôle de la *Ribbentrop Dienststelle* dans les tentatives d'action sur l'opinion française. 1934-1939 », *Relations Internationales*, n° 3, juillet 1975, pp.79-95.
- LAMBAUER Barbara, « Otto Abetz, le manipulateur », *Revue des Anciens Elèves de l'ENA*, Hors-Série *Politique et littérature*, décembre 2003.
- RUIZ Alain, « Aux origines de la diplomatie contemporaine : de l'ambassadeur improvisé à la formation du spécialiste », *Revue d'histoire diplomatique*, n°1-2, janvier-juin 1973.
- TOURNES Ludovic, « Les élites françaises et l'américanisation : Le réseau des boursiers de la fondation Rockefeller (1917-1970) », *Relations Internationales*, nov.-déc. 2003.
- TOURNES Ludovic, « Le réseau des boursiers Rockefeller et la recomposition des savoirs biomédicaux en France (1920-1970) », *French Historical Studies*, Vol. 29, n° 1, Hiver 2006, pp.77-107.

Thèse :

- CHOILLOT Cécile, *Histoire d'un organe de diffusion de la culture allemande en France. La Revue germanique (1905-1939)*, sous la direction de Michel Espagne, Ecole nationale des Chartes, mars 2006.

Mémoire :

- BOJIDAROVITCH Romain, *Berlin, des jeux comme des autres ?*, sous la direction de Bernard Bruneteau, Grenoble II, Mémoire de maîtrise d'histoire contemporaine, 2004, 184 p.
- BUREAU Geneviève, *Les premières réactions de la presse française à l'égard d'Hitler*, sous la direction de Jean-Baptiste Duroselle, Paris, 1967.

Histoire des élites :

Ouvrages généraux :

- CHEBEL D'APOLLONIA Ariane, *Histoire politique des intellectuels en France : Tome I*, Bruxelles, Complexe, 1991, 342 p.
- CLAIR Jean, *La responsabilité de l'artiste*, Gallimard, coll. Le Débat, 1997.
- LEYMARIE Michel, *Les intellectuels et la politique en France*, Paris, PUF, coll. Que sais-je ?

- ORY Pascal, SIRINELLI Jean-François, *Les intellectuels en France de l’Affaire Dreyfus à nos jours*, Paris, Armand Colin, Coll. U, 1986, 264 p.
- SIRINELLI Jean-François, *Intellectuels et passions françaises : manifestes et pétitions au XX^{ème} siècle*, Paris.

Ouvrages particuliers :

- BAVEREZ Nicolas, *Raymond Aron. Un moraliste au temps des idéologies*, Paris, Flammarion, 1993, 542 p.
- BERTHOLET Denis, *Sartre*, Paris, Plon, 2000, 589 p.
- CAUTE David, *Les compagnons de route : 1917-1968*, Paris, Robert Laffont, coll. Les Hommes et l’Histoire, 1979, 487 p.
- CHARLE Christophe, *La République des universitaires. 1870-1914*, Paris, Le Seuil, 1994, p.11.
- CHASE Myrna, *Elie Halévy. An intellectual biography*, New-York, Columbia University Press, 1980.
- DAMBRE Marc (dir.), *Drieu la Rochelle, écrivain et intellectuel*, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, 1996.
- DIOUDONNAT Jean-Marie, *Je suis partout (1930-1944). Les maurrassiens devant la tentation fasciste*, Paris, La Table ronde, 1973, 471 p.
- DIOUDONNAT Jean-Marie, *Les 700 rédacteurs de Je suis partout. 1930-1944*, Paris, Editions Sédépolis, 1993.
- FLEURY Alain, *La Croix et l’Allemagne. 1930-1940*, Paris, Editions du Cerf, 1986, 456 p.
- MARCHANDIAU Jean-Noël, *L’Illustration. 1843-1944. Vie et mort d’un journal*, Paris, Bibliothèque Historique Privat, 1987, 344 p.
- MARTIN Marc, *Médias et journalistes de la République*, Paris, Odile Jacob, coll. Histoire, Hommes, Entreprises, 1997.
- NEVINS Allan, *Ford : decline and rebirth (1933-1962)*, New-York, Scribner, 1963, 508 p.
- SIRINELLI Jean-François, *Génération intellectuelle : Khâgneux et Normaliens dans l’entre-deux guerres*, Paris, Fayard, 1988, 721 p.
- TOUPIN-GUYOT Claire, *Les intellectuels catholiques dans la société française*, Rennes, PUR, coll. Histoire, 2002, 369 p.
- WINOCK Michel, *Esprit : des intellectuels dans la cité (1930-1950)*, Paris, Le Seuil, coll. Points Histoire, 1996, 499 p.

Articles :

- BONGIE C., « Between apocalypse and narrative : Drieu la Rochelle and the fascist novel », *Romanic Review*, n° 84, 1993, pp.55-76.
- GEIGER Wolfgang, « Les journalistes dans l’entre-deux guerres, une identité en crise », *XX^{ème} siècle*, n° 47, juillet-septembre 1995.
- HARTLEY Anthony, « Fireworks at Dusk : Paris in the Thirties », *The National Interest*, 22/09/1993.
- MONGIN Olivier, « Emmanuel Mounier et l’aventure d’Esprit », *Ethische perspectieven*, n°10, avril 2000, pp.231-234.
- PROST Antoine, « Changer le siècle », *XX^{ème} siècle*, n° 60, Octobre-Décembre 1998, pp.14-26.

- RACINE Nicole, TREBITSCH M., « Sociabilités intellectuelles. Lieux, milieux, réseaux », *Cahiers de l'IHTP*, 1992, n° 20, pp.188-196.
- SIRINELLI Jean-François, « Raymond Aron avant Raymond Aron (1923-1933) », *XX^{ème} siècle*, n° 2, avril 1974, pp.15-30.
- SIRINELLI Jean-François, « Les quatre saisons des clercs », *XX^{ème} siècle*, octobre-décembre 1998, pp.43-57.
- WINOCK Michel, « Les intellectuels dans le siècle », *XX^{ème} siècle*, n°2, avril 1984, pp.3-14.

Mémoire :

- DECOUX-PAOLINI R., *René Capitant, homme de gauche et gaulliste. Un juriste engagé sous la V^{ème} République*, Mémoire de maîtrise d'Histoire contemporaine, Paris-I, 1994.

Histoire des transports :

Ouvrage :

- CARON François, *Histoire de l'exploitation d'un grand réseau, la Compagnie du Chemin de fer du Nord. 1846-1937*, Paris, 1973.

Article :

- KREIS Georg, « La liberté dans l'air ou les débuts des transports aériens internationaux », *Relations Internationales*, n° 95, automne 1998, pp.349-360.

Histoire du voyage :

Ouvrages :

- BERTRAND Gilles (dir.), *La culture du voyage. Pratiques et discours de la Renaissance à l'aube du XX^{ème} siècle*, Paris, L'Harmattan, 2004, 296 p.
- Centre d'Etudes et de Recherche d'Histoire des Idées et de la Sensibilité, *Les récits de voyage*, Paris, Nizet, 1986, 214 p.
- COGEZ Gérard, *Les écrivains voyageurs au XX^{ème} siècle*, Paris, Le Seuil, coll. Points Essais, n° 520, 2004, 229 p.
- HEALEY Kimberley, *The modernist traveler. French detours. 1900-1930*, Londres, University of Nebraska Press, 2003, 175 p.
- HELLER-GOLDENBERG Lucette, *Histoire des auberges de jeunesse en France. Des origines à la Libération (1929-1945)*, Nice, Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine, 1986.
- HOURMANT François, *Au pays de l'avenir radieux. Voyage des intellectuels français en URSS, à Cuba et en Chine populaire*, Paris, Aubier, coll. Historique, 2000, 277 p.
- Institut de Recherche du Monde Anglophone, *Voyageurs et voyages, Actes du colloque des 21,22 et 23 mars 1997 organisé par le Groupe de Recherche et d'Etudes Nord-Américaines (G.R.E.N.A.)*, Publications de l'Université de Provence, 1999, 193 p.

- KUPFERMAN Fred, *Au pays des soviets. Le voyage français en URSS (1917-1939)*, Paris, Gallimard, coll. Archives, 1979, 189 p.
- LEED Eric, *The mind of the traveller from Gilgamesh to global tourism*, New-York, Basic Books, 1991.
- LEFEBVRE Hélène, *Le voyage*, Paris, Bordas, coll. Les Thèmes littéraires, 1985, rééd. 1995, 142 p.
- MAZUY Rachel, *Croire plutôt que voir. Voyages en Russie soviétique (1919-1939)*, Paris, Odile Jacob, coll. Histoire, 2002, 369 p.
- PASQUALI Adrien, *Le tour des horizons. Critiques et récits de voyages*, Paris, Klincksieck, coll. Littérature de voyage, 1994, 179 p.
- ROCHE Daniel, *Humeurs vagabondes. De la circulation des hommes et de l'utilité des voyages*, Paris, Fayard, 2004, 1031 p.
- TVERDOTA György (dir.), *Ecrire le voyage*, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, 1994, 272 p.

Articles :

- HOURMANT François, « Les voyageurs et la Chine populaire. De la mise en récit à la mise en scène », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, n° 43-3, juillet-septembre 1996, pp.496-513.
- LESTRINGANT Franck, « Le voyage, de l'inventaire à l'aventure », *Le Magazine littéraire*, n° 432, n° spécial « Les écrivains voyageurs », juin 2004.
- MAZUY Rachel, « Les "amis de l'URSS" et le voyage en Union Soviétique. La mise en scène d'une conversion », *Politix. Travaux de Sciences Politiques*, n° 18, deuxième trimestre 1992.
- MAZUY Rachel, « Le tourisme idéologique en Union soviétique », *Relations Internationales*, n° 102, Eté 2000, pp.201-217.
- ROBERT Pierre-Edmond, « Europe 1934-1939 : Les voyages en URSS », Actes du colloque Europe : *une revue de culture internationale. 1923-1998*, 1998.

Histoire des voyageurs français en Allemagne :

Ouvrages :

- BARBEY-SAY Hélène, *Le voyage de France en Allemagne de 1871 à 1914. Voyage et voyageurs français dans l'empire germanique*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1994, 412 p.
- CONRAD Philippe, *De Marc Augier à Saint-Loup : l'itinéraire d'un hérétique*, Paris, Editions des Amis de Saint-Loup, 1991.
- DUFAY François, *Le voyage d'automne. Octobre 1941, des écrivains français en Allemagne*, Paris, Plon, 2000, 233 p.
- HESSEL F., *Promenade dans Berlin*, Grenoble, 1989.
- KNOPPER Françoise, *Le regard du voyageur en Allemagne du Sud et en Autriche dans les relations de voyageurs allemands*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, coll. Germaniques, 1992, 599 p.
- TIESSET Jean-Luc, *Le voyage en Allemagne. Anthologie : les écrivains français et l'Allemagne. Textes choisis*, Paris, Albin Michel, 1996, 270 p.

Articles :

- ANDERSON Brian, "Bertrand de Jouvenel's melancholy liberalism", *Public Interest*, 22/03/2001.
- BARBEY-SAY Hélène, « Le voyage en Allemagne », *Le Magazine littéraire*, n° 359, n° spécial « France-Allemagne », novembre 1997.
- BEAUD Olivier, « René Capitant et sa critique de l'idéologie nazie (1933-1939) », *Revue française d'Histoire des idées politiques*, n° 14, 2^{ème} semestre 2001, pp.351-378.
- BEAUD Olivier, « Les premières années du régime national-socialiste (1933-1939) vues par un observateur perspicace, René Capitant », *Giornale di storia costituzionale*, n° 7, 1^{er} semestre 2004, pp.203-231.
- BLAYAC Alain, "Berlin-Vienna, Images of the City in the British Literature of the 30's", *Etudes Britanniques Contemporaines*, n° 2, Montpellier, Presses Universitaires de Montpellier, 1993.
- BOSSIERES Roger, GOUROUSSI Hélène, "Daniel Guérin, la perspicacité ajiste ?", *Bulletin des Auberges de jeunesse*, n° 45, juin 2003.
- BRET Daniel, "A propos de l'auto-stop en 1939", *Bulletin des Auberges de jeunesse*, n° 43, décembre 2002.
- CAMPBELL Stuart, "Raymond Aron during the interwar period: from leftist pacifism to a critique of the left", *The South Quaterly*, n° 86, hiver 1987, pp.57-68.
- CHOMBARD-GAUDIN Cécile, « Berlin et les voyageurs français (1900-1939) », *Vingtième siècle*, n° 27, juillet-septembre 1990, pp.27-42.
- GANDILLOT Thierry, « L'un rêve, l'autre pas », *L'Express*, 28/02/2005.
- GERBOD Paul, « Voyageurs et touristes français à la découverte de l'Allemagne sous le Second Empire », *Aspect des relations franco-allemandes à l'époque du Second Empire. 1851-1866*, Actes du colloque franco-allemand d'Otzenhausen, Metz, 1982.
- GOLSAN Richard, « Alphonse de Chateaubriant and the politics of French literary history », *Nottingham French Studies*, n° 41, 2002, pp.61-73.
- LESKENS Daniel, "Pierre Drieu la Rochelle : Une vie », *Devenir*, n° 15, hiver 2000.
- MANN Golo, « Aron vu d'Allemagne », *Commentaire*, n° 28-29, n° spécial « Raymond Aron. 1905-1983 : Histoire et politique », 1985.
- MARLY Charles, "Saint-Loup et l'Allemagne : esquisse d'un regard », *Devenir*, n° 16, printemps 2001.
- ROUSSEL Frédérique, « Chateaubriant : du naturalisme au nazisme », *Libération*, 27/10/2003.
- SERROY Jean, « Leur avant-guerre : Raymond Aron et Robert Brasillach dans l'Allemagne des années trente », *France/Allemagne : littérature et politique*, Grenoble, Recherches et Travaux, UER Lettres, 1999.
- TERRAY Emmanuel, « Berlin : mémoires entrecroisées », *Terrain*, n° 29, septembre 1997.

Histoire des voyageurs anglo-saxons en Allemagne :

Ouvrages :

- BURKE Bernard, *Ambassador Frederic Sackett and the collapse of the Weimar Republic*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994, rééd. 2003, 344 p.

- PAGE Norman, *Auden and Isherwood. The Berlin years*, Londres, MacMillan Press, 1998.
- WALLACE Max, *The American axis: Henry Ford, Charles Lindbergh and the rise of the Third Reich*, New-York, St-Martin's Press, 2003, 416 p.

Articles :

- BRANISTE Lili, "Souvenirs d'un dandy", *Lire*, novembre 2002.
- DIENST Karin, « Records unsealed », *Princeton Weekly Bulletin*, Princeton University, vol.90, n° 23, 09/04/2001
- DOENECKE Justus, « The isolationist as collectivist : Lawrence Dennis and the coming of World War II », *The Journal of libertarian studies*.
- GUMBEL Andrew, "No flight of fancy: German siblings prove Lindbergh was their father", *The Independent*, 29/11/2003.
- HOBBS Howard, "Ford Motor Co. charged in Nazi secret profits on slave labor", *The Daily Republican*, 18/03/1998.
- JOHNSON M. Niel, « Oral history interview with Ken Hechler », *Independence*, Missouri, 29/11/1985.
- MIALL Leonard, "Obituary: Anne Morrow Lindbergh", *The Independent*, 09/02/2001.
- MITGANG Herbert, "Lindbergh said to regret misperceptions over Jews", *New York Times*, 20/04/1980.
- Rédaction, "German siblings prove Lindbergh link", *The Milwaukee Journal Sentinel*, 29/11/2003.
- RISING David, "More Munich children claim legendary Lindbergh lineage", *The Independent*, 28/05/2005.
- SHESTAKOV Tatiana, « The history of the English. German translation of musical « Cabaret »: Breaking the stereotypes of foreignisation and domestication in translation », *Orées*, Montréal, Presses de l'Université Concordia, 2003.
- WHITMAN Alden, "Selon Lindbergh, les Etats-Unis ont « perdu » la seconde guerre mondiale", *New-York Times*, 30/08/1970.

Mémoire :

- JANTUNEN Adam, *Developing for Peace : an analysis of Charles A. Lindbergh's views on America Foreign Policy*, Université d'Ottawa, Canada.

INDEX

A

Aberdam, Simon, 128
Abetz, Otto, 21, 27, 28, 30, 40, 44, 57, 190
Abramovici, Pierre, 30
Adam, Adela, 128
Ahmadinejad, Mahmoud, 143
Alembert, Jean d', 5
Allard, Marcel, 52
Almeida, Fabrice d', 99
Amendola, Giovanni, 117
Arendt, Hannah, 46, 117, 122, 128
Aron, Raymond, 7, 24, 25, 27, 28, 49, 61, 63, 90, 95, 96, 98, 99, 108, 121, 124, 135, 145, 148, 168, 170, 191, 192, 194
Asholt, Wolfgang, 9
Auburtin, Jean, 88
Auden, Wigh, 20, 33, 34, 101, 106, 169, 195
Augier, Marc, 9, 54, 71, 79, 81, 92, 103, 104, 131, 132, 133, 141, 142, 168, 193
Aycoberry, Pierre, 98
Azéma, Jean-Pierre, 144

B

Babeur, François-Xavier, 65, 110, 168
Bac, Ferdinand, 125, 168
Barbey-Say, Hélène, 6, 101, 102, 106, 137
Barbusse, Henri, 45
Bardèche, Maurice, 15, 111
Barral, Maurice de, 51
Barrès, Philippe, 18, 46, 55, 66, 67, 71, 79, 80, 87, 104, 112, 168
Barthes, Roland, 102
Barthou, Louis, 5
Basso, Lelio, 117
Bastian, Maurice, 5
Batault, Georges, 46, 127, 168
Battifol, Henri-Charles, 22
Baudelaire, Charles, 7
Bayet, Albert, 41
Beaud, Olivier, 32, 194
Beaufort, Henri, 5
Beaupré, Nicolas, 100
Beauvoir, Simone de, 25, 48, 49, 142, 163, 168, 170
Bedel, Maurice, 91, 168
Bellanger, Marcel, 79
Benaerts, Pierre, 125
Benoist-Mechin, Jacques, 48, 58
Béraud, Henri, 28, 53, 73, 96, 148, 166, 177, 203
Berg, Scott, 35
Berger, Françoise, 29
Bergery, Gaston, 51
Bernard, Ursula, 106
Bernstein, Oscar, 22
Berr, Henri, 74
Berstein, Serge, 42, 113
Bertaux, Pierre, 56, 118
Bertholet, Denis, 49

Bertrand, Félix, 74
Bertrand, Gilles, 3, 33, 97
Bertrand, Louis, 15, 44, 45, 46, 74, 81, 82, 89, 91, 92, 95, 104, 135, 168, 170
Beuve-Méry, Hubert, 88, 168, 177
Bidault, Georges, 41
Biedermann, Charlotte de, 47
Bihr, Alain, 19
Bise, Pierre, 11, 28, 122, 134, 168
Blayac, Alain, 111
Blond, Georges, 91, 168
Blondel, Maurice, 121
Blum, Léon, 18, 23, 79
Blumberg, Georges, 90, 91
Boas, James, 7
Bobbio, Norberto, 122
Bonnard, Abel, 52
Bonnard, Roger, 26, 174
Bonvoisin, Gustave, 58
Borkenau, Franck, 117
Bourguet, Marie-Noëlle, 97
Bourguinat, Nicolas, 97
Brady, Robert, 118, 128
Braniste, Lili, 106
Brasillach, Robert, 8, 9, 15, 20, 24, 45, 51, 52, 54, 59, 67, 68, 70, 73, 82, 83, 89, 91, 94, 111, 112, 142, 147, 168, 170, 171, 194
Brecht, Berthold, 25
Brenner, Hildegard, 135
Brinon, Fernand de, 39, 40, 58, 89, 92, 124, 168, 170, 176
Brion, Marcel, 7
Brohm, Jean-Marie, 58
Brown, Dick, 165
Broyelle, Claudie, 143
Broyelle, Jacques, 143
Bruneteau, Bernard, 39
Brunschwig, Henri, 25, 27, 42, 82, 96, 118, 168
Bubis, Ignatz, 110
Bureau, Geneviève, 110
Bush, George W., 143

C

Capitant, René, 14, 22, 26, 27, 31, 32, 99, 100, 145, 168, 192, 194, 204
Capote, Truman, 33
Carossa, Hans, 129
Céline, Louis-Ferdinand, 52
Cerutti, M., 135
Challaye, Félicien, 74, 168
Chamberlain, Houston Stuart, 78
Chamberlain, Neville, 134
Chardonne, Jacques, 52, 129, 147
Charle, Christophe, 22
Chase, Myrna, 121
Chasseron, Jacques, 120
Chateaubriant, Alphonse de, 9, 15, 16, 29, 31, 45, 79, 81, 89, 91, 94, 103, 112, 131, 142, 148, 157, 167, 168, 170, 173, 194, 203, 204

Chombard-Gaudin, Cécile, 6, 101
Clair, Jean, 37
Claudel, Maurice, 88
Claudet, Henri, 69, 70, 126, 168, 170
Clutet, Marc, 64
Coeuré, Sophie, 10, 65, 67, 97, 137
Cole, Wayne, 105
Conrad, Philippe, 103
Corneille, Pierre, 2
Cousteau, Pierre-Antoine, 60, 87, 89, 142, 168
Coutelen, Frédéric, 22

D

Dauture, François, 131, 168
Daye, Pierre, 59, 142, 168
Déat, Marcel, 44, 168
Decoux-Paolini, R., 31
Defrasne, Jean, 78
Degrelle, Léon, 9, 37, 127, 168, 181, 186
Delacroix, André, 25
Delattre, Pierre, 85, 168
Delporte, Christian, 100
Dennis, Lawrence, 46
Descaves, Pierre, 118
Desnuelle, Pierre, 22
Deterding, Henri, 30
Dienst, Karin, 35
Dioudonnat, Pierre-Marie, 82, 84, 85
Dodd, William, 30
Doenecke, Justin D., 46
Dollfuss, Engelbert, 133, 170, 175
Dominik, Hans, 64
Doré, Gustave, 94
Doriot, Jacques, 69
Dorola, F., 51, 68, 93, 108, 112, 168
Drexler, Anton, 44
Dreyfus, Alfred, 44
Drieu la Rochelle, Pierre, 44, 51, 52, 59, 91, 104, 113, 145, 168, 191, 194
Duesberg, William, 85
Dufay, François, 52
Duggan, Laurence, 22
Dupouey, Michel, 47
Dupuis, René, 88
Duroselle, Jean-Baptiste, 110

E

Eckart, Dietrich, 44

F

Fayard, Jean, 9, 54
Feder, Gottfried, 44
Ferdonnet, Paul, 17
Fernandez, Ramon, 24, 52, 147
Fleury, Alain, 85
Ford, Henry, 29, 30, 50, 168, 191, 195
Forsthoff, Ernst, 123
Fraigneau, André, 52, 129
Franck, Docteur, 60
François-Poncet, André, 27, 168
Frei, Norbert, 98
Furet, François, 43

G

Gandhi, 46
Gandillot, Thierry, 99
Gauchon, Suzanne, 25
Gaxotte, Pierre, 9, 54, 81, 84, 89, 92, 110
Gay, Peter, 10, 14
Gerbod, Paul, 102
Germain, André, 73, 113, 128, 168
Gide, André, 10, 56, 58, 61, 71, 73, 88, 101, 138, 146, 168, 189
Gillars, Mildred, 16
Gillet, Louis, 62, 96, 168
Girardet, Raoul, 45
Giraudoux, Jean, 108
Gobert, Gustave, 91
Gobineau, Comte de, 78
Goebbels, Joseph, 38, 39, 40, 52, 57, 58, 60, 67, 68
Goering, Hermann, 30, 46, 50, 57, 177, 183
Goethe, Johann Wolfgang von, 6, 9, 25, 37, 101, 177
Goldhagen, Daniel, 19, 99
Gompel, Claude, 64
Gompertz, Hedwiga, 22
Gorceix, Septime, 91, 168
Gössebeck, August, 30
Gossett, Thomas, 11
Gotovitch, José, 144
Gouet, Yvon, 58
Goy, Jean, 71, 163, 168
Grapard, Georges, 91, 168
Grasset, Bernard, 93
Grasson, Robert, 132
Grix, François le, 80, 92, 168
Gross, Jean-Pierre, 44
Guérin, Daniel, 11, 18, 19, 23, 28, 80, 91, 109, 111, 121, 132, 133, 138, 141, 146, 168, 170, 194
Gueydan de Roussel, William, 27
Guilbeaux, Henri, 48, 56
Gumbel, Andrew, 105
Gunnarson, Gunnar, 70, 169
Gunther, John, 137
Gwatkin, Franck, 28

H

Haanpää, Pentti, 70
Halévy, Elie, 120
Hamsun, Knut, 38, 70, 169
Harcourt, Robert d', 18, 24, 34, 45, 50, 57, 64, 66, 74, 86, 92, 95, 117, 121, 122, 123, 133, 134, 141, 168, 183, 185
Harris, Julie, 106
Hauteclouque, Xavier de, 11, 134, 168
Hegel, Friedrich, 25
Heiden, Conrad, 124
Heleu, Yves, 66
Heller-Goldenberg, Lucette, 132
Hérouville, Hubert, 66, 122, 130, 131, 132
Hérouville, Hubert d', 65, 168
Hess, Rudolf, 57, 179
Higonnet, Patrice, 44
Hindenburg, Oscar von, 37
Hindenburg, Paul, 6
Hingenfeld, Karl, 60
Hitler, Adolf, 6, 8, 11, 14, 15, 16, 17, 19, 20, 21, 28, 29, 30, 31, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 50, 52, 55, 56, 57, 60, 62, 63, 64, 68, 69, 70, 71, 73, 74,

77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 88, 89, 91, 92, 93, 95, 99, 100, 101, 106, 108, 110, 113, 117, 118, 120, 122, 124, 125, 126, 128, 134, 135, 137, 142, 163, 170, 173, 176, 177, 179, 180, 181, 182, 183, 186, 188, 190, 203, 204, 205

Homère, 145

Hoover, Calvin, 17, 21, 22, 28, 37, 51, 62, 63, 72, 79, 80, 85, 86, 90, 91, 121, 122, 126, 127, 128, 146, 168, 170

Hopital, Commandant, 135, 168

Hopital, Commandant I', 58

Hourmant, François, 10, 13, 21, 80, 93, 97, 102, 137

House, Edward, 84

Huber, Gustav, 87, 168

Husson, Edouard, 144

Huszar, Jean, 10, 11

I

Isherwood, Christopher, 20, 33, 34, 101, 106, 111, 112, 146, 169, 195

Izard, Michel, 8

J

Jamet, Annie, 15

Jamet, Claude, 24

Jantet, Claude, 84, 85, 168

Jantunen, Adam, 3, 34, 35, 104, 105, 186

Jouhandeau, Marcel, 48, 51, 52, 67, 70, 135, 142, 146, 147

Jouve, Géraud, 108, 168

Jouvenel, Bertrand de, 44, 89, 168, 194

Joyce, William, 16

Juvéna1, 130

K

Kaltenbach, Frederick, 16

Kautsky, Karl, 117

Kershaw, Ian, 98

Kircher, Rudolf, 95

Kivimaa, Arvi, 70, 168

Kreis, Georg, 93

Kupferman, Fred, 10, 13, 17, 21, 40, 49, 56, 57, 69, 77, 97, 102, 107, 137

L

Lacroix-Riz, Annie, 29

Lagrange, Léo, 132

Lair, Maurice, 88, 125

Lalou, René, 96

Lambauer, Barbara, 21, 144

Lambert, Gabriel, 61, 62, 91, 96, 107, 126, 133, 146, 168, 170, 175

Lankhowsky, Georges, 88

Lapierre, Georges, 79

Lash, Joseph, 35

Laufenberger, Henri, 22, 26, 27

Launé, M. de, 101

Laurent, René, 47

Lavergne, Bernard, 120

Lavergne, Edouard, 65

Lavergne, Jean, 65, 168

Layard, John, 33

Lecoin, Louis, 79

Leed, Eric, 6

Legras, Jules, 67

Lénine (Vladimir Ilitch Oulianov), 72

Leroy, Claude, 9

Leroy, Emmanuel, 103

Lescure, Jean, 65

Leskens, Daniel, 104

Lestringant, Franck, 106

Lévi-Strauss, Claude, 28

Lévy, Bernard-Henri, 10, 44, 109, 110, 143, 185, 187, 188

Ley, Robert, 60

Leymarie, Michel, 109

Lichtenberger, Henri, 26, 27, 28, 47, 72, 83, 134, 145, 146, 168

Lindbergh, Anne, 34

Lindbergh, Charles, 3, 34, 35, 38, 49, 50, 51, 104, 105, 106, 118, 129, 130, 142, 148, 164, 165, 168, 170, 186, 195, 203, 204, 205

Lippmann, Walter, 84

Louis, Paul, 5, 15, 22, 26, 121, 176, 181

Ludendorff, Erich, 134

Lwoff, André, 22

M

Mac Orlan, Pierre, 91, 168

Madelin, Louis, 92

Maitron, Jean, 23

Malraux, André, 77, 168

Mann, Heinrich, 8

Marc, Alexandre, 66, 88

March, Werner, 58

Margueritte, Victor, 74, 78, 79, 168

Marinetti, (?), 135

Maritain, Jacques, 117

Marly, Charles, 104

Maroger, Gilbert, 22

Martens, Stefan, 144

Martin, Marc, 107

Martin-Castelnau, David, 44

Massing, Paul, 14

Mathiez, Albert, 43

Matringhem, Jean-Jacques, 103

Matter, Paul, 87

Maulnier, Thierry, 15

Maupas, Jacques, 121

Mauroy, Prosper, 8

Maurras, Charles, 93

Mazuy, Rachel, 10, 56, 97, 102, 137

Mehnert, Klaus, 64

Mesnard, Jean, 7

Milza, Pierre, 42, 97

Minelli, Liza, 106

Mitford, Diana, 51, 60

Mitford, Jessica, 60

Mitford, Unity, 51, 60

Mitgang, Herber, 105

Möller, Horst, 144

Montenont, Albert, 5

Montesquieu (Charles de Secondat, baron de), 5

Mooney, James, 30

Morand, Paul, 77

Morin, Edgar, 148

Morris, Wayne, 72

Mosley, Oswald, 11, 37, 50, 60

Mosse, George, 43

Mounier, Emmanuel, 8, 24, 27, 53, 68, 69, 95, 96, 135, 168, 191
Moureau, François, 97
Muller, Herman, 6
Munch, Edvard, 37, 38, 142
Murphy, James Baumgardner, 128
Mussolini, Benito, 47, 138, 174, 180
Mysyrowicz, Ladislav, 11, 18, 42, 97

N

Naudeau, Ludovic, 85
Nay, Ernst Wilhelm, 38
Neumann, Franz, 22
Nickels, Alphonse, 29, 169
Nolte, Ernst, 117
Noudelmann, François, 25

O

Olbrecht, André, 17
Ormesson, Wladimir, 64, 176
Ormesson, Wladimir d', 64, 95, 96, 168
Ortega y Gasset, José, 120
Ory, Pascal, 143

P

Page, Norman, 33, 106
Papen, Franz von, 63
Paul Bailly, Vincent de, 85
Paulhan, Jean, 52
Pelley, William, 37
Pernot, Maurice, 23, 46, 63, 80, 85, 88, 91, 111, 121, 122, 168, 176
Perrier, Robert, 58
Perroux, François, 22, 26, 27, 28, 39, 40, 41, 119, 123, 145, 168
Pétain, Philippe, 92
Peumery, Jules, 91, 168
Philippe, Gilles, 25
Picard, Frères, 85
Pichot, Henri, 71, 169
Pierret, Robert, 85
Pinon, René, 77, 84, 85, 120
Ploetz, Alfred, 71
Poirrier, Philippe, 143
Pomaret, Jean, 24
Potoki, Jan, 101
Priacel, Stefan, 67, 148, 149, 169

Q

Quisling, Vidkun, 37, 38, 50, 127

R

Racine, Nicole, 100
Raes, Roeland, 103
Rain, Pierre, 125
Raynaud, Pierre, 20
Rebatet, Lucien, 94, 169
Reichel, Peter, 98, 112
Rémond, René, 107
Renouvin, Pierre, 137
Reventlow, comte, 85

Reymond, Bernard, 133
Reynold, Gonzague de, 42, 43, 174
Ribbentrop, Joachim von, 27, 28, 39, 40, 57, 89, 140, 179, 190, 201
Richard, Lionel, 112
Riefenstahl, Leni, 58, 130, 171
Rising, David, 105
Rivaud, Albert, 47, 69, 82, 83, 119, 121, 147, 169
Robert, Pierre-Edmond, 59
Robert-Dumas, Charles, 85
Robespierre, Maximilien, 42
Rocque, Colonel de la, 54
Röder, Werner, 114
Rolland, Romain, 8, 39, 87, 172
Romains, Jules, 39, 40, 42, 169
Roosevelt, Franklin Delano, 72
Rosenberg, Alfred, 60, 78
Rougemont, Denis de, 9, 24, 41, 42, 43, 68, 148, 155, 169, 171
Rougier, Louis, 22
Roussel, Frédérique, 31
Roy, Claude, 102

S

Sackett, Frederic, 14, 72, 168, 185, 194
Salomon, Ernst von, 112
Sangnier, Marc, 132
Sartory, Auguste, 65, 77, 125, 169
Sartre, Jean-Paul, 24, 25, 27, 28, 48, 49, 98, 99, 122, 125, 142, 145, 163, 169, 170, 187, 191
Schiller, Friedrich von, 101
Schirrmann, Richard, 132
Schleicher, Kurt von, 46
Schmidt, Helmut, 110
Schmitt, Carl, 26, 27, 28, 123, 124, 129, 204, 206
Schopenhauer, Arthur, 6, 25
Schröder, Gerhard, 110
Schröder, Rudy, 23
Schulze-Boysen, Harro, 53, 96
Ségur-Dupeyron, Jean, 8
Senarclens, Pierre de, 8, 69, 100, 108
Serampuy, Bernard, 88
Shestakov, Tatiana, 106
Shwartzwald, Professeur, 91
Sick, Klaus-Peter, 99
Simon-Marienne, Eric, 103
Sirinelli, Jean-François, 25, 74, 143
Smith, Truman, 34
Sorbets, G., 92
Soupault, Philippe, 18, 87, 119, 124
Spender, Stephen, 10, 20, 33, 112, 169
Spengler, Oswald, 27
Staël, Germaine de, 5
Staline, Joseph, 45, 59, 60, 63, 64, 73, 77
Stenersen, Rolf, 38
Sternhell, Zeev, 54
Strabon, 12, 75
Sturzo, Luigi, 117
Suarez, Georges, 57

T

Tabouis, Geneviève, 41
Talmon, Jacob Louis, 44
Tame, Peter, 91
Tassier, Philippe, 94

Teagle, Walter, 30
Terray, Emmanuel, 111
Thérive, André, 28
Thibaudet, Albert, 74
Todt, Docteur, 60
Tournès, Ludovic, 22
Tournier, Michel, 7
Traverso, Enzo, 117
Tréan, Claire, 143
Truman, Harry, 30
Tschirhart, Evelyne, 143
Turville-Petre, Francis, 33
Tylor, Edward, 7

V

Vaïsse, Maurice, 78
Valayer, Paul, 43, 59, 68, 72, 78, 79, 80, 87, 91, 109, 112,
121, 138, 146, 169
Vallotton, Benjamin, 43, 59, 78, 79
Van Druten, John, 106
Vasari, Ruggero, 135
Vassiliev, Alexander, 21, 189
Vermeil, Edmond, 23, 26, 27, 36, 37, 128, 145, 169, 176

Vial, Eric, 137
Vial, Pierre, 103
Ville, Jean-André, 25
Voldman, Danièle, 88

W

Wagner, Adolf, 60
Wagner, Richard, 15
Waline, Marcel, 32
Wallace, Max, 50
Weil, Simone, 78, 169
Weinstein, Allan, 21, 189
Williams, Tennessee, 33
Winock, Michel, 143
Wolfzettel, Friedrich, 97

Z

Zarubina, Evgenia, 22
Zoretti, Ludovic, 41, 42, 44, 52, 68, 74, 129, 130, 135,
147, 169
Zurcher, Arnold, 19

LEXIQUE

<i>Aeropittura</i>	Peinture Aérienne
<i>Dienststelle Ribbentrop</i>	Comité Ribbentrop
<i>Gestapo</i>	Police secrète d'Etat
<i>Gleichschaltung</i>	Harmonisation, Mise au pas
<i>Greuelmärchen</i>	Atrocités
<i>Habsnase</i>	Nez-Crochu
<i>HitlerJugend</i>	Jeunesse Hitlérienne
<i>Kraft durch Freude</i>	La Force par la Joie
<i>Kriegsgefahrzustand</i>	Etat de danger de guerre
<i>Opera Nazionale Dopolavoro</i>	Œuvre nationale de l'« Après-Travail »
<i>Ordensburgen</i>	Citadelle de l'Ordre
<i>Propaganda Staffel</i>	Bureau de la Propagande
<i>Totale Staat</i>	Etat Total
<i>Völkische Staat</i>	Etat Racial
<i>Volksgenossen</i>	Naissance de sang allemand

TABLE DES ABREVIATIONS

A.F.C.	<i>American First Committee</i>
A.J.	Auberge de Jeunesse
A.U.S.	Association des Amis de l'Union Soviétique
B.N.F.	Bibliothèque Nationale de France
B.P.	<i>British Petroleum</i>
C.G.T.	Confédération Générale du Travail
C.H.E.V.S.	Centre d'Histoire de l'Europe du Vingtième Siècle
C.I.R.V.I.	Centre Interuniversitaire de Recherche sur le Voyage en Italie
C.L.A.J.	Centre Laïque des Auberges de Jeunesse
C.N.A.C.	Confédération Nationale des Anciens Combattants
C.R.L.V.	Centre de Recherche sur la Littérature des Voyages
D.D.P.	<i>Deutsche Demokratische Partei</i> (Parti Démocratique Allemand)
D.F.G.	<i>Deutsch-Französische Gesellschaft</i>
E.F.R.	Ecole Française de Rome
G.M.	<i>General Motors</i>
G.R.E.C.E.	Groupe de Recherches et d'Etudes sur la Civilisation Européenne
I.B.M.	<i>International Business Machines</i>
I.T.T.	<i>International Telephone and Telegraph</i>
O.S.S.	<i>Office of Strategic Studies</i>
N.S.D.A.P.	<i>National Sozialistische Deutsche Arbeiter Partei</i> (Parti Ouvrier National Socialiste Allemand)
P.C.F.	Parti Communiste Français
P.C.U.S.	Parti Communiste de l'Union Soviétique
P.P.F.	Parti Populaire Français
S.A.	<i>Sturm Abteilung</i> (Section d'Assaut)
S.D.N.	Société des Nations
S.F.I.O.	Section Française de l'Internationale Ouvrière
S.F.P.	Société Française de Philosophie
S.P.D.	<i>Socialist Parti Demokrat</i> (Parti Social Démocrate)
S.S.	<i>Schutz Staffel</i> (Escadron de Protection)
U.F.A.C.	Union Fédérale des Anciens Combattants
U.R.S.S.	Union des Républiques Socialistes et Soviétiques
V.O.K.S.	<i>Vsesoiuznoe Obshchestvo Kulturnykh Sviazei</i> (Société panrusse pour les Relations Culturelles avec l'Etranger)

TABLE DES FIGURES

<i>Fig.1</i> : Structure du réseau universitaire français.....	27
<i>Fig.2</i> : Système de valeurs des projets jacobin et national-socialiste.....	45
<i>Fig.3</i> : Projet modèle de visite d'usines du Reich à l'attention des observateurs étrangers.....	65
<i>Fig.4</i> : Tonalité des récits de voyages français en Allemagne nazie (1933-1939).....	81
<i>Fig.5</i> : Rapports d'influences et parutions des maisons d'éditions bienveillantes au nazisme	93
<i>Fig.6</i> : Fréquence de parution des récits de voyage français en Allemagne (1933-1939).....	119
<i>Fig.7</i> : Caricature parue dans le <i>Shreveport Times</i> : Lindbergh décoré par Hitler.....	164
<i>Fig.8</i> : Encart paru dans le <i>New-York Times</i> du 21 juillet 1941.....	165
<i>Fig.9</i> : Carte du parcours réalisé par Henri Béraud en Allemagne en 1926.....	166
<i>Fig.10</i> : Carte du parcours réalisé par Alphonse de Chateaubriant en Allemagne en 1937.....	167

TABLE DES MATIERES

SOMMAIRE.....	4
INTRODUCTION.....	5
ENJEUX ET DÉBATS AUTOUR DU VOYAGE EN ALLEMAGNE NAZIE.....	12
CHAPITRE 1 : ENTRE OXFORD ET PARIS, L'ORGANISATION D'UN VOYAGE ATYPIQUE.....	14
1. Vers une typologie du voyageur.....	14
1.1. <i>Etre voyageur au sein du III^{ème} Reich.....</i>	14
1.1.1. L'étranger contre le <i>Volksgenossen</i>	14
1.1.2. L'utilisation du voyageur par le régime nazi : l'expérience radiophonique.....	16
1.2. <i>Un voyageur-type ou des voyageurs ?.....</i>	17
1.2.1. Du voyage professionnel au voyage d'investigation.....	17
1.2.2. Entre voyage d'agrément et voyage politique : une nouvelle représentation mentale du nazisme.....	19
2. Réseaux et contacts dans le III^{ème} Reich.....	21
2.1. <i>La nécessité du financement.....</i>	21
2.1.1. Le rôle des fondations et des bourses d'études.....	21
2.1.2. De la commande aux bailleurs de fonds.....	23
2.2. <i>L'établissement de réseaux.....</i>	24
2.2.1. Le réseau universitaire français : des germanistes aux philosophes.....	24
2.2.2. Le droit universitaire français et le III ^{ème} Reich : la renaissance de Carl Schmitt.....	26
3. Itinéraires croisés.....	28
3.1. <i>Motivations personnelles et impressions de départ.....</i>	28
3.1.1. Franchir le pas, préalable à une expérience unique.....	28
3.1.2. Le voyage à but économique : une motivation au-delà de l'expérience morale.....	29
3.2. <i>Parcours singuliers et consciences collectives.....</i>	31
3.2.1. L'exemple français : Chateaubriant face à Capitant.....	31
3.2.2. Le cercle des écrivains d'Oxford.....	33
3.2.3. Un homme dans la tourmente nazie : Charles Lindbergh.....	34
CHAPITRE 2 : LA RÉCEPTION DU VOYAGE, PREMIERS PAS VERS LA POLÉMIQUE.....	36
1. Le voyage, instrument de polémique politique.....	36
1.1. <i>Du voyage effectué au voyage créé.....</i>	36
1.1.1. Une lecture erronée de la réalité allemande.....	36
1.1.2. Créer un voyage de toutes pièces ou l'art de la controverse.....	37
1.2. <i>Idées reçues et idées véhiculées.....</i>	39
1.2.1. L'antagonisme ami / ennemi à la lumière du séjour en Allemagne.....	39
1.2.2. La théorie d'une Allemagne malmenée et caricaturée.....	40
2. De la réception à la création d'images politiques.....	42
2.1. <i>L'appropriation du modèle jacobin.....</i>	42
2.1.1. Hitler, un « Robespierre qui a réussi ».....	42
2.1.2. Jacobiniser le nazisme, nazifier le jacobinisme : réflexions et limites d'un modèle politique.....	43
2.2. <i>Le mythe du Sauveur universel.....</i>	45
2.2.1. Du portrait idéalisé du Führer au bestiaire politique.....	45
2.2.2. Le fantasme d'un nouvel élan politique international.....	47
3. La réception, point névralgique du voyage ?.....	48
3.1. <i>Les voyages de la honte.....</i>	48
3.1.1. Vers la négation du voyage effectué ou l'expression de la permissivité.....	48
3.1.2. Le voyage des « idiots utiles ».....	49
3.2. <i>La réception : schéma-type ou notion évolutive ?.....</i>	51
3.2.1. Evolutions des modes de représentation du voyage.....	51
3.2.2. Voyager face à son miroir : déformations et limites de la réception.....	53
3.2.3. Essai de compréhension : le regard allemand sur le voyageur étranger.....	54

CHAPITRE 3 : QUAND BERLIN LA BRUNE CONTEMPLAIT MOSCOU LA ROUGE.....	56
1. Les modalités du voyage.....	56
1.1. <i>Le voyage rôdé face au voyage dispersé.....</i>	56
1.1.1. 1933-1935 : la recherche d'une politique touristique en Allemagne	56
1.1.2. Été 1936, le tournant des Jeux Olympiques.....	57
1.2. <i>La politique étrangère nazie : simple tourisme ou parcours initiatique ?</i>	59
1.2.1. Le Congrès de Nuremberg, sommet de l'organisation nazie	59
1.2.2. Entre Berlin et Moscou : visages de l'endoctrinement du voyageur.....	60
2. Les acteurs du voyage.....	62
2.1. <i>Le privilège de la simplicité nationale-socialiste sur l'abondance stalinienne.....</i>	62
2.1.1. L'homme de la rue	62
2.1.2. De la jeunesse à l'idéal communautaire ouvrier : vers une visite éducative du Reich.....	64
2.2. <i>Dans le Berlin et la Moscou des années trente : deux conceptions différentes du voyageur</i>	66
2.2.1. Du recrutement des guides à la délégation de pouvoirs.....	66
2.2.2. Entre Internationale soviétique et autarcie national-socialiste : la place du voyageur	68
3. Puissances et réalités du voyage.....	69
3.1. <i>L'Allemagne, un pouvoir d'attraction supérieur à l'illusion soviétique ?</i>	69
3.1.1. L'affluence internationale	69
3.1.2. Les formes de l'appât touristique nazi.....	71
3.2. <i>L'étranger sur place, l'émergence d'un regard critique au-delà de Berlin ?</i>	72
3.2.1. Moscou vue de Berlin : la menace de l'ombre bolchevique	72
3.2.2. Hitler ou Moscou ?	73
DU LABORATOIRE À L'OBSERVATOIRE	75
CHAPITRE 4 : DES PLUMES À LA DISPOSITION DU REICH ?	77
1. Le récit de voyage, ou la conscience jetée sur papier	78
1.1. <i>Du récit dénonciateur au récit visionnaire</i>	78
1.1.1. Le mouvement pacifiste : prémices d'une dénonciation fasciste systématique	78
1.1.2. La prescience du récit de voyage : persistance d'une nécessité du genre	80
1.2. <i>Le récit bienveillant, symbole de la permanence du fascisme occidental</i>	81
1.2.1. Le récit de voyage, source privilégiée de la diffusion fasciste ?.....	81
1.2.2. Une double lecture de la source littéraire	83
2. L'article, arme privilégiée de l'intelligentsia.....	84
2.1. <i>Périodiques et envoyés spéciaux : un couple au service de l'information ?</i>	84
2.1.1. La création de rubriques consacrées à l'Allemagne hitlérienne.....	84
2.1.2. Le musellement de la presse internationale : réalité ou vue de l'esprit ?.....	86
2.2. <i>Formes et orientations de l'article</i>	87
2.2.1. Le compte rendu de récit de voyage	87
2.2.2. Interviews et conférences : la preuve par le témoignage	88
3. Autour du livre : étude des cercles gravitant en marge de la source léguée.....	90
3.1. <i>Les hommes de l'ombre</i>	90
3.1.1. Les traducteurs, simples exécutants ou hommes d'influence ?.....	90
3.1.2. Les maisons d'éditions, pièces maîtresses du réseau intellectuel	91
3.2. <i>En marge des récits de voyages : l'emballage des passions</i>	93
3.2.1. Les guides touristiques	93
3.2.2. Le livre, objet du règlement de comptes.....	94
CHAPITRE 5 : VOYAGE AU CŒUR DE L'HISTORIOGRAPHIE : LES RÉVÉLATIONS BIBLIOGRAPHIQUES	97
1. Vers une place du voyage dans l'historiographie du national-socialisme.....	98
1.1. <i>L'évolution de l'historiographie allemande</i>	98
1.1.1. Un détachement du politique au profit de la pratique sociale	98
1.1.2. Le Centre Marc Bloch de Berlin.....	99
1.2. <i>Ecrire l'Histoire du voyage : les carences de l'Histoire contemporaine.....</i>	100
1.2.1. Visions et complaisance historique : la permanence du voyage romantique	100
1.2.2. L'impact des recherches sur le voyage en terre communiste.....	101
2. Le voyage en Allemagne, une historiographie à double vitesse ?	103
2.1. <i>Connaître les acteurs du voyage.....</i>	103
2.1.1. La persistance d'une mémoire d'extrême-droite	103
2.1.2. La redécouverte de Charles Lindbergh par l'historiographie anglo-saxonne.....	104
2.2. <i>Connaître les œuvres issues du voyage.....</i>	105
2.2.1. La relation de voyages, objet d'Histoire ou objet littéraire ?.....	105
2.2.2. L'Histoire de la presse, porte d'entrée idéale à l'étude du voyage ?.....	107
3. Historiographie et voyage : les aléas de l'interprétation	109
3.1. <i>Erreurs de jugements et représentations galvaudées.....</i>	109
3.1.1. La tentation réductrice du voyageur en Allemagne	109

3.1.2. Le récit de voyage, compte rendu de la réalité historique ?.....	110
3.2. <i>En marge de l'étude du voyage</i>	111
3.2.1. Les outils connexes : la connaissance des localités traversées.....	111
3.2.2. Les dangers d'une lecture unique du national-socialisme par le biais du voyage.....	113
DE WEIMAR À NUREMBERG : UN VOYAGE À L'OMBRE DE LA "PESTE BRUNE"	115
CHAPITRE 6 : 1933-1939 : PENSER LE VOYAGE, PENSER LE NATIONAL-SOCIALISME ?.....	117
1. Une compréhension acceptable du national-socialisme ?	118
1.1. <i>Comprendre l'incompréhensible</i>	118
1.1.1. De la nécessité du voyage en Allemagne.....	118
1.1.2. Percevoir le national-socialisme sans se déplacer	120
1.2. <i>L'Etat nazi comme Etat totalitaire : aberration ou constat dans l'Occident des années trente ?</i>	121
1.2.1. Mettre un nom sur le régime hitlérien	121
1.2.2. La vision de Carl Schmitt, contact des voyageurs au sein du Reich.....	123
2. Créer l'image du national-socialisme en Occident : la part de responsabilité des voyageurs	124
2.1. <i>Du nazisme vécu à l'exportation de son image</i>	124
2.1.1. Les conditions nécessaires à la construction d'une nouvelle image politique	124
2.1.2. L'exportation de l'image nazie : essai sur une propagation réussie.....	126
2.2. <i>Interpréter l'image créée : les multiples perceptions nationales du nazisme</i>	127
2.2.1. La culture de la terreur : l'existence d'un déterminisme historique ?	127
2.2.2. La présentation de la doctrine nazie aux concitoyens ou la divergence de la méthode.....	129
3. Images de la vie du Reich : des pistes à explorer	130
3.1. <i>Sport et milieu associatif : poudre jetée aux yeux des voyageurs</i>	130
3.1.1. Mens sana in corpore sano	130
3.1.2. L'impact du voyage dans la création du mouvement ajiste	132
3.2. <i>Les voyageurs face aux problèmes religieux et artistiques</i>	133
3.2.1. Les réactions à l'anticléricalisme hitlérien	133
3.2.2. La politique artistique et culturelle du Reich vue par les voyageurs.....	135
CHAPITRE 7 : VERS UN PROJET DE THÈSE	137
1. Buts et finalités envisagés d'une recherche doctorale.....	137
2. Esquisse de plan de thèse	138
3. Penser l'Histoire du voyage : impertinence historique ou exercice novateur ?	143
CONCLUSION.....	145
<i>Le chant des sirènes</i>	145
<i>Le chant du cygne</i>	146
ANNEXES	148
SOURCES.....	172
BIBLIOGRAPHIE.....	187
INDEX.....	196
LEXIQUE	201
TABLE DES ABREVIATIONS.....	202
TABLE DES FIGURES.....	203
TABLE DES MATIERES	204

RÉSUMÉ

De 1933 à 1939, de nombreux intellectuels occidentaux se rendirent en Allemagne afin de se confronter à une expérience politique nouvelle : le national-socialisme. Modèle théorique atypique, le nazisme se pose comme le successeur d'un idéal démocratique libéral vieillissant et intrigue autant qu'il inquiète. Entre bienveillance et rejet profond, l'intelligentsia internationale ayant effectué le voyage d'Allemagne livra une littérature féconde et riche d'enseignements sur la perception et la construction d'une nouvelle image du national-socialisme allemand.

Dans la lignée des travaux de François Hourmant sur la Chine populaire et Cuba, ou de Rachel Mazuy et Sophie Coeuré sur la Russie soviétique, une étude sur le phénomène du voyage dans l'Allemagne totalitaire s'imposait. Grâce à une mémoire du nazisme décomplexée depuis les travaux de Peter Reichel au début des années quatre-vingt dix, la mise en lumière d'une fascination du nazisme à l'échelle internationale est dès lors envisageable. Ainsi, la pratique du voyage ne relève plus de l'anecdote personnelle mais s'envisage dans une contribution au parcours politique et idéologique de chacun, véritable vecteur d'éveil au sein des consciences collectives.